L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIX.

Par M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXIX.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Nouvelles observations sur l'Angleterre; par un voyageur. A Paris, chez la veuve Duchesne, *libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût.*

MALGRÉ l'intrépidité de l'auteur qui ne craint pas d'avancer que ses *Observations sur l'Angleterre* sont tout-à fait *nouvelles*, j'ose, Monsieur, vous assurer qu'à l'exception des louanges exagérées & ridicules qu'il donne au gouvernement & au peuple Anglois, vous retrouverez la substance de son livre dans un ouvrage* plus étendu & plus intéressant que celui du soi-

* *Londres*, 4 vol. in-12, chez la veuve *Duchesne*, par M. *Grosley*.

difant *obfervateur nouveau*, & je ne fais véritablement quel motif peut le pouffer à redire ce qu'on a déjà dit, d'une manière plus piquante, fi ce n'eft l'envie de réveiller l'attention des potentats de la philofophie, qui paroiffent oublier fes hauts faits d'armes, & d'arracher enfin par de nouveaux exploits les derniers honneurs de la milice encyclopédique.

Il me paroît, en effet, qu'il eft bien temps de couronner le zèle, & les travaux d'un fi courageux partifan de la fageffe. Comme je fais que M. *d'Alembert* daigne avoir quelqu'égard à ma recommandation, & qu'être célébré dans ces feuilles eft pour tout philofophe un gage certain de la faveur du fultan, je certifie que l'auteur des *Nouvelles obfervations* eft un des plus intrépides champions de la philofophie ; & avant d'apprécier le mérite littéraire de cette production, je me hâte de publier quelques-uns des traits du génie philofophique qu'on y voit briller à chaque page.

D'abord, docile à la loi de fes

maîtres, imitateur fidèle de leurs exemples, l'*obſervateur* ne perd aucune occaſion d'immoler à la philoſophie la gloire de tous les ſouverains qui ont témoigné quelqu'attachement pour la religion.

S'il parle du palais *Saint-James* que *Charles II* voulut faire rebâtir ſur un plan vaſte, il ajoute finement; *mais* Charles *n'avoit pas les reſſources* ARBITRAIRES *de* Louis XIV. Le prince François n'avoit aucun rapport avec le palais *Saint-James;* mais l'obſervateur, n'ayant pas trouvé d'occaſion plus naturelle de décocher contre ce *roi-jéſuite* ſon petit trait ſatyrique, a mieux aimé l'introduire de force ſur la ſcène.

Comme ce n'eſt pas une hiſtoire, mais une notice abrégée des établiſſemens de l'Angleterre, que l'auteur vouloit nous donner, en parlant des rois bienfaiteurs de l'univerſité *d'Oxford*, il paroiſſoit fort inutile de s'appéſantir ſur la conduite des princes qui n'ont pas *ambitionné ce titre.* Mais parmi ces derniers, il en eſt un que tout philoſophe, à l'exemple du

maître, fait ferment de vilipender; c'eſt l'infortuné *Jacques ſecond*, & l'*obſervateur*, malgré la rapidité de ſa marche, ne croira pas avoir perdu ſon temps, s'il peut, en chemin faiſant, aller un inſtant fouler aux pieds le cadavre de ce malheureux prince. » *Jacques II*, dit-il, *n'ambitionna pas* » *le titre de bienfaiteur d'Oxford* ». Et pourquoi? » C'eſt que le college de la » *Magdeleine* a le droit, comme tous » les autres, de ſe choiſir un préſident. » La place vaquoit. *Jacques* voulut y » nommer. Le college réſiſta, *avec les* » *armes du droit & de la prière, qui flé-* » *chit même le roi des rois*. Le monar- » que mit tant d'importance à ſa no- » mination, qu'il alla lui-même l'ap- » puyer de ſa préſence & de ſa colère. » Sept évêques (*phénomène aſſez rare*) » ſe joignirent au college contre le » roi, & ils aimèrent mieux perdre » leur liberté à la tour que de ſouſ- » crire à cette infraction. Le prince » ne vouloit pas voir qu'en préférant » le pouvoir arbitraire à la juſtice & à » la bienfaiſance, il préparoit ſa » chute ».

Voilà donc cet acte insupportable de tyrannie, qui prépara la révolte des Anglois, & qui allume le courroux des philosophes ! Avoir voulu nommer à une place de principal, voilà le grand crime de l'administration de *Jacques II !* En vérité, quel seroit l'homme assez hardi pour se charger du gouvernement, si des fautes aussi légères suffisent pour exciter contre lui un peuple de séditieux, & peuvent autoriser les historiens à flétrir sa mémoire ?

L'observateur sait mieux que personne que le corps épiscopal n'avoit aucun droit de s'ingérer, & ne prit en effet aucune part dans l'affaire du college de la *Magdeleine* ; il sait très-bien que la résistance des *sept évêques qui furent enfermés à la tour* eut pour objet, non pas le choix du principal de la *Magdeleine*, mais l'édit sur la tolérance que les sept évêques en question refusèrent de publier, malgré les ordres réitérés du roi, & contre lequel ils osèrent imprimer un libelle insolent & séditieux ; pourquoi donc l'auteur a-t-il affecté de confondre des

faits si différens? C'est que, d'un côté, n'ayant aucune occasion d'amener l'histoire de la résistance des évêques (*phénomène rare*) au sujet de la tolérance, il eût perdu une épigramme précieuse contre le corps épiscopal, qu'il est intéressant de représenter comme aveuglément asservi aux plus injustes volontés des princes; c'est que, d'un autre côté, sans l'emprisonnement des évêques, la conduite du roi dans l'affaire du college d'Oxford, n'eût présenté rien d'assez odieux; vous voyez que cette confusion de faits n'est pas sans motif & sans adresse.

Ce n'est pas, au reste, *Jacques II* seul, dont on veut faire un exemple éclatant; la famille entière des infortunés *Stuart* est enveloppée dans les proscriptions philosophiques. Aussi l'observateur s'élève avec plus de force que de vérité *contre les machinations corruptrices & despotiques des Stuarts.*

Mais tandis qu'il s'épuise en injures contre l'administration des princes les plus humains, les plus pieux, dont l'Angleterre puisse se glorifier, il n'a

que des éloges à donner au gouvernement de l'ambitieuse *Elisabeth*, qui fit couler injustement plus de sang que tous les *Stuart* ensemble ; qui par une basse jalousie n'épargna ni la calomnie, ni les trahisons pour faire périr sur un échafaud l'infortunée *Marie*, reine d'Ecosse, qui n'étoit point soumise à sa jurisdiction, & qui n'étoit d'ailleurs coupable d'aucun autre crime que de professer la religion catholique.

Après les princes religieux, les moines & les prêtres sont le principal objet de la haine philosophique. L'*Observateur* n'a pas manqué, comme vous pensez, de décharger sur eux sa bile. Ils sont, à l'entendre, les plus terribles fléaux de l'agriculture ; & si les *cultivateurs Anglois jouissent de quelqu'aisance*, c'est parce que leur pays est délivré *des loups & des moines*. Plaisante accolade ! M. l'abbé *Reynal* s'étoit contenté de comparer le chant religieux des Chartreux avec le cri des castors dans leurs accouplemens ; & la comparaison avoit paru passablement philosophique ; mais l'*observateur*

a beaucoup enchéri ſur cette belle comparaiſon, & ce n'eſt plus avec l'induſtrieux caſtor, mais avec les animaux les plus féroces que les moines ſont aſſimilés. L'auteur même paroît, dans une note, ſincèrement affligé que *dans la chaſſe générale faite en Angleterre pour exterminer les loups*; on n'ait pas en même temps fait main-baſſe ſur les moines. Je ſerois d'avis qu'on lui permît de lever un régiment de philoſophes pour faire cette brillante expédition en France, où le fléau monacal n'eſt pas ſans doute moins redoutable qu'il ne le fut en Angleterre.

La philoſophie du jour eſt, comme vous ſavez, fort galante, & très-commode. Auſſi M. l'abbé paroît-il enchanté des heureuſes diſpoſitions où il a trouvé les jeunes Angloiſes, qui, parce qu'elles *n'ont rien promis*, écoutent ſans crainte le langage, & ſe livrent ſans ſcrupule aux ſéductions de l'amour. La loi qui règne en France & qui preſcrit aux jeunes perſonnes de conſulter au moins leurs parens dans le choix d'un époux

eſt, ſuivant l'obſervateur, une loi barbare qui outrage la nature. Auſſi ſe félicite-t-il de l'avoir trouvée abolie en Angleterre, où *une fille nubile connoît mieux ſes droits, & ſait que la loi du pays n'a point dérogé à celle de la nature, & qu'elle n'a nul beſoin du conſentement d'autrui pour diſpoſer d'elle même.* J'ai peine à croire qu'il exiſte en Angleterre une ſemblable loi, & je ſuis étonné qu'on oſe y applaudir.

Si la liberté dont jouiſſent, dit-on, les jeunes Angloiſes de diſpoſer elles-mêmes à leur gré de leur main, plaît à l'obſervateur, l'indifférence publique ſur les objets de religion le met bien davantage en belle humeur. Il fut tout tranſporté de joie à l'inſpection de l'épitaphe latine du duc de *Buckingham*, dont voici le ſens :

J'ai vécu dans le doute, mais non pas dans le crime.

Je meurs ſans m'être éclairci, mais ſans inquiétude.

L'ignorance & l'erreur ſont l'apanage de l'humanité.

Avouez, s'écrie l'obſervateur à la vue

de cette épitaphe, » avouez qu'il faut » une grande liberté dans une nation, » une grande condeſcendance dans le » gouvernement, & *beaucoup de dou-* » *ceur* dans les miniſtres des autels » pour ſouffrir une pareille épitaphe » dans l'égliſe la plus fréquentée de » la capitale ». J'avouerai qu'il faut dans un miniſtre des autels, non pas beaucoup de douceur, mais un grand fonds de hardieſſe, pour louer publiquement une pareille inſcription, qui n'eſt autre choſe que la profeſſion ouverte du déïſme, & de la plus criminelle indifférence ſur la religion.

Mais voici, ſans contredit, le chef-d'œuvre de l'eſprit philoſophique, & un coup hardi, qui doit faire placer l'obſervateur dans le ſanctuaire de la philoſophie, à côté du panégyriſte de *Milord Maréchal*.

Vous avez, ſans doute, entendu parler de ce fameux incendie qui en 1666 * conſuma une partie conſidé-

* L'auteur dit que cet incendie arriva en 1660 ; il ne commença cependant que le 3 ſeptembre 1666. S'il n'a pas lu les hiſtoriens, il pouvoit au moins s'informer de la date

rable de la ville de Londres, événement lugubre dont le souvenir se perpétue par une colonne, appellée le *monument*, sur laquelle est gravée une inscription qui rappelle la mémoire de cet *épouvantable fléau du ciel* *. Voyez les sublimes réflexions qu'a fait naître dans l'esprit de l'*observateur* François la vue du *monument*. Quel est, s'écrie-t-il dans l'excès de son courroux philosophique, » quel » est le *catholique* qui liroit l'inscrip» tion sans frémir ? Elle atteste en » termes emphatiques que c'est *la re-» ligion romaine* qui..... Je crains » d'achever..... Tout ce qu'il peut » faire, c'est de douter, c'est de nier. » Le *monument* pour périr; mais *déchi-» rera-t-on le feuillet de l'histoire* » ?

Remarquez bien, Monsieur, que ce

précise de cet événement par la seule inspection du *monument*, où sans doute cette date est consignée. Eh! quoi, l'observateur seroit-il donc aussi léger dans ses lectures que dans ses assertions ?

* Expressions de M. *Hume*, (tom. 6, p. 177) qui avoit encore la foiblesse de croire aux *fléaux du ciel*.

ne ſont pas ſeulement quelques particuliers de l'égliſe romaine, qui ſont accuſés de ce crime affreux; c'eſt la *religion romaine* elle-même; c'eſt elle, ce ſont les principes de cette religion ſanguinaire qui conſeillèrent, que dis-je? qui ordonnèrent cet horrible embraſement; c'eſt à ſon flambeau que s'alluma l'incendie. Voilà du moins ce que nous révèle l'*obſervateur*. Mais écoutez maintenant un hiſtorien, trop célèbre pour que l'auteur pût ignorer ſon témoignage, & trop accrédité parmi les philoſophes, pour qu'il puiſſe conteſter ſon autorité.

Les cauſes de ce malheur, dit *Hume*, Hiſtoire d'Angleterre, à Londres, ann. 1767, tom. 6, p. 177 & 178, » les cauſes de ce malheur étoient évi» dentes. La diſpoſition des rues de » Londres, qui étoient fort étroites, » celle des maiſons, la plupart de bois, » la ſechereſſe de la ſaiſon, & la vio» lence d'un vent d'*Eſt*; enfin le con» cours de toutes ces circonſtances » ſuffiſoit pour expliquer la deſtruction » qu'elles produiſirent; mais le peuple » ne fut pas ſatisfait de cette explica-

» tion. Une RAGE *aveugle* fit attribuer » l'infortune publique, par les uns, » aux républicains; par d'autres, aux » catholiques, quoiqu'il ne fût pas » aisé de concevoir quel avantage » l'incendie de Londres pouvoit ap» porter à l'un ou l'autre des deux » partis. Les catholiques étant le prin» cipal objet de la détestation pu» blique, le bruit qui jetta sur eux » ce crime, fut le plus favorablement » reçu. Cependant les plus *exactes* » *recherches* du parlement ne trou» vèrent *aucune apparence* de preuves » *ni de vraisemblance* qui fût capa» ble d'autoriser cette *calomnie* ».

Vous retrouverez les mêmes choses en substance dans l'histoire d'Angleterre, par *Smolett*, t. 14, p. 72 & 73; dans *Rapin Thoiras*, t. 9, p. 212; *Burnet* lui-même, le plus fanatique de tous les protestans, *Burnet*, accusé par ses compatriotes même *d'une haine implacable contre les papistes*, historien décrié pour ses infidélités & ses calomnies, *Burnet*, dis-je, après avoir inutilement tenté de jetter des soupçons contre les catholiques, finit cepen-

dant par dire que le plus prudent eſt de ne rien croire, puiſqu'on ne put rien prouver, de n'accuſer perſonne, puiſque perſonne ne fut convaincu.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, comme vous le voyez, que l'intrépidité du philoſophe s'eſt troublée quand il a fallu prononcer nettement que ce fut la *religion romaine* qui alluma l'incendie de Londres; ce qui m'étonne, c'eſt que malgré le trouble de ſa conſcience, il ſoit parvenu à fixer ſur le papier ſa plume tremblante, qui ſembloit ſe refuſer à ſigner cette calomnie, & qu'enfin ſurmontant & les remords & les *craintes*, il ait oſé articuler contre la religion dont il ſe dit le miniſtre, un fait que ſes plus cruels ennemis avoient juſqu'ici regardé comme une *calomnie* atroce, enfantée par une RAGE *aveugle*, *détruite par le concours des circonſtances les plus évidentes*, à laquelle les juges les plus prévenus, les plus paſſionnés ne purent jamais donner *aucune apparence*, je ne dis pas de preuve, mais même *de vraiſemblance*. (*Hume*, ſuprà)

Eh! quoi, *Coy*..., d'un prêtre est-ce là le langage ?

Je pourrois étendre plus loin mes réflexions sur l'esprit philosophique qui règne dans ces observations ; mais c'en est assez pour établir ce que j'ai avancé, que l'observateur est digne de tous les honneurs de la milice encyclopédique. Examinons à présent le fonds & la forme de l'ouvrage, & voyons quel rang l'auteur mérite parmi les gens de lettres.

Le joyeux voyageur débute par nous apprendre que dans le trajet de Calais à Douvre, » *il s'est étendu*, » *avec un courage ecclésiastique*, au fond » de cale, sur un matelas, *entre un* » *dejeûné*, *& les approches du mal de* » *mer*; mais, ajoute-t-il, je n'eus pas » le temps d'essayer du déjeûné, *je* » *craignis de rendre mes intestins* ». Quelle image ridicule que celle d'un *homme étendu entre un matelas & les approches du mal de mer!* Ne sont-ce pas là de grands mots vuides de sens ? Quelle expression plate & dégoûtante, que celle de *rendre ses intestins!*

A la ſuite de ce beau début, & qui donne de ſi belles eſpérances, l'auteur ſe fâche très-ſérieuſement contre la biſarrerie des François qui ont franciſé les noms des villes Angloiſes. » *Dover*, » qu'il nous plaît de nommer *Douvre*; » *Canterbury*, que nous baptiſons *Can-* » *torbery* ». Il eſt ſur-tout indigné de ce que *nous n'épargnons pas même la capitale*, dont le nom eſt *London*, & que nous *traveſtiſſons* cruellement en celui de *Londres*. Quel excès de hardieſſe & de cruauté! Voici la réflexion morale qu'a fait naître cette coupable audace. *Nous ſommes François : nous voulons tout* PLIER *à notre mode*; *faſſe le ciel que quelque nation ne nous* PLIE *pas à la ſienne*.

Comme il eſt touchant ce vœu patriotique du pieux abbé qui conjure le ciel de ne pas permettre qu'une nation étrangére vienne nous *plier à ſa mode*, en punition de la liberté que nous prenons de dénaturer les noms des villes Angloiſes. Cependant ſi ce peuple *redreſſeur* (paſſez-moi cette expreſſion) ne nous *plie* pas d'une autre manière qu'en transformant à ſon tour

les noms des villes de France en d'autres plus analogues à la langue de son pays, c'est un affront auquel nous serons, je pense, peu sensibles; & si c'est là ce qu'il entend par *nous plier*, il falloit que le saint abbé réservât la ferveur de ses prières pour détourner de dessus nos têtes quelque fléau plus terrible. Au contraire, s'il veut dire que pour venger la transmutation des noms étrangers que nous adaptons au génie de la langue Françoise, il est à craindre qu'il ne se forme contre cet empire, une conspiration de l'Europe entière, il faudroit avouer que le sujet de guerre seroit un peu léger, & que la vengeance passeroit les bornes des justes représailles.

La lettre suivante concerne les dîners Anglois sur lesquels le profond observateur remarque qu'ils *ne finissent pas à la fin*; c'est-à-dire, qu'après la nape levée, on s'amuse encore à *porter des santés*. Cette *compotation*, qui PERD *beaucoup parmi les grands*, paroît au premier coup-d'œil sujette à beaucoup d'inconvéniens; mais le

fin obſervateur remarque encore que comme *on ſe verſe ſoi-même, on ſe ménage autant qu'on le veut.* En paſſant, n'oubliez pas d'admirer la nobleſſe de cette expreſſion *cette compotation perd chez les grands*, pour ſignifier qu'elle n'y eſt plus en uſage ; & l'élégance de celle-ci, *on ſe verſe ſoi-même*, c'eſt là le genre du ſtyle ordinaire de cet ouvrage.

Après l'article des dînés, vient celui de l'étendue & de la population de Londres, dans lequel vous trouverez un galimathias auquel il eſt difficile de comprendre quelque choſe. Il réſulte cependant des calculs de l'auteur que la capitale de l'Angleterre eſt plus grande & plus peuplée que celle de France, même *quand on mettroit dans la balance* les nouvelles rues qui aggrandiſſent Paris, parce que *la compenſation reſteroit fort au-deſſous de l'équilibre.* Si vous entendez ce que c'eſt qu'*une compenſation qui reſte au-deſſous de l'équilibre*, je vous prierai de me l'expliquer. » *On pourroit* » cependant, ajoute le voyageur, » *objecter* que les maiſons de Paris ſont

» composées de quatre & cinq étages, » tandis que celles de Londres n'en » ont que trois. A cette *objection* » *spécieuse*, il y a deux *réponses* ». A ce style, ne croiriez-vous pas entendre un scholastique sur les bancs? Est-ce d'ailleurs de pareilles niaiseries que devroit s'occuper un voyageur si laconique, si pressé dans le récit des choses essentielles.

Après l'article des dînés & de la population vient la description du pavé, des trottoirs, de la distribution de l'eau, & de celle de la lumière, des moyens d'adoucir la perte que causent les incendies, des grands chemins, de la poste, des différens hôpitaux & établissemens formés, ou par le gouvernement, ou par les particuliers: dans tous ces articles, il n'y a pas une seule réflexion qui mérite de vous être présentée. C'est une simple liste de tous ces objets. Chaque article commence par ces mots: vous allez voir ce que *l'esprit public peut opérer*, & finit de même par ceux-ci: *voilà* ce que *l'esprit public* sait produire. C'est le refrain de toutes les lettres.

Mais un effet très-ſingulier de *l'eſprit public* & dont vous ne vous feriez jamais douté, c'eſt que la nation entière eſt pleine d'humanité & de tendreſſe pour les *inſurgens*, qu'au *vu & au ſu de la cour & du parlement*, on les comble de careſſes. *On diroit*, ajoute l'obſervateur, *que l'humanité jette un voile ſur les yeux de la cour & du parlement.* Voilà à quel excès entraîne l'engoûment. La *cour & le parlement* pleins d'humanité, ou du moins de compaſſion pour les inſurgens! Comment oſe-t-on mentir ainſi à l'univers entier, inſtruit des horreurs qui ſe commettent en Amérique? L'eſprit national s'évanouit-il donc dès qu'on quitte les bords de la Tamiſe?

Ce que l'auteur dit de la douceur des loix pénales en Angleterre a plus de fondement, & mérite davantage l'attention des juriſconſultes & des légiſlateurs. Toutes ſes déclamations contre la torture qu'on fait ſubir aux accuſés & contre le ferment de dire la vérité qu'on leur fait prêter, n'ont rien de neuf; mais on ne ſauroit trop

s'élever contre ces pratiques qui outragent la raison & la nature.

Malgré les justes éloges qu'on ne sauroit refuser à la législation Angloise en matière criminelle, il s'en faut bien qu'elle soit exempte de reproches & de censure, & il n'y a que l'enthousiasme aveugle de la philosophie qui puisse porter à lui prodiguer des louanges sans réserve. Par exemple, n'est-il pas évident qu'à force d'adoucir la rigueur & la honte des supplices, on en énerve l'effet, & si le vol est si commun en Angleterre, n'est-ce pas au mépris du supplice qui y est attaché qu'il faut s'en prendre? N'est-il pas encore contre toute justice que des crimes si différens, par leur nature, le plus petit vol, par exemple, & l'assassinat prémédité, soient punis du même supplice. Je ne sais même si le préjugé qui fait rejaillir en France sur la famille une partie de la honte du coupable n'est pas salutaire, & ne rend pas les parens plus attentifs à prévenir les désordres de leurs enfans, que dans les pays où, comme en Angleterre, la honte du crime est

bornée à celui seul qui en est l'auteur.

Malgré la beauté du code criminel d'Angleterre, l'auteur avoue qu'il n'a pas fait fortune en France. Il se plaint avec autant d'amertume que de naïveté, que la traduction Françoise qu'il en a donnée soit restée, contre son attente, sans lecteurs dans la boutique de son libraire ; & pour se venger de cet affront, il va, dit-il, abandonner ce genre ingrat & se livrer à un travail plus digne de son génie, à quelque bouffonnerie sur les *Jackets* ; je ne puis que le confirmer dans cette résolution ; son *Voyage d'Angleterre* me fait augurer qu'il pourra peut-être mieux réussir dans le genre bouffon, & mériter quelques lecteurs.

Ce qui m'étonne c'est que l'auteur si amoureux de la douceur des loix Angloises, ose préconiser un acte de cruauté qu'elles ont autorisé, & que les Anglois eux-mêmes se reprochent tous les jours ; c'est la mort du malheureux amiral *Byng*. « Si l'Angleterre, s'écrie-t-il, sait récompenser, » elle sait aussi punir. Le supplice de

» l'amiral

» l'amiral *Bing*, *pour n'avoir pas fait* » *ce qu'il auroit pu faire devant* Port-» Mahon, jetta dans les opérations » ſubſéquentes une vigueur à toute » épreuve ». Je ne veux pas rouvrir des plaies que nos ſuccès préſens ont à peine fermées ; je ne veux pas faire voir à l'auteur que nos diſgraces paſſées eurent d'autres cauſes que la mort de l'amiral *Bing* ; je me contenterai de faire obſerver combien il eſt affreux de prétendre qu'il faut, pour aſſurer la victoire, commencer par immoler un général. Apparemment les déſaſtres actuels de l'Angleterre viennent de la molleſſe qui a régné dans les jugemens de l'amiral *Keppel* & de ſir *Palliſer*, & l'adorateur du ſyſtême Anglican eût peut-être deſiré qu'on eût auſſi ſacrifié ces deux braves officiers, pour *jetter dans les opérations ſubſéquentes une vigueur à toute épreuve.*

L'enthouſiaſme aveugle dont l'auteur eſt ſaiſi pour la conſtitution Angloiſe le porte à louer indiſtinctement tout ce qui s'offre à ſes regards ; ainſi, il trouve matière d'éloges dans le défaut même de po-

lice, qui expose dans les rues & aux spectacles les plus honnêtes gens, les grands, le roi même, à être insultés par la plus vile populace, qui transforme les rues & les places publiques en une arêne sanglante, où l'on voit souvent aux prises un homme de la plus grande distinction avec un autre de la plus basse extraction *. On sait combien de désordres, d'émeutes entraîne la licence du peuple qui n'est pas contenu par le frein salutaire de la police. Mais le profond *observateur* n'est pas embarrassé de ces inconvéniens. *Si l'on veut*, dit-il, *retrancher absolument toute licence, il n'y a plus de liberté.* Quel pitoyable raisonnement ! Eh ! quoi donc, est-ce dans le droit d'insulter les passans & dans la crainte d'être sans cesse maltraité que consiste la liberté ; & s'il étoit vrai que la *licence* ne pût être bannie qu'au dé-

* Tout le monde connoît l'histoire du maréchal *de Saxe* qui fut obligé de faire *le coup de poing* avec un *boueur*, qu'il saisit & jetta dans son tombereau rempli de boue. Si le maréchal eût été plus foible, on l'eût peut-être vu lui-même plongé dans la fange. Voilà les beaux effets de la liberté Angloise.

triment d'une portion de cette liberté sauvage & farouche, ne vaudroit-il donc pas mieux l'abdiquer à jamais que de vivre dans des allarmes continuelles ? Mais, dans le fait, sommes-nous donc autant de vils esclaves, parce qu'il règne dans Paris une police admirable, qui, graces aux soins vigilans, au zèle éclairé du magistrat qui y préside, assure parmi nous la tranquillité publique ? Et la garde fidèle qui veille à la sûreté de nos biens & de nos vies ôte-t-elle d'autre liberté que celle de faire le mal ?

Je ne m'arrêterai pas sur les éloges de la constitution Britannique, sur cet équilibre chimérique des *trois pouvoirs* qui se contrebalancent, dit-on, mais qui dans le vrai se détruisent nécessairement. Ces rêves insensés ont été cent fois détruits, & comme l'auteur ne fait que réchauffer les maximes les plus triviales de la secte, il suffit de le prier de répondre aux profondes réflexions de MM. *Linguet* & *Moreau*, qui ont renversé de fond en comble le systême philosophique sur la nécessité des pouvoirs intermédiaires.

Vous ſentez bien que l'auteur exalte fort la *liberté de la preſſe* que nos philoſophes ne voudroient interdire qu'à ceux qui oſent combattre leur pernicieuſe doctrine. Mais ce que j'ai peine à concevoir, c'eſt qu'il prétende que la *comédie perſonnelle* doit être tolérée, ſur-tout dans les pays où ne règne pas une liberté parfaite. Ainſi ces meſſieurs qui s'indignent contre la moindre critique, voudroient avoir le droit *d'immoler en plein théâtre à la riſée publique*, non-ſeulement leurs ennemis, mais encore les grands, les miniſtres, & peut être les rois !

Dans l'éloge pompeux qu'il fait à pluſieurs repriſes de la douceur & de la tolérance des miniſtres proteſtans, l'obſervateur s'eſt trouvé un peu embarraſſé quand il s'eſt rappellé les loix atroces portées contre les catholiques. Il n'oſe en nier l'exiſtence, mais il prétend qu'elles ſont abolies par l'uſage. A-t-il donc oublié les ſcènes affreuſes qui viennent tout récemment de ſe paſſer en Ecoſſe ? Si l'embarras des circonſtances actuelles force de ſuſpendre la rigueur de ces loix ſanguinaires, un

mot peut les faire revivre, & pour confondre l'obſervateur qui a la hardieſſe d'avancer que les catholiques des trois royaumes y jouiſſent de la paix la plus parfaite & du bienfait de la tolérance, je n'ai qu'une demande à lui faire, voudroit-il conſentir que tous les philoſophes fuſſent en France ſur le même pied que les catholiques en Angleterre ?

En ſomme, Monſieur, voici quel eſt cet ouvrage, quant au fond. Un abrégé *fort indigeſte* du livre de M. *Groſley* ; un éloge emphâtique & ſans diſcernement de toutes les loix, de toutes les coutumes, ſans exception *, qui règnent en Angleterre ; une liſte ſèche & abrégée de tous les établiſſemens de la Grande Bretagne, liſte cependant ſaupoudrée de temps en

* L'obſervateur avoue qu'il règne en Angleterre, comme ailleurs, de grands vices, mais il n'a pas cru devoir les remarquer, parce qu'il ne viſe point à *corriger cette nation.* Ce n'eſt que ſur la France que s'étendent les vues bienfaiſantes de nos précepteurs ; & c'eſt pour cela que cet ouvrage offre autant la ſatire de ce royaume que l'éloge de l'Angleterre.

temps de tirades philosophiques, c'est-à-dire, impies ; rien de pensé, rien d'approfondi.

Si le fonds de l'ouvrage est communément vuide d'idées, la plupart des réflexions sans justesse, tous les jugemens marqués au coin de la partialité, tant de défauts seront-ils du moins rachetés par les agrémens du style ? L'auteur des *Bagatelles morales*, de *l'Isle de la Frivolité*, &c. se croit né pour jouer avec les graces. Mais il s'est cruellement trompé sur sa vocation. Vous allez voir qu'il est précieux jusqu'au ridicule quand il veut être léger ; qu'il est plat & trivial quand il veut être simple ; que ses plaisanteries sont basses & ignobles, ses tournures louches & embarrassées, son style toujours incorrect. Comme il est par-tout haché & décousu, on ne peut citer que des phrases isolées : en voici dans chacun des genres que j'ai annoncés.

En parlant des chapeaux à l'Angloise, » vous savez, dit-il, com-» bien nous avons enjolivé ces jolis

» chapeaux trop simples pour nous. » *Qu'ont* - elles (les dames Angloises) » fait *pour enchérir sur notre enchérisse-* « *ment ?* Elles ont formé un *buisson* » *énorme* de cheveux, de *matelats* de » crin, de gaze, de rubans de plume. » *La mère des dieux, avec ses sept tours,* » *n'y feroit œuvre*, & la troupe mou- » tonnière des femmes bourgeoises » suit ce grand modèle ». Avouez qu'*enchérir sur notre enchérissement* est une expression d'une grace, d'un charme inexprimables ; & la *mère des dieux avec ses sept tours* ne vient-elle pas là bien à propos ? *N'y feroit œuvre* n'est-ce pas une tournure très-piquante quoiqu'un peu surannée ? Et *le buisson énorme de matelats*, peut-on rien voir de plus léger ? Ailleurs, il dit : » quand » on arrive à Londres, il faut *monter* » *son estomach sur un nouveau ton* . . . . » *la faim stimule*, & *peu s'en faut qu'on* » *ne mange la table*, à l'exemple des » compagnons d'*Enée* ». Peut-être que *monter son estomach sur un nouveau ton* ne vous paroîtra pas une expression du *meilleur ton* ; mais *la faim stimul* est une expression très-piquante

manger la table eſt une expreſſion pittoreſque ; *l'exemple des compagnons d'*Enée, trait d'érudition ; c'eſt dommage qu'il ne puiſſe guères s'adapter à la circonſtance. La table des compagnons d'*Enée* étoit d'excellens gâteaux ; beaucoup de gens pourroient bien manger une pareille table ſans être preſſés d'une *faim bien ſtimulante*.

En rapportant l'origine de l'ordre de la Jarretière, l'auteur dit qu'*Edouard* ayant ramaſſé la jarretière de la comteſſe *de Salisbury*, *comme les amours des rois ſont toujours* TRANSPARENTES, *la cour ſourit*, *& l'on ſe parlait* à l'oreille. Vous ſerez peut-être embarraſſé de ſavoir pourquoi l'auteur n'a pas dit, la cour ſourit & l'on ſe parla à l'oreille ; mais vous le ſerez ſûrement encore davantage de deviner ce que c'eſt que *des amours tranſparentes*. Encore moins pourrez-vous nous dire ce que c'eſt que *ſe jetter à travers toutes les nuances de la ſociété* ; ce ſont là de ces expreſſions fines que peu de perſonnes peuvent comprendre. Voulez-vous ſavoir une manière neuve & piquante de déſigner l'auteur de

quelque découverte nouvelle, par exemple, de l'*air fixe* ? il faudra dire, avec l'obſervateur, que *c'eſt à lui que nous devons les premiers rayons dans la nuit de l'air fixe.* Mais quelque choſe de plus curieux en ce genre, c'eſt *une ſalle tapiſſée des vertus mâles & patriotiques d'Eliſabeth.* N'eſt-ce pas le vrai langage des précieuſes ridicules ? Mais je doute que pour exprimer le théâtre deſtiné aux exercices littéraires, elles euſſent pu trouver une expreſſion auſſi digne d'elles que celle qu'employe l'obſervateur, *c'eſt là où la diſtribution des prix & les exercices littéraires jouent leur rôle avec apparat.* *La diſtribution des prix qui joue ſon rôle avec apparat !* le plaiſant galimathias.

Voyons maintenant quelques exemples dans le genre plat & trivial ; c'eſt celui qui domine dans l'ouvrage, & je puis prendre au haſard & à l'ouverture du livre.

» Ils ont voulu traiter un peuple libre » l'injure ſur les lèvres & *le bâton » haut. Oh ! alors on trouveroit à qui » parler . . . . .* ». N'eſt-ce pas là le vrai ſtyle des halles ? *Un docteur* PRIT SUR

LUI *le bâtiment*, pour dire qu'il se chargea des frais du bâtiment; *pris sur lui*, quelle expression platte & populaire! *Un nouveau pavé des mieux* CONDITIONNÉ *s'est étendu dans tous les quartiers* .... *Les Anglois* qui CONDITIONNENT bien leurs *ouvrages* .... *Vous n'êtes pas quitte de l'esprit public dût il vous ennuyer.* Ce n'est pas l'esprit public qui ennuye; mais celui qui en parle. *Etre quitte de l'esprit public*, quel jargon, bon dieu! *L'Angleterre* VOYAGEUSE *par goût, riche pour bien payer, dépouille l'Italie* .... N'aimons *point à jetter des pierres dans la maison des autres, de crainte qu'on n'en jette dans la nôtre* ..... *Rebattre ses premières voies* ... *Pour contenter les amateurs, il a fallu* POUSSER *les représentations dans le carême* .... *Prendre racine dans un pays* .... *Des douanes jettées à la circonférence du royaume* .... *Des hôpitaux jettés à la circonférence de la ville* ..... *Une grande route qui se transporte à plusieurs lieues* (de l'endroit où elle fut bâtie) .... » La nuit n'a » pas plus de gardes que le jour, si ce » n'est des crieurs publics, qui an-

» noncent l'heure en parcourant les » rues, une lanterne à la main, qui » avertiſſent *d'une* porte ou *d'une* fe- » nêtre qu'on auroit oublié de fermer, » qui redreſſent un étranger qui ſe » fourvoie en voulant regagner ſon » gîte, &c ». La tournure & les termes de cette phraſe ne vous ſemblent-ils pas bien choiſis ? Voilà comme eſt écrit preſque tout l'ouvrage. Je vous fais grace d'une foule de ſolécismes des plus groſſiers que j'y ai remarqués. C'eſt cependant ici une des plumes les plus brillantes du parti philoſophique ; & voilà comme avec de l'intrigue & de la ſoupleſſe, on ſe fait une réputation !

Je ſuis, &c.

Paris, ce 21 juillet 1779.

P. S. L'ennui que m'avoit cauſé cette inſipide production m'avoit forcé d'en interrompre la lecture ; mais je me ſuis armé d'un nouveau courage, & je viens d'achever cette tâche pénible. La conclusion eſt digne d

l'exorde ; l'obſervateur finit comme il avoit commencé, par un trait ſatirique contre la diſcipline & les miniſtres de l'égliſe romaine. Le trait eſt curieux, & je ne puis le paſſer ſous ſilence. » Il eſt, dit-il, en Angleterre » un vice preſqu'inconnu, c'eſt l'hy- » pocriſie. Chacun ici ſe montre aſſez » comme il eſt, ſans excepter les » eccléſiaſtiques. Comme ils tiennent » au monde par les titres de père & » de mari, ils n'ont pas beſoin du » maſque de la ſévérité. Ils diſent avec » *Térence* : je ſuis homme, & rien de » ce qui appartient à l'homme ne m'eſt » étranger ».

N'a-t-on pas, Monſieur, quelque raiſon de croire que c'eſt ce goût ſi vif pour la paternité qui inſpire à nos *philoſophes-abbés* un amour ſi tendre, un enthouſiaſme aveugle pour le pays où, *dès qu'elle eſt nubile, une jeune perſonne dit : je ſuis libre, je n'ai rien promis, pourquoi n'écouterai-je pas le langage de l'amour ?* N'a-t-on pas ſurtout droit de dire que c'eſt la douleur de ſe voir privés des titres ſi doux de pères & de maris, que c'eſt la

nécessité où ils sont de prendre en France un masque incommode qui allume leur courroux contre l'état qu'ils ont embrassé, & les pousse à représenter l'hypocrisie comme l'infaillible *apanage de tous les ecclésiastiques qui ne tiennent pas au monde par les titres de maris & de pères ?*

Quand je vois toutes les calomnies que nos philosophes-abbés ne cessent de vomir contre la religion dont ils se disent les ministres, je suis toujours étonné de l'audace avec laquelle ils accusent l'église romaine de fanatisme & d'intolérance, tandis qu'ils fournissent eux-mêmes la preuve la plus sensible de sa douceur & de sa tolérance. Quel est donc dans la société le corps qui se verroit tranquillement déchiré par ses propres membres ? Que dans la magistrature, ou dans l'ordre militaire, il s'élève un traitre assez audacieux pour attenter à l'honneur de son corps, il sera flétri, dégradé, & rejetté avec indignation de la societé qu'il a voulu déshonorer. La religion seule ne sait que gémir des coups qui lui sont portés tous les

jours par ſes propres enfans. Couverts de ſes bienfaits, engraiſſés, pour ainſi dire, de ſa ſubſtance, nos *philoſophes-abbés* ne ceſſent de déchirer ſon ſein. Cependant l'ont-ils jamais vu s'armer pour réprimer leur fureur? Craignent-ils même qu'elle ne faſſe éclater ſon juſte reſſentiment? Ne jouiſſent-ils pas en paix de ces honneurs, de ces richeſſes, qu'ils ne tiennent que de ſa libéralité, dont ils ne doivent la conſervation, j'oſe le dire, qu'à l'excès de ſa patience? Et c'eſt lorſque, même par tant d'outrages, on ne peut la forcer à la vengeance, qu'on oſe encore l'accuſer de fanatiſme & d'intolérance! Eſt-il poſſible que tant d'excès & d'injuſtices ne révoltent pas enfin tous ceux qui ſavent encore penſer & juger?



LETTRE II.

Annales poëtiques, ou *Almanach des Muses, depuis l'origine de la poésie Françoise, tom. IV. A Paris, chez* Delalain, *libraire, rue Saint-Jacques.*

C'EST avec un plaisir toujours nouveau que je vous annonce, Monsieur, chaque volume de cette intéressante collection. Sans répéter ici les justes éloges que j'ai déjà donnés au zèle éclairé de ses auteurs, je vais parcourir avec vous les pièces qui leur doivent les honneurs de l'immortalité.

Joachim du Bellay attire & fixe tous les regards dans le quatrième volume. On lit avant ses poésies celles de quatre poëtes qui ne donnent que plus de lustre aux beautés semées dans tout ce qui est sorti de sa plume. La vie de ces quatre poëtes nommés *Maurice Seve*, *Hugues Salel*, *Antoine du Saix*, *Etienne Forcadel*, n'offre rien

de remarquable. Pour vous donner une idée du ſtyle de ce dernier, voici une épigramme de ſa façon.

Je n'ai procès, de meurtre, ni poiſon;
Mais au libel trois chèvres je demande,
Que mon voiſin embla de ma maiſon:
Et ſur le point, où faut que l'on défende;
Pour conteſter, tu me dis que j'entende
Comme *Hannibal*, *Sylla*, *Céſar*, & maints
Furent vaillans : tu tempeſtes des mains,
Et en criant, tords mon droit & tes lèvrés.
J'entends, *Helin*, les hauts faits des Romains;
Mais réponds-moi à propos des trois chèvres.

M. *de la Harpe*, dont il ne ſera un jour pas plus queſtion que de cet *Etienne Forcadel*, n'a pas fait difficulté de le piller; c'eſt un petit plagiat imperceptible, mais qui cependant mérite d'être relevé; vous n'avez peut-être jamais lu, Monſieur, une romance de l'Académicien intitulée *Héro & Léandre* qu'on trouve à la page 176 du tome II de ſes œuvres amagaſinées chez *Piſſot*; c'eſt au dernier couplet qu'on s'apperçoit du larcin littéraire.

L'idée est toute entière à *Forcadel*, dont je vais d'abord vous citer les vers.

Ondes, souffrez, disoit l'amant *Léandre*;
Que vers *Héro* j'aborde sûrement;
Et si je puis entre ses bras me rendre,
Au revenir me noyez seulement.

M. *de la Harpe*, après avoir décrit l'aventure de *Léandre*, termine sa pièce par ce madrigal ingénieux à Madame de ***.

Il ne faut point braver l'orage,
C'est un parti trop dangereux;
Il vaut bien mieux sur le rivage
Attendre un instant plus heureux.
Mais si pour vous, par imprudence,
J'affrontois l'humide séjour,
Je voudrois du moins l'assurance
De n'être noyé qu'au retour.

Je vous laisse juge à présent, Monsieur, de la galanterie empruntée par M. *de la Harpe* à son devancier; je passe aux réflexions qui précédent la vie de *Joachim du Bellay*. On a pu voir, disent les ré-

dacteurs, que le mérite de nos premiers poëtes étoit le ſentiment, la ſimplicité du ſtyle, une naïveté quelquefois gracieuſe & ſouvent groſſière; preſque jamais de l'énergie dans la penſée, & moins encore de la poéſie dans l'expreſſion. Après *Charles d'Orléans* & *Villon*, *Clément Marot* perfectionna cette première langue poëtique. Le naturel de ce poéte a plus d'élégance, & aux charmes de la naïveté il a joint toutes les graces de l'eſprit dans pluſieurs de ſes ouvrages; il faut avouer qu'au langage près, qui même eſt quelquefois un agrément de plus, on ne peut guères aller plus loin dans le genre gracieux.

» Nous allons entendre un nouvel » idiôme, notre langue a pris un » caractère; le génie plus hardi des » poëtes va apprendre aux muſes Fran» çoiſes à parler comme les muſes » Grecques & Latines. La grandeur des » images, la hardieſſe des métaphores, » le grand ſecret des épithètes ſont » connus. En un mot, juſqu'à préſent » nous avons aſſiſté pour ainſi dire aux » concerts des graces; nous allons

» entendre les accens de la poésie.
» C'est à *Joachim du Bellay*, puisqu'il
» est né avant *Ronsard*, qu'appartient
» la gloire d'avoir commencé cette
» révolution. Il ne faut pourtant pas
» s'imaginer que ce poëte ait touché
» le but. On ne doit pas perdre de
» vue que *Marot* perfectionnoit l'art
» des poëtes qui l'avoient précédé,
» & que *du Bellay* ne faisoit qu'ébau-
» cher celui de ses successeurs ».

Joachim du Bellay étoit d'une famille *illustre*, il naquit dans la terre de *Liré*, à quatre lieues d'Angers, l'an 1524. Il vécut long-temps sous la tutelle d'un frère aîné qui négligea fort son éducation. Ce frère étant mort, il se trouva chargé de celle de son neveu. Pendant cette curatelle, il étudia les poëtes Grecs & Latins, & parvint à s'en approprier les beautés. *Du Bellay* étoit né poëte, il a de l'énergie, de la verve, de l'imagination; son style est nombreux, animé, & enrichi d'épithètes heureuses.

Du Bellay mourut d'apoplexie la nuit du premier janvier 1560, âgé de trente-sept ans. *François I*, *Henri II*

& la reine de Navarre estimèrent beaucoup son talent, qui le fit surnommer l'*Ovide* François; il est temps de voir s'il s'est rendu digne de ce titre glorieux.

Les odes de *du Bellay* sont pleines d'enthousiasme & d'harmonie. Vous en jugerez par ces strophes.

De mourir ne suis en émoi,
Selon la loi du sort humain;
Car la meilleure part de moi
Ne craint point la fatale main.
Craigne la mort, la fortune & l'envie,
A qui les dieux n'ont donné qu'une vie.



Arrière tout funèbre chant,
Arrière tout marbre & peinture;
Mes cendres ne vont point cherchant
Les vains honneurs de sépulture,
Pour n'être errant cent ans à l'environ
Des tristes bords de l'avare Achéron.

Racine a profité de cette belle épithète dans son vers de *Phèdre*;

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

Vous trouverez une image poéti-

quement rendue dans ce quatrain sur la paix & la guerre.

Du verd laurier superbe est la couronne;
Moins d'apparence a le pâle olivier:
Mais plus amer est le fruit du laurier,
Plus doux le fruit que l'olivier nous donne.

Une des meilleures pièces de *du Bellay* est celle qui a pour titre *Mars & Venus surpris par Vulcain*; quelle poésie d'expression, quelle harmonie n'a-t-il pas répandue dans ce morceau? *Vulcain*

Ayant dressé ses appâts,
Il sort de son domicile,
Tournant feintement ses pas
Aux fournaises de Sicile,
Où les bras accoutumés
Des Cyclopes enfumés
Coup sur coup vont martelant;
D'une tenaille mordante
Retournant la masse ardente
Du tonnère étincelant.

Boileau, quand il fit ce beau vers,

Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui,

n'avoit-il pas lu ceux-ci de *du Bellay*?

De tous états, de tout sèxe & tout âge,
Sollicitude eſt le propre héritage.

. . . .

L'homme de guerre auſſi la porte en croupe
Et le marchand avare dans ſa poupe.

Nos plus grands poëtes du ſiècle dernier avoient certainement lu avec fruit leurs prédéceſſeurs; ils en ont emprunté une foule d'expreſſions heureuſes qu'on admire dans leurs écrits. Qui croiroit que ce vers ſuperbe d'*Athalie* qui offre une image ſi juſte & ſi noble:

Et de *David* éteint rallumé le flambeau

appartient à *du Bellay* qui avoit dit précédemment:

Guides-tu par ta plainte
Soulever un tombeau,
Et d'une vie éteinte
Rallumer le flambeau?

M. *de Voltaire* dans ſon *Temple du Goût*, s'eſt beaucoup moqué de ces vers de *Rouſſeau*,

L'hiver qui si long-temps a fait blanchir nos plaines
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux,
Et les jeunes zéphirs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.

Sa critique devoit tomber directement sur ce passage de *du Bellay* que *Rousseau* sans doute connoissoit.

De l'hiver la triste froidure
Va sa rigueur adoucissant,
Et des eaux l'écorce tant dure
Au doux zéphir amollissant.

Cette charmante expression de *la Fontaine*, qui paroît si neuve, si pittoresque, dans sa fable *du chêne & du roseau :*

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,

ce poëte l'avoit trouvée dans *du Bellay* qui dit d'une manière aussi poétique :

Ce vent, qui rase les flancs
De la plaine colorée,

A longs zéphirs doux soufflans
Qui rident l'onde azurée.

Je pourrois, Monsieur, étendre beaucoup ces comparaisons, & vous prouver par une foule de passages, le parti qu'ont tiré nos meilleurs auteurs de la lecture des anciens poëtes. Ce travail seroit neuf & intéressant pour les gens de goût ; il demanderoit une recherche exacte, je me suis contenté de vous indiquer les vers que ma mémoire m'a rappellés.

Je finis cet article de *du Bellay* en vous exhortant à lire la pièce intitulée *le poëte courtisan, la courtisanne repentie*, &c. vous y trouverez le sceau du vrai talent.

Deux femmes poëtes paroissent sur la scène après *du Bellay* ; l'une est *Pernette du Guillet*, née à Lyon, & morte dans cette ville à la fleur de son âge. Ses poésies annoncent une ame honnête & sensible. Elle passe pour avoir eu des mœurs irréprochables. L'autre, beaucoup plus célèbre, est *Louise Labé*, contemporaine & compatriote de *Pernette du Guillet*.

Guillet. Les éditeurs nous en tracent le portrait d'une manière agréable.

» Comme la question qu'on fait le » plus communément, quand il s'agit » d'une femme, c'est de demander si » elle étoit jolie, nous allons com» mencer par y répondre. Les derniers » éditeurs des œuvres de *Louise Labé*, » prétendent que sa beauté n'étoit pas » remarquable ; ils disent seulement » que *Louise Labé étoit assez grande,* » *d'une taille aisée, bien faite ; qu'elle* » *avoit de l'embonpoint, la peau très-* » *blanche, de belles couleurs, le bras* » *& la gorge admirables, les cheveux* » *blonds, les sourcils noirs, de beaux* » *yeux, le front grand, les lèvres ver-* » *meilles, de belles dents, le rire gra-* » *cieux.* Il faut avouer qu'il y a bien » de nos jolies femmes qui s'accom» moderoient d'une semblable laideur, » sur-tout en joignant à ces qualités, » comme ajoutent les mêmes éditeurs, » un air distingué, des manières enga» geantes & gracieuses, de la gaîté, » de la finesse, & du jugement dans » la conversation ».

A tous ces agrémens, elle joignoit l'avantage d'une excellente éducation, elle savoit très-bien le François, l'Espagnol, l'Italien, le Grec, le Latin, &c. Elle écrivoit en vers & en prose, chantoit, jouoit du luth, & montoit très-bien à cheval. Elle étoit brave, & elle s'illustra dans la carrière des armes. Avant sa seizième année, elle se trouva au siège de Perpignan où elle se distingua par sa valeur ; ce fut sa première & dernière campagne. Ses parens la marièrent contre son inclination avec un riche négociant de Lyon qui faisoit un gros commerce de cables & de cordes : de là vint à *Louise Labé* le surnom de la *belle Cordière*. Au lieu où elle demeura, fut bâtie une rue, qu'on appelle encore de son nom, la rue *Belle-Cordière*.

Son mari la laissa bientôt veuve. Sa maison devint alors le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus distingué par la naissance & par les talens ; l'envie noircit ses mœurs ; mais elles ne furent jamais corrompues ; elle peut avoir eu quelques foiblesses, mais

livrée à tous les genres de séduction, il étoit bien difficile que sa vertu en triomphât. Cette femme célèbre mourut au mois de mars 1566, âgée de trente-neuf ans. » Sa poésie est quel-» quefois négligée, sans être dépour-» vue d'élégance; aux graces qui ca-» ractérisent son sèxe elle réunit sou-» vent une sorte d'énergie. Son style » a beaucoup de vivacité & de mou-» vement: on voit qu'elle a senti ce » qu'elle a exprimé, & que sa verve » étoit bien moins dans sa tête que » dans son cœur. Enfin, de toutes » nos illustres Françoises, c'est celle » qui par son talent, & par le genre » de son talent, a le plus approché de » la célèbre & malheureuse *Sapho* ». Tel est le jugement que portent de ses écrits les éditeurs des *Annales poëtiques*. Il est confirmé par la lecture des vers qu'ils ont recueillis de ses ouvrages. Je ne vous citerai d'elle que ce sonnet, aimant mieux vous renvoyer au livre même.

Pour le retour du soleil honorer,
Jà le zéphir l'air serein appareille;

Et du sommeil l'eau & la terre éveille.
L'une en roulant n'osoit plus murmurer;

Et l'autre encore n'osoit plus se parer
De mainte fleur de couleur nompareille.
Jà les oiseaux aux arbres font merveille,
Et aux passans font l'ennui modérer.

Les nymphes jà en mille jeux s'ébattent
Au clair de lune, & dansant l'herbe abattent:
Veux-tu, zéphir, de ton heur me donner,

Et que par toi toute me renouvelle?
Fais mon soleil devers moi retourner,
Et tu verras s'il ne me rend plus belle.

On ne sauroit trop encourager les auteurs de cette entreprise, faite pour réussir auprès de toutes les personnes qui ont le moindre goût pour les lettres. La partie typographique répond au reste de l'ouvrage, & les gravures de M. *Gaucher* n'en sont pas un des moindres ornemens.

Je suis, &c.

Paris, ce 24 juillet 1779.

LETTRE III.

Lettre à M. Fréron.

J'AI lu, Monsieur, avec beaucoup de satisfaction dans le N° 18 de l'*Année littéraire*, le compte que vous rendez du *nouveau Dictionnaire historique*. L'extrait que vous en faites justifie bien la préférence que vous lui adjugez sur tous les ouvrages de ce genre. Mais il contient un article que votre honnêteté reconnue me porte à croire que vous auriez relevé vous-même, si vous aviez eu des liaisons particulières avec *J. J. Rousseau*. Le portrait ressemblant, à beaucoup d'égards, que les estimables auteurs du *nouveau Dictionnaire historique* font de ce vertueux philosophe est défiguré par un trait peu digne de leur pinceau, & sur lequel ils ne trouveront pas mauvais que l'amitié s'empresse de passer l'éponge. Ce n'est pas assez pour dire la vérité d'être *équitable*, *impartial*, bien intentionné, il faut la savoir;

& pour ne rien dire qui lui soit opposé, il faut savoir qu'on ne la sait pas. Ces Messieurs en ont cru des gens qui, sans doute, méritoient leur confiance; mais qui n'ayant pas été à portée d'observer eux-mêmes les nuances du caractère de *J. J. Rousseau*, s'en sont rapportés à des bruits publics, toujours suspects, quand ils ont pour objet des hommes que des mœurs régulières & un mérite éclatant, tirent de la classe générale; & certainement faux, quand ils portent sur celui dont il s'agit. Tant de beaux esprits à vilaines ames, fervens adorateurs du favori des muses, & sur-tout de la fortune, ont senti qu'à l'odorat de leur dieu, le sacrifice de *Jean-Jacques Rousseau* valoit une hécatombe*! ..... Les auteurs du

* Malgré la dépravation du goût & des mœurs, quelques gens à réputation se sont pourtant abstenu de fournir leur grain d'encens, aux dépens du vraiment éloquent, mais isolé, mais inutile Génevois. Il y a à peu près 15 ans qu'un homme de beaucoup d'esprit, qui probablement ne prétendoit pas alors au fauteuil académique qu'il occupe aujourd'hui, dit à Paris, en plein spectacle, *toutes les vertus de* Voltaire *sont dans sa tête, & toutes*

Dictionnaire, dont avec raison, Monsieur, vous faites tant de cas, n'auroient pas dit, s'ils eussent parlé d'après eux-mêmes, *le caractère de Jean-Jacques étoit certainement original; mais la nature ne lui en avoit donné que le germe, & l'art avoit beaucoup contribué à le rendre encore plus singulier. L'art* n'a point fortifié la teinte de singularité que *Jean Jacques* tenoit de la nature.

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Ce que *Voltaire* a dit comme poëte, *Rousseau* le croyoit, le sentoit comme honnête homme. L'*art* n'est jamais entré pour rien dans sa conduite; ce qui le prouve, c'est qu'il n'avoit pas

celles de Rousseau *sont dans son cœur.* Je ne nommerai point cet académicien, dans la crainte que ce propos, qui n'étoit peut-être que de circonstance, ne lui fasse des ennemis, que, dans cette supposition, il n'auroit pas assez mérités. Depuis 15 ans, rien n'a pu le faire changer d'opinion sur le compte de deux hommes, qu'une manière d'être si opposée, & des moyens si différens, ont rendus également célèbres. S'il pensoit ce qu'il disoit, il doit le penser encore, se reconnoître & se nommer. *Note de l'auteur de la lettre.*

le talent de le démêler dans celle des autres : perſonne n'étoit ſi aiſé à duper que lui : entraîné par la pente qu'on a généralement à juger du cœur d'autrui d'après le ſien propre, il croyoit à la bonne foi de tous ceux qui lui en montroient, de même qu'il ſoutenoit que les hommes naiſſent bons, quoiqu'il n'éprouvât que trop combien ils ſont méchans. Ces Meſſieurs n'auroient pas dit, *il tâchoit ſur-tout de ſe rendre intéreſſant par la peinture de ſes malheurs & de ſa pauvreté, quoique ſes infortunes fuſſent moins grandes qu'il ne le diſoit, & ne le ſentoit, & quoiqu'il eût des reſſources aſſurées contre l'indigence. Jean-Jacques* n'a jamais rien *tâché*, Monſieur ; il ne faiſoit point tout ce qu'il n'auroit fait qu'avec peine ; ſa pareſſe naturelle, & l'indépendance de ſon caractère, étoient incompatibles avec la contrainte qu'il faut s'impoſer pour s'aſſujettir à un plan, tendre à un but. Il n'en avoit point d'autres que de ſuivre ſes inclinations ; s'il en avoit eu de moins heureuſes, ſe ſeroit-il fait violence pour les combattre ? C'eſt ce que je n'oſerois

affirmer : tant il eſt vrai que *ſes vertus n'étoient pas dans ſa tête.* Sa répugnance pour les bienfaits, ſon goût dominant pour la ſolitude, le préſervoient de la manie de vouloir ſe rendre *intéreſſant*; on ne cherche point à *intéreſſer* les hommes, quand on n'en attend rien, pas même la douceur d'être plaint; & on ne deſire de la ſociété ni pitié, ni ſecours, quand on la fuit.

A quelque point que ſon imagination fût forte, que ſa ſenſibilité fût exquiſe, elles ne pouvoient exagérer ni l'idée, ni le ſentiment, ni *la peinture de ſes malheurs, & de ſa pauvreté.* Sans compter les perſécutions que ſes opinions lui attirèrent, les perfidies auxquelles ſa franchiſe l'expoſa, les outrages que ſes ſuccès lui valurent, perſonne n'a jamais été plus cruellement traité de la fortune. Il a paſſé preſque toute ſa vie dans des douleurs cuiſantes, encore irritées par la certitude de n'en pouvoir être délivré que par la mort; & il les a ſouffertes avec une réſignation étonnante, dans un homme ſur qui la

délicatesse de son organisation leur donnoit tant de prise.

Loin qu'il *eût*, lorsqu'il parloit de sa *pauvreté* des *ressources assurées contre l'indigence*, il atteignit sa 53e année sans avoir d'autres moyens de subsister, que ceux qu'il tiroit de son travail, & de la plus rigoureuse économie; moyens qui d'un instant à l'autre pouvoient lui échapper, & dont le dépérissement de sa santé lui présageoit journellement la perte. A 53 ans il trouva dans la personne de *Georges Keith, maréchal héréditaire d'Ecosse*, un ami, vis-à-vis duquel sa reconnoissance ne devoit rien coûter à sa fierté; il consentit à en accepter 600 liv. de rente viagère. Par une suite d'arrangemens concernant la vente de ses ouvrages, de ses estampes, & de sa bibliothèque, il parvint à se faire, y compris les 600 liv. de *Milord*, 1140 liv. de rente viagère, auxquelles il ajouta en se mariant les 300 liv. que Mademoiselle *le Vasseur* tenoit d'un des libraires avec qui il avoit traité. Ces différentes sommes composent les 1440 liv. à quoi M. *le Bègue de Presle*

évalue sa fortune ; si toutefois un si mince revenu, partagé entre deux personnes âgées, dont l'infirmité multiplie les besoins de l'une, & menace l'autre, ne mérite pas mieux le nom d'*indigence*.

Non, Monsieur, la destinée de *J. J. Rousseau* n'a rien laissé à faire à son imagination pour le tourmenter ; injures sanglantes, interprétations odieuses, imputations déshonorantes, calomnies atroces, services offensans, abandon de ses amis, proscription de sa patrie, indigence, maux physiques, tout ce qui peut porter le désespoir dans une ame sensible, s'est réuni pour accabler la sienne, & il a tout enduré avec la plus héroïque modération. J'espère que vous n'en exigerez pas des preuves plus incontestables, & plus touchantes, que celle que vous offrent les notes qu'il a mises à l'infâme libelle (si généralement, & sans doute si justement attribué à *Voltaire*) intitulé, *Sentiment des citoyens de Geneve* ; production que cette république, malgré ses préventions, a fait brûler sous la qualifica-

tion qui lui convenoit ; & dont il feroit à fouhaiter pour la réputation de fon auteur, que le feu eût pu effacer la mémoire. Enfin, Monfieur, le bonheur de pouvoir s'eftimer, eft le feul dont *Jean-Jacques* ait joui, & le malheur de haïr, le feul qu'il n'ait pas éprouvé.

Je ne défendrai point la *nouvelle Héloïse* contre la critique qu'en fait le *Dictionnaire hiftorique* ; ce n'eft pas que je croye qu'on n'y puiffe répondre à certains égards avec quelqu'avantage ; c'eft que le mérite de ce roman eft indifférent à la gloire de *Jean-Jacques*, ou du moins qu'il en jugeoit ainfi, puifqu'il ne daigna pas en faire mention dans une note de fes ouvrages imprimés, qu'il envoya à Paris pendant fon féjour en Suiffe. Mais, Monfieur, je n'ai pu garder le même filence fur ce que j'ai relevé. Tout ce que difent des auteurs auffi recommandables que ceux du *nouveau Dictionnaire hiftorique* tire à conféquence ; leurs talens, l'utilité de l'objet auquel ils les confacrent, doivent leur donner trop d'influence fur

l'opinion publique, pour que leurs méprises soient sans danger; plus ils annoncent de candeur, d'équité, d'impartialité, moins je dois craindre de les blesser en démontrant qu'ils ont été mal informés sur le caractère d'un homme, aux vertus de qui il est aisé de voir qu'ils se plaisent à rendre justice. Peut-être dans une autre édition, (& leur ouvrage est fait pour en avoir beaucoup) rectifieront-ils une erreur qui ne déprise point leurs lumières; & dont l'aveu peut faire tant d'honneur à leurs sentimens. Les détails où je me suis permis d'entrer ne dérogent point à la déférence que je crois dûe à leurs décisions, quand ils les prononcent avec connoissance de cause; ils ne sont point coupables d'avancer ce qu'ils croyent être vrai; je le serois de ne point relever ce que je sais qui ne l'est pas, puisqu'en pareil cas, se taire, c'est acquiescer; enfin, quand je n'aurois pas eu pour *J. J. Rousseau* un attachement dont je m'honore, je n'en regarderois pas moins comme un devoir, de lui acquérir de ces Messieurs, en le leur faisant

mieux connoître, une portion d'estime encore plus considérable que celle qu'il en obtient.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réflexions servant de réponse à la lettre précédente.

Quelques personnes d'un zèle, peut-être trop ardent, m'ont blâmé de prendre trop souvent la défense de *Rousseau*. Je ne prétends point encenser ses erreurs, pas même les excuser; mais puisque lui-même a paru les reconnoître, & en cessant d'écrire contre la religion, & en rompant tout commerce avec les vrais ennemis de toute religion, je crois qu'on ne doit pas user à son égard de la même sévérité qu'avec les *Salmonées* modernes. Au reste ses erreurs ne doivent pas empêcher de rendre justice à ses grandes & bonnes qualités, & c'est uniquement ce que je me suis permis.

Cependant je prie les personnes respectables qui m'adressent continuellement des apologies de *Jean-*

Jacques, de considérer que le public qui sait à quoi s'en tenir sur son caractère, se lasseroit à la fin de tant d'apologies, quand elles seroient toutes aussi-bien faites que celle que je viens de publier.

Je suis, &c.

Paris, ce 25 juillet 1779.

LETTRE IV.

Voyage pittoresque de la Grèce, troisième Cahier.

CHAQUE livraison de ce superbe ouvrage ne fait qu'ajouter, Monsieur, à l'empressement du public pour profiter des travaux de l'auteur, qui sait allier, avec le goût le plus sûr, les graces du style aux trésors de l'érudition. On parcourt avec un vif intérêt ces diverses contrées sur lesquelles l'imagination des poëtes a répandu toutes les richesses de la mythologie, où la nature semble avoir prodigué ses

phénomènes les plus imposans, & foulant aux pieds les restes de ces villes célèbres, que le temps a dévorées, on compare l'état actuel de la Grèce avec son ancienne splendeur, & le costume, les mœurs, souvent bisarres, de ces peuples dégénérés, avec la pompe, la magnificence des jeux & des cérémonies religieuses de leurs ancêtres.

Ce troisième cahier renferme l'historique de l'isle de Naxia, anciennement Naxos. *Bacchus* y étoit particulièrement révéré, & ce fut dans cette île qu'*Ariadne* abandonnée reçut des consolations du conquérant des Indes. Honoré d'abord en Egypte sous le nom d'*Osiris*, le culte de *Bacchus* fut porté dans la Grèce avec toute sa pureté primitive; on se préparoit à la célébration des mystères par le jeûne & la continence, mais bientôt les abus multiplièrent les bacchannales, qui ne se célébroient d'abord que tous les ans; les initiés se livrèrent sans réserve à ce que la débauche a de plus obscène, toute idée de religion disparut, & cette licence effrénée fit

bannir de la Grèce les fêtes qui servoient de prétexte aux désordres les plus révoltans.

L'auteur décrit ensuite avec rapidité les vicissitudes qu'éprouva l'île de Naxos de la part des différentes nations qui la subjuguèrent. L'estampe qui représente la ville de Naxia, est gravée par M. *Decquevauvilliers* d'après le dessin de M. le comte *de Choiseul-Gouffier*. On y distingue, dans le fond, l'écueil où étoit situé le temple de *Bacchus*, & une tour quarrée qui s'éleve au milieu de la ville, seul reste du palais des anciens ducs qui possédèrent les îles de cet Archipel, & qui en furent dépouillés par le sultan *Sélim II*. » L'évêque latin qui gouverne aujourd'hui le spirituel de Naxia est un des » descendans de ces anciens souverains.

L'intérieur de l'île annonce par-tout la richesse & la fertilité du sol ; des vallées délicieuses, arrosées de mille ruisseaux, des forêts d'orangers, de figuiers, de grenadiers ; le bled, l'huile & le vin, tout semble prévenir les besoins des habitans.

Les 22 & 23[e] planches offrent les

détails géométriques de la porte du temple de *Bacchus*, & le plan de l'écueil où il étoit ſitué ; ce temple avoit 84 pieds de longueur, hors d'œuvre, ſur 50 pieds 6 pouces de largeur.

La planche 24e repréſente les habitans de l'île de Naxia, gravée par M. *Delignon*, d'après le deſſin de M. *Hilair*. » On a ſans doute été étonné, dit l'au» teur, de l'habillement des femmes de » l'Argentière ; elles ont cependant » à celles de Naxia l'obligation de ne » pas porter le vêtement le plus ri» dicule de l'Archipel ». Le coſtume qu'offre l'eſtampe a été deſſiné d'après les plus grandes dames de l'île. Elles ajoutent à leur biſarre parure tout ce que la coquetterie a de plus recherché; elles ſe noirciſſent les ſourcils, les paupières, & font uſage du rouge & des mouches, dont elles varient la forme ſuivant leur caprice.

La 25e planche repréſente les dames de l'île de Tine ; la 26e les bourgeoiſes ; & la 27e les ſervantes. Toutes trois ſont gravées, comme la précédente, par M. *Delignon*, d'après les deſſins de M. *Hilair*.

Les planches 28e & 29e offrent deux vues du bourg de San-Nicolo dans l'île de Tine, l'une, prise du côté du couchant, & l'autre, du côté du levant, dessinées par M. *Hilair*, & gravées par M. *Tilliard*. Suivant plusieurs auteurs, » les serpens étoient si abon» dans & si dangereux dans cette île » que les habitans auroient été obligés » de l'abandonner si *Neptune* ne fût » venus à leur secours & ne les en eût » délivré. En reconnoissance on lui » éleva un temple, on institua des » fêtes, & ce dieu fut honoré comme » libérateur.

Cette île est une des plus riches, des plus agréables & des plus fertiles de toute la Grèce; sur un circuit de douze lieues, elle possède près de vingt mille habitans répandus dans soixante villages ou hameaux. » La » vieillesse n'a pas perdu tous ses » droits dans la Grèce; les magistrats » de San-Nicolo portent le nom de » vieillards, quoiqu'ils ne le soient » pas toujours, & le jeune homme est » flatté de voir ajouter à la considé» ration que donnent les dignités, la

» déférence que la nature réclame
» pour la vieillesse ; aucun officier
» Turc ne leur rappelle l'idée d'un
» maître ; gouvernés par des magistrats
» de leur choix, ils semblent n'obéir
» qu'à eux-mêmes. Ces insulaires,
» ajoute l'auteur, m'ont paru heureux ;
» éloignés du despote, & ne s'apper-
» cevant de leur servitude qu'un seul
» jour de l'année, il leur est presque
» permis de se croire libre ».

La vue de la ville de l'île de Syra, anciennement Syros, fait le sujet de la 30e planche, exécutée par M. *Tilliard*, d'après le dessin de M. le comte *de Choiseuil-Gouffier*. Syra n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville située sur la pointe d'une montagne ; elle contient quatre mille habitans. L'intérieur de l'île est désert, & n'offre plus que des ruines abandonnées. C'est de tous les états du grand seigneur le seul endroit où la religion catholique soit exclusivement adoptée ; mais ce qui devroit y établir la paix occasionne souvent des dissentions religieuses, que le gouvernement est obligé de réprimer, tandis qu'ailleurs

le Musulman, le Juif, l'Arménien, le Cophte, le Grec, le Latin jouissent d'une concorde que l'unité de religion devroit faire régner à Syra.

La 31e planche offre le plan de l'île de Délos, levé par M. le comte *de Choiseul-Gouffier*.

L'île de Délos est remplie de fragmens précieux de ruines éparses, que l'auteur décrit avec autant de goût que de sagacité ; telles que les restes d'un temple d'*Apollon* dont on trouve encore une partie de la statue colossale de 24 pieds de hauteur, à en juger par les proportions. Près d'une butte, sur laquelle cette statue étoit vraisemblablement placée, on lit une inscription grecque, qui signifie *les Naxiotes à Apollon*.

Vous lirez, Monsieur, avec le plus vif intérêt, une description charmante des fêtes qu'on célébroit à Délos tous les cinq ans, pour honorer la naissance de *Diane* & d'*Apollon* ; on suppose qu'un étranger qui se trouvoit à Athènes vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire se rendit à Délos avec un de ses amis. » L'auteur

» qui a bien voulu me promettre, dit
» M. *de Choiseul-Gouffier*, d'enrichir
» cet article de la description qu'on va
» lire, m'a défendu de le nommer;
» mais je crains que le mérite rare de
» réunir une vaste érudition aux
» graces du style ne le fasse promp-
« tement reconnoître ». En applau-
» dissant à un éloge aussi justement
mérité, je regrette, Monsieur, que
les bornes de ces feuilles ne me per-
mettent pas de vous transcrire ce dis-
cours en entier, & ce seroit vous
causer trop de regret que de ne vous
en citer qu'une partie.

Ce Cahier est terminé, comme les autres, par un cul-de-lampe composé par M. *Huet*; celui-ci représente deux bacchantes entourées de médailles grecques relatives aux diverses contrées décrites par l'auteur.

Je suis, &c.

Paris, ce 27 juillet 1779.

AVIS DIVERS.

MÉRIGOT le jeune, libraire, quai des Augustins, a acquis plusieurs exemplaires complets de l'*Observateur François à Londres*, ou *Lettres sur l'état présent de l'Angleterre, relativement à ses forces, à son commerce & à ses mœurs; avec des notes sur les papiers Anglois, & des remarques historiques, critiques & politiques de l'éditeur, 84 parties brochées en 28 vol. Prix 60 liv.*

Cet ouvrage, vu la situation actuelle de l'Europe, redevient aussi intéressant qu'il l'étoit lorsqu'il parut; les observations politiques qu'il renferme sur la nation Angloise, ses forces & ses intérêts politiques peuvent s'appliquer encore aujourd'hui à la situation des affaires de l'Europe relativement à la France, à l'Espagne, aux colonies de l'Amérique, & aux autres nations qui peuvent prendre part à la guerre présente de l'Angleterre & de la France.

Plusieurs papiers publics ont annon-

cé que le bureau des nouvelles Eaux de Paſſy, autrefois rue du Cœur-volant, chez M. *Ladmiral*; & devenu vacant par ſa mort, eſt transféré du premier mars 1779, chez M. CROHARÉ, apothicaire de Monſeigneur le comte d'ARTOIS, au coin des rues *des Cordeliers & de l'ancienne Comédie Françoiſe*.

Qu'il y a toujours un autre dépôt chez M. CADET, apothicaire, rue *Saint-Honoré*, & que ces deux bureaux ſont les ſeuls à Paris où ſe diſtribuent les nouvelles Eaux minérales de Paſſy.

Pour garantir le public de toute erreur à ce ſujet, outre l'écriteau & le cachet ayant pour empreintes, *Nouvelles Eaux minérales de Paſſy*, on collera ſur chaque bouteille un écriteau portant le nom de M. *Cadet*, ou celui de M. *Croharé*, avec la date de la livraiſon.

Livres nouveaux.

Hiſtoire univerſelle des Théâtres, tom. IV, première partie, chez la veuve Ducheſne.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE V.

Anacréon, Sapho, Bion, Moschus, Théocrite, Musée, la Veillée des fêtes de Vénus, Choix de poésies de Catulle, *d'*Horace, *& de différens auteurs; seconde édition revue & corrigée, par M.* Moutonnet de Clairfons, *des Académies des Arcades, de la Crusca, de Lyon & de Rouen, avec cette épigraphe:*

Je borne aux doux fruits de leur plume
Ma bibliothèque & mes vœux. *Gresset.*

deux volumes in-12. A Paris, chez le Boucher, *libraire, au coin du Pont-au-change, maison du méridien.*

FIGUREZ-VOUS, Monsieur, une galerie, où l'on ait rassemblé les

tableaux de l'*Albane*, du *Corrège*, du *Parmezan*, & des meilleurs peintres dans le genre gracieux ; vous aurez une juſte idée du recueil que je vous annonce. On y a réuni les productions les plus ingénieuſes, les plus délicates & les plus paſſionnées des anciens poëtes Grecs & Latins ; on y trouve auſſi quelques pièces modernes, dignes d'être placées à côté des chef-d'œuvres antiques. L'œil s'arrête avec volupté ſur les riantes images que nous ont tracées ces peintres fameux des jeux, des plaiſirs & des amours ; leur touche naturelle, légère, expreſſive, rend les objets avec une vérité piquante. Ils n'ont rien de manièré dans le deſſin, ni dans le coloris, leur ſtyle n'eſt point défiguré par ce ton précieux, cette galanterie fade, cet inſipide jargon de ruelle, qui rend inſupportable la lecture de nos pièces fugitives modernes. Le ſentiment anime leurs ouvrages, le cœur ſeul y parle, la gaîté folâtre, la douce yvreſſe de la volupté reſpirent dans leurs vers charmans, & l'eſprit ne s'y montre jamais que

paré des graces de l'imagination.

Parcourons, Monsieur, cette foule d'objets enchanteurs, cueillons les fleurs diverses dont ce parterre est émaillé. J'apperçois d'abord l'ombre volage . . .

D'*Anacréon*, ce tendre sage,
Le *Nestor* du galant rivage,
Le patriarche des amours.

Ce poëte, né à Téos, ville d'Ionie, environ cinq cens ans avant *J. C.*, étoit d'une famille illustre; son amour pour la liberté, son goût pour les plaisirs sembloient devoir l'éloigner des cours, cependant il ne put résister aux invitations flatteuses de *Polycrate*, tyran de Samos, prince voluptueux & philosophe qui savoit honorer & apprécier les talens. *Anacréon* ne fut pas plutôt arrivé dans sa capitale qu'il reçut une marque considérable de sa libéralité; mais le poëte éprouva bientôt que les richesses nuisent souvent au bonheur. Possesseur de cinq talens d'or, il perdit des biens plus précieux, la gaîté & le sommeil, & il se hâta de renvoyer à *Polycrate* cet

argent si funeste à son repos. Le tyran trouva dans le commerce d'*Anacréon* un avantage bien plus estimable que l'or ; l'enjouement & les graces de ce poëte aimable adoucirent ses mœurs & le rendirent plus humain. La faveur dont jouissoit *Anacréon* à la cour de *Polycrate* fut cependant troublée par un accident qui lui fut très-sensible. Il avoit fait des vers à la louange de *Smerdias*, favori de *Polycrate* ; le beau Samien témoigna sa reconnoissance au poëte d'une manière si vive que *Polycrate* en fut jaloux, & fit impitoyablement couper la belle chevelure de ce jeune homme. *Anacréon* fut assez courtisan pour dissimuler cette injure, & bientôt après il quitta Samos pour se rendre à Athènes auprès d'*Hypparque* qui lui avoit envoyé une galère à cinquante rames & des présens magnifiques ; il demeura sept ans dans la capitale de l'Attique au milieu d'un peuple délicat & poli, capable de goûter les charmes de la poésie. Il ne fut pas témoin de la fin tragique de son bienfaiteur. Lorsqu'*Hypparque* fut massacré par *Harmodius* & *Aristogiton*,

Anacréon s'étoit déjà retiré dans sa patrie, dégoûté des grandeurs & du faste des cours. Il habitoit une petite maison de campagne située aux portes de la ville, d'où il découvroit la mer Egée & plusieurs îles éparses çà & là aux environs; c'est là qu'il goûtoit en paix les douceurs de la vie champêtre, & qu'il admiroit les beautés toujours nouvelles de la nature. On rapporte que dans ses dernières années il se nourrissoit de raisins secs, & qu'un pepin s'étant arrêté dans son gosier le suffoqua à l'âge de 85 ans.

Anacréon a réuni les plaisirs & la gloire, le repos & la célébrité; il s'est immortalisé en buvant sous la treille, en chantant ses amours, tandis que tant d'écrivains n'ont pu parvenir par les plus pénibles travaux à sauver leurs noms de l'oubli.

De ses célèbres bagatelles
Le monde est encore occupé;
La mort de l'ombre de ses aîles,
N'a point encore enveloppé
Ses chansonnettes immortelles.

Tandis que tant de doctes ouvrages

ſont enſevelis dans les ténèbres & dans la pouſſière.

> Nec ſi quid olim luſit Anacréon
> Delevit ætas.

Cette réputation eſt juſte & méritée ; ces bagatelles ſont parfaites dans leur genre ; le génie le plus heureux, l'imagination la plus riche brillent dans ces chanſonnettes ; ſous un air de frivolité, elles cachent un fonds très-ſolide ; la raiſon, la morale y ſont embellies des graces de la fiction ; des allégories ingénieuſes & piquantes, couvrent des vérités utiles. Si *Anacréon* veut nous apprendre qu'il faut ſe défier de l'amour, il enveloppe cette leçon dans une fable charmante, qui eſt un vrai chef-d'œuvre de délicateſſe & de naïveté. Jugez-en, Monſieur, par la copie de l'inimitable *la Fontaine* qui ne le cède point à l'original.

> J'étois couché mollement,
> Et, contre mon ordinaire,
> Je dormois tranquillement,
> Quand un enfant s'en vint faire

A ma porte quelque bruit.
Le vent, le froid & l'orage
Contre l'enfant faiſoient rage.
Ouvrez, dit-il, je ſuis nu;
Moi, charitable & bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il ſe nomme.
Je te le dirai tantôt,
Répartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'eſſuye.
J'allume auſſi-tôt du feu;
Il regarde ſi la pluye
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me défie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts;
Les réchauffe & dans moi-même
Je dis, pourquoi craindre tant?
Que peut-il? c'eſt un enfant.
. . . .
L'enfant d'un air enjoué
Ayant un peu ſecoué
Les pièces de ſon armure
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur
Qu'il me lance au fond du cœur;

Voilà, dit-il, pour ta peine,
Souviens-toi bien de Climène
Et de l'amour; c'eſt mon nom.
Ah! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon,
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon.
Amour fit une gambade,
Et le petit ſcélérat
Me dit, pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon état,
Mais ton cœur eſt bien malade.

C'étoit à *la Fontaine* à traduire *Anacréon*; ce poëte des graces a preſque toujours été défiguré par des traducteurs lourds & mauſſades, tels que *Gâcon*, *Longepierre*, Madame *Dacier*. M. *de Clairfons* le fait aujourd'hui paroître en françois ſous une forme plus élégante, vous pouvez en juger par l'ode ſuivante, où *Anacréon* fait le portrait de ſa maitreſſe.

» Peintre fameux, peintre incom- » parable dans cet art cultivé à Rhodes, » peins d'après mon récit ma maîtreſſe » abſente. Peins ces beaux cheveux

» noirs ondoyans ; qu'ils paroissent
» exhaler, s'il est possible, les plus
» doux parfums ; trace sous l'ébène
» de ses cheveux un grand front d'i-
» voire, ne sépare ni ne confonds ses
» sourcils, qu'ils naissent & se ter-
» minent par un arc imperceptible ;
» peins ses paupières noires, ses yeux
» bleus tels que les a *Minerve*, & pleins
» de feu, qu'ils brillent d'une humide
» flamme comme ceux de *Vénus*. Pour
» peindre le nez & les joues, mêle la
» blancheur du lait à la fraîcheur, à
» l'éclat de la rose ; que ses lèvres
» invitent, appellent le baiser ; que
» les graces voltigent sur son menton
» délicat, autour de son col d'albâtre.
» Enfin, couvre son beau corps d'une
» robe de couleur purpurine ; laisse à
» travers échapper quelques attraits
» qui fassent juger de la beauté de
» ceux qu'on ne voit pas. Finis ; c'est
» ma maîtresse elle-même. O portrait
» enchanteur ! tu vas parler ».

Quelqu'agréable que soit cette traduction, elle est fort au-dessous de l'original. On y remarque même quelques fautes légères que l'auteur, avec

un peu plus de ſoin, eût pu éviter. Par exemple, cette phraſe *ſes yeux bleus tels à Minerve, & pleins de feu*, eſt louche & mal conſtruite. *Qui faſſent juger de la beauté de ceux qu'on ne voit pas ;* on ne dit point la beauté des attraits. *La Fontaine* a auſſi imité cette ode ; mais toujours original, même en imitant, à la place de l'énumération galante d'*Anacréon*, devenue aujourd'hui trop commune, il a ſubſtitué une idée ingénieuſe & piquante qui lui appartient en propre.

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître paſſé dans Cythère & Paphos,
Fais un effort, peins-nous Iris abſente ;
Tu n'as pas vu cette beauté charmante,
Me diras-tu, tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'inſtruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lys & des roſes,
Après cela des amours & des ris ;
Mais à quoi bon le détail de ces choſes ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris,
Nul ne ſauroit découvrir le myſtère,
Traits ſi pareils jamais ne ſe ſont vus,
Et tu pourras à Paphos & Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

L'amour n'offrit que des plaiſirs au voluptueux *Anacréon*, la tendre & malheureuſe *Sapho* ſemble n'en avoir connu que les tourmens ; de là le caractère différent de leurs ouvrages, la légereté, la délicateſſe & la grace brillent dans les chanſons badines du vieillard de Théos ; toute la chaleur & l'énergie du ſentiment, une éloquence brûlante, l'expreſſion la plus vive & la plus pathétique diſtinguent les vers touchans que ſoupiroit l'amante de *Phaon* ; l'amour reſpire encore dans ſes écrits, & le temps n'a pu éteindre les feux qu'elle avoit confiés à ſa lyre.

Spirat adhuc amor,
Vivuntque commiſſi calores,
Æoliæ fidibus puellæ.

Veuve fort jeune d'un homme très-riche, *Sapho* pouvoit couler des jours tranquilles au ſein de la liberté & dans le commerce des Muſes ; heureuſe ſi, comme *Anacréon*, elle ſe fût contentée de badiner avec l'amour ! Mais une paſſion funeſte & profonde em-

poiſonna ſa vie. Epriſe du beau *Phaon*, elle n'éprouva de ſa part que des dédains & des refus ; le cruel fut inſenſible à ces plaintes touchantes, qu'*Ovide* nous a conſervées dans une de ſes héroïdes, & qu'on ne peut lire ſans en être attendri. La nature, il eſt vrai, n'avoit pas prodigué à *Sapho* ces traits ſéduiſans qui ſont ſouvent beaucoup plus d'impreſſion ſur les hommes que toutes les graces de l'eſprit ; mais *Sapho*, ſans être belle, avoit une phyſionomie vive & piquante animée par l'amour & par le génie. Après avoir mis en œuvre pour fléchir l'impitoyable *Phaon* tous les moyens que ſa tendreſſe ingénieuſe lui ſuggéra ; rébutée du peu de ſuccès de toutes ſes démarches, indignée de ſa foibleſſe, & vaincue par la violence de ſes tourmens, elle réſolut d'employer la dernière reſſource des amans malheureux. Une opinion ſuperſtitieuſe alors répandue dans la Grèce perſuadoit à ceux qui brûloient d'un amour ſans eſpoir qu'ils recouvreroient la raiſon & la tranquillité en ſe précipitant du haut du promontoire

de Leucade en Acarnanie, remède cruel & bisarre, qui guérissoit ces infortunés de leur passion en leur ôtant la vie. *Sapho*, victime de ce préjugé barbare, trouva dans les flots le terme de ses peines.

La douceur & la naïveté de l'amour pastoral respirent dans les Idylles de *Théocrite*; il est étonnant que ce poëte ait pu faire goûter dans une cour aussi brillante que celle de *Ptolémée Philadelphe* cette simplicité champêtre qui fait le charme de ses ouvrages. C'est un des écrivains de l'antiquité les plus difficiles à traduire, parce que ses beautés sont tellement attachées à son style qu'elles s'évanouissent lorsqu'on veut les transporter dans une langue étrangére. Vous trouverez dans ce recueil la traduction de quelques-unes des Idylles les plus agréables de *Théocrite*; on y chercheroit en vain ces graces naturelles, cette mollesse & cette suavité qu'on admire dans l'original. Il seroit inutile de répéter ici ce que j'ai déjà dit de *Théocrite* dans le compte que je vous ai rendu, il y a deux ans, de la

traduction de M. *de Chabanon*. Cet article* vous offrira les détails les plus étendus sur le mérite & le caractère particulier du berger de Sicile.

Bion, natif de Smyrne, parut quelques temps après *Théocrite*, environ deux cens cinquante ans avant *J. C.* On ignore les détails & les circonstances de sa vie ; une élégie de *Moschus* son disciple nous apprend seulement que victime de l'envie & de la haine des poëtes ses rivaux, il périt par le poison. Si l'on juge de cet écrivain brillant & ingénieux par le petit nombre d'ouvrages qui nous restent de lui, on ne doit point le compter parmi les poëtes bucoliques. Son poëme d'*Adonis* est une élégie dramatique pleine de sentiment & d'images touchantes ; ses petites pièces ne sont que des allégories fines & gracieuses, dans le goût d'*Anacréon*. *Théocrite* a peint la nature simple & négligée, *Bion* l'orne & l'embellit ; il répand les fleurs à pleines mains, il se distingue par un coloris séduisant,

* Voyez l'*Année Littéraire* 1777, tom. I, pa . 73 & suiv.

des peintures recherchées, un ſtyle riche & peut-être trop brillanté; ce défaut ſe fait ſur-tout remarquer dans ſon poëme d'*Adonis*, qui d'ailleurs eſt un chef-d'œuvre, par exemple, *Adonis a reçu à la cuiſſe une cruelle, une affreuſe bleſſure; Vénus en porte une bien plus profonde au-dedans de ſon cœur. Vénus répand autant de larmes qu'Adonis perd de ſang*. Ces jeux de mots, ces ſubtilités frivoles, ſi contraires au langage du cœur & de la nature annoncent un auteur plus occupé du ſoin de briller & d'éblouir ſes lecteurs que de toucher & d'émouvoir; mais ces taches légéres ſont abſolument effacées par le grand pathétique qui règne dans cette pièce. Les plaintes de *Vénus* portent la douleur & l'attendriſſement dans l'ame.

» Quand elle apperçut l'énorme » bleſſure d'*Adonis*, quand elle vit ſon » ſang épanché ſur ſa cuiſſe inanimée, » elle étendit les bras, & dit d'une » voix plaintive: arrête, cher *Adonis*, » demeure, infortuné *Adonis*, ne me » fuis pas pour toujours; que je t'em» braſſe encore, que je colle mes

» lèvres ſur les tiennes. Ouvre les
» yeux, embraſſe-moi pour la der-
» nière fois ; embraſſe-moi tandis que
» tu reſpires encore. Mes lèvres recueil-
» leront ton dernier ſoupir ; il paſſera
» au fond de mon cœur ; il pénétrera
» dans mon ame ; je ſavourerai ce doux
» philtre ; je m'enivrerai d'amour ; je
» conſerverai ce baiſer comme ſi c'étoit
» toi-même. Cher *Adònis*, tu me fuis
» pour toujours ; infortuné, tu fuis
» loin de moi, tu deſcends ſur les
» bords de l'Achéron, chez le cruel
» & terrible roi des enfers ; & moi,
» malheureuſe, je vis, je ſuis déeſſe,
» je ne puis t'accompagner. *Proſer-*
» *pine*, reçois mon époux, ton pou-
» voir l'emporte ſur le mien, tous
» les objets agréables ſont précipités
» dans ton empire..... Tu meurs,
» charmant *Adonis*. Mon bonheur a
» paſſé comme un ſonge. *Vénus* eſt
» ſans époux ; les amours ont déſerté
» mon temple ; ma ceinture a péri avec
» toi. Jeune téméraire, pourquoi
» chaſſois-tu ? comment, avec tant de
» charmes, as-tu oſé attaquer des
» bêtes féroces » ?

Cette traduction eſt exacte, & même aſſez élégante; mais vous trouverez plus de vie & de chaleur dans les vers de *la Fontaine*, dont le génie riche & fécond a toujours embelli tout ce qu'il a imité.

Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie?
Tu me quittes, cruel, au moins ouvre les yeux,
Montre-toi plus ſenſible à mes triſtes adieux,
Vois de quelle douleur ton amante eſt atteinte;
Hélas! j'ai beau crier, il eſt ſourd à ma plainte,
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter,
Mes pleurs ni mes ſoupirs ne peuvent l'arrêter.
Encor ſi je pouvois le ſuivre en ces lieux ſombres,
Que ne m'eſt-il permis d'errer parmi les ombres?
Deſtins, ſi vous vouliez le voir ſitôt périr,
Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir?
Malheureuſe Vénus, que te ſervent ces armes?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes,
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours.
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.

Je ne demandois pas que la parque cruelle
Prît à filer leur trame une peine éternelle ;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment & ne puis l'obtenir.
Noires divinités du ténébreux empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
Rois des peuples légers, souffrez que mon amant,
De son triste départ me console un moment ;
Vous ne le perdrez point ; le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure.
Quoi! vous me refusez un présent si léger ?
Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, antres cachés, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secretes,
Grottes, qui tant de fois avez-vu mon amant
Me raconter des yeux son fidèle tourment,
Lieux, amis du repos, demeures solitaires,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires,
Déserts, rendez-le moi, deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monstre, auteur de mon ennui?

Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle ame !
Emporte chez les morts ce baiser tout de flamme.
Je ne te verrai plus, adieu, cher Adonis.....

Anacréon n'a rien de plus ingénieux, de plus fin, & de plus délicat que plusieurs petites pièces de *Bion* qui renferment les allégories les plus gracieuses & les plus piquantes. Ces fictions où le poëte étale toute la richesse de son imagination peuvent seules donner du prix à un genre qui, par lui-même, est assez frivole. Qu'on nous dise qu'un jeune homme s'enflamme aisément, & que souvent l'amour le surprend malgré tous ses efforts pour l'éviter, on nous dira une vérité commune & triviale; voyez avec quel agrément *Bion* nous présente la même idée embellie des ornemens d'une fable charmante.

» Un jeune oiseleur tendoit un jour » des embûches aux oiseaux dans un » bois épais. Il vit le volage amour » sur une branche de buis. Comme cet » oiseau lui paroît fort gros, il unit

» ſoudain avec joie tous ſes gluaux ;
» & obſerve l'amour qui voltige çà
» & là. *Au déſeſpoir* de ſon peu de
» ſuccès, le jeune oiſeleur jette de
» dépit ſes gluaux, court vers un vieux
» laboureur, dont il avoit appris cet
» art, lui raconte ſon malheur, & lui
» montre l'amour poſé ſur une bran-
» che. Le vieillard ſourit en ſecouant
» la tête, & répond au jeune berger :
» Laiſſe-là la pipée, ne pourſuis plus
» cet oiſeau ; fuis loin de lui ; il eſt
» trop redoutable, tu ſeras heureux,
» tant que tu ne le prendras point ;
» mais quand tu ſeras dans l'âge viril,
» cet oiſeau qui fuit & voltige,
» fondra tout à coup ſur ta tête, & s'y
» repoſera de lui-même ».

Le traducteur n'a point exprimé aſſez clairement la penſée de *Bion* qui veut faire entendre que cet oiſeleur n'étoit encore qu'un enfant incapable de ſentir l'amour ιξευτας ετι κωρὸς ce que le traducteur latin rend très-mal par ces mots *auceps qui erat adhuc adoleſcens*, il falloit *puer* ; c'eſt cette erreur qui a ſans doute engagé M. *de Clairſons* à traduire *un jeune*

oiseleur, au lieu d'un *oiseleur encore enfant*.

L'amour fait tout oublier, il occupe notre ame toute entière, & ne lui permet pas d'autre soin, c'est une pensée commune & cent fois répétée, mais la fiction heureuse que *Bion* met en œuvre pour la développer, aura toujours les graces de la nouveauté.

Je vis un jour en songe Cythérée,
Qui par la main tenoit amour son fils;
Baissant les yeux. Berger, dit-elle, agrée
Ce jeune enfant pour élève & l'instruis.
Moi bonnement, je me mis à lui dire
Mes premiers airs; comment un tel dieu sut
Tourner la flutte, un tel autre la lyre,
Tel le hautbois, tel la harpe ou le luth.
De tout cela rien au galant ne plut.
Berger, dit-il, tu ne t'y connois guère;
Ecoute-moi, je l'entends un peu mieux;
Il m'entonna les bons tours de sa mère,
Et les amours des hommes & des dieux.
Je fus pour moi si charmé de l'entendre,
Qu'en ce moment me sortit de l'esprit
Ce qu'à ce dieu je prétendois apprendre,
Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.

Dans cette citation, j'ai préféré à la prose de M. *de Clairfons*, les vers naïfs & délicats de M. *de la Monnoie*, qui m'ont paru rendre avec beaucoup de finesse & de vérité la pensée de *Bion*.

Moschus, disciple de *Bion*, plus orné, plus recherché que *Théocrite*, mais moins fleuri, moins brillant encore que son maître, est sur-tout célèbre par l'idylle de l'amour fugitif, pièce charmante, dont l'idée est extrêmement ingénieuse, & qui est trop connue pour que je vous la rapporte ici. On regrette avec raison que le traducteur ne nous ait pas donné l'élégie de *Moschus* sur la mort de *Bion*, qui est un de ses meilleurs ouvrages. Ce morceau vraiment touchant & pathétique eût intéressé davantage les lecteurs que l'Idylle assez froide de *Mégare*, qui est du genre héroïque, pour lequel le génie de *Moschus* n'étoit pas fait.

Le poëme de *Léandre* & *Héro* a été attribué sans aucun fondement par quelques auteurs à l'ancien *Musée*, disciple du fameux *Orphée*; il ne faut que

lire attentivement cet ouvrage pour convenir qu'il n'est pas d'une antiquité aussi reculée. Quelques traits affectés & brillans, très-éloignés de la simplicité primitive, décèlent un auteur moderne. On croit communément aujourd'hui que ce poëme a été composé dans le quatrième siècle par *Musée* le grammairien. Le sujet est intéressant & susceptible de tous les ornemens de la poésie. Quelques critiques, entr'autres M. *Mahudel*, ont regardé l'histoire de *Léandre* & d'*Héro* comme une fable née de l'imagination des poëtes ; ce savant conclut d'après un passage de *Strabon*, que le trajet qu'on attribue à *Léandre* étoit absolument impossible ; les conséquences qu'il tire ne sont pas toujours fort justes, & ce qu'on peut conclure de tous ses raisonnemens, c'est qu'il n'avoit pas l'ame ardente & enflammée d'amour lorsqu'il combinoit tous ces calculs froids & géométriques. Un jeune homme tout bouillant de passion ne connoît point les obstacles, s'y expose les yeux fermés, les affronte, périt quelquefois en voulant les franchir,

& souvent aussi les surmonte & sort victorieux des entreprises les plus téméraires & les plus périlleuses. *Milady Montagut* répond très-bien aux argumens de M. *Mahudel*; voici comme elle s'exprime dans la seconde partie de ses lettres, pag. 149. » Le » lendemain à cinq heures du matin » nous jettâmes l'ancre dans l'Helles» pont, entre les forts de Sestos & » d'Abydos, qu'on nomme à présent » les Dardanelles. Ce sont deux pe» tits forts très-anciens ; mais ils ne » sont pas beaucoup importans au» jourd'hui. A présent que j'ai vu ce » détroit, je ne regarde plus l'aven» ture de *Léandre* comme impossible, » ni le pont de bâteaux que *Xerxès* fit » construire comme une merveille; il » est si étroit qu'il n'est pas étonnant » qu'un jeune amant ait entrepris de » le passer à la nage, ni qu'un roi » ambitieux ait tenté de le faire tra» verser par son armée; mais il est si » sujet aux tempêtes qu'il l'est encore » moins que l'amant ait été noyé & » le pont détruit ».

Catulle, contemporain de *Cicéron*
&

& de *César*, écrivoit dans un temps où la poésie latine ne s'honoroit encore que des vers de *Lucilius*, de *Lucrèce*, de *Cicéron* lui-même, & n'avoit point acquis ce dégré de politesse & de perfection où elle fut portée depuis par *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, & *Tibulle*. Ceux qui ne jugent de *Catulle* que sur sa réputation s'imaginent qu'il est par-tout délicat, élégant, gracieux, ils ne savent pas qu'une moitié de ses ouvrages renferme des grossieretés révoltantes, des injures basses & atroces, des ordures dégoûtantes qui feroient horreur à la plus vile canaille. C'est dans les écrits de *Catulle* qu'on sent sur-tout la vérité de ce vers de *Boileau*,

Le latin dans ses mots brave l'honnêteté.

Un grand nombre de ses épigrammes sont du même style que le *Portier des Chartreux*. Il est vrai que dans cet amas d'obscènités & d'infamies, on distingue plusieurs pièces que les graces elles-mêmes semblent avoir composées; on y trouve l'aisance,

la gaîté, le tour libre & heureux, l'aimable négligence d'un voluptueux délicat, & ce contraste du goût le plus fin avec la crapule la plus grossière est tout à fait étonnant. Je ne vois parmi les modernes aucun auteur qui ait plus de rapport avec *Catulle* que l'Epicurien *Chapelle*, avec cette différence que l'élève de *Gassendi* est moins obscène, moins pur & moins châtié dans son style. Quoique *Catulle* n'ait presque composé que de petites pièces d'un genre léger & frivole, l'antiquité lui a donné l'honorable épithète de *docte*; il est vrai qu'il étoit versé dans la littérature grecque, & qu'il a traduit une ode de *Sapho*, & une élégie de *Callimaque* sur la chevelure de *Bérénice*; cette érudition assez rare dans un aimable libertin qui n'employa ses talens poétiques qu'à chanter ses amours & ses plaisirs, aura sans doute contribué beaucoup à faire regarder *Catulle* comme un savant du premier ordre. On admire la douceur & l'harmonie de ses hendécasyllabes, ses hexamètres même sont communé-

ment assez bien tournés, mais ses vers élégiaques sont d'une dureté horrible. Parmi ses pièces galantes, on distingue l'épithalame de *Manlius* & de *Junie*, où l'on trouve ces strophes charmantes.

» Telle qu'une fleur cultivée *à part* » dans un jardin, ne craint ni la dent » des troupeaux, ni le tranchant de la » charrue, & devient l'objet des bai- » sers amoureux du zéphir, *est vivifiée* » par les feux bienfaisans du soleil, & » *croît arrosée* par une pluie féconde; » elle excite les desirs des jeunes filles » & des jeunes garçons; mais lorf- » qu'elle a été cueillie & qu'elle a » perdu sa fraîcheur, elle cesse d'avoir » des charmes pour eux. Telle une » fille est chère aux siens tant qu'elle » conserve sa virginité; mais dès qu'elle » a perdu cette fleur précieuse, les » jeunes gens cessent de la trouver » aimable & ses compagnes de la » chérir ». C'est dommage que cette traduction dont le tour est pénible & embarrassé, ne réponde point à l'élégance & aux graces de l'original.

A cette ſtrophe, chantée par de jeunes filles, les garçons répondent:

» La vigne qui naît iſolée dans un » champ aride ne s'élève jamais d'elle- » même ; jamais elle ne produit des » raiſins doux & parfumés. Ses ceps » languiſſans ſuccombent ſous leur » propre poids & ſe courbent vers la » terre ; bientôt l'extrêmité de ſes » branches rampe au niveau de ſes » racines ; aucuns vignerons ne la cul- » tivent, elle n'eſt point labourée par » les taureaux. Mais ſi par haſard elle » eſt mariée à l'ormeau, elle eſt alors » cultivée & labourée ; c'eſt ainſi » qu'une fille vieillit ſolitaire & aban- » donnée tant qu'elle fuit le joug de » l'hymen, & qu'elle ne met pas à » profit ſes beaux jours : ſi elle forme » au contraire d'heureux liens à l'âge » indiqué par la nature, elle devient » dès-lors plus chère à ſon époux & » moins indifférente à ſes parens ».

Quoiqu'*Horace* ait imité *Pindare* avec ſuccès, il paroît cependant que ſon génie le portoit davantage vers les objets légers & agréables ; ſes

odes morales, anacréontiques & galantes forment la partie la plus précieuse de ses poésies lyriques. Quand on lit ses satires & ses épitres, on sent qu'il étoit plus fait pour une philosophie douce & aimable que pour les écarts pindariques. On doit regretter que ce poëte, si habile à saisir les ridicules, ne se soit pas appliqué au genre comique, pour lequel il semble que la nature l'avoit destiné. Vous trouverez, Monsieur, dans ce recueil plusieurs odes galantes d'*Horace*, & entr'autres cette charmante scène du raccommodement entre le poëte & *Lydie*, pièce unique en son espèce, dont *Rousseau* de Genève a tiré un si grand parti dans le *Devin du village*.

La veillée des fêtes de Vénus, faussement attribuée à *Catulle*, est un poëme plein de graces & d'imagination. L'auteur y a mis en œuvre avec beaucoup d'art tous les ornemens que la physique, la fable, l'histoire & la poésie lui ont fournis pour embellir son sujet. *Vénus* y est représentée comme le principe de toutes les pro-

ductions de la nature. Le printemps lui doit ses graces naissantes. Elle réunit les troupeaux qui sont les richesses des bergers, elle anime les oiseaux à former leur tendre ramage; elle fertilise les terres, elle fait le bonheur des hommes & la gloire de l'empire Romain. C'est une reine bienfaisante qui ne fait sentir son pouvoir que par les trésors & les beautés qu'elle répand avec profusion dans toutes les parties de ce vaste univers. Tel est le tableau riant que présente ce poëme ingénieux & fleuri que nos modernes, dans leurs peintures voluptueuses, ont si souvent mis à contribution.

Vous voyez, Monsieur, par la nature des ouvrages qui composent ce recueil que le galant auteur s'est sur-tout proposé dans son travail, comme il le dit lui-même, de plaire » à cette portion charmante qui fait » les délices de la société. Les savans » ont peut-être trop négligé le com» merce de ce sèxe enchanteur que » l'on doit toujours consulter en ma-

» tière de goût & de délicatesse. Les » femmes ont en effet le tact très- » fin & le jugement exquis. Elles » possèdent, pour ainsi dire, toute » la fleur de l'esprit ». Je ne doute point que les femmes ne lisent avec plaisir la traduction de ces chefs-d'œuvres antiques, malgré les négligences que leur *jugement exquis* ne manquera pas d'y appercevoir. Mais heureux ceux qui peuvent lire sans le secours d'un interprête ces originaux gracieux à qui la plume du plus élégant traducteur enlève toujours la moitié de leur mérite.

Je suis, &c.

Paris, ce 31 juillet 1779.



LETTRE VI.

Théâtre à l'usage des jeunes personnes, avec cette épigraphe :

> Leçon commence, exemple achève.
>
> *LAMOTTE, fable de l'Aigle & de l'Aiglon.*

tome premier. A Paris, chez Panckoucke, *hôtel de Thou, rue des Poitevins, in-8°. de 522 pages.*

UNE vérité aussi ancienne que la littérature, c'est que la morale, pour plaire, a besoin d'être mise en action. On lit *Nicole* une fois, & toujours on relit *la Fontaine* ; quelle est la raison de cette préférence ? c'est que le premier vous trace vos devoirs, tels qu'ils sont, sans vous les déguiser, sans frotter de miel les bords du vase qu'il vous présente ; le second, au contraire, adoucit par de riantes images la sécheresse des leçons les plus graves & les plus importantes.

Le chantre d'Agamemnon
Sut nous tracer dans son livre,
Mieux que Chrysippe ou Zénon,
Quel chemin nous devons suivre.

S'il est de l'intérêt de tout moraliste qui est animé du noble desir de rendre ses semblables meilleurs, de ne leur présenter la verité que sous les traits séduisans de l'allégorie, cet art devient encore plus nécessaire si l'on veut former le cœur & l'esprit des jeunes personnes. La dissipation de leur âge, l'inexpérience & le défaut de réflexion, font des obstacles au succès des préceptes les plus raisonnables; il faut avant tout intéresser leur imagination, flatter leur curiosité naturelle, les attacher par des exemples dont elles puissent d'elles-mêmes se faire l'application; c'est là le sûr moyen de recueillir des fruits du sol qui paroissoit d'abord le plus ingrat. Madame *de Maintenon* étoit bien convaincue de cette vérité. Après avoir fondé Saint-Cyr, elle imagina de faire jouer aux enfans de cette maison quelques pièces dramatiques,

qui, en même-temps qu'elles leur donnoient occasion de développer leurs graces, & d'exercer leur mémoire, leur inspiroient le gout de la vertu. *Esther* & *Athalie* furent composées pour cet objet; mais la représentation de ces pièces, quelqu'utile qu'elle fût, sous de certains rapports, avoit quelque chose de ridicule, à cause des personnages d'hommes que *Racine*, dominé par son sujet, n'avoit pu s'empêcher d'y introduire; l'illusion pouvoit-elle être satisfaite lorsqu'on voyoit des jeunes demoiselles de quinze ans mettre une barbe postiche, renforcer leur voix & leur geste pour jouer les rôles d'*Assuérus*, d'*Aman* & de *Mardochée*?

Madame *le Prince de Beaumont*, animée du même zèle pour les progrès de l'éducation, a employé heureusement la forme du dialogue. Son *Magasin des Enfans* a le mérite de joindre l'agrément à la solidité; mais ces dialogues ne peuvent pas se réciter, il n'y a point d'action ni d'intérêt; ce sont tout simplement des demandes & des réponses sur diverses matières.

L'auteur de l'ouvrage que je vous annonce s'est frayé une autre route. Digne de marcher sur les traces de Madame *de Maintenon*, il a renchéri avec autant de succès que de talent sur les vues que semble avoir eues l'immortelle fondatrice de Saint-Cyr. Le Théâtre à l'usage des jeunes personnes n'offre aucun des inconvéniens qui font craindre pour elles la lecture des autres pièces de théâtre. Je suis bien de l'avis de l'éditeur lorsqu'il dit : « qu'il falloit vaincre de grandes » difficultés pour faire des drames in» téressans sans le secours de l'in» trigue, des passions violentes, des » contrastes des vices & des vertus ; » enfin, quand on s'est imposé la loi » de ne point faire paroître d'hommes, » & de ne pas dire dire un seul mot » qui ne soit ou qui n'amène une » leçon. Ces pièces ne sont que des » traités de morale mis en action, & » l'on a pensé que les jeunes per» sonnes pourroient y trouver des » leçons intéressantes & persuasives... » Puissent tous les enfans qui liront » ces pièces être frappés des exemples

» qu'elles contiennent ! puissent-ils par
» cette lecture devenir meilleurs, plus
» sensibles, plus vrais, plus tendres
» pour leurs parens ! & tous les vœux
» de l'auteur seront remplis ».

Que les motifs de cet auteur sont respectables ! Il ne veut point, comme tant d'autres, faire parade d'esprit & de connoissances, quoique son ouvrage en décèle beaucoup ; son dessein n'est pas de briller mais d'instruire, & il préfère à l'éclat de la renommée, qui le trahit, le bonheur d'être utile. N'est-ce pas là se montrer véritablement un bienfaiteur modeste de l'humanité ! Il n'est point de famille qui, après avoir lu ce recueil, ne lui rende mille actions de graces pour les heureux fruits que cette lecture y fera germer. D'après les principes excellens répandus dans cet ouvrage, & qui tous ont pour centre *le cœur* & non *la tête* de l'auteur, on peut assurer que cet hommage de la reconnoissance sera plus doux, plus flatteur pour lui que toutes les louanges dues à la forme de l'entreprise.

Ce Théâtre est composé de sept

comédies, dont les ſujets ſont tous très-bien choiſis. La première a pour titre, *Agar dans le déſert*. L'auteur a tiré le parti le plus heureux de l'écriture ſainte; il a donné le mouvement & la vie au récit ſimple & touchant de l'hiſtorien ſacré. *Agar* s'avance ſur la ſcène qui eſt dans un déſert, tenant ſon fils par la main, & de l'autre un vaſe plein d'eau; l'enfant, après quelques queſtions naïves auxquelles ſa mère répond avec la tendreſſe & l'inquiétude qu'elle doit éprouver dans cette ſolitude, s'endort épuiſé de fatigue. *Agar* le veille & fixe ſur lui ſes regards attendris; ce vaſe eſt ſon unique reſſource contre la ſoif qui les conſume tous deux; en ſe levant pour garantir *Iſmaël* de l'ardeur du ſoleil, elle renverſe ce vaſe précieux, & elle tombe accablée de douleur auprès de ſon fils. Au même moment il ſe réveille; une ſoif brûlante le dévore, il demande une goutte d'eau pour l'éteindre, ſa mère gémit, ſon enfant eſt près de périr à ſes yeux; elle implore le Tout-puiſſant, un ange vient la conſoler,

rend la vie à son fils, fait jaillir de la terre une source abondante, & change le désert en un séjour délicieux. Ce drame dont le but moral est de prouver qu'il ne faut jamais désespérer de la Providence, est plein de détails puisés dans la nature. L'innocence, la résignation pieuse de l'enfant, le sacrifice qu'il fait à sa mère de sa vie, les tendres sollicitudes de celle-ci forment des tableaux aussi intéressans qu'instructifs. Je regrette de ne pas vous en citer quelques scènes; je me dédommagerai avec les autres pièces.

Vous avez sûrement vu, Monsieur, *Zemire & Azor* aux Italiens, ce drame du long, lent, lourd *M****, c'est là qu'il a déployé son talent inimitable pour exciter l'ennui; quatre mortels actes bercent le lecteur de rêveries en rêveries. Le grand talent de M. *Grétry* n'est pas même un abri contre l'assommante froideur de cette féerie académique, où l'auteur a épuisé tous les enchantemens, excepté celui du style. L'auteur du nouveau Théâtre a traité le même sujet, mais d'une manière toute différente; le fonds ne

lui appartient pas plus qu'à M. M*** ; ils ont puisé tous deux dans le *Magasin des enfans* où se trouve le conte de *la Belle & la Bête* ; le nouvel auteur n'a point été étayé par un musicien agréable, il s'est interdit cette ressource, qui en est une grande pour la médiocrité.

Phanor, génie, qu'on peut appeller celui de la laideur, & en même-temps de toutes les vertus, est amoureux de *Zirphée*, qui se trouve dans son palais ; il paroît dès la première scène, tenant *Zirphée* par sa robe & lui demandant un moment d'entretien, elle détourne la tête avec horreur. Cependant elle trouve sa voix touchante ; elle commence à s'attendrir, elle le fuit. *Phédime*, amie de *Zirphée*, console *Phanor*, en lui disant que *Zirphée* a le coeur sensible. Il faut savoir qu'une fée a métamorphosé ainsi *Phanor* en un monstre de difformité, & qu'il ne pourra reprendre ses premiers traits que lorsqu'il se sera fait aimer sous cette horrible figure. *Zirphée* survient & s'entretient seule avec

Phédime, un penchant secret, qu'elle cherche à se déguiser à elle-même, l'intéresse pour *Phanor*; il est doux & bienfaisant, il n'a contre lui que sa laideur. Les nuances de cette passion naissante sont très-bien graduées; l'ame de *Zirphée* s'ouvre à l'amour par la pitié; *Phanor* se montre le plus généreux des hommes; il consent que *Zirphée* quitte son palais, si elle s'y déplaît; elle fait entrevoir à *Phanor* une partie de ses sentimens; il lui laisse en partant une boîte qui renferme un anneau précieux, par l'effet duquel elle peut se transporter où elle voudra, & voir réaliser tous ses souhaits. *Phédime* vient lui annoncer que *Phanor* a quitté son palais, en lui disant un éternel adieu. *Zirphée* est désolée de cette nouvelle; elle veut faire usage de son anneau pour se transporter aux lieux qu'il habite; elle prend la boëte & l'ouvre; mais avec l'anneau elle voit une lettre de *Phanor* qui lui marque que *loin d'elle il ne peut supporter la vie, & qu'il y renonce sans peine. Zirphée* tombe évanouie dans les bras de *Phédime*.

PHÉDIME.

Que vois-je? ô ciel! *Zirphée!* *Zirphée!*

ZIRPHÉE.

Il n'est plus . . . . . . Laissez-moi; *Phédime*, vos soins sont superflus. La vie m'est odieuse . . . . . Enfin, trop tard je lis dans mon cœur; ô *Phanor!* j'ai creusé ta tombe & la mienne. La malheureuse *Zirphée* te suivra de près. Oui, *Phanor*, je t'aimois; oui, je ne puis exister sans toi.

Pendant qu'elle prononce ces derniers mots, le théâtre change; *Phanor* paroît dans le fond, sous sa figure naturelle, assis sur un trône de fleurs. Il le partage avec *Zirphée*. *Phedime* termine la pièce par cette apostrophe qu'on peut regarder comme sa conclusion morale. » Cœurs sensibles & vertueux, ne » vous plaignez jamais du sort; & que » cet exemple vous apprenne que la » bienfaisance & la bonté sont les plus » sûrs moyens de plaire, & les seuls » droits pour être aimé ».

L'idée de la comédie intitulée *les*

Flacons, eſt très-ingénieuſe. Pour ôter à deux jeunes perſonnes confiées aux ſoins d'une fée, le goût de la coquetterie & de la vanité, cette fée leur a fait croire qu'elle les a rendues hideuſes, afin qu'elles s'occupent à réparer cette diſgrace par de bonnes qualités, par des vertus & des talens. *Mélinde* leur mère vient les voir; elles n'oſent paroître devant elle. *Mélinde* feint de ne pas les reconnoître, & leur demande qui elles ſont. Elles ſe jettent à ſes pieds. Leur mère, après les avoir embraſſées, inſiſtent ſur la néceſſité où elles ſont de perfectionner leurs qualités, puiſqu'elles ſont dépourvues des charmes de la figure. Pour s'aſſurer de l'effet de leurs leçons; *Mélinde* & la fée leur remettent à chacune deux flacons; l'un, couleur de roſe, doit faire diſparoître leur laideur en le buvant; l'autre, qui eſt blanc, a le pouvoir de les rendre parfaites. Les voilà bien embarraſſées; on les laiſſe ſeules pour ſe déterminer. Leur perplexité a quelque choſe de très-comique; elles ſe mirent dans une glace, elles ſe trouvent affreuſes,

elles sont bien tentées d'essayer du flacon couleur de rose.

IPHISE.

La fée a beau dire, il est impossible qu'avec de semblables visages on puisse jamais se montrer dans le monde.

CÉNIE.

Sous un dehors si révoltant, prendroit-on la peine d'aller chercher de l'esprit, un bon caractère....

IPHISE.

On nous laisseroit là avec notre perfection intérieure.

CÉNIE.

D'ailleurs, sans le secours du flacon blanc, ne pouvons-nous pas nous corriger de nos défauts? Il est vrai que cela ne sera pas si prompt.

IPHISE.

Mais nous ne sommes pas si pressées.........

CÉNIE.

Sans doute, nous sommes bien jeunes.

Elles sont sur le point de céder à la tentation, lorsqu'elles réfléchissent qu'elles déplairont à leur mère : cette crainte l'emporte sur tout autre motif, elles avalent de l'eau du flacon qui doit les rendre parfaites ; mais elles sont toutes étonnées de se revoir avec leur première figure, elles craignent de s'être trompées de flacons ; leur mère & la fée les embrassent, & *Mélinde* satisfaite leur donne cette excellente leçon, » n'oubliez jamais, » mes enfans, que dans tous les évé- » nemens de la vie, la résolution la » plus honnête & la plus vertueuse » est toujours la plus sûre & la meil- » leure ».

L'*Isle heureuse*, comédie en deux actes, offre le tableau de deux jeunes personnes élevées par deux fées d'une manière toute différente. La fée *Lumineuse* a donné à son élève, la princesse *Rosalide*, tous les talens qui peuvent exciter l'admiration. La prin-

ceſſe *Clarinde*, élève de la fée *Bienfaiſante*, a toutes les vertus ; ſon cœur a été plus formé que ſon eſprit ; ce n'eſt pas qu'elle n'en ait beaucoup, mais il eſt modeſte & naturel. Sa rivale au contraire a infiniment d'orgueil, & les flatteries de la fée qui ſe complaît en voyant ſon ouvrage, ainſi que celles d'une certaine *Zulmée*, ſuivante de *Roſalide*, qui l'encenſe à tout propos, ne contribuent pas peu à nourrir ſa vanité. Il y a une eſpèce de concours établi entre les deux princeſſes ; l'île heureuſe doit être le partage de celle qui, à la pluralité des voix ſera jugée la plus digne d'être élue reine. *Clarinde* & *Roſalide* ne ſe ſont jamais vues, & la ſcène commence le jour même qui doit décider de leur ſort. La fée *Lumineuſe* ne doute point que ce ne ſoit ſon élève qui obtienne la préférence. Elle eſt cependant trompée dans ſon attente ; *Roſalide* ſe fait admirer dans l'aſſemblée par le diſcours le plus éblouiſſant ; *Clarinde* obtient de plus doux ſuffrages, elle fait verſer des larmes, elle eſt le modèle de la bonté, elle eſt couronnée ;

mais elle n'accepte cet honneur que pour le partager avec *Rosalide* dont elle s'est fait une amie. Cette dernière se rend à la fin justice ; elle voit que les plus grands talens & les qualités les plus brillantes ne sont que des dons inutiles ou dangereux, sans la modestie, la bienfaisance & la bonté.

Il faut suivre dans le drame même la marche des divers intérêts qui se croisent ; il faut voir les vicissitudes de *Rosalide*, son orgueil, & en même temps sa méfiance d'elle-même, les souplesses intéressées de *Zulmée*, la présomption de la fée *Lumineuse*, qui contraste avec la noble simplicité de la fée *Bienfaisante*, comme le caractère de *Rosalide* contraste parfaitement avec celui de *Clarinde*.

Jamais on n'a vu tant d'enfans gâtés qu'aujourd'hui ; la frivolité, la dissipation, la foiblesse des mères, leur tendresse mal-entendue sont les causes directes de ce mal moral, auquel elles veulent toujours remédier, mais trop tard, & dont elles sont les premières victimes. L'auteur du nouveau *Théâtre* l'attaque avec autant de finesse que

d'esprit dans sa pièce, dont le sujet est l'*Enfant gâté*. *Mélanide* entre sur la scène avec *Dorine*, maîtresse de musique & de dessin de *Lucie* fille de *Mélanide*. Celle-ci l'interroge sur les progrès de sa fille; *Dorine* les exagère; la mère est enchantée; elle sort parce qu'elle a une lecture à entendre, & qu'elle doit aller à l'opéra; & elle dit à *Dorine* qu'elle y menera sa fille si *Dorine* lui rend un compte favorable des leçons qu'elle doit prendre aujourd'hui.

DORINE *seule*.

Quelle folle! Parfiler, aller aux spectacles, recevoir des visites, voilà toutes ses occupations. Elle vante sans cesse à sa nièce les charmes de l'étude & l'utilité de l'application, & l'exemple qu'elle lui donne est éternellement en contradiction avec ses discours. Et puis dans d'autres momens, n'écoutant qu'une aveugle tendresse, elle croit sa nièce un petit prodige de perfections, & la loue avec excès; & tout le monde, pour lui plaire, en dit autant. . . . .

Lucie paroît, & cette même *Dorine* qui vient de la tourner en ridicule, lui prodigue les complimens les plus fades, les plus outrés. *Lucie* eſt un petit être plein de caprices; elle ne ſonge qu'à ſes ajuſtemens, qu'au plaiſir; *Dorine* la favoriſe dans tous ſes goûts. Il eſt queſtion à la fin de cette ſcène d'une certaine *Toinette*, fille d'une femme de chambre, élevée avec *Lucie*; c'eſt un modèle de douceur & d'application à ſes devoirs; *Lucie* ſe ſent de l'amitié pour elle, quoique *Toinette* ne la flatte pas ſur ſes défauts. Celle-ci prend la défenſe d'une Mademoiſelle de *Surville*, dont *Lucie* n'épargne pas les ridicules. *Dorine* avec toutes ſes flatteries ne fait pas tant d'impreſſion ſur l'eſprit de *Lucie* que *Toinette* qui lui dit la vérité. C'eſt une adreſſe de l'auteur pour nous intéreſſer à *Lucie*, en montrant qu'elle a dans le fond de bonnes inclinations, quoiqu'elle ſoit gâtée par ſa mère & *Dorine*. *Lucie* eſt devenue triſte & rêveuſe; elle fait part à *Dorine* d'un entretien qu'elle vient d'entendre, & qui la mortifie au dernier point.

Mademoiſelle

Mademoiselle *de Surville* en butte aux railleries de *Lucie* a pris seule son parti contre une foule de personnes qui, après l'avoir comblée de louanges en sa présence, la déchiroient de la manière la plus cruelle. *Lucie* commence à ouvrir les yeux sur elle-même; *Dorine* cherche à la distraire par ses flatteries accoutumées, & elle y réussit en partie; *Lucie* ne songe plus qu'à aller à l'opéra; son clavecin l'ennuie, elle ne peut chanter, un mal de gorge soudain vient de la prendre; elle dessineroit bien, mais ces vilains crayons pourront tacher sa robe; elle n'est capable de rien. cette bisarrerie d'humeur, cette variété de goûts qui se détruisent successivement peint bien la nonchalance capricieuse d'une jeune personne inappliquée & gâtée par les louanges.

Un nouvel incident achève d'éclairer *Lucie*, *Toinette*, toujours franche & vraie, lui dit que *Dorine* la flatte; *Lucie* le soupçonne. Le hasard sert *Toinette* admirablement; elle a trouvé une lettre de *Dorine*, dans laquelle

Lucie eſt traitée avec le dernier mépris. *Lucie* en prend lecture; elle reconnoît la fauſſeté des éloges que lui prodiguoit *Dorine*; celle-ci eſt congédiée & *Lucie* corrigée.

Les enfans, & ſur-tout les jeunes filles, ſont fort curieuſes, ce défaut eſt très-dangereux; il ſuffit pour en ſentir les conſéquences d'expoſer le ſujet du drame qui porte ce titre, *la Curieuſe*. Toutes les jeunes perſonnes trembleront en le liſant, des malheurs que peut entraîner leur avidité de tout ſavoir & de tout répéter.

Le marquis *de Valcour* s'eſt battu avec le marquis *de Senanges*; il lui a porté un coup mortel; mais il a reçu lui-même une bleſſure profonde; il eſt dans le château de ſa mère; il a pris le nom du chevalier *de Mirville*. Le baron *de Senanges*, père du jeune homme que *Valcour* vient de tuer vraiſemblablement, eſt arrivé au même château qui eſt ſitué ſur la frontière; il ſe flatte qu'il pourra découvrir le meurtrier de ſon fils, & en tirer une vengeance éclatante.

La curiosité de *Pauline*, sœur de *Valcour*, & qui ignore tout cela, est aiguillonnée par la découverte d'une lettre pour Mademoiselle *Sophie*, sœur de *Pauline*, qu'un jeune homme inconnu a remise à *Rose*, fille du jardinier, avec douze louis de récompense. *Pauline* se fait un scrupule de l'ouvrir, elle questionne *Rose* qui lui apprend qu'elle a entendu M. le baron qui nommoit le *chevalier de Mirville*, & dans une autre circonstance, le chirurgien s'exprimer ainsi : *quelle surprise ! si on savoit qu'il est caché ici !* De ces propos la curieuse conclud que le chevalier *de Mirville* est caché dans le château, & elle compte bien faire son profit de cette nouvelle.

Dans le second acte, *Rose* a découvert l'endroit où se tient caché le chevalier inconnu. Elle le dit en confidence à *Pauline* ; elles lisent ensemble la lettre du jeune homme qui rode autour du château ; c'est une déclaration d'amour pour *Sophie*. Là dessus elles ne balancent point à croire que cette lettre ne soit du chevalier *de Mirville* caché dans le château, & que

le baron *de Senanges* ne ſoit ſon père.
Cependant on a réſolu qu'à minuit le prétendu chevalier *de Mirville* quitteroit le château pour ſe ſouſtraire à la vengeance & aux recherches du baron. Pendant ce temps-là *Pauline* a conté à ce même baron tout ce qu'elle ſavoit touchant le chevalier *de Mirville*; ſon indiſcrétion a tout perdu. *Pauline* en redoute les triſtes ſuites; elle tremble pour ſon frère; elle ſe reproche ſa faute amèrement. Cependant tout s'éclaircit, le fils du baron *de Senanges* n'eſt point tué; c'eſt ce même jeune homme amoureux de *Sophie*; il eſt au château. Cet heureux événement produit des tranſports de joie que *Pauline* partage avec ſa famille, dont elle obtient aiſément ſon pardon.

Un ſimple extrait ne peut, Monſieur, que vous donner une idée très-imparfaite de ce drame intéreſſant. L'action eſt vive; la curioſité de *Pauline* ſe manifeſte à chaque ſcène, & s'irrite par les obſtacles; elle eſt bien ſecondée par la petite *Roſe* qui s'agite & ſe tourmente afin d'apprendre quelque choſe qu'elle puiſſe conter à ſa

jeune maîtresse ; les allarmes de la mère, au moment qu'elle sait que tout est découvert, la situation de *Pauline* quand elle apprend que c'est son frère qu'elle a nommé au baron, son évanouissement dans le jardin, l'orage qui survient, & auquel la jeune & timide *Pauline* est exposée, tout cela forme une suite de tableaux qui attachent & attendrissent.

Un talent encore plus distingué brille dans la dernière pièce de ce volume, qui a pour titre, *les Dangers du monde* ; c'est une comédie d'un genre plus élevé que les précédentes ; la scène ne se passe plus entre des enfans. Cette pièce offre une jeune dame entraînée dans le tourbillon & les frivolités du monde par une vicomtesse extravagante, une de ces femmes à la mode que nous appellons petites-maîtresses. Elle reconnoît enfin ses erreurs, elle renonce à cette société dangereuse, & la reconnoissance envers une tante qui paye généreusement soixante & dix mille livres de dettes que sa nièce avoit contractées,

la ramène à la vertu, & par conséquent au bonheur.

Il y a dans cette comédie des peintures de mœurs puisées dans le ton actuel de nos sociétés, qui feroient honneur au pinceau de nos meilleurs poëtes comiques. La scène entre la marchande de mode & les deux femmes est charmante ; la vicomtesse *Dorothée* est d'un ridicule frappant pour la vérité ; il faut l'entendre parler pour se former une idée du jargon frivole & décousu que beaucoup de femmes appellent le bon ton, le ton par excellence.

LA VICOMTESSE *à la Marquise.*

J'ai une telle activité, qu'il m'est impossible de rester un moment oisive...... Que je plains les gens désœuvrés ; l'occupation a tant d'attraits !.... Je l'ai bien éprouvé l'été dernier ; je fis un voyage charmant à la campagne ; nous y menions véritablement une vie délicieuse..... douce ... simple .... Nous ne nous couchions jamais avant trois heures

du matin.... Les toilettes du soir m'ennuyoient un peu, car on y étoit mise comme à Paris; mais d'ailleurs, une liberté, une gaîté... & un jeu... ruineux à la vérité, mais j'y gagnai deux cens louis; & puis des lectures ravissantes l'après-midi pendant que nous parfilions..... Oh! cela étoit à tourner la tête.

LA MARQUISE.

Quel ouvrage vous lisoit-on?

LA VICOMTESSE.

Mais... je ne m'en ressouviens pas trop..... Je crois cependant que c'étoit un roman.... mais un roman moral, philosophique; car aujourd'hui on trouve le secret de mettre de la philosophie dans les ouvrages les plus frivoles. Le joli siècle que le nôtre!... Parlez un peu de métaphysique à nos mères & à nos belles-mères, vous verrez la mine qu'elles feront..... Ah! voici nos sacs.... allons, faisons notre établissement.

(*Juliette tire des fauteuils.*)

LA MARQUISE.

Une petite table. . . .

LA VICOMTESSE.

Oui, là, entre nous deux.

LA MARQUISE.

Mon cœur, voilà votre ſac. (*Elles s'aſſeyent*)

LA VICOMTESSE.

Quelle ſoirée nous allons paſſer! Que ne puis-je ainſi les donner toutes à l'amitié! . . . . (*elle lui tend la main*) J'ai un mal d'eſtomac inoui. (*Elle baille.*)

LA MARQUISE.

Et moi auſſi. (*Elle baille.*)

JULIETTE (*à part.*)

Cette charmante ſoirée commence bien vivement; mais c'eſt ainſi que cela ſe paſſe toujours.

LA MARQUISE.

Juliette, vous pouvez vous en

aller. (*Juliette sort. Après un grand silence, la Marquise continue:*) Mon cœur, avez-vous du gros or?

LA VICOMTESSE.

Assurément, de l'or de bobines; je n'en parfile jamais d'autre. En voulez-vous un fagot? Allons, je vais vous donner un fagot. (*Après un grand silence*) Irez-vous mardi en traîneaux?

LA MARQUISE.

Je ne crois pas. Et vous?

LA VICOMTESSE.

Et mon dieu, oui, j'irai, & jeudi aussi.... ce qui me contrarie à la mort... car je suis frileuse à un excès!

LA MARQUISE (*après un grand silence.*)

Mais quelle heure est-il?

LA VICOMTESSE.

Je n'en ai point d'idée.... (*elle baille*) le temps passe si vîte pour moi quand nous sommes ensemble!

LA MARQUISE *baille ensuite elle regarde à sa montre.*

Comment donc, il n'est pas onze heures. . . . .

LA VICOMTESSE.

Qu'avez-vous, mon cœur, vous avez l'air de souffrir ?

LA MARQUISE.

Oui, mon mal de tête augmente beaucoup.

LA VICOMTESSE.

Et moi, le parfilage me fait mal aux yeux . . . . . . j'ai des inquiétudes dans les jambes. . . . . .

La morale la plus pure, le dialogue le plus ingénieux, le style le plus agréable, la plus profonde connoissance du monde, caractérisent toutes ces productions, & font un honneur infini à leur auteur ; il a la modestie de taire son nom ; il ne peut cependant que donner du poids à ses aimables leçons ;

& il permettra que je le trahisse. L'ouvrage est d'une femme qui joint les graces aux talens, & les connoissances à l'esprit ; en un mot de Madame la C. *de G****. Que ne doit-on pas attendre de ses soins dans l'éducation précieuse des princesses qui lui ont été confiées par la tendresse éclairée d'une mère, (Madame la duchesse *de Ch****) dont l'affabilité, la bienfaisance, enfin toutes les vertus sont pour ses augustes enfans le plus parfait modèle qu'on puisse leur proposer ? Le choix qu'elle a fait de Madame la comtesse *de G**** est une preuve éclatante de son discernement comme de son amour pour eux, & un garant certain du succès qu'on en doit attendre. De son côté, Madame la C. *de G*** justifie pleinement ce choix, & remplit les vœux de la nation. Elle fait à ce devoir cher à son cœur le sacrifice de ses plus belles années ; études réfléchies, occupations variées, exercice des arts, rien ne rebute le courage & la sagacité de son esprit ; son zèle pour l'éducation s'étend même au-delà du

cercle qu'elle s'est prescrit, & embrasse l'humanité entière; elle trouve encore le temps de composer des pièces charmantes qui sont autant de bienfaits pour les jeunes personnes; pourquoi donc, en taisant son nom, leur a-t-elle caché la main à qui elles en sont redevables? Madame la C. *de G**** rappelle naturellement *Minerve* qui ne se faisoit point connoître au jeune *Télémaque* quand elle lui dictoit les leçons de la sagesse.

Je suis, &c.

Paris, ce 4 août 1779.



LETTRE VII.

Dictionnaire iconologique, ou *Introduction à la connoissance des peintures, sculptures, estampes, médailles, pierres gravées, emblêmes, devises, &c. avec des descriptions tirées des poëtes anciens & modernes ; par M.* de Prezel, *nouvelle édition, revue & considérablement augmentée*, 2 *vol in-8°, petit format, prix 4 liv. 4 s. broché. A Paris, chez* Hardouin, *libraire, rue des Prêtres saint Germain l'Auxerrois, vis-à-vis l'église.*

IL a été rendu compte dans l'*Ann Littéraire* de 1756, tome V, de la pre mière édition de ce *Dictionnaire icon logique* dont les artistes, les amateu & les gens de lettres ont senti tou l'utilité pour avoir l'intelligence de langue allégorique des arts. Mais ce langue n'est que trop souvent vag obscure dans ses expressions ; elle

même très-bornée. Celle d'une nation qui commence à se former, & qui n'a que très-peu d'idées abstraites, n'est pas plus stérile. C'est donc un service essentiel pour les arts que de travailler à fixer, éclaircir, étendre ce langage. C'est aussi l'objet que l'auteur s'est proposé dans ses recherches & dans les augmentations considérables qu'il a faites à son Dictionnaire. Cette langue perfectionnée sera un nouveau secours pour l'artiste. Inspiré par le génie de la poésie, il y puisera une manière de s'exprimer conforme aux idées nouvelles dont il sera frappé, & on ne le verra plus si souvent recourir aux sujets rebattus de la fable & de l'histoire, lorsqu'il aura des plafonds où des galeries à peindre. Le langage allégorique a d'ailleurs tant de pouvoir sur l'imagination, que la poésie emprunte ses plus grands charmes de ces simboles délicats, de ces emblêmes ingénieux sous lesquels les grands peintres & les sculpteurs célèbres ont exprimé leurs pensées. On en trouvera plusieurs exemples dans la nou-

velle édition de ce Dictionnaire iconologique.

Ce Dictionnaire est précédé d'un discours bien fait & bien écrit sur la nature & l'usage de l'allégorie. Indépendamment de ce discours, l'auteur a répandu dans plusieurs articles de cette nouvelle édition des instructions utiles, & différens exemples qui prouvent que les pensées les plus ingénieuses, & même les idées les plus abstraites peuvent être rendues sur la toile; c'est ce qu'un ancien appelloit *crayonner l'ame, & peindre à l'esprit.* Lors de la guerre que la France déclara à la Hollande en 1672, l'Espagne, contre la foi des traités, fournit sécrettement des secours aux Etats généraux; mais *Louis XIV* fut toujours victorieux. Les Espagnols intéressés à arrêter ses succès se déclarèrent par des hostilités ouvertes. Malgré leurs efforts, le roi prit Mastricht, & porta la guerre dans les Pays-bas Espagnols, leur enleva à chaque campagne plusieurs places. *Le Brun* fut chargé de peindre cet événement. Voici

comme il traita ſon ſujet. *Louis XIV* eſt repréſenté ſur un char traîné rapidement par des courſiers que la victoire devance. Les murs des villes voiſines ſont renverſés ; une femme qui repréſente l'Eſpagne, qu'on reconnoît au lion qui eſt à côté d'elle & à ſes autres attributs, veut arrêter le char, en cherchant à ſaiſir les guides ; elle ne prend que les traits des chevaux qui l'entraînent malgré elle : dans cet inſtant, les efforts qu'elle fait font tomber ſon maſque, & on la reconnoît.

On applaudira également à l'allégorie ingénieuſe dont s'eſt ſervi un artiſte moderne, M. *Cochin*, pour caractériſer l'auteur d'*Emile*. L'artiſte a repréſenté la nature ſous le ſymbole d'une belle femme. Le génie la montre à l'auteur dont il allume l'imagination avec ſon flambeau. Celui-ci conſidère la nature avec enthouſiaſme, & au lieu de lui conſerver les mêmes proportions, la peint en grand.

L'article *Beauté*, article nouveau de cette édition, nous peint la beauté

d'après le beau idéal adopté par les artistes Grecs. » Quoique la nature, » dans la formation des individus, » nous dit l'auteur, tende toujours à » la perfection, il se trouve néanmoins tant d'obstacles & tant d'accidens qui la contrarient, qu'il est » bien rare qu'elle puisse nous présenter un individu d'une beauté » achevée dans toutes ses parties. Les » artistes Grecs, pour remédier à ces » imperfections, soumirent à leurs » observations un grand nombre de » modèles, & empruntèrent de plusieurs les lignes de beauté qu'ils ne » pouvoient espérer de trouver réunies dans un seul. C'est en cherchant » ce beau idéal, qui est le résultat » des beautés de plusieurs individus, » & qu'il faut bien distinguer du » beau individuel, ou de celui que » présente un seul individu, que les » artistes Grecs ont surpassé la nature, » ou dumoins le plus beau modèle que » la nature puisse offrir ». Tout ceci se trouve développé avec beaucoup de goût & de sagacité dans cet article

qui eſt très-étendu. L'auteur le termine par cette réflexion judicieuſe, qui eſt que » les ſens ſujets à s'émouvoir à la première impreſſion de la » volupté ne peuvent jamais porter » ſur la beauté un jugement bien ſain. » Cependant, comme, dans cette oc- » caſion principalement, nous jugeons » le plus ſouvent d'après cette im- » preſſion, le ſentiment de la beauté, » comme l'impreſſion des ſaveurs, » doit beaucoup varier, chez ceux ſur- » tout qui n'ont jamais vu & com- » paré les chef-d'œuvres de l'art. La » beauté réſultante uniquement de la » proportion des formes, & de l'heu- » reux mêlange des couleurs, ne ſera » point, par exemple, également » avouée par l'Européen, l'Aſiatique, » l'Africain qui ſoupire pour ſa belle » négreſſe, ou le Samoyède qui s'ex- » taſie à la vue de ſa maîtreſſe au » viſage large & plat, au nez écraſé, » aux jambes courtes, à la taille de » quatre pieds; mais ces différentes » nations ſe réuniront ſans doute pour » accorder leurs ſuffrages à la beauté

» qui dépend de l'expression & des » graces. Aussi les poëtes ne nous re- » présentent jamais la beauté sans les » trois graces. Les passions douces » donnent à la beauté ce sentiment » que l'on peut regarder comme l'ame » répandue dans toute la personne. » La beauté sans expression ne cause » qu'un moment de surprise, & lors- » qu'elle s'y trouve réunie, elle oc- » cupe notre admiration par les nou- » veaux aspects qu'elle lui présente » sans cesse. Mais si les passions douces » rendent la beauté plus touchante, » les passions violentes ajoutent à la » difformité; & les grands statuaires » Grecs ont toujours observé dans les » images qu'ils nous ont données de » leurs héros de ne jamais altérer » leurs traits par l'expression de pa- » reilles passions ». L'auteur en cite plusieurs exemples à l'article *héroïsme*.

La figure de l'*hermaphrodite* que l'on voit sur une pierre gravée antique du cabinet du roi de France est ici dé- crite. L'auteur nous la représente avec raison comme une image de la volupté.

Il nous dépeint celle-ci sous le symbole d'une belle femme, dont les regards languissans semblent inviter au plaisir. Une draperie légère vole autour de ses charmes plutôt comme une ombre que comme un vêtement, & ses cheveux négligemment bouclés & parsemés de fleurs, flottent sur ses épaules. A ses côtés est une cassollette remplie de parfums. Mollement étendue sur un lit de roses, elle présente d'un air enchanteur une coupe faite d'une pierre précieuse. Mais cette coupe est remplie d'un poison mortel, & ce n'est que pour en cacher l'effet funeste que la perfide l'a mêlé avec du miel. Quelquefois on lui fait tenir une boule de verre à laquelle sont attachées des aîles hiéroglyphes, qui nous indique que les plaisirs que présente la volupté sont fragiles, momentanés & passent promptement.

L'auteur cite à l'article *Hercule* plusieurs pierres gravées du cabinet de Florence, qui nous font voir le vainqueur de l'hydre, un genoux en terre & succombant en quelque sorte sous

la puissance du dieu aîlé, qui assis sur ses épaules, lui lie les mains & le traite en esclave, emblême sensible de la servitude qui attend les hommes les plus vertueux, qui ne fuient point l'amour & ses caresses.

L'article *Fausseté* nous offre cette allégorie ingénieuse d'un artiste pour exprimer dans un dessin que les filles élevées dans la contrainte, & desirant d'en sortir par le mariage, se montrent rarement sous leur véritable caractère. Il avoit représenté une sœur aînée sur le point d'être mariée ; elle tenoit un masque qui l'avoit bien servi, & paroissoit le rendre à sa sœur cadette, pour qu'elle en fît usage à son tour.

Le *Persifflage* est ici défini un travers d'esprit qui consiste à ridiculiser les vertus comme les vices, & à répandre l'ironie, les fausses louanges, les critiques malignes, en affectant dans les propos comme dans les airs des sentimens de candeur, de probité, d'humanité. Le persifflage personnifié a, d'après cette définition, les attributs

des vertus dont il emprunte le langage ou les sentimens, pour obtenir des aveux indiscrets de ceux qu'il veut rendre tout à la fois instrumens & victimes de ses plaisanteries. Comme le talent du persiffleur consiste à railler quelqu'un sans qu'il s'en apperçoive, les traits qu'il est près de lancer sont cachés sous des fleurs, symbole de la louange, & il présente un masque à deux faces. L'une de ces faces offre les dehors d'une aimable ingénuité à celui qu'il veut persiffler ; mais le spectateur peut appercevoir sur l'autre face le caractère d'une malignité perfide. Le persifflage est un nouveau travers de notre siècle, cette figure allégorique est pour cette raison habillée suivant le costume actuel.

Nous voudrions pouvoir étendre nos citations, & transcrire ici les articles *Costume*, *Dieux & Déesses de l'antiquité*, *Muses*, *Apollon citharide*, *Amour citharide*, *Passions*, *Critique* & beaucoup d'autres articles intéressans dont l'auteur a enrichi cette nouvelle édition ; mais ceux que nous avons

rapportés suffisent pour faire voir qu'indépendamment de ce que l'iconologie ancienne & moderne nous offre de plus intéressant, on trouvera avec plaisir dans ce Dictionnaire utile & agréable des vérités morales & de société, exprimées dans un langage qui doit plaire à tous les lecteurs, puisqu'il rappelle tout à leurs sens, & sous des images qu'ils peuvent, pour ainsi dire, voir & toucher.

Je suis, &c.

Paris, ce 5 août 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Cinquième Recueil, composé d'ariettes de Midas & de l'Amant jaloux, de Roland, d'ariettes Italiennes, & autres, avec accompagnement de guitarre, par M. Corbelin, *élève de M.* Patouart *fils, pour servir de suite à sa méthode de guitarre ; prix 4 liv. 16 s. A Paris, chez l'auteur, place Saint-Michel, maison du*

chandelier; au Cabinet littéraire, pont Notre-Dame; à Versailles, chez Blaisot, *rue Satory; & aux adresses ordinaires de musique.*

Ce Recueil est fait avec le même goût & le même choix que les précédens du même auteur, & les accompagnemens sont faciles & gracieux.

Livres nouveaux.

Lettres de M. de Longueville, *écrivain public, à M***, deuxième partie du tome premier; N° 4. L'auteur y présente un portrait de* J. J. Rousseau *en dix-huit lettres. A Amsterdam, & se trouve à Paris, au Palais royal, à la loge de l'auteur, dans la galerie qui communique de la cour des Fontaines à la rue Saint-Honoré, 1 vol. in-8° de 150 pages.*

Recueil des sceaux du moyen âge, dits sceaux gothiques, prix 6 liv. broché. A Paris, chez Boudet, *imprimeur du roi, rue Saint-Jacques.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VIII.

Les Trois Siècles de la Littérature Françoise, ou Tableau de l'esprit de nos écrivains, depuis François Ier *jusqu'en 1779, par ordre alphabétique, par M. l'abbé* Sabathier *de Castres, quatrième édition corrigée & augmentée considérablement, 4 volumes in-12. A la Haye, & se trouve à Paris, chez* Moutard, *imprimeur-libraire de la Reine, de Madame, & Madame la comtesse d'*Artois, *rue des Mathurins, hôtel de Cluny.*

QUATRE éditions des *Trois siècles*, qui se succèdent rapidement, tandis que les chef-d'œuvres de nos fameux philosophes restent ensevelis dans les

magaſins & ruinent les libraires, quel ſigne plus certain de la décadence du parti, & de l'indifférence du public pour ces prétendus maîtres qui l'ennuyent en voulant l'inſtruire ? Il eſt clair que l'engouement de la nation pour ces charlatans littéraires ſe diſſipe ; on commence à ſe laſſer de ce ton emphâtique & tranchant, de ce jargon entortillé & de cette morgue pédanteſque qui d'abord avoient ſéduit la multitude. A travers le maſque impoſant dont ils ſe couvrent, on apperçoit enfin leur vanité ridicule, leur foibleſſe & leur extrême médiocrité. Le plus ſûr moyen de décréditer les philoſophes n'eſt pas de réfuter leurs ſophiſmes & leurs aſſertions extravagantes ; il y a ſi peu de gens qui raiſonnent & qui cherchent ſincerement la vérité que ces réfutations, quelques ſavantes, quelques victorieuſes qu'elles ſoient, ne produiſent pas ſur le plus grand nombre l'effet qu'on en avoit attendu ; c'eſt leur réputation uſurpée, c'eſt le charme prétendu de leur ſtyle qui éblouit la plupart des lecteurs ; ce ſont leurs

antithèses qui servent de passeport à leurs maximes ; c'est leur prose maniérée & sententieuse ; ce sont leurs vers alembiqués, hérissés de pointes & d'épigrammes qui donnent du prix à leurs absurdes systêmes. Qu'on réforme le goût du public, qu'on lui montre les philosophes comme des écrivains ennuyeux & insipides, qu'on relève l'affectation, la sécheresse, la dureté, l'ignorance qui distinguent leurs productions ; qu'on les dépouille en un mot de ces titres littéraires que la cabale & l'intrigue leur ont prodigués, & l'on verra s'évanouir avec leur gloire l'enthousiasme qu'ils avoient inspiré aux esprits foibles & crédules. Dès qu'on sera persuadé qu'ils écrivent mal, on croira aisément qu'ils ont tort. M. *de Voltaire* étoit un philosophe dangereux parce qu'il employoit de vrais talens à soutenir une mauvaise cause, & séduisoit par son coloris ceux que ses raisons n'auroient pas ébranlés ; mais les lourdes rapsodies, les tristes moralités des coriphées actuels de la philosophie, ne peuvent être nuisibles, qu'autant

qu'on les regardera comme éloquentes & ingénieuſes, elles ſeront mépriſées dès qu'on en ſentira les défauts & le ridicule. Heureuſement, il eſt de nature à frapper les yeux les moins clair-voyans, & cette ſecte que le génie intriguant & ambitieux d'un grand écrivain avoit formée, ſoutenue, accréditée, va tomber & s'enſevelir d'elle-même dans l'oubli, parce qu'elle ne compte plus, même parmi ſes chefs, que des hommes médiocres.

Animé du noble deſir de venger la religion & le goût des outrages de la philoſophie moderne, M. *Sabatier* a penſé avec raiſon que rien n'étoit plus conforme à ſes vues que d'apprécier les talens des auteurs philoſophes, & de faire voir à la nation quel rang occupent dans la république des lettres ces hommes dont les oracles trompeurs ont trop long-temps abuſé les ignorans. Quand on voit combien les poëtes, les orateurs, les écrivains de toute eſpèce que le parti philoſophique a produits ſont inférieurs à ceux du ſiècle précédent, à ceux

même qui ont fleuri dans notre siècle, mais qui, ennemis du manège & de la cabale, ont dédaigné de s'enrôler sous les drapeaux de la secte, on ne conçoit pas par quel art, par quels ressorts secrets de pareils hommes sont parvenus au point de surprendre l'admiration publique, & de s'attirer tant de suffrages avec si peu de talent.

L'acharnement des philosophes contre un ouvrage si fatal à leur réputation ne paroîtra pas surprenant; il n'y a point d'artifices ni de calomnies qu'ils n'aient employés pour anéantir ce monument, & en diffamer l'auteur; ils l'ont sur-tout accusé d'une partialité aveugle dans ses critiques comme dans ses eloges. Mais ce reproche est tout-à-fait injuste & mal fondé; car dans tous les jugemens qu'il a portés, M. *Sabatier* n'a presque été que l'écho des gens de goût & des bons littérateurs qui avoient déjà apprécié les ouvrages dont il parle. Long-temps avant que M. *Sabatier* conçût le projet des *Trois siècles*, les journalistes les plus habiles, les critiques les plus judi-

cieux avoient discuté le mérite des principaux écrivains du siècle de *Louis XIV* & de *Louis XV*; il ne pouvoit rien faire de mieux que de recueillir & d'adopter leurs décisions. Je vais, Monsieur, vous exposer les sentimens de l'auteur des *Trois siècles* sur les principaux chefs de la philosophie moderne; vous verrez que dans ces divers articles il se borne à répéter ce qu'on avoit pensé & dit avant lui de plus juste & de plus raisonnable, & qu'il doit par conséquent être à l'abri de tout soupçon de partialité.

Imaginez-vous donc que tous les membres de la famille encyclopédique passent en revue sous vos yeux, & & que M. *Sabatier*, armé de sa baguette de censeur, vous fait remarquer, à mesure qu'ils paroissent, leurs qualités & leurs défauts. Le premier qui se présente est le fondateur & le chef de la société, le célèbre M. *de Voltaire*, devenu l'objet d'un culte superstitieux & d'un fanatisme ridicule. Enivré d'encens sur-tout pendant les dernières années

de ſa vie, témoin de ſon apothéoſe; dès que ſes yeux ſe ſont fermés, il a commencé à perdre quelque choſe de ſa gloire. Ses diſciples même les plus chers ont oſé trouver des défauts dans ſes ouvrages. *Agatocle* & *le Droit du ſeigneur* ont éprouvé l'indifférence du ſpectateur qui n'étoit plus ranimé par la préſence de l'idole; il eſt vrai que ſon ſucceſſeur à l'Académie a fait encore éclater en ſa faveur un enthouſiaſme d'étiquette. La ſéance prochaine, où l'on doit couronner le panégyriſte de M. *de Voltaire*, ſera encore pour lui un jour de triomphe; mais ces cérémonies une fois achevées, on laiſſera à ſes ouvrages le ſoin de louer l'auteur, & ce ſera pour lui un grand avantage d'être enfin délivré de ces faſtueuſes adorations, & de ces louanges extravagantes qui n'ont ſervi juſqu'ici qu'à le rendre ridicule aux yeux des gens ſenſés. D'après les littérateurs les plus ſages & les plus éclairés, M. *Sabatier* a ſu réduire à ſa juſte valeur ce phénomène littéraire.

Il rend juſtice au coloris enchanteur, à la verſification harmonieuſe, au

ſtyle noble & rapide de la *Henriade* ; il avoue même que cet ouvrage l'emporte ſur tout ce que les muſes Françoiſes ont pù produire juſqu'à ce jour de plus brillant ; mais en même-temps il ne diſſimule pas que ce poëme hiſtorique dans ſa marche n'a ni plan ni ordonnance, qu'il eſt dénué d'invention & d'intérêt, qu'on y chercheroit en vain ce merveilleux, ces belles fictions, fruit de l'imagination & du génie qui ſont l'ame de la poéſie épique ; il blâme les portraits trop fréquens, les antithèſes, les ſentences trop prodiguées, tandis que les ſentimens & les images y ſont rares ; il voudroit que le poëte eût fait un mêlange plus heureux de l'épique & du dramatique, qu'il eût évité cette inſipide monotonie, qui, malgré les graces de ſon élocution, fatigue & endort le lecteur.

Quelques admirateurs fanatiques de M. *de Voltaire* n'ont pas craint de l'élever au-deſſus de *Corneille* & de *Racine*. M. *Sabatier* lui aſſigne le premier rang après ces deux illuſtres tragiques ; mais il lui oppoſe, comme

un rival redoutable, l'auteur d'*Atrée* & de *Rhadamiste*. Il convient que M. *de Voltaire* a fondu assez habilement dans sa manière le caractère dominant de *Corneille*, de *Racine* & de *Crébillon*; mais il en conclut qu'il n'a point de genre qui lui soit propre. Peut-être est-il trop indulgent à son égard quand il lui fait un mérite de la morale & de la philosophie qu'il a répandue dans ses pièces; cette démangeaison de moraliser a été la source du défaut le plus essentiel & le plus dangereux des tragédies de M. *de Voltaire*. Il observe avec raison que ce fameux tragique toujours foible du côté de l'invention, ne s'est jamais attaché qu'à des sujets traités avant lui; que dans les plans qui lui appartiennent, on ne trouve point la hardiesse, la régularité, la souplesse qui caractérisent ceux de *Corneille*, de *Racine* & de *Crébillon*. » Les ressorts de ses pièces, dit-il, sont » communément foibles, mesquins & » peu dignes de *Melpomène*; des lettres » sans adresse, des qui-pro-quo, des » enfans inconnus, des reconnois- » sances, des oracles, des prodiges,

» tels ſont les agens perpétuels de ſa
» muſe, toujours timide, embrouillée,
» chancelante pour peu qu'elle ſoit
» abandonnée à elle-même.

Il parle de ſes comédies, de ſes opéras & de ſes odes, comme en ont toujours parlé tous les gens de goût; mais il fait le plus grand éloge de ſes poéſies fugitives. » Jamais, dit-il, per-
» ſonne n'a ſu mieux donner une tour-
» nure ingénieuſe aux plus minces
» bagatelles, prodiguer avec autant
» de grace que de facilité, la fineſſe
» des penſées, l'agrément des figures,
» la délicateſſe des tours, l'élégance
» & la légereté. Toujours fin, naturel
» & brillant, quelquefois philoſophe
» éclairé, une plaiſanterie ingénieuſe,
» des ſaillies piquantes, des traits de
» lumière, un coloris riant & ſuave,
» donnent à toutes ſes productions un
» caractère qui n'appartient qu'à lui ».
Cela n'empêche pas qu'il ne s'élève avec autant de force que de raiſon contre ces productions licentieuſes & obſcènes, qui trop ſouvent ont ſouillé la plume de M. *de Voltaire*.

Le cenſeur l'enviſage enſuite comme

historien ; il loue la finesse & la vivacité de son style ; mais il ne fait point de grace à ses infidélités. Il le blâme d'avoir substitué l'illusion à la vérité, sacrifié à l'envie de plaire les idées reçues, & défiguré par sa manière trop libre, le ton qui convient aux matières qu'il traite. » Dans l'histoire, » que s'est-il proposé, que d'amuser » son lecteur au lieu de l'instruire ; » que prêter au mensonge des amorces » pour la foible crédulité ; que de faire » triompher la fiction à l'aide d'une » tournure insidieuse, ou du sel de » l'épigramme » ? Quelques-uns de ses romans philosophiques lui paroissent ingénieux & agréables ; mais il juge que *Candide* & le *Huron*, malgré l'agrément des détails & quelques traits originaux, tirent leur principal mérite de la hardiesse & de l'obscenité ; pour la *Princesse de Babylone*, roman plus satyrique que moral, plus ordurier qu'ingénieux, il pense que le désœuvrement & le libertinage peuvent seuls lui procurer des lecteurs.

Il reconnoît que M. *de Voltaire* considéré comme philosophe a répandu

dans ses écrits quelques vérités utiles, quelques traits de lumière, mais qui ne sont pas capables d'excuser ses erreurs sans nombre, ses contradictions, ses inconséquences. » Quel » philosophe, s'écrie M. *Sabatier*, que » celui qui préconise tantôt la religion » & tantôt l'incrédulité, qui tantôt » donne des règles de morale, & » tantôt est l'écho du libertinage; qui » tantôt nie l'immortalité de l'ame, » tantôt admet un dieu rémunérateur! » Quel philosophe, qu'un raisonneur » toujours en opposition avec ses » principes, toujours ennemi de ses » propres systêmes, toujours versatil » & sans aucune forme déterminée! » Il recommande la tolérance, & » se peint comme le plus intolérant » de tous les hommes; il vante le » pardon des offenses, & s'est livré » à tous ses ressentimens; il réclame » en faveur de l'honnêteté, de la » décence, & il a oublié jus» qu'aux moindres égards! Quel philo» sophe, qu'un auteur qu'on ne peut » ni définir, ni suivre, qui laisse ses » lecteurs dans un doute perpétuel

» ſur ſes vrais ſentimens ! Quel homme » que celui dont les circonſtances ont » dirigé toutes les affections, qui croit » ou rejette, qui loue, blâme, flatte » ou déchire ſelon les impreſſions qu'il » éprouve, & dont les impreſſions » ſont toujours le produit des plus » petits reſſorts ».

Je vous exhorte, Monſieur, à lire en entier cet article qui eſt très-étendu, & ſans contredit le meilleur de tout l'ouvrage. Vous y trouverez le caractère de M. *de Voltaire* tracé avec beaucoup de vérité ; l'auteur y indique les cauſes de l'enthouſiaſme extravagant que cet homme extraordinaire a inſpiré à la plus grande partie de la nation ; il offre un tableau frappant de ſes contrariétés, de ſes biſarraries, & après l'avoir ainſi analyſé, il conclut. » Tel eſt cependant l'homme » à qui on s'eſt propoſé très-ſérieuſe- » ment d'élever des ſtatues, ſans ſon- » *ger* que dans l'antiquité, & chez » *tous les* peuples ſages, cet honneur » *n'a jamais* été que le prix des vertus » *héroïques* ou des ſervices rendus à la » *patrie*. Seroit-ce donc à ce titre que

» M. *de Voltaire* jouiroit d'un privilège
» que les *Turenne*, les *Luxembourg*, les
» *Catinat*, les *Lhôpital*, les *d'Ag. esseau*,
» ont si bien mérité & n'ont point
» obtenu ? Si les *Bossuet*, les *Fénelon*,
» les *Corneille*, les *Racine*, les *Des-*
» *préaux*, n'ont eu jusqu'ici d'autres
» monumens élevés à leur gloire que
» les fruits de leur génie plus durables
» que le marbre & l'airain ; il faut
» qu'on se défie bien du génie de
» M. *de Voltaire*, puisqu'on a cherché
» à subjuguer la postérité par les hom-
» mages du siècle présent ; mais la
» postérite juge les auteurs & les
» siècles ; elle réduira, d'un côté,
» l'écrivain à sa juste valeur, de l'autre,
» elle saura que son apothéose n'a
» pas été l'ouvrage de la nation, mais
» le produit des intrigues de quelques
» gens de lettres, qui pour lors seront
» vraisemblablement inconnus ».

Lorsqu'on a quelque temps arrêté ses regards sur M. *de Voltaire*, à peine daigne-t-on les détourner sur ses disciples, qui paroissent si petits & si foibles auprès de leur maître. Aucun d'eux n'en approche du côté du

mérite littéraire, aucun n'est digne de le remplacer. Si M. *d'Alembert* est aujourd'hui regardé comme son successeur, ce n'est pas en qualité d'écrivain & d'homme de lettres, c'est à son expérience, à sa dextérité, à ses talens pour manier les affaires délicates qu'il est redevable de ce titre. On ne peut accuser M. *Sabatier* d'injustice à son égard ; il lui donne le premier rang parmi les géomètres qui n'ont pas eu le génie de l'invention ; il approuve l'adresse & la prudente réserve avec laquelle ce philosophe a présenté ses pensées dans son *Traité de l'abus de la critique en matière de religion. L'essai sur les gens de lettres* est, à son avis, *un assemblage de sagacité, d'élévation, d'une noble indépendance, qu'il seroit à souhaiter pour l'honneur du monde littéraire que chaque homme de lettres pût réduire en pratique.* Enfin il donne de justes éloges à la belle préface du Dictionnaire encyclopédique. Après avoir reconnu d'aussi bonne foi le mérite réel de M. *d'Alembert*, peut-on trouver mauvais que le censeur lui reproche sa méta-

physique souvent obscure, imperceptible, entortillée, les inégalités de son style, tantôt foible, tantôt plein de morgue, presque toujours froid & bourgeois; M. *Sabatier* ne devoit-il pas combattre ses paradoxes dangereux qui tendent à détruire la poésie & l'éloquence? N'étoit-il pas en droit de s'élever contre la témérité d'un géomètre qui, abandonnant *les plaines arides & immenses du calcul*, est venu *ravager les campagnes fleuries qu'arrose le Permesse?*

Si l'on a blâmé dans M. *de Voltaire* cette ambition effrénée qui lui faisoit aspirer à la monarchie universelle de l'empire des letrres, combien ne doit-on pas rire de la manie de M. *Marmontel* qui, avec des talens si foibles, s'est aussi essayé dans presque tous les genres: tragédies, comédies à ariettes, opéra, romans philosophiques, contes moraux, poésies légéres, traductions, traités littéraires; il semble avoir essayé de tout, sans doute pour montrer au public qu'il étoit propre à bien peu de choses. M. *Sabatier* rend à ses contes moraux la justice qui leur

eſt dûe ; « ils peuvent, dit-il, occu-
» per agréablement l'oiſiveté. Un ſtyle
» délicat & correct, un petit ton de
» minauderie, une morale légère &
» tout-à-fait du bel air, les rendent
» un code amuſant pour les têtes
» frivoles ſans qu'il puiſſe prétendre
» au ſuffrage des ames ſenſées. Per-
» ſonne n'a ſu mieux que lui déve-
» lopper les petits caractères, faire
» valoir les petites circonſtances, &
» répandre ſur des petits événemens
» un jour riant & quelquefois inſ-
» tructif. Quand il traite le ſenti-
» ment, le ſentiment ſous ſa plume
» n'eſt ni chaud ni énergique, en
» revanche il chatouille, il effleure, ce
» qui eſt beaucoup dans un ſiécle où
» l'on veut être ému avec précau-
» tion ». Cette dernière penſée eſt
fauſſe, car on aime au contraire dans
ce ſiècle les émotions fortes & vio-
lentes. A cela près, les contes de
M. *Marmontel* ſont caractèriſés avec
beaucoup de juſteſſe. Les articles
littéraires du même auteur inſérés
dans le Dictionnaire encyclopédique
obtiennent auſſi le ſuffrage de M.

Sabatier ; mais il ne traite pas aussi favorablement le roman héroïque des *Incas*, ennuyeuse rapsodie qu'il place au-dessous du *Sethos* de l'abbé *Terrasson* ; il se plaint avec raison qu'on ait osé comparer *Belizaire* à *Telémaque*. » Quelle comparaison, dit-il, entre » cet ouvrage & un roman dénué de » toute vraisemblance, parsemé de » caractères baroques, inondé d'un » radotage insipide, un roman où la » monotonie des incidens, l'uniformité » des ressorts, l'afféterie du style, l'im» bécillité des personnages *forment un » contraste perpétuel avec le bon sens*, le » bon goût & la nature des objets » qu'on y traite ; un roman enfin dont » le scandale a fait le succès passager, » il n'y a que les premiers chapitres » qui soient soutenables, *& dont tout » le reste fait tomber* le livre des mains » du lecteur, tantôt ennuyé, tantôt » révolté ». Le public qui ne lit plus *Belizaire* a depuis longtemps confirmé ce jugement. La poétique de M. *Marmontel* écrite d'un style obscur, énigmatique & pleine d'hérésie en matière de goût ; sa traduction de *la Pharsale*

qui montre les défauts de *Lucain* sans en faire connoître les *beautés*, n'échappent point aussi à la critique éclairée de M. *Sabatier*.

M. *Thomas* est un exemple frappant qui prouve combien la manie philosophique nuit aux talens. Attaché d'abord aux bons principes, il avoit même osé combattre avec chaleur les opinions dangereuses de M. *de Voltaire*; il écrivoit alors avec plus de goût, de naturel & de sagesse; quoiqu'il fût encore professeur dans l'université, son style étoit moins guindé & moins pédantesque qu'on ne l'a vu depuis, lorsque la philosophie est venue renforcer son goût naturel pour l'enflure. M. *Sabatier* s'est sur-tout attaché à faire sentir le ridicule de cette morgue empesée & sententieuse qui défigure l'éloquence de M. *Thomas*, parce que cet orateur a beaucoup de partisans, & que l'Académie, par les fastueux éloges qu'elle lui a prodigués, semble avoir adopté sa manière. Vous trouverez, Monsieur, dans cet article très-judicieux, & l'un des mieux faits de ce recueil, une foule de passages

extraits des ouvrages de M. *Thomas* qui n'offrent à l'eſprit qu'un galimathias riſible. Le cenſeur ſe récrie ſur-tout contre l'abus que l'orateur fait ſans ceſſe des termes des ſciences & des arts. Après avoir rempli pluſieurs pages de ce jargon barbare & ſcientifique, » Quelle éloquence, » grands dieux! dit-il, eſt-ce ainſi que » s'exprimoient les *Démoſthene*, les » *Cicéron*, les *Bourdaloue*, les *Fénelon*, » les *Boſſuet*? &c. Eſt-ce ainſi qu'écri- » vent de nos jours dans des matières » plus abſtraites, les *Buffon* & nos » autres bons écrivains? Cependant » on a vu couronner, on a vu applau- » dir un pareil galimathias; on a vu le » corps philoſophique s'empreſſer d'en » adopter l'auteur; on a vu les cori- » phées qui y préſident nous retracer » la ſcène plaiſante où le médecin de » M. *Argan* ſe tue à encourager ſon » fils *Thomas Diafoirus*, qui parloit à » peu près de même, en lui criant » avec complaiſance, bon.... fort » bien.... *benè*.... *optimè*.... On » lui a pardonné de s'être élevé » dans ſon premier écrit contre cette

» *philosophie orgueilleuse* * *qui voudroit*
» *élever la religion naturelle sur les débris*
» *de l'auguste religion de nos pères* ....
» L'indulgence est devenue plénière
» dès qu'il s'est montré digne d'être
» admis *in illo docto corpore*, d'en saisir
» l'esprit & d'en adopter le terrible
» langage. Un si grand honneur, il
» faut en convenir, n'a point été stérile
» pour le génie de M. *Thomas* ; fidèle
» à ses engagemens, malgré toutes les
» *réactions*, il s'est persévéramment
» tenu renfermé dans *les formes intel-*
» *lectuelles* & les *forces combinées* de
» son style, & s'est élevé même au-
» dessus du *niveau* de son *immense génie*
» dans son *Essai sur le caractère & l'es-*
» *prit des femmes* ». On a prétendu que
cet ouvrage avoit été entrepris dans
la vue d'attirer le sèxe à la philoso-
phie ; en effet, M. *Sabatier* pense que
» cette puissance doit se sentir assez
» affoiblie pour songer à convoquer
» l'arrière-ban ; mais, ajoute-t-il, les
» recrues n'ont point été heureuses ;

* Ce sont les termes de M. *Thomas* dans un ouvrage intitulé, *Réflexions philosophiques & littéraires sur le poëme de la religion naturelle*.

» les femmes ont compris que le » vernis philosophique étoit celui de » tous qui leur convenoit le moins, » & le recruteur philosophe s'est con- » sumé en pure perte ». Les efforts de M. *Thomas* n'ont pas été aussi infructueux que le censeur se l'imagine ; il est vrai que le vernis philosophique sied encore plus mal aux femmes que le rouge & le plâtre dont elles se couvrent ; il est vrai que le pédantisme & la morgue enlève aux femmes leurs charmes les plus séduisans, mais il n'en est pas moins vrai que malgré d'aussi grands inconvéniens la philosophie a rangé sous ses drapeaux un très-grand nombre de femmes, & même de jolies femmes, qui travaillent avec zèle à la propagation de la secte. Ce sont elles qui se chargent de conduire & de faire réussir les intrigues, de solliciter les places & les pensions ; ce sont elles qui applaudissent à l'Académie les éloges de M. *d'Alembert*, & au théâtre, les tristes drames des académiciens ; ce sont elles qui colportent les ouvrages des philosophes que les libraires ne

peuvent vendre ; en un mot, ce sont les talens des femmes qui soutiennent encore le parti philosophique, où l'on ne compte plus que des hommes médiocres.

Toujours juste & impartial à l'égard des philosophes, M. *Sabatier* convient que l'*Essai sur les éloges* présente des analyses profondes, de justes critiques, des tableaux énergiques, une érudition choisie, & sur-tout un style moins maniéré & moins roide que celui des autres productions de M. *Thomas* ; mais il le blâme avec raison de s'être trop écarté de son sujet en voulant paroître le maîtriser.

M. *de la Harpe* endurci par une longue habitude contre les traits les plus mordans de la critique, pourroit-il se plaindre de l'auteur des *Trois siècles* qui parle de lui comme le public, & ne trouve dans les six gros volumes de ses œuvres qu'une seule production estimable, qui se plaint de sa hauteur & de son arrogance, & attribue à ce défaut de modestie les disgraces & les humiliations qu'il a essuyées ? M. *Sabatier* est-il injuste

lorſqu'il lui reproche de s'être revêtu ſans pudeur des dépouilles de M. *Linguet*, lorſqu'il ſe moque du ton dogmatique & magiſtral avec lequel il exerce ſes fonctions de journaliſte & juge les auteurs dans le *Mercure*, quoique ſes jugemens & ſes décrets ne ſoient pas fort reſpectés du public ? Ne doit-on pas même louer la complaiſance du critique qui déclare n'avoir aucune intention de troubler M. *de la Harpe* dans l'exercice de ſa domination. » Qu'il jouiſſe de ſes » triomphes, dit-il, dans la petite » planette où il s'eſt réfugié, qu'il y » exerce infatigablement ſes fonctions » thuribulaires aux pieds des autels de » la philoſophie ..... Que deviendroit la philoſophie, ſi le *Mercure* » ceſſoit d'être un entrepôt de louanges deſtinées à conſoler ſes partiſans, un arſenal d'où il puiſſe partir » une artillerie capable d'effrayer les » rebelles, un bureau d'adreſſe pour » les lettres, les réponſes, les répliques & toutes les honnêtes induſtries qu'elle ſait ſi habilement » employer; un magaſin de gentilleſſes,

» d'ironies,

» d'ironies, d'épigrammes, & ce ma» gasin a-t-il jamais été mieux fourni » que depuis que M. *de la Harpe* en a » la direction » ? Enfin M. *de la Harpe* peut-il se dispenser de la plus vive reconnoissance à l'égard de M. *Sabatier* qui l'avertit charitablement » de s'atta» cher plus qu'il n'a fait à renforcer » & égayer son style, à enrichir & à » *déniaiser* son érudition, à aiguiser & » à *dégauchir* son discernement, d'être » plus adroit lorsqu'il voudra louer » ses propres ouvrages, de ne pas se » trahir en affectant pour les autres » le mépris qu'on a tort sans doute » d'avoir pour lui ; enfin de ne pas » confondre pour son repos le langage » d'une juste censure avec celui de » la jalousie ».

Au reste, si M. *de la Harpe* étoit assez peu éclairé sur ses vrais intérêts pour se plaindre que dans cette dernière édition des *Trois siècles* on ait renchéri sur les premières critiques, l'auteur l'invite à se souvenir que le but de son ouvrage est de tendre à la perfection, & qu'en fait de jugemens littéraires comme en matière

de teſtamens, les derniers ſont toujours les meilleurs.

Les lecteurs judicieux & ſenſés qui n'entendant rien au galimathias métaphyſique de M. *Diderot* s'en prenoient modeſtement à leur peu d'intelligence, ſauront gré à M. *Sabatier* de les avertir qu'on eſt diſpenſé de comprendre cet écrivain, parce qu'il eſt évident qu'il ne s'eſt pas toujours compris lui-même. Ceux qui ſéduits par l'enthouſiaſme & le ton d'illuminé qu'affecte ſi bien M. *Diderot* le regardoient comme un auteur original, & en quelque ſorte inſpiré, qui n'écrivoit que d'après ſes idées, ſeront charmés d'apprendre qu'il doit à milord *Shaftersbury* ſes *principes de la philoſophie morale* & ſes *penſées philoſophiques*; au chancelier *Bâcon* ſes *penſées ſur l'interprétation de la nature*, quoique le diſcret traducteur ait gardé un ſilence prudent ſur les originaux qu'il avoit dépouillés. Enfin ceux qui ne peuvent concilier la grande réputation de M. *Diderot*, ſurtout chez les étrangers, avec la médiocrité de ſes productions ne feront pas fâchés de ſavoir que l'auteur des

Bijoux indiſcrets eſt ſur-tout célèbre pour avoir été le deſſinateur de l'Encyclopédie, l'enrôleur des ouvriers & l'ordonnateur des travaux.

Ce n'eſt qu'en tremblant & avec le plus grand reſpect que l'auteur des *Trois ſiècles* parle de l'auteur redoutable du poëme des Saiſons, qui, comme on ſait, n'entend point raillerie en matière de critique. Devenu ſage par l'exemple de M. *Clément*, M. *Sabatier* menage extrêmement un homme qui réfute ſi bruſquement ſes cenſeurs.

A peine oſe-t-il inſinuer que le poëme des Saiſons manque ſouvent de chaleur, de force & d'élévation, que *l'élégance en eſt communément froide, la verſification foible, les vers pénibles & ſolitaires, la monotonie fatigante, la philoſophie forcée & infiniment paraſite.* Cette phraſe lourde, diffuſe & traînante ſe reſſent probablement de l'embarras & de la timidité du critique : c'eſt auſſi avec beaucoup d'égards qu'il reproche à M. *de Saint-Lambert* d'avoir mis *Voltaire* au-deſſus de *Corneille* & de *Racine*, & d'avoir

avancé que *Racine* n'avoit su peindre que des juifs. On voit en un mot dans tout cet article plein d'un adroit persifflage, que M. *Sabatier* ne veut point se brouiller avec un si terrible adversaire.

Il s'en faut bien qu'il ait les mêmes ménagemens pour M. *de Condorcet* ; l'emprisonnement de M. *Clément* a fait sur lui plus d'impression que la *lettre d'un théologien* que le secrétaire de l'Académie des sciences lui a adressée, quoique pleine d'injures & de calomnies. Entr'autres absurdités que contient cette lettre, M. *de Condorcet* y donne pour *très-constant que le pape Grégoire VII* qui vivoit cinq cens ans avant l'amiral *de Coligny*, *a approuvé la mort de Coligny* ; il assure que cent mille François périrent au massacre de la Saint-Barthelemi, tandis qu'il est prouvé qu'il n'en périt pas dix mille. Il avance que *le plus grand honneur qu'ait pu recevoir Corneille, c'est que M. de Voltaire ait daigné le commenter* ; il dit du parlement de Paris, que c'est un *corps d'assassins*, & porte la démence jusqu'à soutenir que le *fanatisme*

du parlement avoit soulevé contre lui tous les honnêtes gens qui avoient applaudi à sa destruction. M. *Sabatier* a été gratifié de cette honnête & savante lettre pour avoir dit avec le public que les éloges de M. *de Condorcet* n'offrent qu'un style aride, sententieux, plein de morgue & dépourvu de toute espèce d'intérêt, qu'on n'y trouve rien qui annonce l'homme instruit, encore moins l'homme en état d'instruire les autres, malgré le ton tranchant qui y règne, ou plutôt à cause de ce ton que les vrais savans ne prennent point.

Tels sont, Monsieur, les arrêts équitables portés depuis long-temps contre les coryphées de la philosophie, arrêts dont M. *Sabatier* n'est que le rédacteur, mais qu'il a rédigés avec beaucoup de goût & d'intelligence. Nos bons écrivains dans tous les genres se trouvent appréciés dans ce recueil avec une critique éclairée & judicieuse. Les principaux articles & les plus étendus, sont aussi les mieux pensés & les mieux écrits. Dans un si grand nombre de jugemens

il n'eſt pas étonnant qu'il ſe ſoit gliſſé quelques erreurs. Il faut regarder comme un effet de ce ſommeil qui ſurprend quelquefois l'auteur d'un long ouvrage, certaines déciſions peu exactes. Par exemple, M. *Sabatier* ne paroît pas avoir aſſez réfléchi lorſqu'il a avancé que la latinité de *Phèdre* étoit ſouvent *ſurpaſſée* dans les fables de *Desbillon*, que *Zénéide*, jolie petite pièce de *Cahuſac*, ou plutôt de M. *Vatelet*, ne devoit ſon ſuccès qu'à un moment de ſéduction; que les écrivains Anglois avoient l'imagination naturellement ſèche; car c'eſt au contraire par l'imagination qu'ils ſe diſtinguent; qu'après le *Rendez-vous* & la *Pupille*, les meilleurs ouvrages de *Fagan* étoient l'*Amitié rivale* & *Joconde*; ce qui eſt faux, car on ne joue jamais ces deux pièces, tandis qu'on revoit encore quelquefois avec plaiſir l'*Etourderie* & *les Originaux*.

On eſt un peu ſurpris que le juge des *Trois ſiècles* attribue à l'abbé *de Voiſenon*, qui n'avoit que de l'eſprit & de la fineſſe, une touche vraiment comique; qu'il prétende que la *Jéruſalem*

délivrée, fatigue & dégoûte même, dans une longue lecture, par la monotonie de la versification. On eût desiré qu'il eût rendu plus de justice à l'*Hypermenestre* de M. *le Mierre*, pièce à la vérité trop chargée de machines, mais pleine de mouvement, de chaleur & d'intérêt ; que pour donner une idée du style dur qui règne dans les *Fastes François*, il n'eût pas cité précisément le portrait d'*Young*, un des endroits du poëme les mieux versifiés ; il devoit, pour sa propre gloire, traiter avec plus d'égards un littérateur estimable tel que M. *Sautreau de Marsy*. Le ton de hauteur & de mépris ne convient à personne, encore moins à l'auteur du *Dictionnaire des passions*, du *Dictionnaire de littérature*, &c. » Lorsqu'on voulut savoir quel étoit le » plus sage des Grecs, dit le critique » avec autant de goût que d'érudition, » on consulta l'oracle de Delphes, qui » répondit que c'étoit *Socrate*. Si cet » oracle subsistoit encore, auroit-on » besoin de le consulter pour savoir » quel est le plus mince de nos litté-

» rateurs »? M. *Sabatier* n'a pas senti que le lecteur révolté d'un pareil sarcasme en pourroit faire l'application au censeur lui-même, & penseroit malignement que si cet oracle subsistoit encore, il ne seroit pas nécessaire de le consulter pour savoir quel est le plus mince de nos compilateurs.

C'est dommage que de pareilles taches défigurent un ouvrage où l'on défend avec zèle les bons principes; il seroit aussi à souhaiter qu'on en retranchât quelques dissertations ennuyeuses & prolixes sur des matières déjà traitées plus solidement & plus éloquemment par plusieurs écrivains; mais en général le reproche le plus grave & le plus essentiel qu'on ait à faire à M. *Sabatier* tombe sur le style qui est communément diffus, maniéré, rempli de jeux de mots & d'épigrammes puériles; en voici quelques exemples:

Depuis que le malheureux auteur des Trois siècles a osé parler de règles & de goût à des poëtes bisarres & volontaires, de clarté & de méthode à des prosateurs décousus & nébuleux, de force & de

chaleur à des écrivains froids & symmétriques, de bon-sens & de précision à des moralistes enthousiastes & confus, de justesse & de raison à des philosophes inconséquens & téméraires; dès lors notre siècle, ce siècle, graces à leurs prouesses, le plus ingénieux, le plus éclairé, le plus merveilleux, le plus heureux des siècles, s'est vu d'après leurs déclarations, méconnu dans ses richesses, calomnié dans ses lumières, outragé dans ses prodiges, troublé dans sa félicité, &c. J'ai choisi entre mille autres cette période boursoufflée, comme un exemple de ce galimathias, de cette abondance vicieuse de mots qui annonce la disette des idées, & qui défigure la plupart des articles de cet ouvrage. M. *Sabatier* y emploie sans choix & sans ménagement un certain jargon de littérature; il y accumule une multitude d'expressions vagues qui fatiguent sans laisser dans l'esprit aucune notion juste & précise. C'est le défaut le plus ordinaire de son style. Voici d'autres phrases remarquables par la recherche & l'affectation.

Un grand nombre d'esprits agréables semblent n'accumuler poésie sur poésie que pour offrir davantage à la poussière du tombeau.

Il eût dû ne pas se croire autorisé à dispenser des couronnes qui tombent presque toutes sur des talens médiocres, & souvent sur l'opposé des talens.

L'abbé de Caveirac *nous est aussi inconnu qu'à M.* Linguet, *mais nous nous flattons de connoître les devoirs de la justice & de la vérité, & c'est pour y satisfaire que nous nous empressons de confondre ceux qui n'ont connu ni l'une ni l'autre.*

Un esprit froid, une ame symétrique, &c. sont des titres assurés pour être l'anathême des muses épiques. (En parlant de *Thomas Corneille*) *Il est tant d'auteurs qui n'ont un nom que parce qu'ils n'ont pas de frère, qu'il y auroit de l'injustice à lui refuser la gloire qu'il mérite parce qu'il en a eu un plus célèbre que lui.*

Si cet auteur obtient jamais de la célébrité, ce sera par l'ennui mortel qu'inspirent ses écrits, & le moyen d'y parvenir seroit de trouver des lecteurs assez courageux pour les lire.

Il (le P. *Fabre*) *a bien pu prendre sur lui de continuer l'Histoire ecclésiastique de* Fleury, *mais peu de gens osent prendre sur eux de lire sa continuation.*

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT *sera toujours la plus agréable de ces sortes de bagatelles qui exercent tant de chercheurs d'esprits, qui n'ont encore trouvé que le verbiage.* (Ici M. *Sabatier* se trouve dans le même cas).

Il (l'abbé *Faydit*) *fit plusieurs épigrammes contre la mort, qui prouvoient que la mort avoit raison de débarrasser la société d'un mauvais plaisant.* (Quelques lecteurs à l'inspection de ce bon mot trembleront pour les jours de M. *Sabatier*).

L'éloquence de Démosthène *& celle de* Cicéron *pâlissent presque toujours sous son pinceau grammatical.* (de l'abbé *d'Olivet*).

Le génie de M. de la Croix *ne sort de sa gravité que pour lancer des pointes & des jeux de mots plus désastreux encore que son style ordinaire.*

Comment le vrai goût pourroit-il ne pas être soulevé par la fumée de tant d'encens?

Ces gentilleſſes, & une infinité d'autres, dont ce recueil eſt perpétuellement égayé, ces pointes, ces calembours, ces métaphores outrées, s'éloignent trop de la gravité & du ton ſévère d'un cenſeur aſſis ſur ſon tribunal pour juger les ſiècles ; il ſemble que lorſqu'on reproche aux auteurs leurs défauts, on devroit tâcher d'être irréprochable ſoi-même & de conformer ſon ſtyle aux règles du goût.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 11 août 1779.

POST-SCRIPTUM.

En terminant cet article je ne puis me diſpenſer de prier M. *Sabatier* de ne jamais parler de ce qui peut intéreſſer les autres, ſur-tout quand il n'eſt pas aſſez bien informé des faits.

Après l'éloge pompeux qu'il fait des talens de M. l'abbé *Groſier*, éloge auquel je ſouſcris & j'applaudis de bon cœur, M. *Sab*. . . . ajoute : » c'eſt

» ce qui fait regretter qu'il n'ait pas
» continué d'enrichir l'*Année littéraire*
» du fruit de son travail. Nous igno-
» rons les motifs qui l'en empêchent;
» mais nous savons que son zèle pour
» le maintien des bons principes l'a
» porté à solliciter la rédaction d'un
» autre journal littéraire ».

M. l'abbé *Sab* * * fait entendre ici que la retraite de M. l'abbé *Grosier* est le fruit de quelque désagrément, parce que *le zèle dont il est animé pour le maintien des bons principes* sembloit devoir l'attacher à un journal qui leur est consacré. Les liaisons que j'ai eues avec M. l'abbé *Grosier*, l'union qui règne toujours entre nous, ne permet pas à ma délicatesse de laisser subsister un bruit injurieux, que d'autres personnes d'ailleurs ont tâché d'accréditer, au nom même de M. *Grosier*, qui les désavoue. Il a quitté l'*Année littéraire*, uniquement parce qu'il a trouvé qu'il seroit plus avantageux & sur-tout plus honorable d'être à la tête d'un journal, que simple coopérateur de l'*Année littéraire*. Il ne falloit

pas être sorcier pour pressentir ce motif.

Ce n'est pas, au reste, l'article seul de M. l'abbé *Grosier* qui a été concerté & combiné d'une manière propre à troubler le succès de l'*Année littéraire*, c'est encore celui de M. *Geoffroy*.

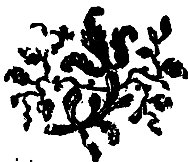
L'auteur des *Trois siècles* connoît parfaitement l'érudition vaste, l'étendue des connoissances en tout genre, le goût exquis de M. *Geoffroy*; il sait que cet excellent littérateur, également versé dans la connoissance des auteurs anciens & modernes, possède sur-tout au suprême degré l'art d'analyser & de juger les ouvrages dramatiques; cependant il se contente de dire que M. *Geoffroy fournit à l'Année littéraire quelques articles écrits avec autant de sagesse que de goût*; mais il se plaint amèrement que ces *articles sont en trop petit nombre*. Je remercie M. *Sab*** de la douleur qu'il veut bien témoigner & de la retraite de M. *Grosier* & de l'abandon où il croit que me laisse M. *Geoffroy*. Mais si l'Aristarque

eût voulu me consulter avant de rédiger cet article, comme cela paroissoit naturel, je lui aurois appris, ou plutôt je l'aurois engagé à dire, ce qu'il sait très-bien, que lors même que M. *Grosier* travailloit à l'*Année littéraire*, M. *Geoffroy* en faisoit déjà la partie la plus considérable, qu'il fournissoit dès-lors une infinité d'articles * qui n'ont pas peu contribué à augmenter la réputation, d'ailleurs méritée, de M. *Grosier*; je lui eusse appris que depuis la retraite de ce dernier, M. *Geoffroy*, ayant redoublé de zèle & d'activité, nous a consolés de la perte que M. *Sabatier* déplore si amèrement, & dont je pense que le public s'est à peine apperçu; enfin je lui eusse appris que cet habile critique, qui ne laisseroit rien à desirer

* Tels que l'extrait des ouvrages de M. l'abbé *de Condillac*, N° 2, année 1776; le discours préliminaire, N° 1, année 1777, les extraits des traductions de l'Iliade par MM. *le Brun* & *Bitaubé*; les extraits des Sermons du père *de Neuville*; tous les extraits de tragédies, qui ont toujours été applaudis, & une foule d'autres.

à M. *Sabatier* lui-même, s'il travailloit davantage, fournit actuellement à peu près * un article pour chaque Numéro, tâche très-pénible, & que peut seul remplir un homme doué d'une facilité aussi prodigieuse que celle qu'a reçue M. *Geoffroy* de la nature. Malgré la violence que j'ai voulu faire à la modestie de M. *Geoffroy* il ne m'a jamais laissé la liberté de le nommer, mais il ne m'est plus permis de dissimuler les droits qu'il a sur ma reconnoissance, puisqu'on veut les lui enlever.

* Malgré les distractions que lui cause l'emploi de Professeur d'éloquence qu'il remplit au collège de Navarre avec autant de succès que de zèle.



LETTRE IX.

Contes Orientaux, ou *les récits du sage* Caleb, *voyageur Persan*, *par Mademoiselle* M***, *seconde édition. A Paris*, *chez* Merigot *le jeune*, *libraire*, *quai des Augustins*, *au coin de la rue Pavée*, *in-12 de 190 pages*.

L'AUTEUR de ces contes nous avertit, Monsieur, dans une courte préface, qu'il les avoit rédigés pour satisfaire, non pas les mouvemens d'un amour propre aveugle, mais le besoin d'une ame qui ne se repaît que des préceptes & des exemples *de bonté*, *de bienfaisance*, *d'indulgence pour les erreurs & les foiblesses communes à tous les hommes*. Aussi ne songeoit-il pas à rechercher le grand jour de l'impression ; mais à la suite des productions viennent les confidences ; l'auteur, suivant l'usage, fut indiscret avec l'amitié, & l'amitié, suivant l'usage, a répété bien haut ce qu'on lui avoit dit tout bas & à l'oreille. Mais

le public a-t-il beaucoup gagné à tout ce bavardage d'*auteur* & d'*amis*? Vous allez en juger.

Le but moral de l'un de ces contes, intitulé, *la femme bien corrigée*, eſt de réprimer cette légereté, cette précipitation qui nous porte à condamner nos ſemblables; & pour parvenir à cette fin, l'auteur propoſe pluſieurs exemples de perſonnes injuſtement ſoupçonnées, quoique toutes les apparences dépoſaſſent contre les accuſés.

Aladabak, vieux & riche voluptueux, avoit acheté à très-haut prix *Zirzile* la plus belle des filles Georgiennes. Mais tout ſon or, ſes préſens, ſes froides careſſes ne purent toucher le cœur de la belle captive. *Aladabak* la ſurprit un jour baignée de larmes. Il ne pouvoit concevoir le ſujet de ſa douleur, & il faut avouer qu'il n'étoit pas facile à deviner. *Zirzile* lui apprit qu'elle avoit vu paſſer ſous les murs du ſerrail un grand nombre d'eſclaves qu'on menoit au marché, que parmi ces eſclaves elle en avoit diſtingué une de la plus grande beauté, qu'elle ſouhai-

toit passionnément avoir au nombre de ses suivantes ; c'étoit la cause de cette profonde douleur. *Aladabak* court aussitôt au marché, reconnoît l'esclave que lui avoit désignée *Zirzile*, l'achete, & retourne bien vîte l'offrir à son insensible, qui cependant paye ce présent d'un sourire.

Mirrha (c'étoit le nom de l'esclave) jouissoit de toute la confiance de sa prétendue maîtresse, vivoit avec elle dans la plus grande intimité. Les autres femmes attachées au service de *Zirzile*, jalouses de cette préférence, voulurent en connoître la cause. Elles épioient en toute occasion les entretiens si fréquens, si mystérieux, si long-temps prolongés, qu'avoient ensemble la maîtresse & l'esclave favorite. Enfin une d'elles entendit des propos qui lui firent juger que *Mirrha* avoit d'autres attraits que ceux d'une femme, & que *Zirzile* étoit sensible. Elle accourt, pleine de joie, raconter au jaloux *Aladabak* ce qu'elle venoit d'entendre. Il se cache pour s'assurer par lui-même de la vérité de ce qu'il vient d'apprendre ; il écoute, & voici

ce que disoit *Zirzile* à la prétendue *Mirrha.* » Cher *Mézerou !* je ne vis que » depuis que vous partagez ma cap» tivité ! Quel dieu favorable vous » amène près de moi ? . . . Jouissons » de l'erreur d'*Aladabak* : hélas ! ce » cœur qu'il n'a pu toucher ». . . . . « Il saura le percer, s'écrie *Aladabak* » furieux, meurs, perfide ». Il lui enfonce un poignard dans le sein, & *Zirzile* expire dans les bras de *Mézerou.*

Cette funeste aventure fit le sujet de tous les entretiens de *Bagdad.* Il ne se trouva qu'un petit nombre d'âmes sensibles qui prirent la défense de *Zirzile*, & la jugerent innocente. L'auteur, qui apparemment connoît bien son sèxe, remarque que dans ce nombre on ne compta pas une seule femme.

Azord, que ses emplois retenoient comme captif dans le palais du sultan, vint cependant un jour se délasser des ennuis de la servitude, à la campagne solitaire qu'habitoit *Caleb* son ami, livré tout entier aux douceurs de l'amour qu'il goûtoit dans le commerce de *Fatmé*, femme charmante qu'il

avoit épousée depuis trois mois. *Azord* leur raconta la nouvelle du jour, & laissa entrevoir qu'il ne croyoit pas à l'innocence de *Zirzile*. Le bon *Caleb* en fut affligé; mais regardant son épouse, il lit sur son visage qu'elle partage les sentimens d'*Azord*. Alors, dit-il lui-même, *je m'animai, je me sentis transporté; l'air que je respirois brûloit ma poitrine*. Quelle vive sensibilité! & aussitôt il se met à faire un long sermon à *Fatmé* & *Azord*, par lequel il s'efforce de leur prouver qu'en pareille occasion il ne faudroit pas même en croire des sens trop souvent trompeurs; maxime qui plaira fort à la foiblesse du beau sèxe, mais qui ne fera pas fortune parmi les maris.

Cependant le savant *Caleb* prouve par des argumens sans réplique qu'il ne faut pas même s'en rapporter au témoignage de ses propres yeux. » Ne » croyez-vous pas, dit-il, que pendant » la nuit, le soleil est plongé dans » l'onde & couché aux yeux de tous » les hommes? Cependant c'est l'effet » d'une apparence trompeuse..... » Cette terre qui vous semble immo- » bile sous vos pieds, roule cependant

» autour du soleil d'un mouvement » continuel & rapide.... Vous, moi, » tous les hommes emportés à chaque » moment dans de nouveaux espaces, » nous décrivons un cercle éternel dont » le soleil occupe le centre, ainsi, » toujours au même point du ciel, il » n'en parcourt point l'étendue comme » vos yeux vous le persuadent ; il » ne se leve ni ne se couche comme » vous l'avez entendu dire tant de » fois, &c. ». Donc il faudra bien se garder de croire le rapport de ces sens infidèles, lors même que vous verrez le crime d'une épouse. Quelle puissante & vigoureuse dialectique ! Le profond *Caleb* se plaint qu'outre ce bel argument *il dit encore à Fatmé beaucoup de choses pour détruire sa coupable prévention*, & que cependant, pour la première fois, il ne put la persuader. En vérité, cela est étonnant, & si les autres démonstrations de *Caleb*, qu'on a la cruauté de nous dérober, étoient toutes de la même force que celle qu'on vient de lire, il faut avouer que *Fatmé* avoit les yeux fascinés.

Le bon *Caleb* éprouve un saisisse-

ment inconnu. *Le sang de l'infortunée Zirzile couloit sous ses yeux & presque* SOUS SON CŒUR. Mais c'est l'aveugle obstination de sa femme qui le plonge dans le plus grand abattement ; il ne trouve de repos ni le jour ni la nuit, il ne peut résister au chagrin qui l'accable, & n'y voit d'autre remède que d'aller en diligence s'informer auprès d'*Aladabak* de la vérité des faits. En vain lui a-t-on dit que le jaloux homicide garde le plus profond silence sur cet esclave qu'il a fait disparoître, que ses meilleurs amis n'ont pu pénétrer son secret ; *Caleb* est bien sûr qu'*Aladabak* n'aura rien de caché pour lui ; & il se met en marche.

Il vous paroît peut-être naturel que *Caleb* emmene avec lui sa chère compagne ; l'amour violent dont il est épris doit lui rendre trop douloureuse cette séparation, & d'ailleurs, pour mieux triompher de son incrédulité, il falloit la rendre elle-même témoin de la vérité des faits ; mais il est nécessaire qu'elle reste pour le dénouement des faits extraordinaires qui doivent suivre, & d'ailleurs le sage

Caleb ne sauroit aimer son épouse tant qu'il la voit soupçonner l'innocence de *Zirzile*. Le voilà donc seul avec *Azord* sur la route de *Bagdad*.

Ce bon humain qui a la simplicité de s'affliger, de se désoler, parce qu'on a conçu quelques soupçons, faux peut-être, mais certainement fondés, * contre l'innocence d'une esclave étrangère qui n'est plus, le voilà lui-même, dès qu'il a quitté *Fatmé*, qui se livre aux soupçons les plus injustes contre une épouse vertueuse, & aux transports de la plus folle, comme de la plus sombre jalousie.

Pendant qu'il cherchoit à persuader *Azord* & *Fatmé* qu'il ne faut pas croire le crime, même quand on le voit, par l'exemple de la terre qui tourne quoiqu'elle semble immobile, & du soleil qui est au contraire immobile, quoiqu'il semble tourner, son épouse

* En effet, quoi de plus raisonnable que ce que lui disoit *Fatmé* pour excuser son incrédulité? » Je ne puis cesser de croire qu'un homme » déguisé dans un serrail soit l'amant favorisé » de la femme qui l'y a introduit ».

&

& son ami ne purent s'empêcher de sourire à ce docte argument, ils se regardèrent étonnés, il prend ces mouvemens pour un signe qu'ils se font les doux yeux. *J'ai saisi*, dit-il, *entre elle & mon ami des regards d'intelligence, dieu! que je souffrois!* Le matin de son départ sa femme, contre son ordinaire, étoit sortie pour prendre le frais dans le jardin, *Azord* y étoit aussi; c'est surement, dit-il, un rendez-vous mystérieux qu'ils se sont donnés. Un ami d'*Azord* qui l'avoit accompagné étoit parti sans prendre congé de *Caleb*; en vain *Azord* lui dit que des affaires pressantes ont forcé son ami de partir avant le jour. *Ces paroles ont l'air de la dissimulation*, & le voilà aussi jaloux de l'ami d'*Azord* qu'il soupçonne apparemment caché pour lui jouer quelque mauvais tour après son départ. Sa femme docile, suivant l'usage des Orientaux, aux volontés de son maître ne s'est point opposée à son départ, n'a pas témoigné desirer de le suivre, preuve certaine, dit-il, qu'elle vouloit pro-

fiter de son absence. Voilà les graves raisons qui motivent la jalousie de cet homme, qui ne veut pas que sur cette matière on se fie même au témoignage de ses propres yeux ! Voilà sur quels prétextes il soupçonne la fidélité d'une femme vertueuse dont il n'y a qu'un moment il se croyoit adoré ; lui qui meurt de chagrin parce qu'on a soupçonné la sagesse d'une esclave inconnue qui détestoit son maître, & qui avoit eu l'imprudence d'introduire dans le serrail un jeune homme déguisé en femme ! Tandis qu'il se fait, pour ainsi dire, le champion de cette esclave, *qu'il court par monts & par vaux* pour acquérir les preuves de son innocence, il outrage cruellement par les soupçons les plus injustes la vertu d'une épouse sage qui ne vit que pour lui.

L'ame agitée de ces cruelles pensées, *Caleb* s'avance vers *Bagdad*, mais sans savoir où il va ; son ami lui parle & il ne l'entend pas. Cependant il arrive ; il se transporte sur le champ chez *Aladabak*. Dès la seconde visite il en

arrache le secret que le jaloux homicide cachoit à tout le monde. Ce *Mézerou*, esclave favori de *Zirzile*, c'étoit son frère, qui n'avoit pu quitter sa sœur, l'avoit suivi à *Bagdad*, venoit au pied des murs du serrail s'entretenir secrettement avec *Zirzile*, laquelle l'engagea à se livrer à un marchand d'esclaves, après s'être déguisé en femme, au risque de le perdre si un autre qu'*Andabak* l'achetoit, & si celui-ci peu sensible aux larmes ridicules de *Zirzile*, refusoit d'écouter un pareil caprice.

Cette découverte, qui devoit satisfaire *Caleb*, le plongea au contraire dans le plus grand abattement » *Je » frémis*, dit-il, (eh pourquoi ?) ô » femmes ! une coupable légereté pré» sidera-t-elle toujours à vos juge» mens ? Je les haïssois toutes, je » haïssois *Fatmé* » ! En vérité, voilà une haine bien gratuite !

Mais voici quelque chose de plus fort. *Caleb* court chez *Azord* pour lui faire part de ce qu'il vient d'apprendre. Mais *Azord* est absent depuis deux

[illegible]

[illegible] fait [illegible] de- [illegible] allé [illegible] pendant [illegible] Voilà le [illegible] dans une [illegible]

[illegible] affaires [illegible] Commerce [illegible] éclairci [illegible] Messieurs; [illegible] retourner en [illegible] aussi [illegible] & de [illegible] s'ils étoient [illegible] aussi

trop ſimpl

autre bien

matique

de *Fatmé*

» Vous

» déſorma

» on me

» *Fatmé* ne

» écris ; re

» ſon app

» celui qu

» ſongez

» tous de

» matin »

Caleb n

Dorzabeck

ſur ce bill

jalouſe de

fille qu'ell

qu'il lui

de trompe

d'être obé

il s'applau

& *il va*

ſon ſein éc

ſoir. (*verſ*

la plaiſant

jours, & aucun de ses gens ne sait ce qu'il est devenu. *Azord* absent depuis deux jours! *Azord* qui n'a point d'affaires! *Azord* obligé de paroître chaque jour chez le calife! il part secrettement! il est parti seul! ah! il n'y a pas de doute qu'il ne soit allé à la maison de *Caleb* visiter pendant son absence la belle *Fatmé* Voilà le dénouement de ces œuillades si tendres, de *ces regards d'intelligence que* Caleb *avoit surpris entre* Fatmé & *Azord*. N'oubliez jamais que c'est cet homme ennemi *de la coupable légèreté qui préside au jugement des femmes* qui forme ces soupçons. Il entre dans une fureur épouvantable; il ne se connoît plus.

Il avoit terminé toutes ses affaires à Bagdad il avoit fait la conquête du secret d'*Aladabak*; il avoit éclairci le mystère qui concernoit *Mézerou*; il étoit tout simple de retourner en diligence chez lui pour éclaircir aussi le mystère des amours d'*Azord* & de *Fatmé*, & les surprendre s'ils étoient ensemble. Mais cet expédient est aussi

trop simple, & l'auteur s'avise d'un autre bien plus beau, bien plus dramatique ; *Caleb* écrit à *Dorzabeth* mère de *Fatmé*, le billet suivant.

» Vous n'avez pas assez veillé ; mais » désormais toute garde est inutile ; » on me trahit ! écoutez-moi. Que » *Fatmé* ne sache rien de ce que je vous » écris ; rendez-vous à minuit dans » son appartement ; saisissez-vous de » celui que vous trouverez avec elle ; » songez que vous me répondrez de » tous deux ; j'arriverai de grand » matin ».

Caleb ne doute pas que la discrette *Dorzabeth* ne garde un profond silence sur ce billet ; qu'elle ne serve la rage jalouse de son gendre contre sa propre fille qu'elle aime éperduement, quoiqu'il lui fût si facile de la sauver & de tromper *Caleb*. Mais il est bien sûr d'être obéi ; & dans cette espérance il s'applaudit de ce charmant billet, & *il va dans ses jardins verser dans son sein échauffé l'air pur & rafraîchi du soir.* (*verser de l'air dans son sein !* oh ! la plaisante expression !).

A peine *Caleb* avoit-il commencé de *verser dans son sein* l'air pur du soir, qu'un esclave lui vient apporter une lettre d'*Azord* qui lui apprend que depuis deux jours il a été arrêté prisonnier dans le palais. Plusieurs de ses amis intimes tramoient une conspiration contre le sultan. *Azord* assistoit complaisamment à toutes leurs assemblées ; mais c'étoit pour mieux connoître tous leurs horribles secrets & en prévenir les terribles suites. Cependant ce généreux défenseur du prince avoit la rare discrétion de ne lui rien apprendre de ce qui se tramoit, tandis que par une imprudence bien inconséquente, il écrivoit tout à *Caleb*, qui, de son côté, fut d'une discrétion exemplaire.

L'auteur qui fait agir tous ses personnages de la manière la plus bisarre & la plus extravagante, afin que la prudence humaine soit toujours trompée, s'écrie : nouvelle preuve de la circonspection qu'on doit mettre dans ses jugemens ! en effet, qui n'auroit cru que le fidèle *Azord* étoit coupable?

Caleb, d'un côté, s'applaudit d'avoir entre les mains de quoi justifier son ami aux yeux du sultan; mais de l'autre, il est désespéré des injustes soupçons qu'il a formés si légérement contre *Fatmé*, & sur-tout du billet imprudent qu'il a écrit à *Dorzabeth*. Que va-t-il faire? voler à sa maison de campagne, car il en est temps encore, pour arracher le fatal billet avant qu'il soit mis à exécution, & conjurer *Dorzabeth* de garder ce cruel secret, & de ne jamais faire connoître à *Fatmé* les injustes & absurdes soupçons auxquels il s'est livré. Voilà, je pense, ce qu'auroit fait tout homme sensé. Mais *Caleb* qui ne fait rien comme les autres va vous donner la scène la plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer.

Caleb avoit rencontré à *Bagdad* sa sœur; il l'engage à se déguiser en homme, & à s'aller glisser avant minuit dans le lit de *Fatmé*; *Zamine*, la complaisante *Zamine* se prête, quoiqu'avec un peu de peine, à ce rôle singulier. Elle se glisse, comme un

ſylphe, dans la maiſon, dans l'appartement, dans le lit même de *Fatmé* ſans être apperçue de perſonne. A minuit, *Dorzabeth*, fidèle aux ordres du jaloux, entre avec un eſclave dans l'appartement de *Fatmé*, qui, telle qu'une ſage nonette, avoit laiſſé *ſa clef à la porte ;* au premier bruit un homme ſort du lit de *Fatmé*, prend ſa robe de chambre, cherche à s'enfuir ; mais l'eſclave le ſaiſit d'un bras vigoureux, l'enchaîne, l'empriſonne. *Zamine* ne fait aucune réſiſtance ; ſi elle en eût fait, l'eſclave eût pu ſe porter à des violences fâcheuſes, mais ſurement le prudent *Caleb* avoit prévu ce danger, & pour l'éviter avoit conſeillé à ſa ſœur de ſe laiſſer enchaîner comme un mouton.

A peine cette expédition étoit-elle faite, que *Caleb* qui avoit attendu que toutes ces farces fuſſent jouées, arrive enfin pour le dénouement. Il ſe jette aux genoux de *Dorzabeth*, lui demande pardon des injuſtes ſoupçons qu'il a conçus contre ſa fille ; *Dorzabeth* confuſe le prie au contraire de pardon-

ner à sa femme une faute qui va la conduire au tombeau, car malgré son innocence, elle se meurt de douleur & de honte. *Caleb* persiste à s'humilier, à se lamenter, il proteste qu'il est sûr de l'innocence de sa femme; *Dorzabeth croit qu'il est dans le délire*, avoue le crime de sa fille, mais conjure *Caleb* de lui pardonner. On entre dans l'appartement de *Fatmé*, qui ne revient qu'avec beaucoup de peine de l'évanouissement, semblable à l'état de mort, où cette affreuse scène l'avoit jettée. Le premier soin qui occupe le tendre mari, c'est de conter à sa femme désolée & presque mourante toute l'histoire de *Zirzile* & de *Mézerou*, de lui faire une bonne leçon, & de lui apprendre à ne plus juger si témérairement. Ce n'est qu'après cette leçon salutaire qu'il rassure *Fatmé*; il fait venir le prétendu prisonnier, lui arrache le turban qu'il avoit pris pour se déguiser; apprend à *Fatmé* que ce prétendu galant qui s'étoit glissé si adroitement dans son lit, c'est *Zamine* dont il lui avoit si souvent parlé, &

pour prix de cette douce galanterie, demande à *Fatmé* qu'elle aime *Zamine* comme sa sœur. *Fatmé*, la bonne *Fatmé* n'est pas capable de ressentiment ; elle embrasse *Zamine* ; s'estimant trop heureuse d'avoir reçu une instruction si salutaire au prix de quelques heures de frayeur & d'évanouissement. Elle se montre très-reconnoissante envers ce tendre mari qui non content d'avoir outragé par les soupçons les plus cruels & les plus injustes *la plus sage & la plus modeste des femmes*, se fait un jeu de la conduire aux portes du tombeau, en lui causant une frayeur mortelle, afin de la rendre aussi *la plus réservée & la plus indulgente des femmes*, & de l'empêcher de soupçonner à l'avenir des esclaves qui auroient introduit dans le serrail des hommes déguisés, crime affreux, mais unique dont elle s'étoit rendue coupable. Et voilà ce que l'auteur appelle *la femme bien corrigée*. Puisse-t-il aussi être lui-même *bien corrigé* de la manie de publier ses *rêveries*, par la simple exposition que je viens de faire de

quelques-unes des absurdités qui sont accumulées dans ce conte, le plus bisarre, le plus extravagant que j'aie jamais lu !

Je vous ai dit, Monsieur, avec ma franchise ordinaire, & peut-être avec une force qui sera blâmée de quelques personnes, ce qu'il falloit penser de cet ouvrage, malgré l'indulgence que sembloit réclamer le sèxe de l'auteur, & que je n'eusse pas manqué de témoigner, si je ne savois que le génie d'un célèbre académicien François a eu beaucoup de part, sinon dans la composition, du moins dans la correction de ces contes où il ne falloit qu'un trait de plume du commencement à la fin.

C'est là cependant l'ouvrage que vous avez vu louer avec une emphase ridicule par son excès, dans le journal de Paris, (25 juin N° 176) Il est vrai que ce n'est pas l'homme de goût chargé de rédiger ordinairement les notices de ce journal, qui fut coupable de ces éloges imposteurs; c'est le teinturier de Mademoiselle

*M**** qui a trouvé prudent de careſſer lui-même ſon propre ouvrage, de prévenir le jugement & d'enchaîner la langue d'un cenſeur éclairé.

Il eſt bon qu'on ſache que nos *prôneurs* philoſophes ont eu l'adreſſe de ſe ménager le privilège d'adreſſer au journal de Paris, ou par eux-mêmes, ou par la plume officieuſe de leurs amis, des louanges emphâtiques de leurs productions. Ainſi, par exemple, M. *d'A**** s'extaſie ſur la beauté des éloges de M. le *M. D. C****, & l'ame ſenſible & reconnoiſſante de M. le *M. D. C**** s'extaſie à ſon tour ſur la beauté des éloges ſatiriques de M. *d'A****, & les directeurs du journal de Paris, voituriers diſcrets & complaiſans colportent ſur leur petite brouette cet encens de contrebande dont ſe gratifient mutuellement, avec une libéralité vraiment exemplaire, nos grands hommes du jour.

Pour moi, Monſieur, ce n'eſt point ſur ma parole que je veux être cru. J'ai toujours ſoin d'apporter la preuve de ce que j'avance. Je n'ai pas daigné

faire de réflexions pour prouver la bisarrerie des idées, des récits, des faits dont est tissu ce conte, il a suffi de les exposer. Mon impartialité cependant exige que je vous prévienne que l'autre conte de ce recueil, dont je me propose de vous parler une autre fois, est beaucoup moins mauvais, & que le style de tous les deux est, en général, facile, élégant, & plein d'harmonie.

Je suis, &c.

Paris, ce 16 août 1779.



LETTRE X.

Lettre à M. Fréron *au sujet d'un article de sa critique sur les Observations* soi-disant *nouvelles, concernant l'Angleterre.*

DANS la critique également solide & agréable que vous avez faite, Monsieur, des *Nouvelles observations sur l'Angleterre*, vous plaisantez avec raison M. *Coyer* sur le petit accès d'indignation dont il est saisi quand il réfléchit sur la bisarrerie des François qui ont francisé les noms des villes Angloises, qui ont travesti cruellement le nom de *London* en celui de *Londres*, *Dover* en *Douvre*, *Canterbury* en *Cantorbery*, &c.

Vous auriez pu remarquer que c'est une licence que prennent & se permettent réciproquement toutes les nations, & que les Anglois eux-mêmes sont encore plus coupables que nous de ce crime affreux que l'observa-

teur nous reproche avec tant d'amertume. Mais apparemment vous avez cru qu'il ne falloit pas vous appésantir sur une pareille puérilité, & que le ridicule étoit le seul moyen de répondre à des observations aussi niaises. Il me paroit néanmoins important de faire connoître au public que ces demi-littérateurs François qui veulent s'établir juges entre nous & nos rivaux, ne connoissent pas même la langue Angloise. Comment, par exemple, M. l'abbé *Coy*....., qui s'affiche pour un profond observateur, qui veut faire croire qu'il est très-versé dans la littérature Angloise, a-t-il pu dire que nous *francisons* les noms des villes Angloises. Non, Monsieur, nous ne les *francisons* point; on se contente simplement de les écrire parmi nous, tels que les Anglois les prononcent; & comme les mêmes sons ont chez eux & chez nous des signes différens, il n'est point étonnant que nous n'écrivions pas comme eux les noms de leurs villes. Par exemple, dans *Dover*, le

son de l'*o* est un son mitoyen entre l'*o* & l'*ou*; dans les finales en *er*, l'*é* se prononce après l'*r*; ainsi le mot qui s'écrit en Anglois *Dover*, fait à la prononciation *Douvre*: dans *Canterbury*, ce n'est point un *é* françois que les Anglois prononcent, mais un *o*, & le son qu'ils représentent par un *u* est réellement un *é* bref. *Canterbury* est donc prononcé par un Anglois comme *Cantorbery*. Dans *London*, le son de la finale *don* est sourd & presque nul à la prononciation, & répond à peu près à la finale du mot que nous écrivons & prononçons *Londres*. Nous écrivons donc bien les mots Anglois & nous ne les dénaturons pas; les Anglois néanmoins n'ont pas tort de les écrire différemment, puisqu'ils ont attaché aux signes alphabétiques une valeur différente de la nôtre. Ce qui a induit M. l'abbé *Coyer* en erreur, c'est qu'il a cru que l'ortagraphe Angloise avoit avec leur prononciation le même rapport que la nôtre. C'est une erreur. Les voyelles Angloises ne répondent aucunement aux

nôtres, & s'il est quelqu'analogie dans nos alphabets, ce n'est qu'entre les consonnes, dont la valeur est la même & immuable dans toutes les langues, comme l'a prouvé M. *le Court de Gebelin*.

Un avis utile à donner à nos littérateurs, c'est de s'instruire de la prononciation Angloise, avant de juger si lestement leur langue & leurs auteurs; on ne verroit pas alors le détracteur de *Shakespear* prononcer intrépidement le lord *Sandovick*, sir *Jen Kinson*, au lieu de lord *Sandovitch*, ser *Jenn Kinnsonn*, *Keppl* & non *Keppel*. Le public peut ignorer ces différences; mais il est impardonnable à des docteurs encyclopédiques de défigurer *si cruellement* la langue de leurs voisins.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre &c.

DE WAR.....

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Manuel bibliographique des amateurs, ou *Collection générale de tous les objets relatifs aux lettres, aux sciences & aux arts, qui se vendent publiquement dans Paris sur des catalogues imprimés ; tels que livres, tableaux, dessins, gravures, sculptures, curiosités naturelles, médailles, instrumens de mathématique, d'astronomie, de physique & autres effets curieux, rares ou précieux ; avec les prix des ventes exactement recueillis ; des notes instructives plus ou moins détaillées, qui feront connoître la valeur intrinseque & extrinseque des différens objets dont on fera mention ; une concordance des prix anciens & modernes ; une table des auteurs, peintres, sculpteurs, graveurs ; l'état de tous les livres nouveaux, estampes, découvertes & inventions qui paroîtront chaque année, &c. &c. &c.*

Cet ouvrage périodique qui manquoit à notre littérature devenue si multipliée, mettra la plus grande clarté dans les prix de livres & des

autres objets qu'il fera connoître. Il formera tous les ans sept vol. in-8° brochés, du prix de 18 liv. pour Paris, & de 21 liv. pour la province, franc de port, pour les abonnés; & de 28 liv. pour les non abonnés pris à Paris.

Le Bureau d'abonnement est *à Paris, rue du Cimetiere Saint-André, vis-à-vis l'Hôtel d'Artois.*

On s'y abonne tous les jours pour l'année entière.

N. B. Comme les personnes qui habitent en province ignorent souvent les ventes qui se font à Paris & sont privées par là de l'avantage qui en résulte, l'éditeur du Manuel offre d'en avertir par des circulaires ceux qui le desireront, & de leur marquer en quoi elles consistent principalement. Il n'exige rien pour ce soin; mais dans tous les cas, il prie d'affranchir les paquets, les lettres & l'argent qu'on lui fera passer, sans quoi le tout resteroit à la Poste. On est prié aussi d'affranchir les avis & annonces des nouveautés qu'on vou-

droit faire insérer dans le Manuel, destiné à réunir tout ce qui a rapport aux lettres, aux sciences & aux arts.

Traité des maladies & des opérations réellement chirurgicales de la bouche & des parties qui y correspondent, suivi de notes, d'observations & de consultations intéressantes, tant anciennes que modernes, par M. Jourdain, *chirurgien-dentiste, reçu au college de Chirurgie; avec cette épigraphe:*

Usus, ætas tempus aliquid apporat novi,
Ut quæ te modò scire credas, nescius.

2 vol. in-8° avec fig. A Paris, chez Valleyre *l'aîné, imprimeur & libraire, rue de la Vieille bouderie.*

L'art du dentiste abandonné autrefois au charlatanisme & à l'empirisme est devenu depuis plusieurs années une branche réelle de chirurgie qu'on s'est appliqué à perfectionner. Les connoissances préliminaires de cet art de guérir ont d'abord été exposées avec succès par quelques personnes qui s'y sont livrées. C'est de là que

sont nés les différens traités qui ont pour objet l'extraction des dents, leur arrangement en général & la façon d'en poser & substituer d'autres. Mais quelqu'intéressans que soient ces différens traités, il est aisé de s'appercevoir qu'ils renferment des connoissances trop superficielles pour former le vrai chirurgien dentiste, ou l'homme capable de remédier aux différentes maladies réellement chirurgicales qui peuvent arriver à l'une & à l'autre machoire, & aux parties qui y correspondent; soit que ces maladies dépendent des dents même, soit qu'elles aient pour principes d'autres vices particuliers.

M. *Jourdain* s'étant d'abord appliqué à toute la chirurgie en général, & en ayant puisé les principes dans l'hôpital le plus célèbre de cette capitale & sous les meilleurs maîtres, s'est fixé à la branche de cet art qui a pour objet la bouche en général, & l'a envisagée sous un point de vue bien différent que ses confrères ne l'avoient fait avant lui. Les différens mémoires

qu'il a donnés dans les tomes 14, 21, 27, 32 & 37 du journal de médecine en sont une preuve. Mais comme M. *Jourdain* le dit lui-même, ces mémoires n'étoient que l'esquisse d'un plan qu'il se proposoit de lever plus en grand & qu'il vient d'effectuer dans l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui.

Pour mettre plus d'ordre dans son travail, M. *Jourdain* a divisé son ouvrage en deux volumes, quoique son projet fût d'abord de n'en faire qu'un, comme il le dit dans sa préface ; & ce n'a été que d'après l'avis des personnes les plus instruites, tant en médecine qu'en chirurgie, qu'il s'est décidé à changer son ordre de distribution. Le premier volume a pour objet les caries, les fistules, les abcès, les fongus, les carcinomes, &c. tant des parties osseuses que des parties charnues de la machoire supérieure & des parties qui y ont du rapport ; telles que le palais, son voile, la luette, les amygdales, &c. L'auteur a suivi le même ordre dans le second volume

qui a pour objet les maladies du cercle maxillaire inférieur & celles de la langue, des gencives, des joues, &c. M. *Jourdain* donne sur chaque maladie des détails intéressans, d'après lesquels il propose les moyens les plus certains d'opérer, & qu'il confirme, tant par sa propre expérience, que par les observations des anciens & des modernes les plus célèbres. M. *Jourdain* s'est singulièrement appliqué à faire marcher d'un pas égal la théorie & la pratique, & à simplifier les opérations ou à les rendre plus sures, soit en corrigeant certains instrumens, ou en en imaginant d'autres dont l'expérience lui a confirmé l'avantage, & qu'il a fait graver avec soin dans son ouvrage, qui est d'autant plus intéressant qu'il manquoit à la chirurgie, & qu'il est écrit d'une façon qui le met à portée d'être lu avec fruit par tous ceux qui desirent s'instruire & avoir des connoissances réelles sur une branche de la chirurgie qu'on a peut-être trop négligée jusqu'à présent.

Livres nouveaux.

Histoire généalogique & économique des trois règnes de la nature, par M. Buchoz, *médecin botaniste & de quartier en survivance de* Monsieur, *ancien médecin de monseigneur le comte* d'Artois. *A Paris, chez* Didot *le jeune, libraire, quai des Augustins;* Durand, *libraire, rue Galande, 3 vol. in-8° de 200 pages chacun.*

L'Ami de la concorde, ou *Essai sur les motifs d'éviter les procès, & sur les moyens d'en tarir la source, par un avocat au parlement. A Paris, chez* Monory, *libraire de S. A. S. monseigneur le prince* de Condé, *rue & vis-à-vis l'ancienne comédie Françoise, 1 vol. in-12, de 100 pages, prix 1 liv. 4 s.*

Œuvres de Tacite, *traduite par le P.* Dotteville, *de l'Oratoire; 7 volumes in-12. A Paris, chez* Moutard, *imprimeur-libraire de la Reine.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Les Annales & l'histoire de Tacite, *traduites en François ; avec le latin à côté, par* J. H. Dotteville *de l'Oratoire ; on y a joint la vie d'*Agricola *& les mœurs des Germains, traduites par l'abbé* de la Bletterie, *ce qui forme une traduction complette de* Tacite, *7 vol. in-12 de 500 pages chacun. A Paris, chez* Moutard, *imprimeur-libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse* d'Artois, *rue des Mathurins, hôtel de Cluny.*

CET ouvrage, Monsieur, manquoit à notre langue & à notre littérature. Dans un siècle où l'on se pique sur-tout de penser, il étoit bien étrange qu'on n'eût point encore accordé les honneurs de la traduction au penseur le plus profond

de toute l'antiquité. Quelques morceaux paraphrasés par M. *de la Bletterie*, affoiblis & défigurés par M. *d'Alembert*, ne suffisoient pas pour donner aux gens du monde, la plupart étrangers à la littérature latine, une idée juste de *Tacite*. La difficulté de l'entreprise avoit peut-être rebuté les écrivains qui se dévouent au pénible métier de traducteur, quoique ce genre, plus que tous les autres, exige une patience à l'épreuve ; cependant quelque difficile qu'il soit de rendre l'énergique précision de *Tacite*, on peut assurer que les graces & les richesses de l'élocution poëtique répandues dans les ouvrages de *Virgile* & d'*Horace* offrent à l'interprête des obstacles bien plus grands, parce que les beautés de ces originaux admirables tiennent en grande partie au génie de la langue ; au lieu que les idées de *Tacite*, plus indépendantes des agrémens du style, se soutiennent par elles-mêmes, & ont une consistance dans tous les idiomes. En général les poëtes & les orateurs sont toujours plus difficiles à traduire que les historiens, & parmi

les historiens même, l'abondance, la douceur, la majesté de *Tite-Live*, donnent moins de prise au traducteur que la force, la profondeur & la fierté de *Tacite*.

Cet écrivain sublime est le seul qui se soit élevé par son génie au-dessus de la corruption de son siècle; peut-être faut-il en excepter *Juvénal* dont la poésie mâle & vigoureuse est cependant quelquefois défigurée par la déclamation & l'enflure. Sans choquer trop ouvertement le goût de ses contemporains, *Tacite* a su concilier avec la raison & la vérité les ornemens qui étoient alors en possession de plaire; à cette antique simplicité, dont on ne sentoit plus le mérite, il a substitué des beautés si frappantes & si neuves, qu'il s'est placé à côté des illustres écrivains du siècle d'*Auguste*, & peut être regardé à quelques égards comme le plus grand historien qui jamais ait existé.

Tous les peuples du monde ont été jaloux de conserver la mémoire de leurs grands hommes, & de transmettre à la postérité leur origine,

leurs progrès, leurs révolutions; mais l'art de peindre les événemens, d'amener & de lier les faits, de plaire & d'intéresser par le style & l'agrément des détails, cet art par lequel l'histoire appartient à l'éloquence n'a été connu que des peuples polis qui ont cultivé les lettres avec succès. Les archives informes des nations barbares sont ensevelies dans l'oubli, quoique précieuses sans doute par la vérité; les agréables mensonges d'*Hérodote* ont échappé à l'injure des temps & charment encore aujourd'hui ceux même qui savent le mieux combien on doit se défier de ses récits. Naïf, coulant, harmonieux, plein de douceur & de graces naturelles, il seroit le meilleur des historiens, si l'unique but de l'histoire étoit d'amuser. Il décrit avec soin les mœurs & les usages des peuples; aussi philosophe en cela que M. *de Voltaire*, il est beaucoup plus sage en ce qu'il ne prescrit point au lecteur le jugement qu'il doit porter.

Plus serré, plus énergique, & surtout plus exact, *Thucidide* instruit davantage; & s'il amuse moins, il

faut en accuser en partie la nature des objets qu'il traite : la discussion des intérêts politiques de la Grèce, & les opérations uniformes d'une guerre longue & opiniâtre, ne pouvoient pas attacher aussi agréablement que les événemens curieux & variés qu'*Hérodote* avoit recueillis de l'histoire des différentes nations de l'univers.

Philosophe aimable, conteur intéressant dans la *Cyropédie*, simple, élégant, mais peut-être trop nud dans la retraite des dix mille, & dans la continuation de l'histoire de *Thucidide*, *Xénophon* se distingue par ce goût sévère, cette précision attique si vantée des anciens, aujourd'hui si peu sentie de ceux à qui la langue Greeque n'est pas familière.

Ces trois historiens si différens entre eux, sont réunis par une qualité commune qui les caractérise, & qui dans cette partie de l'art, comme dans toutes les autres, constitue essentiellemeut le style grec ; c'est la simplicité & le naturel. Dans leurs ouvrages, aucun trait qui décèle l'envie de briller, l'écrivain se cache, on ne

voit que les faits, le lecteur s'instruit & s'amuse sans songer seulement aux talens de l'historien, & chacun se persuade qu'il est aisé de conter ainsi.

Les latins ne se sont point élevés à ce degré de perfection qui ne peut être apprécié que par les connoisseurs les plus fins & les plus délicats. Il est vrai que leur langue est moins douce, moins harmonieuse, moins susceptible de ces tours gracieux & piquans qui font le charme de l'éloquence grecque; peut-être ont-ils voulu suppléer à l'agrément du style par la force & la nouveauté des idées.

Salluste est plein de maximes & de portraits propres à faire briller la vigueur de son génie & l'énergie de son pinceau; en lisant les discours de *César*, de *Caton*, de *Marius*, on admire l'éloquence mâle & fière de l'historien qui les fait parler. *Thucidide* son modèle n'occupe le lecteur que des intérêts de la Grèce.

Poëte agréable & fécond dans les descriptions & dans les récits, orateur véhément & pathétique dans les harangues, *Tite-Live* partage l'attention

due aux événemens qu'il raconte ; *Hérodote* disparoît, on voit tout ce qu'il décrit, mais on ne le voit pas lui-même ; l'illusion du tableau fait oublier l'art du peintre.

La manière riche & ornée des latins sera toujours plus goûtée que la rigoureuse simplicité des Grecs. La plupart des lecteurs ont besoin qu'on les fasse penser, & qu'on les réveille par des traits ingénieux ; ils veulent que l'historien embellisse à leurs yeux des faits dont la seule exposition ne les frapperoit pas assez ; que par des réflexions fines & profondes, il exerce leur esprit, & fixe leur jugement incertain.

Entraîné par son caractère particulier vers le genre d'écrire de *Salluste*, *Tacite* paroît avoir pénétré encore plus avant que lui dans la connoissance du cœur humain. La différence qu'on trouve entre ces deux écrivains peut être attribuée en partie à la différence des temps où ils ont vécu. Dans un siècle de servitude, de dissimulation & de perfidie, *Tacite* a dû creuser dans les intentions secrettes des

hommes beaucoup plus que *Sallufte*, qui vivoit dans une république parmi des citoyens libres, que rien n'obligeoit à cacher leurs vices; les mœurs étoient déjà fort dépravées au temps de *Sallufte*, mais les Romains étoient encore bien loin de ce degré de corruption où ils parvinrent fous les empereurs; auffi l'indignation de *Sallufte* n'eft-elle point auffi vive ni auffi profonde que celle de *Tacite*; fon coloris n'eft pas fi noir & fi fombre, parce que les objets qu'il avoit à peindre n'étoient pas à beaucoup près fi odieux.

Toutes les qualités qui forment le grand hiftorien fe trouvent réunies dans *Tacite*. Parfaitement inftruit des événemens qu'il raconte, il eft auffi habile à les peindre qu'à les juger; perfonne n'a mieux connu les hommes, n'a démêlé plus fûrement les refforts fecrets des paffions, aucun écrivain n'a penfé d'une manière plus forte, ne s'eft exprimé avec plus de vigueur & de précifion. On lui reproche de l'humeur & de la mifantropie; mais les horreurs qu'il avoit fous les yeux le juftifient pleinement. Sa brieveté n'eft

obſcure que pour ceux dont la foible intelligence ne peut s'élever juſqu'à la hauteur de ſes idées. On remarque, il eſt vrai, quelques antithèſes, quelques ſubtilités, ſur-tout dans ſes harangues. L'hiſtorien a cru devoir donner à ſes acteurs le ton de leur ſiècle, c'eſt là qu'il fait voir comment un véritable génie peut ſans ſe dégrader accorder quelque choſe au goût dominant & même le rectifier. *Tacite* fait un uſage modéré des ornemens dont *Sénèque* abuſe. Le premier offre toujours à l'eſprit des penſées nouvelles, le ſecond tourne ſans ceſſe autour de la même idée ; les antithèſes de *Tacite* ont toujours une baſe ſolide, la ſubtilité de *Sénèque* ne s'exerce ſouvent que ſur des mots ; chez *Tacite* l'eſprit ne ſert qu'à orner le ſentiment & la raiſon, & chez *Sénèque* il en tient lieu.

Le premier & le plus eſſentiel des talens de l'hiſtorien conſiſte à jetter dans la narration un intérêt vif qui attache le lecteur & tienne juſqu'au bout ſon eſprit occupé ; cet interêt dépend de la manière de préſenter

les faits, du choix des circonstances; de la justesse & de la force des expressions, enfin de ce coloris brillant & vrai tout à la fois qui transforme pour nous le récit en tableau.

Tel est le charme continuel qu'on éprouve en lisant *Tacite*; dans la foule immense d'exemples que ses ouvrages me présentent, je choisis un fait assez extraordinaire pour fixer l'attention par lui-même, mais auquel l'art du narrateur ajoute encore un nouveau dégré d'intérêt, c'est le parricide de *Néron*. Redevable de l'empire aux intrigues & aux crimes d'*Agrippine*, ce monstre ne voyoit plus dans sa mère qu'un censeur fâcheux de ses plaisirs, un collegue incommode qui prétendoit partager avec lui l'autorité, un bienfaiteur exigeant, qui lui reprochoit sans cesse son ingratitude. Pour se délivrer du fardeau de la reconnoissance, il resolut la mort d'*Agrippine*; mais, toujours lâche dans ses forfaits, il eut recours à la ruse. *Anicet*, commandant de la flotte de Milène, construisit par son ordre un vaisseau dont une partie s'entr'ouvrant par art,

devoit précipiter *Agrippine* dans les flots. Tout étant prêt, il invite sa mère à souper dans sa maison de Baules située sur le bord de la mer, il l'accable de caresses, lui rend les plus grands honneurs, & lorsqu'elle veut s'en retourner, il la reconduit affectueusement jusqu'au vaisseau préparé pour sa perte.

» Les dieux, comme à dessein de » manifester le crime, rendirent la » nuit brillante & la mer calme. *Agrip-* » *pine n'étoit pas avancée en mer*; » deux personnes de sa cour, *Crepereius* » *Gallus* & *Acerronia*, l'accompa- » gnoient. Le premier debout vers le » gouvernail, l'autre appuyée sur les » pieds du lit de la princesse qui étoit » couchée. *Acerronia* rappelloit avec » joie le répentir de *Néron* & le réta- » blissement d'*Agrippine* dans son an- » cienne faveur, lorsqu'au signal » donné le plafond de la chambre sur- » chargé de beaucoup de plomb, s'é- » croule. *Crepereius* écrasé meurt sur » le champ, mais le dais du lit se » trouva par hasard assez solide pour » garantir *Agrippine* & *Acerronia*. Ce-

» pendant le vaisseau ne s'entrouvroit
» pas, & dans ce trouble universel
» les gens chargés d'exécuter le com-
» plot furent eux-mêmes dérangés par
» ceux qui l'ignoroient. Alors les ra-
» meurs conviennent d'appuyer tous
» d'un côté & de submerger ainsi le
» navire ; mais comme ils ne s'enten-
» dirent pas entr'eux assez prompte-
» ment, & que quelques-uns faisoient
» effort en sens contraire, il fut aisé
» de se mettre paisiblement à la nage.
» *Acerronia* ayant eu l'imprudence de
» crier qu'elle étoit *Agrippine*, &
» qu'on vînt au secours de la mère de
» l'empereur, fut tuée à coups de
» crocs, de rames & de tout ce qui
» se trouva sous la main. *Agrippine*
» qui gardoit le silence fut moins ap-
» perçue, & reçut néanmoins une
» blessure à l'épaule. Après qu'elle eut
» nagé quelque temps, des barques
» venues à sa rencontre la menèrent
» par le lac Lucrin à sa maison de cam-
» pagne. *Alors elle réfléchit* que c'est
» donc *en vue de cette catastrophe* qu'on
» l'a trompée par des lettres pleines
» de tendresse, & qu'on lui a cédé

» la place d'honneur. Son navire à » peine hors du rivage, *sans agitation des vents, sans choc contre des écueils*, s'est démonté par le haut » comme une machine éprouvée à » loisir sur terre; les circonstances de » la mort d'*Acerronia* & sa propre » blessure, lui démontrent que l'unique remède contre la perfidie est de » ne s'en pas appercevoir. Elle commande à l'affranchi *Agerinus* d'aller » dire à son fils que par la bonté des » dieux & la fortune du prince, elle » vient de se sauver d'un péril affreux; » qu'elle le supplie, malgré le trouble » que lui causera le danger de sa » mère, de ne point se hâter de venir, » que son état présent exige du repos ».

Cette traduction qui est exacte & même assez élégante, offre cependant quelques taches légères. Par exemple, *Agrippine n'étoit pas avancée en mer*; cette phrase est louche, & ne rend pas bien le texte latin, qui dit: *le vaisseau n'étoit pas fort avancé en mer. Alors elle réfléchit, illic reputans*; il falloit *là elle réfléchit. Agrippine* n'avoit pas attendu à réfléchir sur son

malheur qu'elle fût arrivée à sa maison de campagne ; mais ce fut *là* qu'elle en rapprocha plus à loisir les diverses circonstances. *En vue de cette catastrophe*, mauvaise périphrase pour rendre le mot latin *ideò* qu'il eût été plus naturel de traduire simplement *c'est donc pour cela* que, &c. *Sans agitation des vents, sans choc contre des écueils*, cette version est absolument contraire au génie de la langue françoise, il falloit *sans être agité par les vents ni fracassé par les écueils*. Poursuivons, Monsieur, cette narration intéressante.

» *Néron* se tenant assuré du succès » en attendoit la nouvelle lorsqu'on » lui annonce que sa mère blessée légèrement vient d'échapper, & que » *l'événement se réduit à ne laisser* aucun » doute sur l'auteur de l'attentat; il » s'écrie transporté d'effroi, *qu'elle va* » *revenir* ardente à se venger, armer » les esclaves, soulever les troupes, » ou lui reprocher devant le sénat & » le peuple son naufrage, sa blessure & » le meurtre de ses amis. Que lui op» posera-t-il, si *Burrhus* & *Sénèque*

» *qu'il avoit mandés aussi-tôt* n'ouvrent
» un expédient. *On ne sait s'ils avoient*
» *su* le complot, mais ils gardèrent
» long-temps le silence de peur de ha-
» sarder des remontrances inutiles;
» ou peut-être jugeoient-ils l'affaire
» tellement engagée qu'il falloit que
» *Néron* perît, si l'on ne prévenoit
» *Agrippine*. Enfin *Sénèque qui dans*
» *toute autre conjoncture se hâtoit d'opi-*
» *ner avant Burrhus*, le regarde & lui
» demande s'il faut ordonner aux
» soldats de tuer *Agrippine*. *Burrhus*
» répond que les prétoriens sont dé-
» voués à la maison entiere des *Césars*,
» & que leur reconnoissance envers
» *Germanicus* ne leur permet pas de
» rien oser contre sa fille : qu'*Anicet*
» tienne sa promesse. Celui-ci, sans
» balancer, demande a consommer le
» crime. Je reçois aujourd'hui l'em-
» pire, dit alors *Néron*, & c'est d'un
» affranchi que me vient un si grand
» bienfait; cours promptement, mène
» avec toi les plus déterminés à t'obéir.
» *Anicet* entend dire qu'*Agerinus* vient
» trouver le prince de la part d'*Agrip-*
» *pine*, il en prend occasion d'anti-

» ciper sur elle le rôle d'accusateur,
» jette un poignard entre les pieds
» d'*Agerinus*, tandis qu'il s'acquitte de
» sa commission, le fait saisir & char-
» ger de chaînes, afin de feindre
» qu'*Agrippine* vient d'attenter à la vie
» du prince, & qu'elle s'est tuée de
» honte voyant le crime découvert ».

L'événement se réduit à ne laisser, cela n'est pas tout à fait conforme au texte qui dit, qu'elle n'a été exposée *qu'autant qu'il le falloit pour lui faire connoître*, &c. *Qu'elle va revenir*, cette expression est peu élégante & manque de justesse; *jam jam adfore obtestans*, dit *Tacite*, *il s'écrie qu'on va bientôt la voir paroître*, & non pas *revenir*. *Qu'il avoit mandés aussi-tôt*, cette parenthèse qui interrompt le discours de *Néron* est louche & désagréable, il falloit, *si Burrhus & Sénèque n'ouvrent quelque expédient. Il les avoit fait mander aussi-tôt, & on ne sait*, &c. il faut regarder sans doute comme une distraction du traducteur la répétition du verbe *savoir* qui produit un si mauvais effet dans cette phrase *on ne sait s'ils avoient su*. *Qui dans toute autre conjoncture se*

hâtoit d'opiner avant Burrhus, il y a ici un contresens formel, on lit dans le texte *Seneca hactenùs promptior*, ce qui signifie que ces deux ministres n'osant déclarer leur sentiment, *Sénèque seulement se montra plus hardi que son collegue, en ce qu'il lui demanda en le regardant.* Voici, Monsieur, la fin de ce morceau curieux.

» Cependant comme la renommée » attribuoit l'accident de l'impératrice » au hasard, chacun en l'apprenant » court au rivage; ici l'on monte sur » les jettées, là dans des barques, » ailleurs on s'avance à travers les » flots autant que le permet leur pro- » fondeur. Toute la côte retentit de » gémissemens, de vœux, d'interro- » gations diverses, & de réponses » hasardées. Une multitude innom- » brable apportant des flambeaux se » préparoit à la féliciter depuis qu'on » l'avoit sue hors de danger. La vue » d'un bataillon menaçant disperse le » tout. *Anicet* investit la maison, brise » la porte, saisit les esclaves qu'il ren- » contre, & pénètre jusques dans » l'appartement de l'impératrice. La

» frayeur d'une irruption si subite en
» avoit écarté presque tout le monde ;
» une foible lueur éclairoit la cham-
» bre, une seule suivante s'y trouvoit
» avec la princesse qui s'épouvantoit
» de plus en plus. Personne, ni *Age-*
» *rinus* lui-même ne lui venoit rien
» dire de la part de son fils, le rivage
» avoit changé de face & paroissoit
» désert ; des cris subits se faisoient
» entendre, tout annonçoit le comble
» du malheur. Comme la suivante elle-
» même se retiroit, tu m'abandonnes
» aussi, lui dit *Agrippine*, & à l'ins-
» tant, elle apperçoit *Anicet* accom-
» pagné d'*Herculeus*, commandant
» d'une galère, & d'*Oloaritus*, centu-
» rion de flotte. Si le prince vous en-
» voye pour me voir, lui dit-elle,
» apprenez-lui que je suis guérie ;
» mais si vous venez comme assassin,
» mon fils n'y a point de part, il n'a
» pas commandé un parricide. Les
» meurtriers se placent autour du lit.
» *Herculeus* commence par lui déchar-
» ger un coup de bâton sur la tête,
» parce qu'au moment où le centu-
» rion tiroit l'épée pour la tuer, elle

» avoit dit *frappe mon ventre* ; elle ex-
» pira percée de plusieurs coups ».

Les Grecs qui n'admettoient dans les ouvrages sérieux que les ornemens nécessaires, n'égayoient point leurs histoires par des portraits souvent plus propres à faire briller la pénétration & la sagacité de l'écrivain qu'à instruire le lecteur. Ils peignoient les hommes par leurs actions ; les Latins au contraire se plaisent à rassembler les traits qui caractérisent leurs héros, & présentent à l'esprit un tableau où leurs bonnes & leurs mauvaises qualités sont rapprochées. Les portraits peuvent être admis dans l'histoire, pourvu qu'on ne les prodigue point trop, & qu'ils soient fondés sur la vérité, & non pas sur des antithèses frivoles. Ils sont même utiles au commun des lecteurs qui n'ont point assez d'intelligence pour juger par eux-mêmes d'après les faits qu'on rapporte. Aucun auteur n'a mieux connu les hommes que *Tacite* ; les portraits qu'il a tracés ne le cèdent point à ceux même de *Salluste*. Vous en jugerez, Monsieur, par les exemples suivans.

» *Séjan* avoit le corps robuste ; » l'ame audacieuse ; adroit à noircir » les autres comme à se déguiser lui-» même, arrogant & flatteur au même » degré ; sous un air de retenue, il » cachoit une ambition démesurée. De » là quelquefois du faste & des lar-» gesses, & plus souvent de la vigi-» lance & de l'industrie : qualités non » moins pernicieuses, quand *on se* » *les donne* pour s'élever au pouvoir » suprême ». *On se les donne* est une expression impropre, il falloit *quand on les affecte*, *quoties finguntur*.

Le portrait de *Poppée* peut être comparé pour la finesse & la vérité de la touche à celui de *Sempronia*.

» Il y avoit à Rome une femme à » qui de tous les avantages il ne man-» quoit que la vertu, c'étoit *Poppæa* » *Sabina*.... Sa mère, la plus belle » femme de son temps, lui avoit » transmis la beauté avec la noblesse. » Les biens de *Poppée* étoient propor-» tionnés à sa naissance, sa conver-» sation aimable & polie, son esprit » propre à tout ; elle savoit se parer » de la modestie & jouir de la vo-

» lupté ; elle paroissoit rarement en
» public, le visage toujours à demi-
» voilé, afin de laisser aux regards
» quelque chose à desirer, ou *parce que*
» *la décence le prescrit.* Elle ménageoit si
» peu l'honneur, que sans distinction
» d'union légitime ou illégitime, sans
» consulter ni qui elle aimoit, ni de
» qui elle étoit aimée, elle *transporta*
» toujours ses faveurs au gré de l'in-
» térêt ». *Parce que la décence le prescrit*,
c'est une faute contre le sens ; si la
décence eût prescrit aux femmes de
paroître en public le visage à demi-
voilé, *Tacite* n'eût point observé cela
comme une singularité dans *Poppée*. Il
ne s'agit point ici de la décence, mais
de la bonne grace ; *quia sic decebat*
signifie *parce qu'elle étoit mieux ainsi*,
parce qu'elle avoit meilleure grace. L'er-
reur est d'autant plus étonnante que
le traducteur avoit devant les yeux
ce même passage expliqué dans son vé-
ritable sens, par l'abbé *de la Bletterie*,
dans la préface qui est à la tête de ses
traductions de *Tacite*. *Transporta tou-*
jours ses faveurs, cette expression

transporter ses faveurs, ainsi employée, n'est pas françoise.

» Telle fut la fin de *Galba* à l'âge de » soixante-treize ans. La fortune après » l'avoir favorisé sous cinq règnes, » attendoit le sien pour l'abandonner; » il avoit reçu de ses aïeux un nom » illustre & de grands biens, son esprit » étoit médiocre, son cœur exempt » de vices plutôt que vertueux; *il* » *étoit soigneux de sa renommée sans* » *affectation, ne souhaitoit pas le bien* » *d'autrui, ménagoit le sien, étoit avare* » *de celui de la république; il souffroit* » *tout de ses amis & de ses affranchis,* » *ce qui ne mérita pas de blâme quand ils* » *se trouvoient gens de bien, mais il est* » *inexcusable d'avoir ignoré les vices des* » *autres.* Les dangers que couroit la » noblesse jointe au mérite firent nom- » mer politique ce qui n'étoit en lui » qu'indolence; il se fit estimer dans » la vigueur de l'âge en Germanie par » des vertus militaires; étant proconsul » en Afrique, par sa modération; & » dans sa vieillesse en Espagne, par » une équité toujours soutenue. Il

» parut au-dessus d'un homme privé, » jusqu'à ce qu'il eut cessé de l'être, » & tout le monde l'auroit jugé digne » de l'empire, s'il n'y fût point par» venu ».

Cette traduction est en plusieurs endroits, foible, languissante, embarrassée; on y cherche en vain la vigueur & la précision de *Tacite*. Ces défauts se font sur-tout remarquer dans cette phrase, *il étoit soigneux de sa renommée*, &c. Ces imparfaits accumulés *étoit*, *souhaitoit*, *ménageoit*, *souffroit*, rendent le style traînant. En se rapprochant du ton & du goût de l'original, il falloit traduire: *ni vain ni insensible à la gloire, nullement avide du bien d'autrui, économe du sien, avare de celui de la république. Famæ nec incuriosus, nec venditator, pecuniæ alienæ non appetens sui parcus, publicæ avarus.* La phrase suivante n'est pas aussi exempte de reproche, particulièrement la fin. *Il est inexcusable d'avoir ignoré les vices des autres*; *des autres* forme ici un sens très-louche & très-équivoque. Il me semble qu'on pouvoit traduire avec plus d'élégance

& de netteté. *Son excessive indulgence pour ses amis & ses affranchis ne méritoit point de blâme, quand ils se trouvoient gens de bien; mais s'ils étoient méchans, il fermoit les yeux sur leurs vices avec une indifférence coupable. Amicorum libertorumque ubi in bonos incidisset sine reprehensione patiens, si mali forent usque ad culpam ignarus.* Il me semble aussi que la dernière phrase, d'ailleurs assez bien écrite, ne rend point les antithèses de l'original aussi bien qu'on pouvoit le faire en françois, en traduisant de cette manière; *dans une condition privée, il parut au-dessus d'un particulier, & d'un commun accord on l'eût jugé digne de l'empire, s'il n'eût point été empereur.* Cette traduction se rapproche plus du latin. *Major privato visus, dum privatus fuit, & omnium consensu capax imperii, nisi imperasset.*

Permettez moi, Monsieur, d'ajouter à ces portraits celui de *Petronius Arbiter*, à cause de la singularité du personnage qu'on croit être l'auteur du roman satirique qui porte le nom de *Pétrone.*

» Il consacroit le jour au sommeil

» &

» & la nuit au devoir & au plaisir. La
» nonchalance ne lui avoit pas moins
» procuré de renommée que l'activité
» à d'autres ; il n'avoit la réputation
» ni de prodigue ni de débauché,
» comme la plupart de ceux qui se
» ruinent, mais d'un voluptueux ra-
» finé; *ses actions & ses paroles plaisoient*
» *d'autant plus sous les graces naïves de*
» *la simplicité, qu'elles étoient moins étu-*
» *diées, & qu'il sembloit s'oublier lui-*
» *même*. Il prouva néanmoins, étant
» proconsul en Bithinie, & depuis,
» dans le consulat, *qu'il n'étoit pas au-*
» *dessous des affaires*. Son retour, appa-
» rent ou réel vers les vices le fit ad-
» mettre dans le petit nombre des
» favoris intimes; il devint l'arbitre
» du goût, & *Néron* ne trouvoit plus
» rien de délicieux ni de *magnifique*
» sans l'approbation de *Pétrone* ». (De-
venu suspect à l'empereur par les intri-
gues de *Tigellin* son rival) » il ne pensa
» plus à prolonger sa crainte ou ses
» espérances, & ne quitta pas néan-
» moins brusquement la vie, il se fit
» tantôt ouvrir, tantôt le refermer

» veines, ſelon qu'il lui plut, en con-
» verſant gaiement avec ſes amis, &
» ſans chercher à faire louer ſa conſ-
» tance. On ne lui parla ni de l'immor-
» talité de l'ame, ni des opinions des
» philoſophes, mais de poéſies légères
» & de vers faciles & naturels. Il ré-
» compenſa quelques eſclaves, en fit
» châtier d'autres, ſe promena, dor-
» mit, & en dépit des ordres de *Néron*,
» ſembla finir de mort naturelle. Dans
» ſon teſtament même, il ne flatta ni
» l'empereur, ni *Tigellinus*, ou quel-
» qu'autre favori, comme la plupart
» de ceux qu'on faiſoit mourir; mais
» *il y détailla* les plus monſtrueuſes
» débauches de *Néron*, ſous le nom
» de jeunes libertins des deux ſèxes,
» & le lui envoya ſcellé de ſon anneau
» qu'il rompit enſuite de crainte qu'on
» n'en abuſât contre quelqu'un ».

Ses actions & ſes paroles, &c. Cette phraſe n'eſt pas exacte & donne un peu dans le galimathias. Voici ce que dit le latin: *ſes paroles & ſes actions qui annonçoient la molleſſe & un certain oubli de ſoi-même n'en étoient que plus agréables, parce qu'elles avoient l'appa-*

tence de la simplicité. Dicta factaque ejus quanto solutiora & quandam sui negligentiam præferentia, tanto gratius in speciem simplicitatis accipiebantur.

Dans la phrase suivante, le texte n'est rendu qu'à moitié; *Tacite* dit que *Pétrone*, proconsul en Bithinie, & bientôt après consul, prouva que son génie avoit de la vigueur, & pouvoit s'élever jusqu'aux plus grandes affaires. *Vigentem se ac negotiis parem ostendit.* Le traducteur se contente de dire: *il prouva qu'il n'étoit point au-dessous des affaires. Magnifique* est dans cet endroit une expression très-impropre, car il ne s'agit point là de magnificence. *On lui parla de poésies légères & de vers faciles & naturels*, cela n'est pas tout à fait conforme au sens du latin; car entendre parler de vers & entendre lire des vers sont deux choses différentes. Le texte porte que *Pétrone* se faisoit lire des poésies légères, des vers faciles & naturels. *Il y détailla*, ce n'est pas dans son testament que *Pétrone* détailla les débauches de *Néron*, comme le traducteur paroît le faire entendre; mais il

envoya à l'empereur, en forme de testament, une histoire de ses débauches secrettes.

Les pensées, les réflexions, les maximes, sont très-rares dans les histoires des Grecs, qui se contentoient de raconter les faits exactement sans les juger. *Thucidide*, homme d'état & profond politique, ne débite point de sentences en son propre nom, mais il en place de fort belles dans la bouche des personnages qu'il fait parler. Cette manie d'exposer au lecteur ses idées & ses opinions, de s'établir juge des faits dont on n'est que l'historien, annonce la vanité de l'auteur plutôt que le desir d'instruire. En général les réflexions trop prodiguées, trop longues, fatiguent l'attention & retardent la marche du récit ; inutiles & communes, elles deviennent insipides ; mais lorsqu'on a, comme *Tacite*, l'art de les renfermer en peu de paroles, & de les placer à propos, lorsqu'on pense d'une maniere aussi neuve, aussi profonde, on peut & l'on doit communiquer ses pensées. L'homme le plus intelligent trouve encore à

s'exercer & à s'inſtruire dans les réflexions de *Tacite* ; ſes ouvrages ſont le manuel des politiques, ſon ſtyle eſt un tiſſu de ſentences courtes & rapides, adroitement incorporées avec les faits. Par exemple, lorſqu'il dit d'*Othon* qu'il flattoit baſſement les ſoldats, *omnia ſerviliter pro dominatione faciens*, *& pour être le maître*, *agiſſant en eſclave*. Ce que le traducteur a rendu foiblement par cette périphraſe, *il s'abaiſſoit juſqu'à ramper en eſclave pour devenir le maître*. Tel eſt encore cet autre trait non moins admirable, *Præfulgebant* Brutus *&* Caſſius *eo ipſo quod eorum effigies non viſebantur*. *Brutus* & *Caſſius* s'y faiſoient d'autant mieux remarquer qu'on n'y voyoit point leurs images. *Tacite* eſt plein de ces ſortes de penſées vives & frappantes par leur préciſion ; cependant il donne quelquefois plus d'étendue à ſes idées, il coupe le récit par des digreſſions utiles & pleines d'excellentes vues. Par exemple, au troiſième livre des *Annales*, il remonte juſqu'aux ſources du droit, & il explique l'origine des différentes loix Romaines. Dans ce

même livre, il examine pourquoi le luxe qui avoit toujours augmenté à Rome depuis la bataille d'Actium, jusqu'au règne de *Galba*, diminua peu à peu sous les empereurs suivans.

» Le goût de la magnificence séduisit autrefois les anciens nobles & » ceux qui s'étoient illustré depuis ; il » étoit encore permis de cultiver le » peuple, les alliés, les rois & d'en » recevoir des hommages. Plus un » grand étaloit de richesses & de faste » dans son palais, *de brillant cortege au* » *dehors*, plus il s'attiroit de considé- » ration & de cliens. Lorsque la tyran- » nie eût commencé à faire couler le » sang, & qu'il ne fut plus possible de » jouir impunément d'une haute re- » nommée, ceux qui échappèrent au » massacre devinrent plus sages. D'ail- » leurs une multitude d'hommes nou- » veaux tirés des colonies, des mu- » nicipes & même des provinces, » apportoient dans le sénat ce goût » d'épargne qui leur étoit naturel, & » ils ne le perdirent point lors même » que la fortune où leurs talens les » eurent fait parvenir, vers la fin

» de leurs jours, à de très-grandes » richesses. Mais rien ne réforma plus » efficacement les mœurs que l'exemple de *Vespasien*, modèle parfait de » l'antique austérité dans la manière » de vivre & de se vêtir. Le desir de » plaire au prince, l'envie de l'imiter, » firent ce qu'on n'auroit pu se promettre des menaces & des punitions » de la loi ; peut-être aussi tout, jusqu'aux mœurs, est-il assujetti, » comme les saisons, à des révolutions » périodiques. Les anciens ne nous » ont pas surpassés en tout ; il est, par » rapport aux arts & à la *conduite*, » bien des exemples que la postérité » puisera dans notre siècle ».

Les Grecs amoureux de l'éloquence, chez qui le talent de la parole décidoit des plus importantes affaires, ont rempli leurs histoires de harangues ; les Latins ont imité leur exemple ; & toujours portés à embellir ce qu'ils empruntoient des Grecs, ils ont prodigué dans leurs discours les ornemens oratoires. *Thucidide* est plus profond, plus politique que *Salluste*, mais il a moins de fierté, de mou-

vement & d'énergie. *Hérodote* eſt plus ſimple, plus naturel que *Tite-Live*, mais il eſt moins varié, moins véhément & moins pathétique. Cet art de développer les idées, qui conſtitue la véritable éloquence n'étoit plus à la mode du temps de *Tacite*; pour s'accommoder au goût de ſon ſiecle, il a mis dans ſes harangues, plus d'eſprit, de fineſſe & de penſées qu'on n'en trouve communément dans celles de *Salluſte* & de *Tite-Live*: mais, comme je l'ai déjà obſervé, jamais il ne brille aux dépens de la vérité & de la raiſon; le tour ſubtil & ingénieux qu'il donne à ſes idées n'ôte rien à leur ſolidité. Vous trouverez même dans le diſcours ſuivant un ton ſimple & antique, digne des plus beaux jours du ſiècle d'*Auguſte*.

Tandis que ſans reſpect pour la vérité chacun ſe défendoit de ſes liaiſons avec *Séjan*, *M. Terentius*, chevalier Romain, oſa ſe prévaloir de cette amitié même dont on lui faiſoit un crime, & parla de la ſorte en plein ſénat.

» Peut-être conviendroit-il mieux

» à ma situation de nier ce dont on
» m'accuse que d'en faire l'aveu ; mais
» quoi qu'il en puisse arriver, je dé-
» clare que j'étois l'ami de *Séjan*, que
» j'avois ambitionné de le devenir,
» & que je m'applaudissois d'y avoir
» réussi. Je l'avois vu partager le com-
» mandement des gardes prétoriennes
» avec son père, & depuis disposer de
» Rome & des armées. Les honneurs
» s'accumuloient sur la tête de ses pa-
» rens & de ses alliés ; nul n'étoit assuré
» des bonnes graces du prince qu'à
» proportion qu'il s'insinuoit dans la
» faveur de *Séjan*. Ceux au contraire
» qui lui déplaisoient vivoient dans la
» crainte & les opprobres. Je ne veux
» citer personne ; je défendrai seul au
» risque de ma vie quiconque ainsi que
» moi n'a point eu de part à son der-
» nier projet; Ce n'étoit point à *Séjan*
» de Vulsines que s'adressoient nos
» hommages, c'étoit à l'allié de la
» maison des *Jules* & des *Claudes*, à
» votre gendre, *César*, à votre colle-
» gue dans le consulat, à votre repré-
» sentant dans l'administration de la
» république. Lorsque vous élevez

» quelqu'un sur nos têtes, il ne nous
» appartient pas de juger de son mé-
» rite ni de vos motifs. Les dieux vous
» ont donné le pouvoir suprême, il
» ne nous reste que la gloire de vous
» obéir. Mais nous appercevons ce
» qui frappe nos regards, nous voyons
» à qui vous donnez les richesses, les
» dignités, le pouvoir de faire du bien
» & du mal, & personne ne niera que
» *Séjan* n'ait été comblé de ces avan-
» tages. Quant aux vues secrettes du
» prince, il n'est ni permis ni sûr de
» vouloir les sonder, & d'ailleurs on
» n'y parviendroit pas. Faites atten-
» tion, P. C., non aux derniers jours
» de *Séjan*, mais aux seize années de
» sa puissance. Nos respects s'éten-
» doient jusques sur un *Satrius*, un
» *Pomponius*. On regardoit comme un
» grand honneur d'être connu de ses
» affranchis & de ses portiers. Mais
» quoi, sous ce prétexte, faudra-t-il
» absoudre tous ceux qui lui furent
» attachés? Non, P. C., il est juste
» de distinguer. Qu'on punisse les com-
» plots contre la république & contre
» la vie du prince. Quant aux simples

» liaisons d'amitié, notre intention, » *César*, étoit la même que la vôtre » & nous justifie également ».

On ne trouve pas toujours dans les discours de *Tacite* tant de naturel & de simplicité; le goût de son siècle se fait beaucoup plus sentir dans la harangue qu'*Othon* adresse à ses soldats avant de se donner la mort.

» Ce seroit acheter trop cher ma » conservation que d'exposer encore » des amis si courageux & si fidèles. » En augmentant mes espérances, si » je voulois vivre, vous ajoutez du » lustre à ma mort. *Les épreuves entre* » *la fortune & moi sont épuisées; ne* » *dites pas que celle de mon bonheur a* » *duré trop peu*, il est plus difficile de » se modérer dans la jouissance d'un » bien quand on sent qu'il échappe. » *Vitellius* a commencé la guerre ci- » vile; il m'a forcé de recourir aux » armes pour lui disputer l'empire. » Je donnerai l'exemple de les quitter » dès le premier combat. Que la pos- » térité juge *Othon* sur ces traits. Je » rends à *Vitellius* sa femme & ses » enfans. Je n'ai besoin ni de consola-

» tion ni de vengance. D'autres ont
» occupé plus long-temps le trône.
» Personne ne l'aura quitté si généreu-
» sement. Pourrois-je souffrir qu'on
» répandît encore le sang de braves
» guerriers, qu'on enlevât à ma patrie
» tant d'armées florissantes? *Que ma*
» *mémoire vous soit aussi chère que si vous*
» *aviez dû mourir pour moi;* mais vivez
» & cessons de mettre obstacle, vous
» à ma mort, moi à votre tranquillité.
» C'est un reste de foiblesse de s'ap-
» pésantir en mourant *sur le détail de*
» *ses pertes.* Jugez de ma résolution en
» voyant que je ne forme aucune
» plainte. Quiconque au dernier mo-
» ment accuse les dieux ou les hom-
» mes, regrette la vie ».

Les épreuves entre la fortune & moi sont épuisées, &c. cela n'est ni élégant ni exact. *Tacite* dit avec plus de netteté & de précision, *nous nous sommes éprouvés mutuellement la fortune & moi; & ne dites point que l'épreuve a trop peu duré. Experti invicem sumus ego & fortuna, nec tempus computaveritis.* On trouve encore moins de clarté & d'exactitude dans cette phrase : *Que*

ma mémoire vous soit aussi chère que si vous aviez dû mourir pour moi ; cela s'entend à peine. *Othon* dit à ses soldats, *que ce zèle qui vous portoit à mourir pour moi me suive dans le tombeau ; mais vivez. Eat hic mecum animus tanquam perituri pro me fueritis, sed este superstites.*

Il est sans doute très-difficile de saisir par-tout avec justesse le sens d'un écrivain qui pense avec tant de profondeur, & s'exprime avec tant de précision. Il ne faut donc pas être surpris de trouver dans cette traduction quelques erreurs ; mais elles sont en petit nombre, & ne doivent point empêcher qu'on ne rende justice au travail & aux lumières du traducteur. L'exactitude est même son mérite principal. Sa version & ses notes sont l'ouvrage d'un homme instruit, & très-versé dans la connoissance de la langue latine. Il y auroit plus de reproches à lui faire du côté du style, qui paroît en général foible & languissant, comparé à celui de l'original. Tantôt l'interprête, pour se rapprocher de son modèle, s'éloigne trop du génie de la langue françoise, &

pêche contre l'élégance, tantôt il affoiblit par des circonlocutions & des périphrases l'énergie du latin; mais pour faire passer heureusement en françois les beautés de *Tacite*, il faudroit être animé de son esprit, & avoir un génie presque égal au sien ; il est vrai que s'il se trouvoit un écrivain de cette trempe, il dédaigneroit d'être traducteur. Ne soyons donc pas trop difficiles ; cette traduction très estimable, malgré ses défauts, est la meilleure que nous ayons, & peut être extrêmement utile à ceux qui ne peuvent lire *Tacite* dans sa propre langue.

Je suis, &c.

Paris, ce 22 août 1779.



LETTRE XII.

Contes Orientaux, ou *les récits du ſage* Caleb, *voyageur Perſan*, *par Mademoiſelle* M***. *A Paris*, *chez* Merigot *le jeune*, *libraire*, *quai des Auguſtins*, *au coin de la rue Pavée*. Second extrait.

JE n'ai pas ſuivi, Monſieur, l'ordre naturel de ces aventures romaneſques, & je vous ai d'abord rendu compte de la dernière, parce que le panégyriſte intéreſſé de Mademoiſelle *M**** déclare que c'eſt la lecture de *la femme bien corrigée* qui *lui a fait le plus de plaiſir*, & que ce dernier conte eſt encore ſupérieur à celui qui précède, malgré la perfection, le *pathétique*, le *ſublime* qui règnent dans le premier. Mais ſi telle eſt ſon opinion, il faut, ou qu'il ait cru devoir redoubler ſes louanges à proportion qu'il ſentiroit davantage la foibleſſe des productions de ſon amie, avec qui il a voulu entrer en communauté de travail &

de gloire, ou bien que ſon goût & ſon diſcernement ne ſoient pas bien délicats & bien ſûrs. En effet, quels que ſoient les défauts qui défigurent ce premier conte, cependant il règne dans les aventures de *Dalimeck* un fonds d'intérêt qui attache ; on y trouve des peintures touchantes des maux réſervés ici bas à la vertu, qui ne peuvent manquer d'émouvoir la ſenſibilité ; enfin on y lit une foule de traits de bienfaiſance, qui, quoique peu naturels, plairont toujours aux ames ſenſibles & vertueuſes.

Dalimeck & *Palamir*, couple heureux, réuni par l'amour & la vertu, vivoient dans *Alep* au ſein de l'opulence, lorſqu'une mort prématurée enleva le tendre *Palamir* à ſa chère compagne. Auſſitôt *Dalimeck* quitte la ville, après avoir vendu meubles, équipages, bijoux & ornemens devenus inutiles à ſa douleur. Elle ne réſerve que la rente de deux magaſins que *Palamir* avoit cédés pour dix années à deux marchands dont la fortune dépendoit de ces emplacemens. La bienfaiſance de *Dalimeck* lui fit

tenir les engagemens de ſon mari, malgré le deſir & le beſoin qu'elle avoit d'emporter dans ſa retraite le prix de ces magaſins.

Après avoir recueilli les débris de ſa fortune conſidérablement diminuée par la perte des penſions & des riches emplois de ſon mari; elle appelle ſes eſclaves qui lui devenoient inutiles & même à charge ; elle leur rend la liberté, leur diſtribue une ſomme proportionnée aux beſoins & à la bonté de chacun d'eux. Tous tombent à ſes genoux, & la conjurent de leur permettre de mourir à ſon ſervice. *Dalimeck* les conſerve moins pour elle que pour eux, & elle part pour aller habiter la plaine d'*Iſcheniazin*.

Dans ce nouvel aſyle champêtre tous les jours étoient conſacrés à la bienfaiſance, l'ordre de la journée étoit parfaitement diſtribué, un travail facile diſtribué à chaque eſclave qui rempliſſoit ſa tâche avec autant de gaîté que de zèle ; & bientôt *Dalimeck* n'eût plus d'autre peine que de former à toutes les vertus, mais ſurtout à la bienfaiſance, *Zulima* ſa fille,

& *Dilezim* son fils, gages précieux de la tendresse de *Palamir*. On lira certainement avec plaisir le récit des leçons que donnoit *Dalimeck* à ses enfans, des moyens industrieux qu'elle employoit pour former leur jeune cœur, & des succès qui couronnoient ses travaux. Je ne puis rapporter qu'un seul des traits de bienfaisance qui signaloient leur enfance, & qui est raconté d'une manière vraiment touchante.

» Une fois qu'après avoir admiré le » spectacle imposant des cieux, la » marche des étoiles, qui révèle un » maître à la terre, ils promenoient » leurs regards attendris sur les cam- » pagnes verdoyantes, ils apperçurent » dans la vallée de *Nozakin* deux » voyageurs épuisés de fatigues. La » nuit s'approchoit, & tout en es- » suyant leurs visages échauffés, ils » pressoient leur marche incertaine.— » Voyez-vous, mes enfans, ces hom- » mes qui descendent l'étroit chemin » de Nozakin, où sans doute ils pro- » jettent d'arriver ce soir? je présume » qu'ils ont long-temps marché; leurs » fronts humides sont brûlés du soleil,

» & leurs pieds chancellent à chaque
» pas... Réjouissons-nous : des murs
» épais, opposés au midi, nous ont
» préservés de son ardeur dévorante ;
» à présent ces palmiers couvrent nos
» têtes, & brisent agréablement entre
» leurs feuilles les derniers rayons de
» cet astre étincelant ; nos yeux sont
» réjouis sans être blessés. Nous tou-
» chons du pied les murs de notre
» maison ; on apprête au-dedans un
» repas agréable ; une couche prépa-
» rée avec soin attend chacun de nous :
» ô mes enfans ! vous êtes donc heu-
» reux ? *Dilézim ! Zulima !* vos cœurs
» sont-ils paisibles & contens ?...
» *Zulima* n'ose répondre ; mais elle
» regarde le chemin, ces hommes qui
» s'avancent si lentement, qui trébu-
» chent à chaque pas, & ses beaux
» yeux se remplissent de larmes. Pour
» *Dilézim*, il s'est levé d'abord, un
» de ses pieds seulement touche la
» terre ; sa main très-élevée est éten-
» due du côté de Nozakin : il regarde
» sa mère, & montre de l'impatience ;
» on remarque dans ses traits la plus
» grande émotion. Heureuse mère !

» Je vois avec raviſſement, leur dit-
» elle, que vous ne ſavez point être
» heureux à la vue de l'homme qui
» ſouffre. Puiſſiez-vous, ô mes en-
» fans, ne le ſavoir jamais ! Ne ſon-
» geons point à nous ſouſtraire en
» fuyant à l'impreſſion pénible qu'ex-
» cite en nous la vue des malheureux :
» volons à leur ſecours ; leur conten-
» tement remettra la paix dans notre
» ame, leur joie fera la nôtre. Allez,
» mon fils, offrir une retraite à ces
» étrangers ; que l'air de votre viſage
» les aſſure de tout le plaiſir qu'ils
» nous feront. Elle dit, & déjà
» *Dilézim* eſt parti : charmé de por-
» ter une bonne nouvelle, il court
» ſans reſpirer ; ſes pieds légers
» effleurent la terre ſans y laiſſer
» de traces ».

L'exercice journalier de la bienfaiſance, & la joie de voir ſes enfans imiter ſes exemples, adouciſſoient les chagrins & l'ennui que cauſoient à *Dalimeck* la perte de *Palamir* ; elle couloit dans ſa retraite des jours, ſinon fortunés, du moins tranquilles, lorſque tout à coup un nouveau malheur vint

la replonger dans la plus profonde triſteſſe.

L'imagination de l'auteur qui diſpoſe à ſon gré des élémens, appelle le tonnerre, les ouragans, les volcans, les torrens, &c. pour ravager & détruire la retraite de *Dalimeck* : elle & ſa fille ne dûrent leur ſalut qu'au zèle d'un eſclave reconnoiſſant qui s'empreſſa de les aller arracher à ces fléaux deſtructeurs. Il briſa la porte de leur appartement, & n'ayant pas trop le temps de ſonger à la bienſéance, il les emporte toutes nues entre ſes bras.

Je vais, à l'exemple de l'auteur, ſuſpendre le récit des malheurs de *Dalimeck* pour vous apprendre le motif du grand zèle de cet eſclave pour ſa maîtreſſe. C'eſt un épiſode plaiſant, & qui pourra tempérer l'impreſſion que feroient ſur votre ſenſibilité les triſtes aventures de la vertueuſe *Dalimeck*.

Je vous ai dit qu'après la mort de *Palamir*, *Dalimeck* fit mener au marché & ſon char & ſes courſiers. Un ſeul fut conſervé, & *Kamchatſuct*, cet

esclave fidèle dont il est ici question, *s'en applaudissoit en secret*; il avoit pris un soin particulier de l'éducation d'un si beau coursier, & l'animal docile avoit répondu aux soins & à l'attente de son digne instituteur. Mais un matin il eut ordre de le mener au fils du visir qui en offroit mille pièces d'or. Ici commence la scène la plus dramatique. » L'esclave » *frémit*, & se jettant sur le col du » cheval, il le caresse, l'*entretient* de » ses regrets, & lui *fait ses adieux. Il » est entendu* : l'animal *intelligent* lui » *répond* dans un *langage* que le Tar» tare *entend* aussi ». Soudain la douleur augmente des deux côtés; ce ne sont que gémissemens, que *cris* d'une part, que hennissemens de l'autre; ce bruit lugubre perce jusqu'à *Dalimeck*, qui accourt, & voyant le triste état de son esclave, *apprenant le sujet d'une affliction si vive* & si raisonnable, *sourit doucement*, & ne voulant pas séparer deux cœurs si sensibles, non seulement fait à son esclave le sacrifice généreux des mille pièces d'or que devoit rapporter la vente du coursier, mais

encore elle fait présent du cheval à *Kamchatsuct* qui auroit été très-content d'en être simplement conducteur ; & par cet acte de générosité elle rendit la joie à toute l'écurie.

En vérité, Monsieur, est-il possible de voir une scène plus touchante, plus dramatique ? On ne sait qui on doit admirer davantage de la maitresse, de l'esclave, ou du cheval. C'est de tous côtés un combat de générosité, de sensibilité qui enchante. Qu'elle leçon pour nos froids & barbares Européens de trouver des sentimens si nobles & si tendres, non-seulement parmi les esclaves, mais encore chez les coursiers Tartares ! On a dit que ces contes étoient de vrais drames ; & véritablement quel effet ne produiroit pas sur la scène la douleur réciproque de l'esclave & du coursier ! leurs *adieux* si touchans : . . . leurs *cris* perçans... l'émotion qu'ils produisirent dans l'ame sensible de *Dalimeck* ? Quel coup de théâtre que la générosité de *Dalimeck* & la joie subite, inespérée qu'elle fait renaître !

Ce fut le souvenir de la générosité de sa maîtresse qui, au premier moment du

tremblement de terre, enflamma le zèle de l'esclave, & le porta à enfoncer la porte de la chambre où repósoient *Dalimeck* & *Zulima* pour les enlever entre ses bras & les arracher au danger; il oublia dans ce moment *Dilézim*; chose étonnante! il oublia même son cher cheval, qu'il laissa dans l'écurie, au lieu de le faire monter à sa maîtresse pour fuir plus promptement. *Dalimeck* & *Zulima*, dans le trouble & la frayeur dont elles furent saisies, ne songèrent à *Dilézim* que quand elles furent en pleine campagne, éloignées du danger; alors *Dalimeck* voulut retourner à sa maison pour ramener son fils ou périr avec lui; l'évanouissement de *Zulima* fit échouer un projet si fou; l'esclave s'offrit d'aller chercher *Dilézim* & de le ramener vif ou mort. Il trouva le corps de son jeune maître écrasé sous un énorme platane; il le charge sur ses épaules; mais le subtil coursier, qui, aux premières indices du danger, avoit rompu ses liens & s'étoit enfui dans la campagne, se trouve sur le chemin fort à propos & se présente

présente pour soulager son maître de ce fardeau. Ici nouvelle scène attendrissante, comme vous pensez bien, entre l'esclave & le coursier. Evanouissement nécessaire de *Dalimeck* & *Zulima* à la vue du corps glacé de *Dilézim*.

Après s'être abandonné aux premiers mouvemens de la nature, on songe à se mettre plus en sureté, le danger ayant gagné de proche en proche la plaine où l'on s'étoit réfugié. Mais où fuir? Tous les biens de *Dalimeck* ont péri dans le tremblement de terre. Elle n'a plus d'asyle; elle va sans doute retourner dans Alep: elle y trouvera sans doute auprès d'une famille opulente des ressources contre l'indigence dont elle est menacée. D'ailleurs elle y possède encore deux magasins dont le loyer lui est dû depuis quatre ans; elle va du moins en retirer le prix, qui suffira pour ses modiques besoins. Point du tout, *Dalimeck* est entièrement détachée des biens de la terre, & elle a su inspirer ce

détachement à ſa fille. Toutes deux s'abandonnent aux ſoins de l'eſclave, qui les conduit chez une pauvre femme de ſa connoiſſance, qui a elle-même deux jeunes garçons qu'elle peut à peine faire ſubſiſter. N'importe. Tous les perſonnages de ce *conte* ſont, ſans en excepter même les chevaux, des modèles de ſenſibilité. *Fatime* (c'étoit le nom de cette pauvre, mais généreuſe femme) reçoit avec joie & de ſon mieux ces nouveaux hôtes. La nourriture & l'habitation parurent un peu incommodes & groſſières à *Zulima* élevée délicatement dans ſon enfance; mais avec le temps elle s'y accoutuma; & les ſix brebis qui faiſoient toute la richeſſe de *Fatime*, ſuffirent à ſes beſoins, à ceux de ſes deux fils, & de ſes nouveaux hôtes.

Les charmes de *Zulima* firent une vive impreſſion ſur les deux fils de *Fatime*. *Barrhem*, le plus jeune, eſt aimé. *Fatime* s'allarme, mais *Dalimeck*, plus compatiſſante, *ſe réjouit* de cet amour naiſſant. *Nourzivan*, l'aîné, après avoir ſoupiré pendant deux ans ſans

pouvoir toucher le cœur de *Zulima*, ne voit d'autre parti à prendre que de fuir les yeux de ſon inhumaine, & de ſe conſoler de ſes rigueurs en faiſant ſon bonheur; il a entendu dire à *Dalimeck* qu'il lui étoit dû depuis ſix ans le prix du loyer de ſes magaſins. Depuis deux ans qu'elle partage le pain groſſier de la pauvre *Fatime*, *Dalimeck* n'avoit pas ſongé à retirer les ſommes qui lui étoient dûes, pour adoucir ſa ſituation & celle de la généreuſe *Fatime* : *Nourzivan* s'offre d'aller lui-même faire acquitter la dette. *Fatime* propoſe d'y envoyer plutôt *Barrhem*. Mais la douleur, la conſternation des deux amans à la nouvelle fatale de leur ſéparation, firent accepter l'offre de *Nourzivan*.

Les deux marchands, qui ne cèdent point en généroſité aux autres perſonnages de ce roman, non ſeulement payent la ſomme dont ils étoient redevables, mais encore y ajoutent de riches préſens. Ils donnent des chameaux & des eſclaves pour les porter, & *Salem*, l'un d'eux, retient *Nourzivan*. La figure, la douceur, l'eſprit, le cœur

de ce jeune homme l'ont charmé. Il veut en faire l'appui & la consolation de sa veillesse. Il met ce jeune inconnu à la tête de son commerce ; & par un prodige inconcevable, ce jeune homme qui n'avoit jamais fait d'autre métier que de mener des brebis dans les champs, se trouve tout-à-coup avoir une aptitude merveilleuse pour les affaires ; il donne une nouvelle vie au commerce de *Salem* ; mais il en partage les profits. Quand il s'est enrichi, il demande à *Salem* la permission d'aller faire jouir sa mère du fruit de son travail & de la générosité de son bienfaiteur. Mais *Salem* a bien d'autres vues sur ce pâtre ; il lui destine sa fille unique. *Nourzivan* lui déclare ingénument la passion vive qu'il a conçue pour *Zulima*, & qui ne fait que s'accroître. *Salem*, *que l'âge a instruit*, *sourit doucement* ; il sait qu'une nuit passée avec *Bamelmadour* sa fille guérira tous les maux que l'amour a faits à *Nourzivan* ; il ne se trompe pas, *Nourzivan* jouit, dans le commerce de *Babelmadour*, sinon du bonheur, du moins de la paix. Cependant il est

dévoré du desir de revoir sa famille. Après une résistance de deux ans, *Salem* consent à son départ, dans le temps où la présence de ses enfans lui est plus nécessaire pour égayer la solitude effrayante de sa vieillesse.

Nourzivan arrive chez sa mère & la comble de présens. On ne sauroit imaginer les transports, les ravissemens qu'excita sa présence. Mais il n'est pas encore tranquille; il veut pourvoir au bonheur de *Barrhem* son frère & de *Zulima*; *Dalimeck* consent à leur union. *Fatime* ne fait pas un mariage si brillant que sa fille; elle se trouve heureuse d'épouser l'esclave de *Dalimeck*, *Kamchatsuct*, ensorte que voilà l'esclave devenu le beau-père de sa maîtresse. Il n'y a que *Dalimeck* que l'auteur n'a pas songé à pourvoir. Je l'aurois fait épouser le généreux *Salem*, ou du moins l'autre marchand, *Mazourabac*, qui étoit beaucoup plus jeune; mais l'auteur a entièrement perdu de vue *Dalimeck*.

Nourzivan qui n'a plus rien à faire chez *Fatime*, retourne, après avoir arrangé ce double mariage, chez

Salem son beau-père ; tout ce que celui-ci entend des vertus de *Zulima*, le détermine à quitter *Alep* pour venir habiter le séjour de la paix & de la vertu ; & ce qu'il y a de plaisant, c'est que la cabane de *Fatime* est le lieu où toutes ces familles se réunissent ; que malgré les richesses dont elles jouissent à présent, on ne songe pas à se procurer une habitation commode ; & que *Salem* lui-même accoutumé à toutes les délicatesses de l'opulence, quitte, dans une extrême vieillesse, ses anciennes habitudes, le séjour de la ville, pour venir habiter une cabane, & mener une vie rustique.

Voilà, Monsieur, le fond de ce roman ; si les faits n'en sont pas naturels, la morale du moins en est saine ; si l'invention du plan n'est pas le fruit d'une imagination forte & bien réglée, les détails paroissent du moins l'effusion d'un cœur vertueux.

Ce n'est pas à l'auteur qu'il faut reprocher d'avoir reproduit & mis dans la bouche de *Dalimeck* cette petite impiété de *J. J. Rousseau* contre la

prière. » J'appelle raiſon la ſoumiſſion » abſolue de la créature aux volontés » immuables du ſouverain maître du » monde. Voudrois-je qu'il changeât » exprès pour moi l'ordre de l'univers? » Voudrois - je ce qu'il ne veut pas ? » lui demanderai - je l'impoſſible » ? Ce n'eſt pas une femme qui employeroit ces ſubtilités métaphyſiques. Je ne lui reprocherai pas non plus le trait ſatyrique qu'elle lance contre *Louis XIV* & les rois en général, en faiſant l'éloge du prince qui nous gouverne avec tant de ſageſſe & de gloire. » Il » deſcendoit *de ce Louis* à qui les occi» dentaux, *pendant qu'il vivoit*, ont » donné le nom de *grand*, & cepen» dant il haïſſoit le faſte & les flatteurs: » il étoit roi, & penſoit que le peuple » eſt quelque choſe; qu'il n'eſt pas ab» ſolument néceſſaire qu'il ſoit mal» heureux, & qu'il a le droit de » gémir quand on l'opprime ».

Ce n'eſt pas une petite bourgeoiſe de province qui oſeroit dégrader ainſi un prince qui a fait l'admiration & l'étonnement de l'univers entier, & prétendre que le ſurnom de *grand*,

donné à *Louis XIV*, étoit l'ouvrage de la flatterie, & qu'on a cessé de lui donner ce titre glorieux, dès qu'il a cessé de vivre. Toutes ces tirades philosophiques, & quelques autres, dont je vous fais grace, me paroissent être l'ouvrge du *teinturier*, académicien, que Mademoiselle *M**** a choisi pour colorier son style.

Ce style, quoiqu'il ne soit pas toujours naturel & convenable au genre, est cependant le plus souvent harmonieux & même élégant; & c'est ici, à ce que je crois, le mérite de l'auteur. Car le *teinturier* n'écrit pas d'une manière si naturelle; c'est dans les défauts assez nombreux dont cet ouvrage est défiguré que je crois reconnoître sa touche. Par exemple, je suis tenté de lui attribuer cette phrase, *chercher dans les* TRAITS CALMES *ou* AGITÉS *des enfans de la terre les secretes pensées de leurs ames*.... Il est difficile encore de ne le pas reconnoître dans cette phrase boursoufflée; *ô! riches, vous secouez sur la tête des malheureux la poussière pénétrante du mépris*....

En voici encore une autre qui porte certainement son empreinte: *Dilézim a déjà passé ce pont redoutable, jetté dès le commencement du monde sur le profond abyme qu'il embrasse dans son immense étendue: les bases de son arche infinie reposent sur les pôles mobiles de cet espace sans bornes.* Vous n'entendez pas sûrement ce langage des dieux; cela veut dire que *Dilézim est mort;* vous sentez qu'une petite provinciale n'eût jamais pu imaginer des expressions aussi relevées, aussi sublimes pour exprimer une idée si simple; il n'y a qu'un célèbre philosophe, qu'un académicien françois, qui sache ainsi ennoblir, aggrandir les choses les plus communes, & qui soit capable d'un aussi grand effort d'imagination.

Il est cependant d'autres défauts dans le genre gracieux & manièré, qui me paroîtroient être ceux de l'auteur. Tantôt *c'est le plaisir qui* SOURIT *à Dalimeck;* tantôt *c'est Dalimeck qui* SOURIT *à une vaste plaine;* mais ce qu'il y a de plus plaisant, *c'est la bouche charmante de* Zirzile,

que le trépas va décolorer, & qui semble SOURIRE *à la mort.* Il y a encore beaucoup d'autres *sourires*, tous aussi bien placés, que je passe sous silence pour mettre sous vos yeux des objets non moins gracieux. Ici c'est *Zulima plus douce que le premier mois du printemps*; là, *Zulima, semblable à la fleche d'or qui traverse un ciel d'azur, vole au secours d'une pauvre femme....* Cette même *Zulima*, tant qu'elle aima sans espoir, *ne ressembloit qu'à une belle nuit couronnée d'étoiles*; mais dès qu'on lui parla de l'unir avec *Barrhem*, *alors & aussitôt elle ressemble à l'aurore qui promet un beau jour!* Vous verrez ailleurs *trois génies puissans, l'amour, la poésie & la vertu qui sement d'heures fortunées le champ épineux de la vie..... Dalimeck & Zulima burent long-temps dans la coupe amère de l'infortune;...* mais *Aladaback suça le lait de la mollesse & but long-temps à la coupe des voluptés.*

Ces phrases précieuses & manièrées me paroissent analogues au caractère & à la trempe du génie d'une femme bel-esprit. Mais en voici d'un autre genre dont je ne saurois reconnoître

le véritable auteur. Tantôt ce sont des *accens lugubres qui viennent retentir sur le cœur de Dalimeck* .... Tantôt c'est le *sang de* Zirzile *qui coule presque sous le cœur de* Caleb .... Et ce qui vous surprendra bien davantage, *les hautes montagnes de Célidar pèsent moins sur la terre, que le désespoir de* Caleb *sur le cœur de* Zamine *sa sœur.*

Au reste, comme Mademoiselle *M**** & M. *T**** sont associés, ils doivent également partager & la gloire & le ridicule. Mais, je le répete avec plaisir, ces fautes, quoique nombreuses, n'empêchent pas qu'on ne puisse dire que l'ouvrage, en géneral, est écrit avec une élégance qui fait un peu pardonner à l'invraisemblance des faits & à la bisarrerie des incidens.

Je suis, &c.

Paris, ce 25 août 1779.



LETTRE XIII.

Voyage pittoresque de la Grèce. Quatrième cahier.

C'EST sur-tout dans un ouvrage tel que celui-ci que l'on reconnoît, Monsieur, l'inestimable avantage des découvertes que l'on doit au quinzième siècle; je ne parle pas seulement de l'invention de l'imprimerie; malgré les abus qu'on en a fait dans tous les temps, il n'en est ni moins utile, ni moins précieux, & c'est peut-être, après l'art d'écrire, celui qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain. Mais de quelle utilité n'est pas celui de la gravure? Par le moyen des estampes l'on saisit d'un coup d'œil ce qu'une déscription longue & diffuse ne rendroit souvent que très-imparfaitement. C'est ce qui répand dans l'ouvrage de M. le comte *de Choiseul-Gouffier* cet intérêt qui augmente à chaque livraison, indépendamment de l'élégance du style &

des profondes connoiſſances de l'auteur. Car il n'en eſt point du voyage de la Grèce comme de quantité de productions éphémères qui ne doivent leur exiſtence qu'au ſecours qu'elles empruntent de l'art calcographique.

Le quatrième cahier du voyage de la Grèce commence par une deſcription de l'île de Paros, patrie d'*Archiloque*, qui naquit vers la quinzième Olympiade. On ſait que ce poëte » proſtitua ſes talens à la ſatire, que » ſes ouvrages ſont remplis de diffa» mations, d'obſcènités, reſſources » ordinaires, & malheureuſement trop » aſſurées de la médiocrité. On le croit » l'inventeur des vers iambes ».

Archilocum proprio rabies armavit iambo.

La ſupériorité de ſes talens ne purent faire pardonner les vices de ſon cœur; après avoir traîné long-temps une vie errante & malheureuſe, il fut aſſommé par un habitant de Naxos.

La population & le courage de ces inſulaires contribua long temps à leur bonheur & à leur liberté. » *Miltiade* » les attaqua vainement; *Thémiſtocle*

» plus heureux soumit cette île au » pouvoir des Athéniens ; *Mithridate* » les compta parmi ses nombreuses » possessions jusqu'à l'instant où il fut » forcé de céder aux armes de *Sylla* » & de *Lucullus* toutes les îles de la » mer Egée ». Après diverses vicissitudes elle passa sous le joug des successeurs de *Mahomet*, & devint la conquête des fameux *Barberousse* sous *Soliman II*. Cette île dont on voit ici la carte générale n'offre plus que le souvenir de son ancienne splendeur. Les murailles de Paréchia, bâtie sur les ruines de Paros, sont formées de colonnes & de chapiteaux entassés ; ce sont probablement les restes d'un temple fameux consacré à *Cérès*. Ces débris ont également servis à construire une église très-vaste, mais où les marbres & les fragmens antiques sont employés avec autant d'ignorance que de mauvais goût. Ce fut à Paros qu'on découvrit dans le dernier siècle un monument bien précieux pour les savans, connu sous le nom des marbres d'Arundel ; il contenoit les principales époques de l'histoire grecque

depuis *Cécrops*, fondateur d'Athènes, jusqu'au temps d'*Alexandre*, ce qui embrassoit un intervalle de 1318 ans. Mais le temps a détruit les dernières époques, ce qui occasionne des lacunes qui ont beaucoup exercé la sagacité des critiques.

La 23e planche, gravée par M. *Martini*, d'après le dessin de M. *Hilair*, représente *la Roméca*; c'est le nom d'une des danses qui a beaucoup de conformité avec celles des anciens Grecs. On connoît le goût de cette nation pour les danses & les fêtes; » le malheur & la servitude n'ont pu » le leur faire perdre; un moment » de plaisir leur fait oublier leur mi- » sère ».

Pour ne rien laisser à desirer dans la description de l'île de Paros, l'auteur est descendu dans les cavernes d'où l'on tiroit le marbre si recherché des anciens pour le brillant & l'éclat, mais peu propre à recevoir les détails d'un ciseau délicat.

L'extérieur d'une de ces cavernes fait le sujet de la 34e planche, gravée par M. *Tilliard*, d'après le dessin de

M. *Hilair.* L'entrée en eſt très-difficile par les fragmens & les recoupes des marbres qui s'y ſont accumulés ; on y voit un bas relief antique, qui a pour ſujet une bacchanale dont l'invention & l'exécution ſont très-mauvaiſes. Ce monument eſt dédié aux femmes de Paros, qui ne dûrent pas être extrêmement flattées de cet hommage. On lit au-deſſus :

ΑΔΑΜΑΣ,
ΟΔΡΥΣΗΣ,
ΝΥΜΦΑΙΣ.

Adamas, Odriſes, aux nymphes de Paros.

Le plan du port de Nauſſa forme la 35ᵉ planche, les 36ᵉ, 37ᵉ & 38ᵉ ſont relatives à la grotte d'Antiparos. Cette grotte fameuſe, qui tient une place diſtinguée dans les faſtes de la nature, paroît avoir été inconnue aux anciens ; les habitans n'oſoient même y pénétrer, lorſqu'en 1673, M. *de Nointel*, ambaſſadeur de France à la Porte, vint leur donner l'exemple ; il y deſcendit, & fit célébrer la meſſe dans cet immenſe ſouterrein. La planche 36ᵉ,



qui repréſente l'entrée de la grotte, eſt gravée par M. *Tilliard*, d'après le deſſin de M. le comte *de Choiſeul-Gouffier* ; elle repréſente une voûte de rochers aſſez baſſe, au milieu de laquelle ſe trouve une eſpèce de colonne, produite par la nature, & qui ſert à fixer la corde qui facilite la deſcente dans la grotte dont la profondeur & l'étendue ont exalté l'imagination des écrivains qui en ont parlé. M. *de Choiſeul-Gouffier* plaiſante agréablement ſur leurs terreurs paniques, leur ſtyle exagéré, leur charlataniſme ; ce qui pourroit peut être excuſer leurs craintes, c'eſt que pour arriver à la profondeur de cette grotte, qui eſt d'environ 250 pieds, on eſt obligé de gravir ſur des rochers gliſſans à la pâle lueur des flambeaux qui jettent plus de fumée que de lumière, & plus ſouvent encore de ſe laiſſer couler perpendiculairement le long d'une corde qui ſuſpend à la fois tous les hardis obſervateurs.

L'auteur explique en phyſicien inſtruit la formation du grand nombre de ſtalactites qui enrichiſſent la grotte.

Ces eſpèces de criſtalliſations produiſent par ſucceſſion de temps des maſſes auſſi curieuſes qu'impoſantes par les formes piquantes & variées qu'elles reçoivent de la ſituation des eaux; la ſuperbe ſtalagmite * où M. *de Nointel* fit célébrer la meſſe a 24 pieds de haut ſur une baſe d'environ 20 pieds de large. La planche 37ᵉ préſente les détails géométriques de la grotte d'Antiparos, & la 38ᵉ, l'intérieur de cette même grotte ; celle-ci comme la 36ᵉ, eſt gravée par M. *Tilliard*, d'après le deſſin de M. *Hilaire*. On apperçoit dans le fond les voyageurs qui deſcendent dans ce vaſte ſouterrein, les uns avec une échelle, & les autres ſuſpendus à une corde ; ſur le devant ſont pluſieurs grouppes d'obſervateurs, les uns diſſertent avec

* On appelle *ſtalactite* la criſtalliſation qui ſe forme de haut en bas par la filtration des eaux à travers les couches ſupérieures, ce qui produit des eſpèces de cônes mamelonnés ſemblables à ces glaçons formés par la gelée. Les *ſtalagmites* ſont produites par la même cauſe, mais en ſens inverſe, lorſque la filtration trop abondante coule rapidement ſur la *ſtalactite* & tombe ſur le ſol.

un dessinateur, & les autres contemplent à la lueur des flambeaux les énormes cristallisations de la grotte.

La vue du village de Saint-George, dans l'île de Skiros, fait le sujet de la 39e planche; elle est gravée par M. *Mathieu*, d'après le dessin de M. le baron *de Tot*. » Si nous en croyons la » fable ou l'histoire, car, selon l'au» teur, il est souvent difficile de les » distinguer, *Lycomède* régnoit dans » l'île, ou plutôt sur le rocher de » Scyros, lorsque *Thésée*, forcé de » quitter ses états vint y chercher un » asyle. Ce héros y périt malheureu» sement; & long-temps après ses » restes retrouvés & rapportés à Athè» nes, devinrent, dans le lieu même » d'où il avoit été chassé, l'objet d'un » culte public. Le seul nom de Scyros » rappelle assez les amours d'*Achille*, » son travestissement, & l'adresse d'*U*» *lysse* pour le découvrir.

La carte de l'île de Skiros, qu'on trouve placée au-dessous de l'estampe précédente, a été vérifiée sur les lieux par M. le baron *de Tot*. » La » superstition des habitans de Skyros,

» est encore plus outrée que celle
» des autres Grecs de l'Archipel, &
» les moines du couvent de Saint-
» George sont bien éloignés de la
» laisser affoiblir. Ce couvent est une
» colonie de la république religieuse
» du mont Athos, dont il reçoit un
» supérieur. Fidèle aux principes in-
» variables de son état, ce moine
» commande despotiquement dans
» cette île, dont tous les habitans ne
» travaillent que pour lui, il leur mé-
» nage en revanche les faveurs de
» Saint-George, dont l'image mira-
» culeuse ne manque pas d'assommer
» ceux qui mettent quelques restric-
» tions dans leurs offrandes *; l'exem-

* Cette image est gravée sur une feuille d'argent très-mince, mais appliquée sur une pièce de bois très-épaisse. Un moine qui se donne pour aveugle s'arme de cet instrument redouté, qui le conduit toujours, par une inspiration divine, sur les traces du coupable; alors l'image, par un nouveau miracle, s'échappe des mains du moine, s'élance d'elle-même sur la victime, & la frappe jusqu'à ce qu'elle ait réparé ses torts par d'amples largesses. Voyez tous les détails de cette fourberie dans *Tournefort*, tome II, p. 450. *Note de l'auteur.*

» ple terrible d'*Ananias* est à Skyros
» le texte de tous les sermons. Trois
» cens soixante-cinq chapelles sont
» répandues autour du grand couvent,
» & les habitans ne sont dispensés d'en
» fêter tous les saints qu'en faveur d'un
» travail, dont le produit beaucoup
» plus assuré que celui de leurs prières,
» intéresse davantage les maîtres qui
» en doivent profiter.

» Les habitans de Skyros n'ont rien
» de particulier dans leurs mœurs, ni
» dans leurs habillemens. Ils ont ce-
» pendant un genre de luxe qui leur
» est propre; il consiste à tapisser leurs
» maisons d'un grand nombre de pots,
» suspendus par leurs anses à des fiches
» de bois, de manière que les murs
» en sont entièrement couverts ».

La 41e planche représente les habitans de l'île de Lemnos, lieu célèbre chez les poëtes par les forges que *Vulcain* y avoit établies après avoir été précipité du ciel; emblême du volcan de cette île, que l'auteur regrette beaucoup de n'avoir pu observer; deux de ses compagnons de

voyage furent au moment de périr en y abordant.

» Le temps détruit les monumens » & consacre les préjugés. Cette terre » de Lemnos qui guérit *Philoctete*, & » que *Gallien* alla examiner, conserve » encore les mêmes propriétés, aux » yeux des Grecs également crédules. » On ne la recueille qu'un seul jour » dans l'année, & avec les plus gran- » des cérémonies; cette terre réduite » en petits pains, marqués du cachet » du Grand-Seigneur, est ensuite ré- » pandue dans toute l'Europe; on lui » attribue de grandes vertus; il se » trouve même encore des médecins » qui en font usage, & cependant le » chymiste éclairé n'y voit qu'une » simple terre argileuse, incapable » de produire aucun des effets qu'on » lui suppose ».

Le plan du port de Saint-Antoine est la dernière planche de ce cahier, qui est terminé par un cul-de-lampe, représentant *Vulcain* assis sur un tertre, au bas duquel sont des trophées militaires, allusion aux armes qu'il forgea

pour *Achille*; au bas des trophées sont suspendues des médailles de Paros, & de Lemnos sous le nom d'*Ephestia*.

Je ne puis, Monsieur, en finissant passer sous silence une singulière hypothèse qui m'a frappé dans une note relative à l'Ile de Lemnos. Vous vous rappellez sans doute celle du père *Hardouin* qui prétendoit que les ouvrages attribués à *Homère* avoient été composés par des moines dans le douzième ou treizième siècle? Voici encore un nouveau détracteur du prince des poëtes Grecs, M. *Ciro-Saverio-Minervino*, qui, plus hardi que le premier, non-seulement veut enlever à *Homère* la gloire d'avoir produit ses immortels ouvrages, mais lui refuse même jusqu'à l'existence physique, & prétend que ces chef-d'œuvres qu'on admire depuis plus de deux mille ans, ne sont autre chose que les livres symboliques des prêtres de la ville de Syris, qui ont voulu décrire les désastres arrivés par des volcans dans la Troade; qu'enfin le nom d'*Homère est le titre d'un livre qu'on lui attribue, & point du tout le*

nom d'un personnage réel. Je veux croire que M. *Ciro-Saverio-Minervino* est très-versé dans la connoissance *du Grec, de l'Arabe, de l'Hébreu, du Chaldéen, de l'Ethiopien, & dans toutes les langues de l'Inde;* mais je crois aussi qu'il faudroit avoir une foi bien docile pour ne voir dans l'*Iliade*, & l'*Odyssée* que l'histoire symbolique des volcans de la Troade.

En attendant qu'on soit pleinement convaincu de ce nouveau systême, je crois qu'on peut le mettre avec celui d'un professeur moderne qui ne trouve au contraire dans les ouvrages d'*Homère* que des observations astronomiques. L'un y voit l'histoire du ciel, & l'autre celle des volcans; l'on ne doit pas craindre, sans doute, que ces Messieurs se rencontrent jamais dans leurs savantes spéculations.

Je suis, &c.

Paris, ce 26 août 1779.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

*Œuvres complettes d'*Alexandre Pope*; traduites en François, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée du texte Anglois mis à côté des meilleures pièces, & ornées de belles gravures, 8 vol. in-8°. de 400 pag. chacun, prix 48 liv. broché, & les exemplaires en papier d'Hollande 96 liv. A Paris, chez la veuve* Duchesne, *libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût.*

La nature & l'art semblent avoir également concouru à la perfection des ouvrages de *Pope*. Avant lui, plusieurs grands poëtes avoient illustré l'Angleterre ; mais la plupart sans frein & sans règle n'ont suivi dans

leurs productions monstrueuses qu'un instinct aveugle & une imagination déréglée. *Pope* a su réunir le goût & le génie ; c'est un honneur singulier qu'il ne partage qu'avec l'illustre *Adisson*.

L'histoire d'un conquérant n'est que le récit de ses batailles & de ses victoires ; l'histoire d'un homme de lettres n'est que le détail de ses écrits & de ses succès. L'ambition des auteurs moins meurtrière, moins féconde en grands événemens que celle des héros, n'est ni moins noble ni moins ardente ; les uns & les autres ont pour but l'immortalité. La vie uniforme de *Pope* offre peu de faits capables de piquer la curiosité ; cependant ses querelles littéraires peuvent fournir des observations intéressantes sur le sort de ces hommes rares qui s'élèvent par leurs talens au-dessus de l'humanité, & qui s'en rapprochent par leurs passions & leurs intrigues.

Né à Londres en 1688 d'une famille noble & ancienne, mais ruinée par son attachement à la religion catholique, le jeune *Pope* fut élevé dans la maison paternelle, la foiblesse de sa

constitution ne permettant pas qu'on l'envoyât aux écoles publiques. Les maîtres à qui ſon inſtruction fut confiée n'étoient pas dignes d'un tel diſciple, mais les grands hommes ne doivent leur éducation qu'à eux-mêmes. Le génie poétique de *Pope* ſe développa dès l'âge de huit ans. *Homère* & *Ovide* furent ſes premiers précepteurs. Il ſe ſentit ému & tranſporté en liſant une mauvaiſe traduction de cette *Iliade* dont il devoit un jour faire paſſer les beautés dans ſa langue. Les *Métamorphoſes* firent éclore les premières étincelles de cette imagination qui devoit enfanter le poëme de *la Boucle de cheveux enlevée.* La tête pleine des fables d'*Homère*, il en compoſa une tragédie qu'il fit repréſenter par ſes camarades. A douze ans il fit une ode ſur la vie champêtre fort ſupérieure aux ſtances que *Racine* plus âgé compoſoit dans les bois de Port-royal. Une autre ode ſur la ſolitude, des vers ſur le ſilence, deux pièces de théâtre, un poëme épique de quatre mille vers intitulé *Alcandre*, une traduction du premier livre de *la Thébaïde* de *Stace*, tels

furent les jeux de ſon enfance, & les premiers eſſais d'un génie impatient de ſe produire.

Malheur à l'écrivain précoce dont les compoſitions trop ſages n'annoncent point la jeuneſſe. Les ouvrages du jeune *Pope* étoient pleins d'idées puériles & de traits extravagans. Par exemple, il y avoit dans ſon poëme épique un héros Scythe qui rejettoit avec mépris un oreiller de neige comme un meuble de molleſſe & de luxe. *Pope* fut depuis le premier à rire de ces folies, & eut aſſez de prudence pour ne pas placer à côté de ſes chef-d'œuvres ces productions informes d'une muſe naiſſante. Familiariſé de bonne heure avec les anciens chez leſquels il puiſa ce goût qui le diſtingue des poëtes de ſa nation, il ne négligea point pour cela les modernes, & s'attacha particulièrement à la lecture de *Dryden*. Rempli de vénération pour ce grand poëte, il conçut un violent deſir de le voir & de le connoître, on le conduiſit dans un caffé où ſe rendoit ordinairement *Dryden*, alors extrêmement vieux ; c'eſt là que *Pope*, âgé de douze

ans, contempla avec la curiosité du génie cet homme dont il lisoit tous les jours les vers avec admiration, cherchant à reconnoître dans les traits de son visage quelque marque de ce talent sublime qui brilloit dans ses ouvrages. *Dryden* mourut avant qu'il se fût formé aucune liaison entr'eux, & *Pope* lui appliqua dans une de ses lettres ce qu'*Ovide* dit de *Virgile* : *Virgilium vidi tantum.*

Retiré avec sa famille dans la forêt de Vindsor, les charmes de cette solitude, les beautés champêtres répandues en foule autour du jeune poëte échauffèrent son imagination, & lui firent produire à seize ans ses éclogues, parmi lesquelles il faut compter son poëme de la forêt de Vindsor. A vingt ans il composa son essai sur la critique, mais plus sévère qu'*Horace*, il le perfectionna pendant douze ans; il dérida son front dans le poëme de *la Boucle enlevée*, & la gravité du censeur fit place à d'aimables folies. *Le temple de la Renommée* fit admirer de plus en plus les richesses de sa verve. Il développa dans l'épitre

d'*Héloïse* ce que le pathétique a de plus touchant, & une foule de petites pièces pleines d'esprit, d'élégance & d'enjouement, le firent regarder comme le poëte le plus ingénieux, le plus fécond & le plus agréable de l'Angleterre.

Déjà l'envie irritée de tant de succès frémissoit autour de lui, sa fameuse traduction de l'*Iliade* & de l'*Odyssée* acheva d'aigrir ses rivaux, dont la fureur jalouse ne connut plus de bornes. Ils se déchaînerent contre lui dans une satire scandaleuse intitulée *la Popiade*, pleine de railleries indécentes & de calomnies atroces. *Pope* y fut traité d'ignorant, d'enragé, de monstre, d'homicide, d'empoisonneur; injures du même genre que celles qu'un de nos plus fameux poëtes se plaisoit à vomir contre ses critiques. Il est triste pour l'humanité que parmi les ennemis de *Pope* on puisse compter le sage *Adisson*; mais les écrivains les plus estimables se laissent quelquefois aveugler par l'amour-propre. L'auteur de *Caton* fut blessé de la gloire du traducteur d'*Homère*, il mit lui même

en vers le premier livre de l'*Iliade* qu'il fit paroître sous le nom d'un nommé *Tickell* ; mais le génie d'*Adisson* dédaigna de servir sa basse jalousie. Ses vers dictés par la haine étoient bien inférieurs à ceux de *Pope*. En vain le père inconnu de cette version informe lui donna t-il les plus grands éloges, il fut presque le seul de son avis, & le mauvais succès de cette intrigue fut un nouveau triomphe pour son rival.

Pendant que *Pope* faisoit lire *Homère* aux Anglois, Madame *Dacier* le faisoit adorer en France. Cette savante après avoir prêché l'incrédule *la Motte*, en style de commentateur, fit aussi éprouver les effets de son zèle au poëte Anglois qui avoit eu la témérité de trouver des défauts dans l'*Iliade*. *Pope* eut plus d'égards pour le sèxe de son adversaire que pour ses raisons, & dans cette dispute il se montra aussi poli & aussi galant que *la Motte*. Heureux s'il eût pu conserver toujours la même modération ; mais irrité, harcelé sans cesse par de méprisables ennemis, il oublia qu'un grand écri-

vain s'avilit & se dégrade, lorsqu'il prostitue à des injures & des satires grossières ce génie fait pour orner la raison & inspirer l'amour de la vertu. Séduit par le desir de la vengeance, il publia la *Dunciade*. Mais si l'on en croit une relation qui parut alors, cette satisfaction lui coûta cher; on prétend que les auteurs maltraités dans ce poëme firent essuyer au satirique une flagellation ignominieuse. Le récit de cet événement avec toutes ses circonstances se répandit dans le public & couvrit de ridicule l'auteur de la *Dunciade*. Voici, Monsieur, quelques endroits de cette pièce très-plaisante par le ton sérieux & la naïveté du style.

Relation véritable & remarquable de l'horrible & barbare flagellation qui vient d'être commise sur le corps de maître Alexandre Pope, *poëte, pendant qu'il se promenoit innocemment à Hamwalks, sur le bord de la Tamise, méditant des vers pour le bien public, flagellation faite, à ce qu'on dit, par deux hommes mal intentionnés, en dépit & vengeance*

de quelques chansons sans malice que ledit poëte avoit faites contr'eux.

La relation commence par de pieuses réflexions sur la charité. On affecte de plaindre *Pope* & de condamner la vengeance peu chrétienne que ses ennemis ont exercée sur lui. On passe de là aux circonstances du fait.

Ce fut ainsi que s'exécuta cette punition corporelle.

» Le jeudi du présent mois de juin » vers le soir, lorsqu'il faisoit beau, » M. *Pope*, grand poëte, *à ce que nous » avons appris*, se promenoit à Ham-» walks, méditant des vers pour le » bien public, deux hommes qui ne » nous sont pas assez connus pour pou-» voir les nommer, vinrent à lui; ils » le reconnurent, tant à son visage » qu'à son dos, & ils se promenèrent » quelques temps avec lui. Puis étant » entrés en conversation, *à ce qu'on » nous a dit*, sur la *Dunciade*, un joli » poëme dudit *Pope*, un de ces mes-» sieurs prit tout à coup le pauvre » maître *Pope*, poëte, & le mit sur » son dos, tandis que l'autre tira de

» dessous son habit un long trousseau
» de verges de bouleau qu'ils avoient
» arrachées, *à ce qu'on nous a dit*, d'un
» gros balai-d'écurie ; & il frappa avec
» le même trousseau de verges, avec
» tant de violence, & d'un bras si peu
» charitable, maître *Pope*, poëte, sur
» son postérieur nud, qu'il en fit sortir
» une grande quantité d'*ichor*, ou sang
» qui étoit jaune, ce qui a fait assurer
» au docteur *Arbuthnot* son médecin,
» que cette couleur venoit de beau-
» coup de bile qui étoit mêlée à ce
» sang ».

Aussi tôt après cette inhumaine flagellation les deux hommes s'en allèrent & laissèrent le pauvre maître *Pope* sur la place, se roulant dans son sang jaune, quand Mademoiselle *Blount*, personne fort charitable, & proche voisine de maître *Pope* à Twikenham, passant auprès de là par hasard, prit ce petit homme dans son tablier, remit sa culotte, le porta au bord de la rivière, & fit venir un bateau pour le transporter chez lui.

Pope fut déconcerté de cette plaisanterie, il y répondit sérieusement

par un avis au public conçu en ces termes : » Comme on a vu dans une » relation scandaleuse criée dans les » rues de Londres, que j'ai été fouetté » à Hamwalks jeudi dernier, je donne » avis au public que je n'ai point » sorti de ma maison de Twikenham » ce jour là ».

Ce n'est pas sans dessein que l'auteur de la relation amène sur la scène Mademoiselle *Blount*. Le public n'ignoroit pas les sentimens de *Pope* pour cette demoiselle, qui joignoit à une rare beauté les qualités plus rares de l'esprit & du cœur, & un goût particulier pour les arts. Nous avons une lettre de *Pope* où il lui fait cette déclaration d'amour à l'Angloise.

» Permettez-moi de vous assurer » que je n'ai jamais été aussi ardem- » ment épris que je le suis de vous, » & qu'il y a beaucoup de femmes » dans le monde à qui je ne pourrois » pas me résoudre d'en dire autant, » quand elles me tiendroient le poi- » gnard sur la gorge ». Mademoiselle *Blount* ne dédaigna point l'hommage d'un poëte célèbre, très-capable de

flatter sa vanité, mais tout se réduisit de part & d'autre à un commerce réciproque de galanterie métaphysique. La figure & la santé de *Pope* ne lui permettoient d'aspirer qu'à l'union des ames; il étoit petit, bossu, infirme & dégoûtant. La nature sembloit l'avoir fait pour réaliser l'amour platonique.

C'est par d'excellens ouvrages qu'un auteur persécuté doit répondre aux injures & aux mauvaises critiques. Les épitres morales de *Pope*, son *Essai sur l'homme*, humilièrent plus ses envieux que n'avoit fait la *Dunciade*, & lui font aujourd'hui plus d'honneur. *Horace* a dit il y a long-temps que l'artiste qui s'élève trop au-dessus des autres par ses talens est exposé à la haine & à l'envie des concurrens qu'il efface. *Pope*, le premier des poëtes de son temps, fit une cruelle épreuve de la vérité de cette maxime. Ce ne fut cependant pas son seul mérite qui lui attira des ennemis. Son penchant à la raillerie & la malignité de sa muse lui en susciterent en grand nombre. *Pope* avec des talens supé-

rieurs avoit la vanité ordinaire aux hommes médiocres ; naturellement caustique, il ne savoit point retenir un bon mot, les critiques les plus méprisables révoltoient son amour-propre trop sensible. Il alloit souvent chez son libraire, & là il donnoit quelquefois des scènes de fureur que sa figure & sa taille rendoient comiques. Son carrtère bisarre étoit un composédesplus étonnantes contradictions ; il joignoit une humeur sombre aux graces de l'esprit le plus brillant.

Plein d'une noble fierté, il dédaigna de ramper devant les grands, & de mandier les graces de la cour, il les refusa même lorsqu'on les lui offrit, & ne voulut devoir sa fortune qu'à lui-même ; mais avec des sentimens si élevés, il avoit un orgueil bas & puérile, & une extrême avidité pour le gain. Bon fils, bon ami, bon citoyen, il donna plusieurs marques d'un cœur tendre & généreux, mais son esprit étoit malin, satirique & vindicatif. Sa santé foible & chancelante ne lui permit jamais d'abuser des plaisirs ; ses mœurs furent toujours

pures, & toutes ses passions furent dirigées du côté de la gloire littéraire.

Pope, dans un corps infirme, avoit un ame forte & active; de là cette multitude d'ouvrages qu'il a composés dans presque tous les genres; ses seules traductions de l'*Iliade* & de l'*Odyssée* étoient capables d'effrayer le poëte le plus intrépide. On a remarqué que les tempéramens délicats supportent mieux le travail de l'esprit & la vie sédentaire. Il employa ses trois dernières années à revoir les ouvrages qui devoient lui procurer l'immortalité, & sûr de vivre dans la mémoire de tous les siècles polis, il mourut sans regret le 10 juin 1744, âgé de 56 ans. Comme il fut mourant presque toute sa vie, on avoit souvent fait courir de faux bruits de sa mort, qui avoient même été consignés dans les papiers publics; en voici un article qu'il eut le temps & le plaisir de lire. » Hier mourut, après » une longue maladie, dans sa maison » de Twickenham, le célèbre *Pope*, » écuyer; il composa, n'étant âgé » que de seize ans, des pastorales du

» ſtyle le plus élégant & le plus poli.
» Ces ouvrages, les plus beaux que
» l'Angleterre ait produits en ce genre,
» lui acquirent une grande réputation.
» Elle n'a ceſſé de croître pendant
» l'eſpace de 40 ans : elle étoit enfin
» parvenue à un ſi haut degré, que
» pour la louer dignement, il faudroit
» avoir un génie de la force & de la
» beauté du ſien ».

Après avoir conſidéré la perſonne de *Pope*, jettons un coup-d'œil ſur ſes ouvrages.

Paſtorales, précédées d'un diſcours ſur la poéſie bucolique. C'eſt une imitation aſſez heureuſe de quelques éclogues de *Virgile*. Cette production qui n'a rien d'extraordinaire en elle-même, paroîtra une eſpèce de prodige ſi l'on fait attention à l'extrême jeuneſſe de l'auteur qui n'avoit que ſeize ans. L'harmonie de la verſification, la correction & l'élégance du ſtyle font le principal mérite de ces paſtorales qui ſont au nombre de quatre, & appropriées aux quatre ſaiſons de l'année. On y a joint l'éclogue ſacrée du *Meſſie* & la *Forêt de Vindſor*, poëme

fort supérieur aux éclogues qui le précèdent, & où l'on trouve des morceaux de génie. Tel est particulièrement l'éloge des grands hommes dont la forêt de *Vindsor* fut la terre natale ou le dernier séjour.

» O vous dont l'amour possède mon » ame, & qui m'avez fait éprouver » les plus doux ravissemens, muses, » *transportez moi dans ces scènes* soli- » taires, ces bocages, ces berceaux » de verdure, sur ces rives heureuses » de la Tamise, où les zéphirs exha- » lent leurs parfums, & sur le mont » *Cooper* qui est votre séjour favori. » On y verra des fleurs éclore tant » que cette montagne subsistera, & » que la Tamise portera dans l'Océan » le tribut de ses ondes. Je m'imagine » parcourir vos retraites sacrées, » j'entends la divine harmonie qui » retentit le long du bocage. Entraîné » par ces accens, *je me jette dans ces* » *ombrages* délicieux que des poëtes » immortels ont rendu vénérables. » Ici le sublime *Denham* * préluda pour

* Auteur d'un poëme intitulé *la Montagne de Cooper.*

» la première fois sur sa lyre. Là, » *Cowley* * paya son dernier hommage » au dieu du génie. Ah ! qu'il fut bien- » tôt moissonné ! que de larmes le » dieu du fleuve ne versa-t-il pas » lorsque sa pompe funèbre passoit sur » ses bords ! Les muses négligèrent » leurs lyres, & les suspendirent à des » saules ; les cygnes expirèrent de » douleur. Depuis que le barbare » destin a condamné la voix divine » de ces poëtes à un silence éternel, » les forêts, les bocages ne *retentirent* » *plus aux accords* de l'harmonie .... » Ici l'illustre *Surrey* éprouva le feu » sacré du génie ; sa plume & son épée » ont également obtenu des triomphes. » Il fut intrépide dans les combats, & » aimable en ses plaisirs. C'est dans » ces mêmes bosquets que les muses » accordoient sa lyre, & qu'il expri- » moit avec tant de douceur les ac- » cens de la volupté. Le nom de la » belle *Géraldine*, l'éclatant objet de » ses vœux, remplissoit alors ces bo- » cages ».

Le mérite de ce morceau perce à

* Poëte lyrique.

travers les incorrections & les négligences de la traduction. Les prédécesseurs de *Pope* dans la carrière poétique, prodiguoient sans discernement les métaphores, les comparaisons, les allégories ; leur style diffus, obscur, inégal, étoit tantôt plein d'un galimathias pompeux, tantôt trivial & rampant ; on admira dans les pastorales du jeune poëte une précision, une élégance, une netteté jusqu'alors inconnues. *Wicherley*, poëte comique, alors fort vieux, conçut une si haute opinion de son goût & de ses lumières qu'il voulut soumettre ses ouvrages au jugement d'un critique de seize ans. *Pope*, après les avoir examinés, lui dit son avis avec autant de franchise & aussi peu de succès que *Gilblas* lorsqu'il s'expliqua sur les homélies de l'archevêque de Grenade. *Wicherley* qui s'attendoit à des éloges, honteux de recevoir des leçons d'un enfant, retira ses papiers des mains du censeur trop sincère.

Essai sur la critique, traduit en prose par M. *de Silhouette*, avec l'imitation en vers de l'abbé *du Resnel*.

Horace & *Boileau* ont donné des loix aux auteurs, *Pope* a voulu former des critiques ; c'eſt dans un âge mûr, c'eſt après avoir donné des preuves d'un talent ſupérieur & conſommé par l'expérience, que les légiſlateurs de la littérature latine & françoiſe ont oſé tracer des règles aux poëtes leurs confrères ; c'eſt à vingt ans, & dans la première chaleur d'un génie prématuré, que le poëte Anglois eſſaya d'établir des principes pour bien juger des ouvrages de goût. Preſque tous ſes préceptes ſont puiſés dans *Horace* ; mais le jeune *Ariſtarque* les a préſentés avec des ornemens dont ils ne paroiſſoient pas ſuſceptibles. On ne peut qu'admirer les beautés qu'il a ſu tirer d'un ſujet ingrat & moins propre encore à la poéſie que celui de *Boileau*. On trouve dans l'*Eſſai ſur la critique* beaucoup de fineſſe & de vivacité, un ſtyle nerveux, correct, élégant. L'auteur ſouvent diffus dans les penſées eſt toujours précis dans l'expreſſion. Mais il ne faut point comparer cet ouvrage à l'*Art poétique* de *Boileau*, qui lui eſt très-

supérieur. Il y a dans *Pope* plus de traits ingénieux, plus de saillies, de légereté & d'imagination ; *Boileau* est plus grave, plus solide, plus profond ; il a bien plus d'ordre, de clarté, de précision dans les idées ; ses principes sont d'une utilité plus générale : son style sur-tout est plus naturel, plus éloquent, plus riche & plus poétique. Les deux chants où il explique la nature & les règles des différens genres de poésie, valent mieux seuls que tout l'ouvrage de *Pope*. L'*Essai sur la critique* étincelle d'esprit ; l'*Art poétique* porte l'empreinte du génie.

La Boucle de cheveux enlevée traduite en prose par l'abbé *des Fontaines*, & en vers par M. *Marmontel*.

Je n'ajouterai rien à ce que je vous ai déjà dit de cet ouvrage*. Il résulte de l'examen que j'en ai fait qu'on ne doit point le mettre en parallèle avec le *Lutrin*, & qu'il est même inférieur au *Ververt* pour la justesse des idées, le bon goût des ornemens & la régularité du dessin. Si M. *de Voltaire*,

* Voyez l'*Année Littéraire* 1778, tom. I, N° 2. article 1er.

dans une de ses lettres, préfère hautement l'*Essai sur la critique* à l'*Art poétique* d'*Horace*, & la *Boucle de cheveux* au *Lutrin*, c'est un effet de cette précipitation & de cette partialité qui rend si suspects la plupart de ses jugemens ; il avoit tant d'obligation à la littérature Angloise, qu'il a voulu par là lui témoigner sa reconnoissance.

Le Temple de la Renommée, traduit en prose, avec une imitation en vers par Madame *du Bocage*.

Les ingénieuses fictions dont *Ovide* a égayé ses métamorphoses, les belles descriptions qu'il fait du séjour de l'envie, du sommeil, de la faim, de la renommée, ont donné aux poëtes modernes l'idée de ces brillantes allégories qui sont le triomphe de l'imagination. De là cette foule de temples élevés par des mains peu habiles, & qui à peine construits se sont écroulés. Parmi ces malheureux architectes on peut compter M. *de Voltaire* lui-même. Le mauvais succès de ses temples n'étonnera point ceux qui savent qu'il fut toujours foible du côté de l'invention. Les Anglois amis

d'une femme qui a dupé cinq maris. Dans ces deux contes, les faits se trouvent noyés dans un ennuyeux verbiage ; ils sont égayés de plaisanteries à l'Angloise, c'est-à-dire, un peu grosses & chargées.

Mêlanges. Ce sont des imitations d'*Horace*, des épitres, des épigrammes, des madrigaux, des pièces fugitives de toute espèce, & sur-tout un grand nombre d'épitaphes. Dans ces productions légères on reconnoît toujours l'esprit, la finesse & la correction de *Pope.*

Essai sur l'homme, traduit en prose par M. *de Silhouette*, avec l'imitation en vers de l'abbé *du Resnel.*

C'est le plus important & le plus célèbre de tous les ouvrages de *Pope.* Son talent particulier étoit d'embellir la métaphysique des couleurs de l'imagination. Les profondes spéculations renfermées dans ce poëme feroient honneur au plus grand philosophe ; dans le style & dans les détails on reconnoît un grand poëte. On admire sur-tout cette précision rigoureuse & philosophique, cette force & cette justesse

justesse d'expression, cette élégance continue qui jamais ne laissent appercevoir la gêne de la versification & la tyrannie de la rime. *Pope* n'a point de supérieur dans l'art difficile d'égayer & d'orner des matières arides & abstraites. Cependant son poëme est moins lu qu'estimé, parce qu'il est quelquefois obscur, & qu'il fatigue l'attention.

Essai sur la vie humaine, petit poëme moral, moins connu & moins digne de l'être que l'*Essai sur l'homme*.

On n'y trouve ni dessein, ni marche, ni liaison; c'est un recueil de maximes vagues, de déclamations usées sur les foiblesses & les passions attachées à la condition humaine.

Trois heures après mariage, comédie qui prouve que *Pope* avec un esprit fin & beaucoup de penchant à la raillerie, n'avoit aucun talent pour le genre comique. C'est ainsi que M. *de Voltaire* qui dans tous ses écrits a toujours plaisanté, & souvent si mal à propos, n'a jamais pu être plaisant quand il a fallu l'être, & n'a fait supporter quel-

ques-unes de ses comédies qu'en faisant pleurer les spectateurs.

Epîtres morales. S'il est un genre où *Pope* puisse être comparé à *Boileau*, c'est celui-ci. On peut même dire que le poëte Anglois présente un plus grand nombre d'idées que le poëte François, & approfondit davantage les sujets qu'il traite, sans cependant se perdre dans des spéculations trop subtiles, & sans tomber dans cette obscurité qu'on reproche avec justice à l'*Essai sur l'homme*. On rencontre souvent dans ses épîtres des peintures de moeurs d'une vérité & d'une énergie singulières. Son épître sur les différens caractères des hommes offre plusieurs traits frappans qui prouvent que l'homme jusqu'au dernier moment de sa vie n'agit que d'après sa passion dominante.

» Quoi, un suaire de flanelle * ! » grand dieu ! il y auroit de quoi » faire damner un saint, s'écrie la

* Le gouvernement Anglois, pour favoriser les manufactures de laine, ordonne que les morts soient ensevelis dans de la flanelle.

» pauvre *Narcisse* sur le point de
» mourir : Non, je veux qu'une belle
» Perse enveloppe mes membres glacés
» & que mon visage livide soit orné
» d'une dentelle de Malines ; faut-il
» faire peur aux gens quand on est
» mort : *Betty*, mets-moi un peu de
» rouge ».

» Ce fade courtisan, qui, depuis
» quarante ans, s'honore du titre de
» très-humble serviteur du genre hu-
» main, dit encore à l'agonie, lorf-
» qu'il peut à peine remuer les lèvres :
» si . . . . là où je vais . . . . Monsieur,
» je pourrois vous servir.

» Je donne, dit le vieillard *Euclis*
» en soupirant, je donne mes terres
» & mes fiefs à mon fils *Edouard. Et
» votre argent, Monsieur ?* mon argent,
» Monsieur ? quoi tout ? Ah ! puisqu'il
» le faut, (& il pleure). Je le donne à
» *Paul. Et votre château, Monsieur ?*
» arrêtez : mon château ? Non, cela
» ne se peut pas. . . . Et il expire ».

Dans l'épître sur les divers carac-
tères des femmes, on trouve plusieurs
portraits où l'on reconnoît la touche

ferme & vigoureuse de *la Bruyere.*

» *Cloë* a tout ce qu'il faut pour » plaire, tous les talens de l'esprit; » que lui manque-t-il donc? un cœur. » Elle parle & agit comme elle doit, » mais jamais elle n'éprouve un sen- » timent noble & généreux : la vertu » lui paroît trop pénible, & elle s'en » tient aux décences. Elle est si froide, » si raisonnable, qu'elle ne s'embar- » rasse, ni d'aimer ni d'être aimée. » Lorsque son amant soupire entre ses » bras, elle peut alors compter les » magots de sa cheminée; & quand » elle voit son ami en proie au dé- » sespoir, elle est en état d'observer » la supériorité d'une étoffe des Indes » sur un drap d'Angleterre. Que le ciel » la préserve d'accorder une faveur ou » de faire une dette, elle nie tout. » Non, peut être elle l'oublie. Votre » secret est en sûreté avec elle; mais » vous ne saurez pas les siens. Elle n'a » jamais noirci le caractère d'aucun » de ses amans; mais elle se soucie » fort peu qu'ils se pendent. *Cloë* vou- » droit-elle savoir si vous êtes mort

» ou vivant? Elle ordonneroit à son » laquais de le lui faire accroire. *Cloë* » est prudente....... Mais voulez-» vous aussi être sage à votre tour? » ne vous désespérez pas quand *Cloë* » mourra ».

Satires. De tous les poëtes Anglois *Pope* est celui qui paroît avoir le plus de conformité avec *Boileau*, soit pour les sujets qu'il a traités, soit pour le caractère de son style. Ses satires, comme celles de *Boileau*, sont d'heureuses imitations d'*Horace*, dont il s'est approprié presque toutes les idées; le satirique François a mieux rendu dans sa langue la légereté, la fine plaisanterie & l'élégant badinage du favori de *Mécène*. *Pope* est plus mordant, plus amer, plus emporté; & sa manière tient plus de *Juvenal* que d'*Horace*. Parmi les satires de *Pope*, on en trouve deux composées par le docteur *Jeanne Donne*, doyen de Saint-Paul, écrivain aussi caustique que *Lucilius*, & non moins négligé dans son style. *Pope* les a retouchées, & conservant le fonds des idées qui est

excellent, il leur a donné un nouveau coloris qui en augmente beaucoup la valeur.

Le Mentor moderne. On peut mettre au nombre des satires de *Popé* plusieurs articles de sa façon insérés dans *le Mentor moderne*, ouvrage périodique. On y trouve plusieurs traits d'imagination, dans le goût de ceux dont le *Spectateur* est égayé, qui renferment une critique ingénieuse des mœurs & des ridicules du siècle. Telle est, par exemple, une lettre adressée au *Mentor moderne* par un homme qui prend le titre de Médecin des fous. Son objet n'est pas de leur rendre la raison; au contraire, par le moyen de son élixir, il se propose de les entretenir dans leur folie. Pour prouver l'efficacité de son remède, il entre dans le détail des cures merveilleuses qu'il a opérées.

» *George Hémistiche*, écuyer, poëte, » & membre d'une fameuse société de » beaux esprits, fut attaqué d'un vio» lent accès d'hypocondrie par la vue » d'un parterre vide à la troisième re-

» présentation d'une de ses pièces ; le
» bruit des sifflets l'avoit déjà telle-
» ment effrayé aux deux premières
» représentations, que la seule pro-
» nonciation d'une *s* lui paroissoit
» insupportable. Je démêlai d'abord
» la cause de son indisposition, & par
» une dose de mon remède, je le ré-
» tablis dans son état naturel de folie.
» Il est à présent si radicalement guéri
» qu'il a promis de donner une autre
» piéce au théâtre l'hiver prochain.

» Une prude de profession, qui m'a
» demandé en grace de ne la pas nom-
» mer, choquée dans une compagnie
» par une phrase équivoque, dont
» personne qu'elle n'avoit compris le
» sens peu honnête, eut sur le champ
» un frisson de modestie. Je lui don-
» nai d'abord mon spécifique, qui,
» accompagné d'un éloge adroit de la
» rare vertu de la dame, la plongea
» aussi-tôt dans une agréable rêverie
» sur le mérite de sa pudeur. La fer-
» mentation de son sang se calma ;
» & devenue tout-à-coup charitable,
» elle regarda avec un air de bonté le

» cavalier, qui par un mot équivoque
» avoit si fort allarmé sa chasteté.

» *Hilaria*, maîtresse coquette,
» ayant été séverement réprimandée
» par une vieille fille, se trouvoit ré-
» duite à prendre un air grave en
» compagnie, & à n'oser faire aucun
» usage de son éventail; en un mot,
» elle tomba dans une si profonde mé-
» lancolie, que deux ou trois fois
» étant à l'église, elle pensa avoir un
» accès de dévotion. Je lui prescrivis
» une dose honnête de libertés inno-
» centes, & pour rendre le remède
» plus efficace par un peu d'exercice,
» je lui ordonnai celui des yeux &
» de l'éventail. La recette eut tout le
» succès possible. La malade retrouva
» d'abord ses souris fins, & jetta des
» regards agaçans à la ronde. Pendant
» deux dimanches consécutifs on ne
» la pas vue une seule fois à l'église
» dans une posture attentive; c'est ce
» que les marguilliers sont près d'attes-
» ter par serment ».

Pièces diverses. Les plus distinguées
sont l'ode pour la fête de sainte Cécile,

remplie de beautés vraiment lyriques, & cependant inférieure à celle de *Dryden.* La préface de l'édition de *Shakespeare.* Lorsque *Pope* fait sentir le mérite de cet ancien tragique, & développe ses beautés, c'est un homme de goût qui parle ; quand il justifie ses extravagances, c'est un Anglois.

La Dunciade. Lorsque *Pope* publia cette satire, il étoit sans contredit le plus grand poëte de l'Angleterre. Les ennemis qu'il immoloit à sa vengeance étoient des hommes vils & obscurs, qui, depuis dix ans, le préfécutoient avec une rage & un acharnement sans exemple. Mais l'auteur de la *Dunciade* Françoise tenoit un rang fort médiocre dans la littérature lorsqu'il composa cet ouvrage pour s'illustrer beaucoup plus que pour se venger. La plupart des écrivains qu'il attaquoit avoient plus de réputation & de mérite que lui ; il leur étoit même redevable de la seule gloire qu'il eût encore acquise.

Préface de l'Homère Anglois.

La Motte, bel-esprit ignorant, n'a-

voit vu que les défauts d'*Homère*, & n'avoit pas senti ses beautés. Madame *Dacier*, hérissée d'une doctrine pédantesque admiroit tout dans le poëte qu'elle avoit traduit & commenté ; *Pope* seul jugea *Homère* en homme de goût & de génie. Vivement affecté des beautés de l'*Iliade*, qu'il a su exprimer plus heureusement qu'aucun traducteur, il reconnoît de bonne-foi les défauts qui défigurent ce poëme, défauts excusables dans un siècle grossier, où l'art n'étoit point connu. Une connoissance approfondie des mœurs & des usages du temps d'*Homère* est absolument nécessaire à ceux qui veulent apprécier équitablement ses ouvrages. La préface de *Pope* offre sur cette matière les lumières les plus sûres & les plus étendues, c'est un morceau de la littérature & d'érudition d'autant plus précieux qu'il est bien rare de trouver dans un commentateur un homme de génie & un grand poëte.

Mémoires de Martin Scriblerus. C'est une satire fine & ingénieuse dans le

goût de *Cervantes*. L'auteur de *Don Quichotte* attaqua le ridicule de la chevalerie & l'abus du courage; *Pope* en société avec les docteurs *Swift* & *Arbuthnot* entreprit d'attaquer le ridicule de l'érudition & l'abus des sciences. Le caractère de *Cornelius Scriblerus*, père de *Martin* est extrêmement comique; c'est un antiquaire qui règle toutes ses actions d'après l'exemple des anciens, & qui n'attache de prix qu'aux monumens antiques. Le jour de la naissance de son fils, il se souvint d'avoir lu dans *Théocrite* qu'un bouclièr fut le berceau d'*Hercule*; comme il avoit un vieux bouclier couvert de rouille, qu'il régardoit comme une pièce très-rare & d'une antiquité merveilleuse, il lui prend fantaisie de faire placer son fils sur cette antique & de l'exposer ainsi à la vue de quelques savans de sa connoissance; il confie à la servante ce précieux bouclier, avec ordre d'y mettre son fils, & de l'apporter à la compagnie, couvert d'une pièce de satin bleu.

Les savans s'étant rassemblés dans sa maison, » Amis, leur dit-il, je me » propose de vous présenter mon fils; » mais comme ce n'est pas un enfant » vulgaire, je ne vous le présenterai » point non plus d'une façon triviale; » son berceau est mon ancien bouclier, » si fameux dans toutes les universités » de l'Europe. Vous savez tous com» ment je me suis procuré ce mo» nument de la plus haute antiquité » aux dépens de la vaisselle de toute » ma famille ..... Il s'arrêta en cet » endroit de sa harangue à la vue de » la servante qui entroit avec l'enfant. » Il le prend d'abord entre ses bras. » Voyez donc mon fils, mais regardez » d'abord ce bouclier. Contemplez » cette rouille. — Précieux vernis du » temps, & production vénérable de » tant de siècles ».

» En achevant ces mots, il leve » lentement la couverture de satin; » mais à mesure qu'il procédoit à l'ex» hibition de cette précieuse antique, » une pâleur mortelle se répandoit sur » son visage, & sa main trembloit.

» A la fin ses forces l'abandonnent au
» point qu'il laisse tomber le bouclier
» & l'enfant à terre, en s'écriant d'un
» ton lamentable, mon bouclier! ô
» ciel! mon bouclier!

» En effet, la servante, qui se pi-
» quoit de propreté, & qui s'intéres-
» soit à l'honneur de son jeune maître,
» avoit si bien écuré le bouclier qu'on
» s'y pouvoit mirer ».

Cornelius qui s'étoit évanoui à ce spectacle, étant enfin revenu à lui-même, » ô femme, femme, s'écria-t-
» il, (& en prononçant ces mots il
» arracha le bouclier avec violence
» des mains de la servante) est-ce donc
» à ton ignorance que ce monument
» devra sa ruine! où est cette belle
» croûte qui l'a couvert si long-temps?
» où sont ces traces du temps, &,
» pour ainsi dire, ces doigts de l'anti-
» quité. L'attouchement grossier d'une
» femme ignare a détruit tout cela.

» Les commères (qui étoient accou-
» rues au bruit, & qui ne se mettoient
» guères en peine de la cause de ses
» regrets) demandèrent seulement si

» l'enfant ne s'étoit point fait de mal,
» & dirent : là, là, tout est bien, la
» servante n'a fait que son devoir, elle
» écure on ne peut pas mieux ; quel
» tintamarre il fait pour un bassin
» qu'un barbier de village n'auroit
» pas voulu, il y a deux heures,
» pendre à la porte de sa boutique.
» Un bassin, s'écria une autre, ce
» n'est tout au plus qu'un mauvais
» chandelier sans tuyau. Les savans,
» qui jusqu'alors avoient gardé le si-
» lence, ayant considéré attentive-
» ment le bouclier, déclarèrent qu'ils
» adoptoient ce dernier sentiment,
» & tâchèrent de consoler *Cornelius*,
» en l'assurant qu'au bout du compte
» ce n'étoit qu'un chandelier. Mais
» cette consolation, bien loin de cal-
» mer le docteur, le mit dans une si
» furieuse colère, qu'il fallut l'em-
» porter & le coucher dans son lit,
» où, fatigué de tant d'agitation, il
» ne tarda guères à s'endormir ».

Tous les détails de l'éducation que *Cornelius* donne à son fils sont très-plaisans. Les subtilités de l'ancienne

philosophie y sont particulièrement tournées en ridicule. Comme le jeune *Martin* avoit l'entendement très-épais, » *Cornelius*, obligé d'éclaircir des vé-» rités intellectuelles par le secours » des images sensibles, appella un » jour son cocher, & lui demanda ce » qu'il avoit vu la veille. Le cocher » répondit qu'il avoit vu deux hommes » qui se battoient pour un prix, que » l'un étoit un bel homme, sergent aux » gardes, l'autre noir & boucher de » profession; que le sergent avoit des » culottes rouges, au lieu que celles » du boucher étoient bleues; qu'ils » s'étoient battus sur un théâtre vers » les quatre heures après midi, & » que le sergent avoit blessé le boucher » à la jambe. Observez s'écria *Corne-» lius*, comment cet animal parcourt » tous les prédicamens de la logique. » Hommes, *substantia*: deux, *quantitas*: » beau & noir, *qualitas*: sergent & » boucher, *relatio*: l'un blesse l'autre, » *actio & passio*: combat, *situs*: théâtre, » *ubi*: quatre heures apres midi, *quan-» do*: culottes bleue & rouge, *habitus*».

L'anti-ſublime, ou l'art de ramper en poéſie.

Cet ouvrage publié ſous le nom de *Martin Scriblerus* eſt une critique ſanglante de quelques mauvais écrivains ennemis de *Pope*. Dans ce traité ironique, il expoſe les moyens d'écrire d'un ſtyle bas & trivial, avec autant de ſérieux & de gravité que *Longin* lorſqu'il découvroit les ſources du ſublime. Les principes ſont appuyés d'exemples, choiſis dans les ouvrages des auteurs qu'il vouloit immoler à la riſée publique.

Les deux derniers volumes de cette collection renferment les lettres de *Pope* où l'on trouve quelques traits qui décèlent ſon caractère, & quelques anecdotes du temps qui peuvent piquer la curioſité. Il eût été à deſirer que l'éditeur eût fait un choix. Tout ce qu'un auteur écrit à ſes amis n'eſt pas digne des regards de la poſtérité.

Tels ſont, Monſieur, les différentes pièces contenues dans cette nouvelle édition des œuvres de *Pope* fort ſupérieure à celles qui avoient

paru jusqu'ici. Les lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec la langue & la littérature Angloise, pourront y puiser une connoissance suffisante du poëte le plus sage, le plus correct & le plus ingénieux qu'ait produit l'Angleterre.

Quant à la partie typographique, elle ne sauroit être plus soignée. Les caractères & le papier en sont superbes, elle est d'ailleurs enrichie de gravures précieuses ; en un mot, Madame *Duchesne* n'a rien épargné pour donner à cette édition la forme la plus agréable, & ce n'est pas une des moindres obligations que lui ait notre littérature.

Je suis, &c.

Paris, ce 4 septembre 1779.



LETTRE XV.

Anecdote & réflexions sur les éloges prodigués à M. Tindal, *fameux déiste Anglois, avant & après sa mort.*

IL en est, Monsieur, des hommes à qui l'on décerne publiquement l'honneur d'un panégyrique, comme des auteurs que l'on met entre les mains de la jeunesse. Si ces modèles n'ont pas eux-mêmes été à l'abri du mauvais goût, bientôt ils corcompront celui de leurs lecteurs, à moins qu'une critique éclairée ne se hâte d'arrêter, par un ridicule salutaire, les progrès de la corruption, de faire reconnoître & admirer les bons principes à ceux que le mauvais exemple en auroient écartés. De même, proposer à l'admiration publique des hommes souillés de vices honteux, & qui n'ont eu que de fausses vertus, malheureusement célèbres par de grands talens, mais dont

ils n'ont su faire qu'un coupable usage ; ce seroit assurer le triomphe du vice & la ruine des mœurs, si la voix du public, toujours équitable & juste appréciateur du mérite, n'étouffoit celle des panégyristes imposteurs qui veulent le séduire.

C'est, en effet, une remarque bien importante qu'en vain l'esprit de parti, le fanatisme d'une secte nombreuse multiplie les éloges, les intrigues pour accroître la réputation de ses héros ; ils ne peuvent tout au plus surprendre qu'un moment l'admiration publique ; bientôt, ils sont remis à leur place, & peut être jugés avec d'autant plus de sévérité que les vrais juges ont été plus indignés de l'erreur où l'on avoit voulu les entraîner.

Nous avons, Monsieur, un exemple bien frappant du peu de consistance de ces réputations usurpées, dans la personne de *Tindal*, fameux déiste Anglois. Je ne veux rien mettre du mien dans le récit de cette anecdote singulière ; je me contenterai de rapporter les propres paroles de M.

Salchli fils, professeur à Lausanne, de qui je l'ai empruntée *.

» Jamais savant, dit M. *Salchli*, n'a » été plus loué après sa mort que M. » *Tindal* . . . . M. *Bugdel*, séduit par » l'amitié & la reconnoissance fit » frapper une médaille qu'il destina à » celui qui *en feroit l'éloge le plus pom-* » *peux* en vers latins ou anglois. Je » vous en dois la description. C'est un » monument de la plus indigne flat- » terie. M. *Tindal* y paroît sous l'habit » *d'un sage de la Grèce*, tenant un livre » à la main, & foulant aux pieds une » hydre. Le soleil brille sur sa tête » avec cette légende, *pellendis nubi-* » *bus*, (*pour dissiper les nuages*) le nom » de M. *Tindal* est au-dessous, avec » ces paroles, *abnormis sapiens*. (sage » par excellence.) On voit au re- » vers un mausolée en forme de py- » ramide sur laquelle est un pélican

* L'ouvrage où se trouve cette anecdote (pag. 50) est intitulé, *Lettres sur le déïsme*, *par M.* Salchli *fils*, *à Paris*, *chez* Guillyn, *libraire*, *quai des Augustins*, *au lys d'or*, *année* 1759.

» qui ſe déchire l'eſtomach pour nour-
» rir ſes petits, & qui a pour légende,
» *ſola mihi redolet patria.* (*je n'ai en vue*
» *vue que le bien de la patrie*) On lit ſur
» le mauſolée l'inſcription, *immorta-*
» *litati* (*à l'immortalité*). A la droite du
» tombeau il y a une lampe romaine ;
» & à la gauche, un ſoleil qui ſe cou-
» che, avec ces paroles, *occaſu major*,
» (*plus grand à ſon coucher*) l'exergue
» eſt, *ob. xvj aug. MDCCXXXIII.*
» (*Il eſt mort le 16 août de l'année*
» *1733*).

» L'auteur de cette médaille, con-
» tinue M. *Salchli*, n'eut pas lieu de ſe
» féliciter de ſon ſuccès ; elle *répandit*
» *ſur lui un ridicule & un mépris* plus
» grand que ſur M. *Tindal* : *c'eſt le ſort*
» *d'un panégyriſte fade.* Peut-être même
» contribua-t-il par là à ce grand nom-
» bre de ſatires qui diffamèrent ſon
» héros, & qui le rendront mépri-
» ſable aux yeux de la poſtérité ; &
» ſes partiſans eurent la mortification
» de voir que la noirceur des cou-
» leurs dont on le peignoit, égaloit
» leurs louanges ; à cette différence

» près, que le premier tableau passa » pour être plus ressemblant ».

Je ne doute pas, Monsieur, que l'injurieuse envie ne se plaise à faire de malignes & fausses applications de cette anecdote, & je me crois en conséquence obligé de prévenir qu'en la rapportant mon intention n'a été que de donner un avis salutaire à quelques académies de province, trop peu circonspectes sur le choix des héros qu'elles proposent pour sujets de leurs éloges, & dont l'une, qui avoit osé assigner pour sujet du prix l'éloge de *Bayle* le sceptique, vit sa témérité réprimée par un arrêt du conseil qui lui enjoignit d'indiquer un autre sujet.

L'on comprend assez, sans que je le dise, que je suis bien éloigné de vouloir faire allusion, par cet exemple, à l'apothéose de *Voltaire*. Quel homme, en effet, par l'usage qu'il fit de ses talens, se rendit jamais plus digne de la vénération publique & des honneurs divins? Quel homme dont la vie fut plus exemplaire, & la fin plus édifiante? Sa longue carrière n'a-t-elle

pas été, dans l'Europe entière, la ſource du bonheur public, & ſa mort l'objet *d'un deuil univerſel dans l'univers entier* * ? N'eſt-ce pas lui qui a diſſipé les préjugés de la ſuperſtition, terraſſé l'hydre du fanatiſme ? Qui a jamais ſu mieux inſpirer à ſes lecteurs l'amour de la religion & de la patrie ? Juſques à la *Pucelle* & l'*Epitre à Uranie*, tout, dans ſes ouvrages, ne reſpire-t-il pas la morale la plus pure ? N'eſt-ce pas dans la lecture de ces ſages & pieux écrits que nos femmes ont connu la décence, nos époux les loix de la fidélité conjugale, notre jeuneſſe le reſpect & l'amour des mœurs ?

D'ailleurs, vit-on jamais un cœur auſſi compatiſſant, une ame auſſi bienfaiſante ? Cette fortune immenſe, qu'il avoit ſi fort accrue, par une induſtrie unique, & une application ſuivie dans le commerce de la librairie ne l'a-t-il pas répandue dans le ſein des pauvres ? Sa tendreſſe compatiſſante pour les malheureux ne le porta-t-elle

* Suivant le véridique M. *de Murville*.

pas toujours, malgré les réclamations de sa modestie, à publier, à faire imprimer dans tous les papiers étrangers & nationaux, à rappeller sans cesse les bienfaits qu'il ne cessoit de répandre, afin de ranimer par son exemple la charité languissante du public, & de procurer aux indigens les secours qu'une économie exemplaire ne lui permettoit pas toujours d'accorder ?

Mais sur-tout vit-on jamais une ame si calme, si simple, si peu jalouse, si exempte de fiel ? Avec qu'elle douce résignation il supportoit la critique de ses ouvrages ! Avec quelle patience ne souffrit-il pas les excès des *Pompignan*, des *Desfontaines*, des *Fréron*, des *la Beaumelle*, des *Nonotte*, des *Larcher*, des *Coger*, des *Clément*, des *Gilbert*, des *Sabathier*, &c. &c. Si pour l'honneur du goût & le bien de la société il se vit quelquefois obligé de faire une justice exemplaire de ces détracteurs du génie & de la vertu ; si, pour toute réponse à leurs critiques, il fut contraint de leur prodiguer

prodiguer les galantes épithètes de *cuistre*, *bélître*, *sodomite*, *pédéraste*, *amant des ramoneurs*, *échappé de Bicêtre*, *pilier de la grève*, &c. &c. &c. combien de combats ne lui fallut-il pas livrer, quelle violence ne fit-il point à son ame pacifique avant de se permettre ces innocens badinages contre des monstres qui avoient osé trouver des erreurs dans ses histoires, des chevilles dans ses vers, & des pointes dans sa prose?

Aussi indifférent pour les éloges, qu'insensible à la critique, jamais a-t-il recherché, accueilli & savouré l'encens grossier de la basse médiocrité? S'il a quelquefois payé par des brevets d'immortalité les petits vers flatteurs que lui adressoient des écoliers, les *la Harpe*, les *Murville*, les *Saint-Ange*, &c. c'étoit moins l'effet de la reconnoissance & de la vanité satisfaite, qu'un sentiment de justice inspiré par la connoissance des hautes destinées réservées à ces grands hommes. Si tous les ans il composoit, faisoit imprimer & distribuer sous le

voile de l'anonyme, avec profusion, dans nos provinces, & dans les royaumes étrangers, des grammaires & d'autres ouvrages élémentaires, où lui-même se mettoit ingénuement fort au-dessus de tous les auteurs anciens & modernes, des *Homère*, des *Virgile*, des *Corneille*, des *Racine*, &c. n'imputez qu'à son zèle pour la gloire des lettres, cet artifice ingénieux, qui coûta tant à sa modestie, mais qui étoit nécessaire pour écarter les faux modèles qu'un goût barbare avoit trop accrédités.

Mais ce qui met le comble à sa gloire & à notre bonheur, c'est qu'étendant ses vues bienfaisantes jusques sur les générations futures, il a pris soin de former lui-même une école nombreuse de disciples fidèles; pépinière féconde de *sages* en qui l'on voit revivre toutes les vertus du fondateur; même amour de la religion & de la patrie; même respect pour les mœurs & pour les loix; même haine de la superstition, du fanatisme, de la tyrannie; même éloignement de toute intrigue, de tout esprit de parti; même cou-

rage pour dire dans l'ombre aux potentats des vérités utiles; mais surtout même zèle pour l'accroissement & la gloire de cette nombreuse famille de *sages* qui transmettront d'âge en âge à leurs heureux descendans la paix & le bonheur inséparables de la vertu. O France trop fortunée, si tu savois connoître les biens que tu recèles dans ton sein!

O! fortunati nimium sua si bona norint!

Et à qui, Monsieur, le devons-nous ce trésor si précieux? à *Voltaire* seul, qui, par soixante ans de travaux, & méprisant également les préjugés de l'ignorance, les cris de l'envie, les fureurs du fanatisme, est enfin parvenu à inspirer, par ses exemples, bien plus encore que par ses leçons, cette charité fraternelle, cette tolérance universelle, qui faisoit, comme on sait, la base & l'essence de son caractère.

Quelle riche & féconde matière pour un éloge! quel sujet plus digne d'exercer la plume éloquente de nos candidats académiques! L'hommage

ſincere que je rends ici à ce *demi-dieu* diſſipera ſans doute les injuſtes ſoupçons de l'envie qui n'eût pas manqué de publier que j'ai voulu, par l'exemple de *Tindal*, faire alluſion à *Voltaire*. Non, Monſieur, il n'eſt pas entr'eux un ſeul trait de reſſemblance. Auſſi, tandis que l'ami de *Tindal* ſe *couvrit de ridicule* en mendiant les louanges les plus outrées en faveur de ſon héros, le don d'une médaille dont M. d'*Alembert* a gratifié le plus intrépide louangeur de *Voltaire*, a été au contraire regardé comme le plus beau trait de ſa vie, & l'époque de ce haut point de gloire & d'illuſtration où il eſt parvenu. C'eſt en accumulant les honneurs ſur la tête du fondateur qu'il a ſu faire reſpecter ſon ſucceſſeur.

Quand M. *d'Alembert* dans la ſéance du 25 août 1778, eut annoncé cette augmentation du prix académique, vous vous rappellez quels cris, quels tranſports d'admiration s'élevèrent pour célébrer & ſa généroſité, & ſur-tout la modeſtie qui lui avoit fait diſſimuler qu'il étoit lui-même l'auteur de cette belle action. Vous ſavez

encore que dès le lendemain, trahissant sa modestie, toutes les trompettes de la philosophie publièrent ce secret, qui leur fut révelé, je ne sais comment & par qui.

Depuis ce temps M. *d'Alembert* a été gratifié du titre de *chef de la philosophie*, & les patentes lui en ont été expédiées & duement enregistrées au *Mercure*. Depuis ce jour, pas un *Mercure* ne paroît, où M. *d'Alembert* ne soit caressé par quelque petit compliment en prose, tantôt rimée, tantôt dénuée de rimes comme de raison; pas un discours académique * ne se prononce, que l'on n'y fasse fumer en l'honneur de M. *d'Alembert* la dose d'encens qui étoit autrefois destinée à *Voltaire*, distinction bien flatteuse pour le secrétaire actuel, mais un peu injurieuse aux autres membres; pas un ouvrage des adeptes, sur-tout de ceux qui aspirent aux médailles, où l'auteur, dans une humble préface, ne se prosterne également aux pieds

* Voyez le discours de réception de M. *Ducis*.

du patron de la secte & à ceux de son ministre. M. *de Murville* n'a pas cru pouvoir faire paroître sous les auspices d'un amateur plus éclairé que M. *d'Alembert* ses ouvrages de poésie ; & il est, à ce qu'il dit, *bien sûr que l'Europe entière se fera un devoir d'applaudir* un choix si judicieux. Et, en effet, comment l'Europe pourroit-elle être insensible à cette distinction si honorable pour son *représentant*, & qui seule suffit pour le conduire, avec les vers sublimes de M. *de Murville*, à l'immortalité ! L'*Europe* n'est rien; c'est l'univers, oui l'univers entier, qui, les yeux fixés sur les actions de M. *de Murville*, (ci-devant M. *André*) & jaloux de la gloire de M. *d'Alembert*, attendoit avec impatience & va célébrer avec transport la justice qui est rendue au *représentant de l'Europe* par un aussi équitable appréciateur du mérite que M. *de Murville*.

Mais tant d'honneurs ne suffisent pas encore pour récompenser dignement le généreux ami de *Voltaire* ; il n'y a qu'une statue érigée à sa

gloire qui puisse satisfaire sa grande ame. Heureusement il en est question ; & c'est lui-même qui, sur cet article, daigne nous apprendre quel est notre devoir.

A la suite de son premier volume d'éloges, M. *d'Alembert* a mis une histoire de tous les mouvemens qu'il s'est donnés pour faire réussir le projet d'une statue érigée en l'honneur de *Voltaire restaurateur des mœurs* ; & sa correspondance nous apprend qu'un grand prince dans une lettre qu'il lui adressoit, le jugeoit lui-même digne d'un pareil monument. Mais ne croyez pas que le modeste M. *d'Alembert* ait eu la vanité de rapporter les propres paroles du prince ; seulement il s'est permis de citer la réponse qu'il fit à un compliment si flatteur ; & dans cette réponse, il rappelle ce que contenoit cette lettre si honorable.

Voici les propres paroles de M. *d'Alembert*, pag. 526, elles sont curieuses. » On ne se permet pas de » transcrire ici ce que cette lettre » contenoit de trop flatteur pour celui » à qui elle étoit adressée. On se con-

» tentera de rapporter la réponse qu'il » y fit. *Quant à moi, sire, à qui votre » majesté a la* BONTÉ DE PARLER » AUSSI DE STATUE, *je n'ai pas l'im-» pertinente vanité de croire mériter ja-» mais un pareil monument* ». Quelle délicatesse, Monsieur, quelle adresse pour faire savoir ce que cependant *l'on ne se permet pas de dire!* Mais sur-tout quelle modestie! Modestie, en ce qu'il ne veut pas laisser transpirer les louanges trop flatteuses qu'on lui adresse; modestie, en ce qu'il repousse l'idée du monument qu'on veut élever à sa gloire! Serions-nous assez malheureux pour que cette humilité profonde vînt à prévaloir sur le bien public. Non, non, M. *d'Alembert* fera céder sa modestie aux vœux de l'*Europe* entière. Jeunes philosophes, voilà votre devoir tracé. Hâtez-vous d'élever à votre *très-illustre* * chef un monument qui atteste & sa gloire & votre respect. Consolez sa vieillesse des outrages de l'envie; ouvrez une souscription, chacun s'empressera d'aller offrir son petit tribut; & moi

* Expressions du Mercure.

même, Meſſieurs, je veux avoir quelque part à ce monument auſſi honorable pour la nation qui l'élevera, que pour celui qui ſera l'objet de nos hommages.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 7 ſeptembre 1779.

P. S. J'ai traduit, dans l'inſcription de *Tindal*, ces mots *abnormis ſapiens*, par *ſage par excellence*; je ſais très-bien qu'*abnormis* veut dire irrégulier, & non *par excellence*. Mais comme *ſage irrégulier* ſeroit une abſurdité, j'ai cru que c'étoit une erreur du faiſeur d'inſcriptions, & pouvoir en conſéquence entrer dans ſes vues, plutôt que de rendre ſes propres paroles, & devoir m'attacher au ſens plutôt qu'à la lettre.



LETTRE XVI.

L'Amour François, comédie en un acte & en vers ; par M. Rochon de Chabannes, *représentée pour la première fois sur le théâtre de la comédie françoise, le 17 août 1779. A Paris, chez la veuve* Duchesne, *libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la fontaine Saint-Benoît, au temple du Goût.*

CETTE pièce a mérité le succès dont elle a joui ; on y a reconnu la touche ingénieuse d'un auteur aimé du public, & dont toutes les productions ont été accueillies au théâtre François ; il n'est aucun amateur qui n'ait vu avec plaisir *Hilas & Sylvie*, *Heureusement*, *la Manie des arts*, & *les Amans généreux*, & qui n'ait remarqué dans toutes ces comédies de la gaîté, l'art du dialogue, des scènes comiques & infiniment d'esprit.

Le fonds de l'*Amour François* est

intéressant sur tout dans les circonstances présentes. C'est un jeune officier à qui l'amour fait oublier son devoir & sa patrie, & que sa maîtresse rappelle aux sentimens de l'honneur; ce jeune homme a un oncle ferme & inflexible, un peu brusque, mais homme de bon sens, & qui veut l'avancement de son neveu, appuyé par une mère foible & craintive. La scène s'ouvre par une conversation fort animée entre l'oncle & la mère. Il y a dans cette scène des tirades qui ont été justement applaudies. La présidente, contre l'avis du baron, soutient que le mariage peut seul mûrir la raison de son fils.

LE BARON.

Imagination d'une aveugle tendresse!
L'himen ne produit pas toujours un si grand
bien;
Un enfant marié ne dépend plus de rien:
Passant de la contrainte à l'extrême licence,
Il jouit de ses droits avec effervescence;
De là nombre de goûts, de vœux illimités
Sans cesse renaissans & sans cesse écoutés:

L'épouse est négligée & d'abord se désole;
Mais le plaisir bientôt l'entraîne & la console:
Madame tient maison & Monsieur n'en tient
plus,
Il va porter ailleurs ses vœux irrésolus,
En passant chez Phriné le vuide de sa vie,
L'ingrat dans son hôtel dont l'aspect seul l'ennuie,
Ne loge plus enfin auprès de sa moitié,
Que ses chiens, ses chevaux & ses valets de
pied.

. . . .

Mariez des enfans, & voilà leurs ménages.

LA PRÉSIDENTE.

Mariez des gens faits, ils ne sont pas plus
sages.
Mais mon fils est né tendre, honnête, vertueux;
L'himen fortifiera son caractère heureux:
Epoux trop fortuné d'une femme accomplie,
Trouvant dans sa maison les douceurs de la
vie,
Il saura s'y fixer, y borner ses plaisirs.

LE BARON.

Et consacrer ses jours à d'innocens loisirs.

Pour votre fils, ma sœur, la belle perspective,
Que cette vie obscure & lâchement oisive !
Monsieur sera fidèle à l'himen languissant;
Et content d'un souris, d'un regard caressant,
Il oubliera sa gloire avec sa *Pénélope*.
Des gens à passions c'est l'exact horoscope.
Non, ma sœur, pour ce fils point d'himen, croyez-moi,
Avant qu'il ait servi sa patrie & son roi;
C'est trop tôt l'asservir, s'il est sensible & sage;
Trop tôt l'abandonner, s'il est vif & volage.
Défunt votre mari, Président à mortier,
Se maria fort jeune & dut se marier!
Au grave magistrat il faut une compagne,
Mais au jeune officier il faut une campagne,
Des sièges, des combats, tout le train infernal;
Et sur la brêche enfin il devient général.

La marquise dont le jeune homme est amoureux, & qui est la cause innocente de l'oubli de son devoir, survient & prend le parti du baron; quelqu'effort qu'il en coûte à son amour, elle sera la première à engager *Damis* à partir pour l'armée; le baron les quitte en leur annonçant que lui, de son côté, il va se rendre sous

quinzaine à Pétersbourg pour une négociation dont il est chargé.

La marquise a un caractère noble & raisonnable ; elle le développe devant la présidente qui admire, sans l'imiter, sa force & son courage d'esprit. Je veux, dit héroïquement la marquise en parlant de son amant,

Je veux que ses vertus & sa délicatesse,
Aux regards du public excusent ma tendresse ;
Qu'au sentier de l'honneur où marchent ses pareils,
Il s'élance à grands pas, guidé par mes conseils.
Voilà, lorsque l'amour & je ne sais quels charmes,
Forcent le cœur d'un homme à nous rendre les armes,
L'usage qu'il convient à notre vanité
De faire hautement de notre autorité.
Enflammons nos amans d'un généreux courage ;
Rappellons dans leurs cœurs les vertus du vieux âge ;
Et formés par nos soins, nous aurons des époux
Plus honorés du monde & plus dignes de nous.

Cependant tous ces préparatifs deviennent inutiles par la nouvelle que *Damis*, enchanté, apporte lui-même du délai qu'il a obtenu du ministre. La présidente trop foible pour dissiper le délire de son fils, se retire & laisse seuls les deux amans ; le jeune homme est ardent, étourdi, l'amour seul occupe son ame, les reproches qu'il fait à la marquise de sa froideur, sont un peu rebattus, mais ils sont exprimés d'une manière vive & naturelle.

D'un air tranquille & froid, & qui me désespère,
Vous m'enverriez, je crois, aux bornes de la terre,
Et je suis hors de moi, je ne respire pas,
Quand je perds un moment la trace de vos pas.
Mille goûts, mille soins vous occupent sans cesse ;
Mon cœur, tout plein de vous, ne sent que sa tendresse.
Quand on parle d'amour, vous changez d'entretien,
Cesse-t-on d'en parler, je n'écoute plus rien.
A tous vos sentimens je ne saurois m'attendre,
Mais à les remplir tous, j'ai l'orgueil de prétendre.

Mon oncle le Baron ne vous embrasse pas
Sans que mon cœur troublé n'en murmure tout bas,
Je suis jaloux des soins que vos femmes vous rendent,
D'un enfant qui se jette en vos bras qui l'attendent,
D'un absent, quel qu'il soit, que vous vous rappellez,
D'un portrait qui vous frappe & que vous contemplez;
Et voilà les transports, l'yvresse, le délire,
Qui distinguent l'amour & prouvent son empire.

La marquise ne se déconcerte pas, & suit son objet qui est l'éloignement de *Damis*; le baron vient la seconder fort à propos, & annonce à son neveu, que puisqu'il a obtenu du ministre un congé, il faut qu'il en profite pour s'instruire dans les négociations, & qu'il le suive à Pétersbourg; quel coup de foudre pour *Damis*! Nouvel assaut qu'il lui faut essuyer de la part de la marquise; scène vive & raisonnée; *Damis* est égoïste, il veut vivre pour lui-même,

LA MARQUISE.

Fausse philosophie & qui trompe votre ame!

DAMIS.

Elle est fort raisonnable & me guide, Madame;
Et pourquoi, s'il vous plaît, m'irois-je tourmenter?
Un fardeau trop pesant invite à le quitter.
Et qui suis-je d'ailleurs, quand je me considère;
Pour prétendre jouer un rôle sur la terre?
Vanité ridicule! assez d'autres, ma foi,
Feront dans leur pays des sottises sans moi.

LA MARQUISE.

Oui, oui, l'inaction, l'indolence profonde
D'nn sot ou d'un fripon est un bien pour le monde;
Mais l'honnête homme instruit, dans un poste d'éclat,
Peut être un citoyen nécessaire à l'état;
Et combien cet espoir doit donner d'énergie
A l'ame qui s'émeut au nom de la patrie!

DAMIS.

Oui, voilà le mortel qui peut être envié!
Mais, Madame, à coup sûr, cet homme est oublié.

LA MARQUISE.

Mais cet homme oublié, la gloire l'environne;
Chaque poste vacant, le public le lui donne.
Tandis que sans état, le lâche insouciant,
Loin des regards humains rampe dans le néant.
On est compté pour rien quand on est inutile;
L'oisiveté, Monsieur, est une mort civile.

. . . .

Ce dernier vers est très-heureux, & a été vivement senti; mais l'endroit où le public a redoublé ses applaudissemens, c'est celui où l'auteur a eu l'adresse d'amener naturellement & de faire sortir du fonds du sujet un portrait du célèbre marquis *de la Fayette*, qui a donné au nouveau monde le spectacle du véritable héroïsme.

Voyez ce courtisan à peu près de votre âge;
Il renonce aux douceurs d'un récent mariage;
Aux charmes de la cour, aux plaisirs de Paris,
La gloire seule échauffe, embrase ses esprits;
Il vole la chercher sous un autre hémisphère,
Et croyant son pays menacé de la guerre,
C'est le patriotisme & le plus pur honneur
Qui rendent à son prince un brave serviteur.

L'actrice touchante qui récitoit ces vers (Mademoiselle *Doligny*) fut interrompue par des battemens de mains multipliés ; ce fut un hommage universel rendu par la nation à un jeune héros dont les exploits font déjà tant d'honneur à sa patrie ; quel françois n'eût été pénétré d'attendrissement à la vue de ces transports unanimes & de cette espèce de triomphe obtenu par des services réels, & non pas concerté, mendié, comme tant d'autres qu'on a vu de nos jours, & auxquels on peut appliquer ce que *Racine* a dit de ceux de *Néron*.

Tandis que des soldats de momens en momens
Vont arracher pour lui des applaudissemens.

Le dénouement de cette jolie pièce ; c'est le mariage de *Damis*, auquel l'oncle donne son consentement, à condition qu'il partira sur le champ pour l'armée, parce qu'on vient de recevoir la nouvelle que la guerre est prochaine.

La décence, la noblesse, la générosité de la marquise rappellent la

courageuſe éloquence d'*Agnès Sorel*, excitant le roi *Charles VII* à chaſſer les Anglois de ſon royaume. Ce caractère excite l'admiration & le reſpect, mais il eſt un peu froid ; le défaut capital de cette pièce, c'eſt qu'on y chercheroit en vain une intrigue. Au reſte, il ne faut pas juger ſévèrement cette agréable bagatelle, & l'on doit ſe contenter, ſi le dialogue en eſt naturel, les vers faciles, & la morale intéreſſante.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 8 ſeptembre 1779.



TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE CINQUIÈME VOLUME.

Fin de la Table des matières contenues dans ce cinquième Volume.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIX.

Par M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SIXIÈME.



A PARIS

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXIX.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Eloge de Suger, *abbé de Saint-Denis, ministre d'état & régent du royaume sous le règne de* Louis *le jeune, discours qui a remporté le prix au jugement de l'Académie françoise en* 1779, *par M.* Garat, *avocat au parlement, avec cette épigraphe :*

Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être. *Henriade.*

A Paris, chez Demonville, *imprimeur-libraire de l'Académie françoise, rue Saint-Severin, aux armes de Dombes.*

On avoit observé, Monsieur, depuis quelques années, que les sujets des éloges proposés par l'Académie

fournissoient aux orateurs une belle occasion de développer des idées singulières sur les objets les plus graves & les plus respectables. La prétendue tolérance de *Fénelon* & ses querelles théologiques, le déïsme de *Catinat*, le penchant secret de *Lhopital* pour les protestans, ouvroient un vaste champ aux déclamations philosophiques. Des réflexions malignes & hardies, des calomnies, des satires tenoient lieu de style & d'éloquence. L'ouvrage couronné étoit médiocre, mais on en parloit, on s'en plaignoit ; quelquefois même, pour comble de bonheur, il étoit censuré ; & l'auteur, graces à la témérité de ses opinions, acquéroit du moins une célébrité passagère.

L'éloge de *Suger* n'offroit pas de pareils avantages ; l'orateur en traitant ce sujet ingrat se voyoit en quelque sorte forcé d'être raisonnable. Il est vrai qu'il rencontroit sur sa route un saint *Bernard*, sur lequel sa philosophie pouvoit être tentée de s'égayer. Mais les reproches qu'il pouvoit faire à cet illustre solitaire, ou retomboient sur son héros, ou étoient absolument

étrangers à sa matière ; enfin sans *Abailard* & *Héloïse*, il en étoit réduit à écrire tout son discours d'un ton sage & décent ; extrêmité fâcheuse pour un écrivain qui veut faire du bruit. Pourquoi le secrétaire de l'Académie, ordinairement si habile dans le choix des sujets, s'est-il avisé de proposer l'éloge d'un moine ? On sait que les philosophes s'épuisent en invectives & en plaisanteries contre les moines, & sur-tout contre l'ambition de ces solitaires qui veulent gouverner le monde qu'ils ont quitté.

Je m'imagine que M. *d'Alembert*, qui n'est pas profond dans l'histoire, aura cru bonnement, sur la foi d'une vieille tradition, que dans un siècle fanatique *Suger* avoit seul condamné les croisades ; il se sera persuadé qu'on pouvoit tirer un grand parti de cette circonstance, & qu'un pareil effort de raison & de philosophie dans un moine méritoit bien les honneurs d'un éloge académique. Malheureusement il est prouvé que *Suger* n'a pas eu sur les croisades une autre opinion que son siècle. L'orateur dénué de cette

ressource, abandonné à ses propres forces, s'est trouvé fort embarrassé. Ne soyez donc pas surpris, Monsieur, si son discours, foible, languissant, chargé de vaines subtilités & de réflexions inutiles, n'a fait aucune sensation dans le public.

On apperçoit dès l'exorde un écrivain qui manque de solidité & de justesse dans le raisonnement, & qui se tourmente en vain pour avoir l'air de penser. » *Il y a*, dit-il, *six cens » ans que* Suger *n'est plus* »; magnifique début, instruction très-intéressante. M. *Garat* est, je crois, le premier orateur qui ait commencé son discours par une date. » *Presque rien » autour de nous ne rappelle aujourd'hui » les services qu'il a rendus à la France, » & les révolutions opérées pendant cette » suite de siècles ont presque effacé la trace » de ses bienfaits. Tout est changé, nous » ne pouvons plus recevoir aucune lumière de l'exemple de ses talens, les » désordres qu'il a réprimés ne sont plus » ceux qui font nos malheurs, & les » vertus qu'il a signalées ne sont plus » celles dont nous avons besoin. L'hom-*

» *mage public qui lui est décerné aujour-*
» *d'hui par la première Académie du*
» *royaume a donc quelque chose de plus*
» *touchant & de plus auguste encore que*
» *ces tributs ordinaires que la reconnoiſ-*
» *des peuples dépoſe ſur la tombe des*
» *grands hommes* ».

Le tribut de la reconnoiſſance n'eſt ni moins touchant, ni moins auguſte, que l'hommage rendu à des vertus inutiles pour nous. Il eſt faux d'ailleurs que la trace des bienfaits de *Suger* ſoit effacée. L'orateur en cela ſe contredit lui-même, puiſque, de ſon aveu, le génie de *Suger a imprimé le mouvement à cette multitude de cauſes, qui, dans l'eſpace de ſix ſiècles, ont produit les loix, les arts & le bonheur dont nous jouiſſons*; puiſque ſes principes de gouvernement *ont ſervi de modèle aux établiſſemens de Saint-Louis.* Il eſt également faux que les vertus de *Suger* ne ſoient plus celles dont nous avons beſoin; car nous avons encore un extrême beſoin de la prudence, de l'activité, du zèle, que *Suger* a fait éclater dans l'adminiſtration des affaires. Que ſignifie cette

phrase louche & incorrecte, *nous ne pouvons plus recevoir aucune lumière de l'exemple de ses talens ;* qu'est ce que *l'exemple des talens ?* Les grands exemples que *Suger* nous a laissés peuvent encore éclairer tous les ministres. Ces assertions hasardées amènent une conclusion qui n'est pas plus exacte. *Cet éloge paroît être particulièrement destiné à prouver à ces ames sublimes qui semblent étendre leurs talens & leurs vertus à proportion de la gloire qu'elles espèrent, que leur renommée doit se répandre dans les siècles beaucoup plus loin encore que l'influence de leurs bienfaits.* Les ames qui n'étendent leurs talens & leurs vertus qu'à proportion de la gloire qu'elles espèrent ne sont point des ames sublimes. Le grand homme considère le bien qu'il fait & non la gloire qui doit en être le fruit. Lorsque *Suger*, pendant sa régence, rendoit à l'état des services essentiels, certainement ce n'étoit pas dans l'espérance que M. *Garat*, six cens ans après, composeroit son éloge.

L'orateur a grand soin de nous avertir que *Suger* a eu des foiblesses,

& que son intention n'est pas de les déguiser. Cette précaution oratoire & triviale est absolument inutile. Rien n'impose à M. *Garat* l'obligation d'être flatteur, sur-tout à l'égard d'un homme mort *il y a six cens ans*; qu'il soit juste & impartial sans protester qu'il va l'être. Ce misérable artifice de rhéteur ne peut servir qu'à rendre sa bonne-foi suspecte.

Vous voyez, Monsieur, que tout cet exorde est frivole & ne signifie rien. L'orateur entre ensuite en matière, & trace d'abord un tableau de la grossiereté & de la barbarie du onzième siècle. La plupart des traits en sont fort communs, quelques-uns sont exagérés; il est difficile à un écrivain philosophe de garder un juste milieu quand il s'agit des Papes. M. *Garat* prétend que dans ces jours déplorables, *la religion même avoit retiré sa lumière immortelle*, & cela parce que les souverains pontifes avoient de l'ambition, & s'efforçoient d'étendre leur puissance. Il y a eu de tout temps des papes ambitieux, nous avons vu même dans des siècles

polis *Jules II*, *Léon X* & quelques autres, uniquement livrés à des soins politiques; mais on n'a jamais pu dire pour cela que la religion ait retiré aux hommes sa lumière. La religion éclaire toujours les hommes, malgré les abus qu'ils y introduisent, malgré les vices de ses ministres; sa lumière jette encore aujourd'hui le plus vif éclat, malgré tous les efforts des philosophes pour l'obscurcir.

La vie de *Suger* n'offre rien de vraiment intéressant que son ministère & sa régence. Son administration même plus utile que brillante, ne fournit point à l'orateur de ces actions d'éclat si favorables à l'éloquence. Je ne reprocherai point à M. *Garat* d'avoir suivi dans un sujet aride & difficile, une marche historique, de n'avoir pas su enfermer dans un cadre heureux les faits les plus propres à relever la gloire de son héros; mais ce qu'on ne peut lui pardonner, ce sont les hyperboles, les lieux communs & le galimathias qu'il met en œuvre pour donner à de minces dé-

tains un air de grandeur & d'importance.

Suger aimoit l'histoire ; il se plaisoit au récit des grandes actions, & s'entretenoit souvent de politique ; ce goût naturel décéloit en lui un génie propre au gouvernement. Il n'en faut pas davantage pour exalter l'imagination de M. Garat. Un jeune religieux qui s'amuse à lire l'histoire, se transforme à ses yeux en *homme d'état*, en politique profond, qui *étudie l'art de gouverner les empires* ; il fait une longue dissertation pour prouver ce qu'on savoit très-bien, que dans les siecles d'ignorance, les premiers progrès du génie sont plus étonnans, parce qu'il est livré à lui même. Enfin, il ne peut se lasser d'admirer la marche du génie de *Suger* ; *jamais*, s'écrie-t-il dans son enthousiasme, *l'instinct du talent ne se manifesta d'une maniere plus extraordinaire*, & cependant cette marche si admirable, cette maniere si extraordinaire se réduit à lire l'histoire. Rien de plus opposé au vrai sublime que cette vaine emphase qui consiste à grossir des minuties.

Lorsque l'orateur nous représente cette amitié intime qui unissoit *Suger* & le jeune *Louis*, élevé alors, suivant l'usage, dans l'abbaye de Saint-Denis, on remarque dans son récit la même exagération & la même enflure. Selon lui, le religieux donnoit au prince des leçons d'histoire & de politique; *il le menoit avec lui chez les peuples de l'antiquité; il lui faisoit voir dans les tableaux de l'histoire ce que c'est qu'une société & un empire. Suger* alors, fort jeune, n'étoit pas en état de donner à son illustre ami de pareilles leçons; il étoit d'ailleurs trop fin & trop adroit pour ennuyer de sa doctrine un jeune prince qui ne l'avoit distingué des autres moines que par la gaîté de son entretien & l'aménité de son caractère; mais l'orateur voit tous les objets à travers un microscope. Cette liaison de *Louis* & de *Suger* est pour lui le spectacle le plus étonnant & le plus intéressant que puisse offrir l'histoire. Il voit *un jeune religieux qui forme un grand roi dans un cloître au moment où il y acquiert lui-même les talens d'un grand ministre.* Mais il ne

voit pas qu'un jeune religieux, qui étudie l'art de gouverner, & qui n'est encore qu'un novice en politique, n'est pas capable de former un grand roi.

En proie aux vexations & aux ravages du baron *du Puiset* qui désoloit la prevôté de Toury, *Suger* assemble plusieurs seigneurs qui avoient éprouvé les mêmes injustices, & leur persuade d'implorer le secours du roi contre leur ennemi commun. Cette démarche naturelle & suggérée par l'intérêt, est regardée par M. *Garat* comme un trait de politique & comme un service important rendu à l'Etat. *Suger* ne songeoit réellement qu'à garantir sa prevôté de *Toury*; mais l'orateur lui prête des vues plus nobles & plus profondes. Selon lui, le prevôt de Toury vouloit *accoutumer les grands vassaux à voir sur le trône une justice & une protection publique*; il vouloit apprendre aux rois *à se servir des forces même* de ces vassaux rébelles *pour les détruire les uns par les autres, & pour élever l'autorité royale sur les débris de leur puissance anarchique*.

Il plaît aussi à M. *Garat* de nous représenter *Suger* comme un grand capitaine, & *il lui rend graces au nom de l'humanité d'avoir fait faire des progrès à nos rois dans l'art funeste des combats.* Cependant au siège du château du Puiset ses talens guerriers se bornèrent à faire brûler quelques fagots & à former le projet d'une espèce de mine qui ne fut point exécuté. Ce fut un curé du voisinage qui contribua le plus à la prise du château. L'orateur, qui, dans tout son discours, semble n'indiquer légèrement les faits que pour amener des réflexions parasites, met à profit l'occasion que lui présentent les prétendus exploits de *Suger*, & disserte sur la guerre d'un ton emphatique & guindé. Selon lui, la guerre dégrade moins l'homme depuis qu'on l'a réduite en art. *L'idée de la grandeur de l'homme adoucit au moins alors le sentiment de ses maux, & ce génie dont il fait l'instrument de ses fureurs, on le regarde comme une divinité naturellement bienfaisante, toujours prête à ramener la paix & le repos.* Que cette méta-

physique froide & obscure, que ces misérables subtilités sont contraires au goût de la véritable éloquence? Comment se peut-il que ce génie, instrument habituel des fureurs de l'homme, puisse être regardé comme une divinité naturellement bienfaisante? Toutes ces idées tirées à l'alembic peuvent être regardées comme un vrai galimathias, & annoncent un écrivain sans génie & sans chaleur, qui se bat les flancs pour paroître ingénieux & profond.

Suger avoit plus de talent pour les négociations, que pour la guerre, mais il n'en faut pas croire le panégyriste qui prétend que dans ce siècle le talent des négociations étoit inconnu, & que *Suger* en donna le premier exemple. Je n'attribuerai point cette erreur à l'ignorance de M. *Garat*, mais au desir indiscret d'exalter son héros aux dépens de qui il appartiendra. Il sait sans doute que la cour de Rome se maintenoit alors dans la possession de ses droits, & les augmentoit sans cesse, moins par ses forces réelles que par la politique la plus rafinée, & par l'art des né-

gociations ; il sait que *Suger* en trouva des modèles dans cette cour, que les cardinaux & les papes, blanchis dans les affaires, furent les maîtres de ce jeune religieux, qui avoit plus d'esprit que d'expérience.

Dans ses différentes ambassades, *Suger* se plaisoit à étaler une magnificence très-conforme à son goût, & qui pouvoit être utile à ses vues; l'orateur, possédé du démon de l'hyperbole, & déterminé à ne voir dans *Suger* rien que d'unique & d'extraordinaire, s'imagine que cette magnificence dût faire une grande impression sur des hommes *qui ne voyoient par-tout que les tristes & sombres tableaux de la tyrannie & de la servitude;* comme si les peuples n'eussent pas été accoutumés à voir des princes, des pontifes, des prélats, étaler dans ces assemblées beaucoup plus de faste & de magnificence qu'un moine de saint Denis. Quelque fausse & quelque ridicule que soit cette réflexion, les lecteurs n'en seront pas quittes à si bon marché; l'orateur qui est en verve, & dont l'imagination est montée, se

jette à corps perdu dans la grande question du luxe, & la traite d'une manière tout à fait neuve. Il observe avec beaucoup de sagacité que le luxe n'a pas produit chez les peuples modernes des effets aussi funestes que chez les anciens ; & la raison qu'il en donne, est que les anciens avoient des vertus & des mœurs, que le luxe leur avoit fait perdre ; que pour nous, n'ayant jamais eu de vertus ni de mœurs, le luxe n'avoit pu nous enlever que notre barbarie & notre férocité. Il remarque même que nos institutions les plus sages & les plus heureuses ont pris leur source dans le goût des plaisirs & du luxe ; mais ce qui me paroît fort singulier, c'est que M. *Garat* dit tout cela sans vouloir & sans croire justifier le luxe. Certes si le luxe a poli nos mœurs, si nous lui devons *nos institutions les plus sages & les plus heureuses*, il y a de l'ingratitude à le condamner. Cependant telle est la mauvaise humeur de M. *Garat* contre le luxe, qu'au lieu de le justifier, *il seroit tenté d'accuser nos vertus même*,

c'est-à-dire, (car cette sublime conception a besoin d'être interprêtée,) c'est-à-dire, cette politesse, cette douceur, cette honnêteté, ce vernis des procédés dont nous sommes redevables au luxe.

Jusqu'ici l'orateur n'a considéré *Suger* que comme un simple particulier, & vous voyez quelles manœuvres il a été forcé d'employer pour le rehausser & le mettre au niveau de son éloquence. Maintenant ce n'est plus un religieux de saint Denis, c'est un abbé, c'est un ministre que nous allons voir. M. *Garat* n'aura plus besoin d'échasses pour guinder son héros, désormais assez grand par lui-même. Aussi change-t-il totalement de style; autant qu'il faisoit d'efforts pour relever *Suger* lorsqu'il étoit dans une condition privée, autant cherche-t'il à le rabaisser maintenant qu'il est élevé en dignité. Le contraste qui se trouve entre un supérieur de monastère & un ministre d'état, lui offre une antithèse brillante qu'il saisit avidement sans examiner si elle porte sur un fondement solide. Il accuse *Suger*

d'avoir voulu gouverner de la même manière un état & une abbaye, d'avoir oublié que la pauvreté est le trésor d'un monastère, d'y avoir introduit tout ce que le luxe du siècle offroit de plus propre à corrompre des religieux, d'avoir usurpé plusieurs monastères, & entr'autres le prieuré d'Argenteuil; accusations qui toutes sont exagérées & dont la plupart sont fausses. La réforme que *Suger* introduisit dans son abbaye fit l'admiration de son siècle. Saint *Bernard* qui n'étoit pas flatteur, disoit de l'abbé de Saint-Denis, * *il vit à la cour en sage courtisan, & dans son cloître en saint religieux*. Il semble que l'autorité de saint *Bernard*, contemporain de *Suger*, & célèbre par l'austérité de ses moeurs, est ici d'un plus grand poids que celle de M. *Garat*, moins occupé de la vérité que du soin de pousser son parallèle entre le ministre & l'abbé. L'historien de *Suger* qu'on ne peut accuser de partialité, dit formellement ** *qu'on vit dans la personne de*

* Epitre 309 au pape *Eugène*.
** Histoire de *Suger*, pag. 341.

l'abbé de ſaint Denis un véritable diſciple de ſaint Benoît, & qu'il embraſſa la pratique de ſa règle dans toute ſon étendue ; Suger fût peut-être trop attaché aux intérêts de ſa maiſon ; mais les richeſſes qu'il y accumula ne ſervoient point au luxe. Tout dans ſa perſonne & dans celle de ſes religieux, annonçoit la modeſtie & la ſimplicité, leur table, leurs habits, leur ameublement, tout reſpiroit la pauvreté religieuſe. L'abbé de ſaint Denis étoit alors ſi ennemi du faſte qu'il voulut ſe retirer abſolument de la cour, & ſe renfermer dans ſon cloître avec ſes frères ; mais le roi qui avoit beſoin de ſes conſeils ne lui permit pas d'exécuter ce pieux deſſein.

Si l'on en croit l'orateur, pendant tout le temps que *Suger* gouverna ſon abbaye, *on le vit preſque toujours occupé à s'emparer des autres monaſtères*. C'étoit une eſpèce de brigand qui étendoit ſes ravages ſur toutes les maiſons religieuſes qui étoient à ſa bienſéance ; mais l'hiſtoire ne reproche à l'abbé de ſaint Denis que l'uſurpation du prieuré d'Argenteuil. M. *Garat* pré-

tend que *Suger* accuſa les religieux d'Argenteuil de mener une vie licentieuſe *ſur le témoignage unique de ſes propres moines*. Ce qui eſt faux, car les déſordres qui régnoient dans ce monaſtère étoient connus & publics ; mais ce qui me paroît le comble de l'injuſtice & de l'extravagance, c'eſt que le panégyriſte de *Suger* avance clairement que toutes les vertus qu'il fit éclater dans la réforme de ſon abbaye ne ſervoient qu'à maſquer ſon ambition, & qu'il n'avoit établi parmi ſes moines une diſcipline ſévère qu'afin de pouvoir, à la faveur de cette réputation de ſainteté, s'approprier impunément le bien d'autrui. Y eut il jamais idée plus biſarre & plus fauſſe ? Quoi ! le chef du plus riche monaſtère de France auroit renoncé au faſte, au luxe, & à tous les agrémens d'une vie mondaine auxquels il étoit accoutumé ; il ſe ſeroit ſoumis à toutes les auſtérités, à toutes les privations, à toutes les règles gênantes qu'impoſe l'état religieux ; il auroit pris les peines néceſſaires pour faire rentrer dans le devoir des moines habitués

depuis long-temps à vivre comme des séculiers, & tout cela dans la vue d'usurper un prieuré? Il faut ne pas connoître le cœur humain pour soutenir une pareille proposition. Mais plusieurs exemples vous ont déjà convaincu, Monsieur, qu'il ne faut pas chercher dans ce discours la raison & le bon sens. L'auteur semble n'avoir eu intention que d'y mettre de l'esprit; il est très-persuadé qu'on lui passera le jugement insensé qu'il porte sur *Suger* en faveur de cette pensée ingénieuse: *ainsi donc il n'avoit établi une réforme austère parmi ses moines, que comme les conquérans établissent une discipline sévère parmi leurs troupes, pour ravager & usurper.* Pour moi, il me semble qu'il n'y a point de trait d'esprit qui puisse excuser une absurdité & une calomnie.

Ce qui contribue le plus à irriter contre *Suger* le galant orateur, c'est que la tendre *Héloïse* étoit prieure du monastère d'Argenteuil; il ne peut pardonner à l'abbé de Saint-Denis d'avoir forcé cette amante infortunée de chercher un autre asyle. Quoi-

qu'il n'y ait aucun rapport entre la vie de *Suger* & les amours d'*Héloïse* & d'*Abailard*, M. *Garat*, entraîné par la force du sentiment, oublie absolument son sujet & son héros pour se livrer tout entier au vif intérêt que lui inspire la malheureuse passion de ces deux illustres personnages. Je vais mettre sous vos yeux cette digression pathétique, qui a, dit-on, merveilleusement réussi auprès des femmes, mais qui paroîtra indécente & ridicule aux yeux de tout homme sensé.

» La destinée de ces deux amans a » été affreuse, & le cœur les cherche » cependant comme les seuls objets » sur lesquels il puisse se reposer dans » cette époque déplorable. Tous les » maux que l'on souffre autour d'eux » épouvantent ou révoltent l'ame; » leurs infortunes l'attendrissent, & » ce n'est qu'avec eux que l'on peut » pleurer dans le siècle où le genre hu- » main a été le plus malheureux. » Tout ce qui a été appellé grand, » tout ce qui s'est fait alors de mé- » morable est presqu'oublié; les noms

» d'*Héloïse* & d'*Abailard* ſont dans la
» bouche de tout le monde. Elevés
» l'un & l'autre au-deſſus de leur
» ſiècle par les dons & les talens de
» l'eſprit, ils l'ont encore été davan-
» tage par leur amour. Pourquoi re-
» fuſerions-nous en effet de recon-
» noître une autre ſupériorité que
» celle de la grandeur des idées ou
» des actions publiques ? Il en eſt une
» qui tient de plus près encore à notre
» bonheur. Nos paſſions ſe dégradent
» ou ſe perfectionnent ſuivant les
» ſiècles, comme nos eſprits & nos
» caractères ; & il eſt des temps où
» un ſeul ſentiment met une ame au-
» deſſus de tout ce qui l'environne.
» Combien celles d'*Héloïſe* & d'*Abai-*
» *lard* devoient être tendres & ſu-
» blimes, pour donner à leur amour,
» dans un ſiècle groſſier & barbare,
» cette délicateſſe, cette moralité paſ-
» ſionnée qui en fait l'objet de notre
» admiration & de nos larmes.....
» Combien ils devoient s'aimer ceux
» qui, pendant leur vie entière, ont
» conſervé tous les tranſports de
» leur paſſion après en avoir épuiſé
» les

» les délices, & même après les avoir
» perdues sans retour! Que de vertu
» & d'amour dût avoir cette *Héloïse*,
» qui, ne pouvant faire le sacrifice
» que la religion lui commandoit,
» trouva plus facile d'épurer & d'en-
» noblir assez sa passion pour avoir le
» droit de la conserver aux pieds des
» autels, & de s'en entretenir avec
» Dieu même sans trouble & sans
» remords ».

Le moindre défaut de cette fade & langoureuse diatribe est d'être ici fort déplacée ; elle outrage d'ailleurs presqu'à chaque phrase le bon sens & la raison, & l'on est tenté de croire que l'imagination de l'auteur étoit troublée par quelqu'amoureux délire lorsqu'il a rassemblé cet amas d'inepties & d'extravagances.

Le cœur les cherche comme les seuls objets sur lesquels il puisse se reposer &c. Quelle ridicule importance l'orateur prétend-il donner à un théologien suborneur, à une petite fille follement amoureuse ? Quoi, voilà les seuls objets sur lesquels le cœur puisse se

repoſer ! Il ſemble que *Suger*, dont les talens ont fait le bonheur public dans ce ſiècle malheureux, eſt un objet bien plus touchant pour un cœur honnête.

Leurs infortunes l'attendriſſent, &c. Ainſi les maux que l'on ſouffre autour d'*Héloïſe* & d'*Abailard* ne méritent point nos larmes ; l'humanité ſouffrante & opprimée n'eſt pas digne de nous attendrir ; c'eſt la diſgrace d'*Abailard*, ce ſont les privations forcées d'*Héloïſe* qui doivent nous faire pleurer. Voilà, dans le ſiècle où le genre humain a été le plus malheureux, les ſeuls infortunés capables d'exciter notre compaſſion. Cependant cet *Abailard*, ſi intéreſſant aux yeux de M. *Garat*, étoit un homme ſans délicateſſe, plus occupé de ſa fortune que de l'honneur de ſa femme, qui cachoit ſon mariage, de peur que cet engagement ne nuisît à ſes affaires, & qui par cette affectation s'attira la haine des parens d'*Héloïſe* & le fâcheux traitement qui en fut la ſuite. Auſſi *Rouſſeau* de Genève regarde-t-il

Abailard comme un misérable qui ne savoit pas aimer. '

' *Tout ce qui s'est fait de mémorable est oublié.* On n'a point oublié les services rendus à l'état par *Suger*, puisque son éloge a été proposé par l'Académie. Je ne crois pas qu'elle s'avise de proposer celui d'*Abailard* & d'*Héloïse*; si cela arrivoit, ces illustres personnages ont un panégyriste tout trouvé. Les noms d'*Héloïse* & d'*Abailard* ne seroient aujourd'hui dans la bouche de personne si un grand poëte n'eût par son génie, immortalisé leurs amours.

' *Un seul sentiment met une ame au-dessus de tout ce qui l'environne.* Ici l'enthousiasme de M. *Garat* ressemble beaucoup à l'ignorance; il devoit savoir que c'est dans les siècles barbares où il y a peu de société & de commerce, où les plaisirs enfans du luxe & des arts ne donnent point à l'ame des distractions continuelles, que le véritable amour naît & fermente. Combien de femmes dans ce même temps ont ressenti une passion aussi vive, aussi malheureuse que celle

d'*Héloïse* ; mais elles ont eu moins de célébrité. L'amour d'*Héloïse* & d'*Abailard*, très-grossier dans ses principes, ne les a donc point élevés au-dessus de leurs siècles. Leurs sentimens passionnés ne les mettoient point au-dessus de tout ce qui les environnoit, au-dessus des *Bernard*, des *Suger*, des *Pierre*, &c. personnages bien plus admirables par leurs talens & leurs vertus qu'*Abailard* & *Héloïse* ne l'étoient par leur amour.

Cette délicatesse, cette moralité passionnée. Je cherche cette délicatesse, cette moralité passionnée & ne la trouve point, sur-tout dans *Abailard*. Avant sa disgrace, libertin & corrupteur ; après son aventure, triste pédant, froid moraliste : voilà ce que fut le sublime *Abailard*. Il est vrai qu'*Héloïse* avoit de l'aversion pour le mariage, & regardoit la contrainte & le devoir comme propre à refroidir l'amour. J'ignore si c'est cette espèce de délicatesse que M. *Garat* préconise. Quant à cette *moralité passionnée* qui est l'objet de son admiration, elle ne me paroît point surprenante. Ren-

fermée sans vocation dans un cloître, *Héloïse* y charmoit son ennui par l'idée de ses plaisirs passés ; cela est fort naturel ; il n'y a rien là de sublime.

Combien ils devoient s'aimer. Cette exclamation est tout à fait risible. On ne doute point qu'*Abailard* & *Héloïse* ne se soient beaucoup aimés. *Héloïse* a conservé toute sa vie les transports d'une passion que nourrissoit la solitude, & que le désespoir même irritoit encore ; cela est dans l'ordre ordinaire des passions violentes ; il n'y a là aucune matière à exclamation. M. *Garat* joint ici mal à propos *Abailard* à *Héloïse* ; ce malheureux, extrêmement refroidi par sa disgrace, ne conserva pas le reste de sa vie des transports bien vifs.

Que de vertu & d'amour dût avoir cette Héloïse. Autre exclamation beaucoup plus absurde & plus indécente. L'orateur ne se récrie pas seulement sur l'amour, mais sur la *vertu* d'*Héloïse*. Où est donc la *vertu* d'une femme *qui n'a pu faire le sacrifice que la religion lui commandoit?* Le coup fatal qui avoit éteint les desirs d'*Abailard*

n'avoit pas produit le même effet sur *Héloïse* ; livrée à des transports d'autant plus violens que rien ne pouvoit plus les appaiser, elle se repaissoit, jusques dans le sanctuaire, d'illusions, de souvenirs & d'images ; elle s'efforçoit de concilier sa passion avec les devoirs de son état, & se trompoit elle-même par un mêlange bisarre d'amour & de dévotion. Je reconnois en cela l'ouvrage de la foiblesse humaine, & non pas un effort de *vertu*.

L'orateur s'apperçoit enfin que ce n'est pas l'éloge d'*Héloïse* & d'*Abailard* qu'il a entrepris ; il se hâte de *suivre Suger au ministère* ; mais à peine est-il rentré dans son sujet, qu'il s'en écarte encore par une digression aussi inutile, mais plus noble & plus décente. Il trace le portrait du fameux saint *Bernard*, & ce morceau est le seul qui dans cet amas de froides dissertations offre quelques traces de la véritable éloquence.

» Nul homme n'a exercé sur son
» siècle un empire aussi extraordi-
» naire. Entraîné vers la vie solitaire
» & religieuse par un de ces senti-

» mens impérieux qui n'en laissent » pas d'autres dans l'ame, *il alla » prendre sur l'autel toute la puissance de » la religion.* Lorsque sortant de son » desert il paroissoit au milieu *des » peuples* & des cours, les austérités » de sa vie, empreintes sur des traits » où la nature avoit répandu la grace » & la beauté, remplissoient toutes » les ames d'amour & de respect. » Eloquent dans un siècle où le pou- » voir & les charmes de la parole » étoient absolument inconnus, il » triomphoit de toutes les hérésies » dans les conciles; il faisoit fondre » en larmes *les peuples* au milieu des » campagnes & des places publiques. » Son éloquence paroissoit un des mi- » racles de la religion qu'il prêchoit. » Enfin l'église dont il étoit la lumière » sembloit recevoir les volontés di- » vines par son entremise; les rois & » leurs ministres, à qui il ne par- » donna jamais ni un vice ni un mal- » heur public, s'humilioient sous ses » réprimandes comme sous la main » de Dieu même, & *les peuples* dans » leurs calamités alloient se ranger

» autour de lui comme ils vont se
» jetter aux pieds des autels. Egaré par
» l'enthousiasme même de son zèle, il
» donna à ses erreurs l'autorité de ses
» vertus & de son caractère, & en-
» traîna l'Europe dans de grands mal-
» heurs ; mais gardons-nous de croire
» qu'il ait jamais voulu tromper, ni
» qu'il ait eu d'autre ambition que
» celle d'aggrandir l'empire de Dieu ;
» c'est parce qu'il étoit trompé lui-
» même, qu'il étoit toujours si puis-
» sant : il eût perdu son ascendant
» avec sa bonne-foi. L'église, malgré
» ses erreurs qu'elle a reconnues, l'a
» mis *au rang des saints ; le philosophe*,
» malgré les reproches qu'il peut lui
» faire, doit l'élever *au rang des grands*
» *hommes* ».

Il y a dans ce tableau des beautés frappantes mêlées de quelques taches légères. *Il alla prendre sur l'autel toute la puissance de la religion* ; cette phrase est manièrée, & présente un sens équivoque ; il semble que l'auteur veuille faire entendre que saint *Bernard* ne se retira dans la solitude que pour *prendre sur l'autel la puissance de la religion*.

L'antithèse entre les *saints* & les *grands hommes* est plus brillante que juste. Tous les grands hommes ne sont pas des saints aux yeux de l'église ; mais aux yeux du philosophe, tous les saints doivent paroître de grands hommes, parce que la véritable grandeur consiste à triompher de soi-même, & à s'élever au-dessus des foiblesses de la nature humaine.

Après avoir épuisé tous les ornemens étrangers qui peuvent égayer son discours, M. *Garat* est enfin obligé d'en venir aux actions de *Suger*, pendant son ministère & sa régence. Alors soutenu par l'importance de la matière, il est communément plus solide & plus vrai, mais presque jamais il n'est orateur. L'article des croisades est traité avec beaucoup de sagesse ; au lieu de se répandre en invectives rebattues contre ces guerres religieuses, l'auteur expose les raisons qui devoient exciter les peuples à les entreprendre. » Eh ! comment ces » expéditions religieuses n'auroient- » elles pas subjugué toutes les ima- » ginations ? l'Europe entière divisée

» en une multitude de petits peuples
» ennemis se réunissoit sous les mêmes
» drapeaux, & la guerre qu'elle portoit
» en Asie étoit une paix pour elle.
» Eh ! qu'abandonnoient ces peuples
» quittant leurs foyers & leur patrie ?
» les prisons où ils étoient chargés de
» fers, les arènes où on les égorgeoit.
» Combien sur-tout les motifs que
» présentoit la religion de ce siècle
» devoient enflammer les esprits & les
» courages ! On alloit rendre à Dieu
» son tombeau & les lieux de sa
» naissance, & le genre humain pa-
» roissoit s'acquitter envers la divi-
» nité ».

Lorsque M. *Garat* nous montre *Suger* triomphant de l'envie qui l'avoit rendu suspect à son roi, il est noble, précis, élégant; mais on desireroit dans son style plus de chaleur & de sentiment.

» *Louis* quitte la Palestine & re-
» vient dans ses états avec la persua-
» sion qu'il a été trahi par un ministre
» qu'il a chéri & révéré comme un
» ami & comme un père. Mais rassu-
» rons-nous, l'autorité royale ne fait

» que de naître en France. L'intrigue » n'a pas encore assez *vécu* autour du » trône pour avoir eu le temps de » perfectionner son art perfide. Un » ministre ami de son roi peut se dé- » fendre encore d'une calomnie de » courtisan. D'ailleurs *Louis* n'est » point renfermé dans sa cour, & pour » y arriver, il doit traverser presque » tout son royaume. *Suger* y a répandu » par-tout des témoins de son inno- » cence. *Louis* va les voir & les en- » tendre à chaque pas, & ces témoins » ce sont les monumens qu'il a élevés » pour enrichir ou fortifier l'état ; ce » sont les heureux qu'il a faits dans » sa régence, & auxquels il a appris » à bénir le nom du monarque dont le » pouvoir a servi dans ses mains à faire » leur bonheur ».

Après avoir rendu justice à ces morceaux qui sont extrêmement rares, l'intérêt de la vérité ne me permet pas de dissimuler que l'auteur entraîné par sa manie de disserter, même dans cette dernière partie, la plus inté- ressante du discours, n'offre le plus souvent au lecteur que de lourdes

amplifications : en voici un exemple.
» Le régent assiste toujours aux
» conciles nombreux qu'on tenoit dans
» ce siècle, où la dialectique, qui ne
» faisoit que de naître, avoit pourtant
» déjà enfanté une multitude de que-
» relles théologiques ; mais il ne mêle
» jamais sa voix à aucune dispute,
» *cette sagesse est remarquable dans un*
» *homme qui avoit dû aux disputes des*
» *écoles les premières distinctions de sa*
» *jeunesse.* Cet empire qu'on obtient
» par la parole sur les esprits a quel-
» que chose de plus flatteur que tous
» les autres pouvoirs, *& on l'essaye*
» *avec bien plus de confiance lorsqu'on*
» *a déjà celui du trône. Presque tous les*
» *empereurs depuis* Constantin *se sont*
» *montrés plus jaloux de régner dans les*
» *conciles que dans l'empire.* Suger *semble*
» *prévoir combien des rois devenus théo-*
» *logiens, ou des théologiens armés de la*
» *puissance des rois doivent un jour être*
» *funestes à l'Europe.* Persuadé que la
» puissance de l'église & celle du
» trône sont absolument séparées par
» leur nature, il n'assiste à ces con-
» ciles que comme un envoyé de

» l'état, que comme *un ambassadeur*
» *qui n'est rien dans le royaume étran-*
» *ger où il se transporte ; mais qui en ob-*
» *serve tous les mouvemens, pour avertir*
» *sa patrie du moindre danger* ».

Voilà bien des paroles, Monsieur ; pour louer le silence de *Suger*. Vous allez être bien surpris de voir qu'avec tant de mots M. *Garat* ne dit rien, ou ce qui est pis encore, ne dit rien que de faux.

Cette sagesse est remarquable, &c. *Suger* au sortir des bancs de théologie avoit pu aisément passer pour un docteur parmi des moines ignorans & imbécilles ; mais occupé presque toute sa vie d'affaires temporelles & de soins politiques, il avoit totalement perdu de vue les matières théologiques, & n'étant pas en état de briller dans un concile, il gardoit un silence prudent ; en cela sa sagesse n'est pas aussi remarquable que l'auteur se l'imagine.

On l'essaye avec bien plus de confiance, &c. Que signifie cette phrase ? Que l'autorité royale donne beaucoup d'assurance à un orateur, qui peut forcer ceux qu'il ne peut convaincre,

c'est une vérité triviale, qui d'ailleurs ne fait rien au sujet. M. *Garat* voudroit-il dire qu'on est plus tenté *d'essayer* le pouvoir de la parole lorsqu'on a déjà *celui du trône?* cela ne paroît pas juste. Lorsqu'on a *le pouvoir du trône*, on dédaigne celui de la parole, & l'on craint davantage de compromettre sa dignité.

Presque tous les empereurs, &c. Où l'auteur a t-il vu cela? Quelques empereurs Grecs en très-petit nombre se sont mêlés de querelles théologiques, dont ils étoient mieux instruits que des devoirs de la royauté; mais tous les empereurs d'Occident fort ignorans en théologie n'ont régné dans les conciles que par leurs intrigues, & ils n'étoient jaloux d'y régner, que parce qu'on y décidoit souvent des intérêts les plus importans de l'empire.

Suger semble prévoir, &c. M. *Garat* ressemble ici à ces scholiastes d'*Homère* qui lui prêtent des allégories auxquelles il n'a jamais pensé. *Suger* se tait sur des matières qu'il n'a point assez approfondies pour pouvoir en

parler avec honneur. M. *Garat* attribue ce silence à des vues prophétiques, & veut nous persuader que *Suger* lisoit dans l'avenir.

Comme un ambassadeur qui n'est rien dans le royaume étranger, &c. Cette comparaison du régent avec un ambassadeur étranger est plus ingénieuse que solide. L'intérêt de l'état est intimément lié à celui de la religion ; un concile national n'est point pour le régent *un royaume étranger* ; il y est quelque chose, & il est ridicule de dire qu'il n'y assiste que pour en observer tous les mouvemens & y jouer le rôle d'un espion.

Les faits développés avec art sont la base d'un éloge. Dans le discours de M. *Garat*, ils ne servent que de texte à de longs & ennuyeux commentaires. Tout ce verbiage est dignement couronné par une dissertation en forme sur le génie de l'administration comparé à celui de la législation. Les orateurs ont coutume de finir par quelque morceau vif & pathétique, qui laisse un sentiment profond dans l'ame des auditeurs.

M. *Garat* a jugé qu'une dissertation bien pesante produiroit un meilleur effet. C'est un nouveau genre de peroraison qui sera sans doute adopté par ceux qui aspirent à l'éloquence académique.

Au reste cette conclusion est très-conforme au ton général du discours, qui est absolument dépourvu de mouvement, de coloris & d'images, & qui n'offre qu'un tissu d'idées vagues & incohérentes, de réflexions glacées, de raisonnemens subtils & la plupart faux. Le tout est écrit d'un style sec & monotone, souvent précieux & guindé, dont l'unique mérite consiste dans une élégance inanimée & une précision froide, plus convenable à une dissertation qu'à un discours. Vous voyez, Monsieur, que si cet ouvrage joignoit à toutes ces qualités plus de hardiesse dans les principes & les opinions, & des traits plus marqués de cette licence qu'on appelle philosophique, il seroit parfaitement digne du prix dont il a été décoré.

Je suis, &c.

Paris, ce 14 septembre 1779.

LETTRE II.

Aux mânes de Voltaire, *dithyrambe, qui a remporté le prix au jugement de de l'Académie françoise en 1779, avec cette épigraphe :*

Nec quisquam possit superare Ajacem, nisi Ajax ?

A Paris, chez Demonville, *imprimeur-libraire de l'Académie françoise, rue Saint-Severin, aux armes de Dombes.*

C'EST une chose fort extraordinaire, Monsieur, que le voile de l'anonyme dont l'auteur de cette pièce cherche, mais trop tard, à s'envelopper. Quel motif si puissant a donc pu étouffer en lui ce sentiment si vif & si délicat de l'amour-propre satisfait, & l'empêcher de s'honorer publiquement du suffrage unanime d'une compagnie aussi respectable par son intégrité que par ses lumières ? Mais sur-tout quelles RAISONS PERSON-

NELLES ont pu le forcer à rougir, en quelque sorte, de s'avouer ouvertement pour le panégyriste couronné du mortel le plus sage & le plus vertueux dont l'humanité puisse se glorifier? Ce mépris affecté d'un honneur qu'on a recherché avec empressement; cet abandon, au moins pusillanime, d'un héros qu'on a célébré avec enthousiasme, ne sont pas dans la nature; & il faut avouer que cette conduite énigmatique & mystérieuse a fourni un prétexte, du moins apparent, aux propos malins de l'envie.

A L'ENTENDRE, » il est impossible » d'expliquer tant d'inconséquence, si » l'on ne suppose, qu'au mépris des » loix & des bienséances, l'auteur étoit » caché parmi les juges; ce soupçon, » DIT-ELLE, qui s'est bientôt changé » en certitude, ayant excité les mur- » mures des uns & la risée des autres, » pour les appaiser, on essaya d'abord » d'attribuer cette pièce à un illustre » étranger dont la bonne-foi s'indigna » d'un pareil manege, trop célèbre » par son propre mérite pour vouloir » se parer d'un plumage étranger,

» & trop loyal pour prêter son nom » à la cupidité d'autrui.

» N'ayant trouvé personne qui voulût adopter l'ouvrage, on affecta, » *continue l'envie*, d'en laisser la naissance incertaine, tandis que la tendresse paternelle, toujours active, » toujours inquiette, veilloit en secret » *à la fortune de cet enfant chéri*, & le » protégeoit vigoureusement contre » les persécutions de quelques personnes qui, n'en connoissant pas le » père, n'eurent pas d'abord tous les » égards que sembloit exiger la confraternité, & vouloient proscrire » cet avorton lyrique comme indigne » de paroître au grand jour sous les » auspices de l'Académie ».

Voilà, Monsieur, les affreux propos qui circuloient dans Paris, même avant que l'ouvrage fût public, & depuis cet heureux moment, l'envie encore plus irritée, s'agite en tous les sens pour découvrir l'objet & la victime de sa fureur. Elle ose porter une main profane sur le voile dont s'est enveloppé la modestie de l'auteur ; elle prétend qu'à l'ouvrage elle reconnoît

l'ouvrier, & que son cachet y est imprimé en caractères visibles ; elle va jusqu'à rapprocher malignement l'épigraphe qui précédoit les *Muses rivales* : *apprenez par la leçon que je viens de vous donner à me rendre justice*, de celle qui est en tête du *Dithyrambe*, *il n'y a qu'Ajax qui puisse vaincre Ajax*.. c'est-à-dire, il n'y a que l'auteur des *Conseils* qui ait pu surpasser celui de *l'Epître au Tasse* : elle ajoute enfin « que l'auteur obligé de céder le rameau d'or ; » a trouvé trop dur de se voir aussi » frustré de la gloire qui attend le » vainqueur ; qu'il a confié à des amis » indiscrets son nom » qui vole à présent de bouche en bouche, sur-tout depuis que le *Nostradamus* * de notre âge a eu l'audace de le publier dans ces malheureuses *Annales* qu'un public imbécille s'obstine à dévorer.

Pour moi, Monsieur, je veux écarter tous ces propos injurieux de l'envie, & si je les ai rapportés, c'est uniquement pour vous faire sentir à quels excès elle ose se livrer contre les hommes de génie. Je saurai ref-

* Voyez les Annales de M. *Linguet*, N° 45.

pecter le secret de l'auteur, je n'attribuerai qu'à sa modestie l'obscurité à laquelle il se condamne ; & puisque je ne puis avoir le bonheur de savoir son nom, je me contenterai d'admirer son ouvrage. Tout, jusqu'au titre, en est admirable.

Ne sachant trop lui-même dans quel genre de poésie placer sa pièce, qui n'est véritablement ni une ode, ni une épître, ni un simple discours en vers, ni &c, l'auteur n'a-t-il pas bien imaginé de la décorer du nom pompeux de *Dithyrambe ?* Ce titre, d'autant plus imposant que la signification en est moins connue, ne vous inspire-t-il pas une grande idée de l'ouvrage ? Pour moi, j'ai vu des femmes sur le nom seul, raffoler du *Dithyrambe.* Afin d'en mieux faire sentir tout le mérite, je vais parler en peu de mots de l'origine, de la nature & des règles de ce genre de poésie trop peu connu, trop négligé de nos jours.

La poésie *dithyrambique* doit son origine à la Grèce & aux transports du vin. On donna ce nom aux cantiques chantés dans l'yvresse, en

l'honneur de *Bacchus*, appellé lui-même *Dithyrambe*, ou *à deux portes*, parce qu'il vint au monde par deux portes, le ventre de *Sémelle* & la cuisse de *Jupiter*.

Ce genre de poésie, née de la joie & de la débauche, n'admettoit d'autres règles que les saillies, ou plutôt les écarts d'une imagination échauffée par le vin. Les figures hardies, les mots ampoulés, les phrases énigmatiques en faisoient, pour ainsi dire, les caractères distinctifs ; de là vint le proverbe grec, *cela s'entend moins qu'un dithyrambe* ; de là vint encore que pour désigner un homme dépourvu de bon sens, on disoit qu'il *avoit moins de raison qu'un faiseur de dithyrambes*. Aussi *Platon*, *Suidas*, *Aristophane* sur-tout, pleins de mépris pour ces poëtes *bachiques*, les immoloient sans cesse, mais en vain, à la risée publique ; si *Pindare* & *Horace* ont quelquefois donné à leurs odes en l'honneur de *Bacchus* le nom de *dithyrambe*, c'étoit uniquement à cause du sujet même ; & ces chef-d'œuvres n'ont rien de commun avec les vrais *dithyrambes*.

La licence qui régnoit dans ces poésies permit aux auteurs de s'affranchir des entraves d'une versification régulière, & d'employer indistinctement toute sorte de vers, sans ordre ni distinction de strophes. Quelques modernes ont aussi trouvé commode d'ennoblir leurs petits *vers libres* du beau nom de *dithyrambe*, & le sublime auteur du *Dithyrambe aux mânes de Voltaire* est dans cette opinion; *on a pu*, dit-il, *donner ce nom à un poëme lyrique composé de vers de différentes mesures*. Je n'oserois assurément le contredire si je ne pouvois m'appuyer d'une autorité infiniment respectable à ses yeux; c'est celle de l'immortelle, de l'infaillible Encyclopédie. Voici ce qu'on y lit tom. 4, p. 1067, col. 1ere. » Quelques-uns « appellent *dithyrambiques* des pièces » faites dans le goût de l'ode, qui ne » sont point distinguées par strophes, » & qui sont composées de plusieurs » sortes de vers indifféremment; mais » ce mécanisme ne constituoit pas uni- » quement chez les anciens la poésie » *dithyrambique*, il n'en faisoit que la

» moindre partie ». Et à la page précédente, » ce n'eſt là, pour ainſi dire, » que l'écorce la plus ſuperficielle des » anciens *dithyrambes* ».

Cette paſſion des anciens pour les *dithyrambes*, ſe borna cependant, dans ſa naiſſance, à célébrer *Bacchus.* Mais bientôt le génie inquiet & hardi des poëtes l'étendit ſur d'autres objets, & les hommes ainſi que les dieux furent chantés dans les hymnes *dithyrambiques.* Quelques modernes ont ſur ce point, imité le goût des anciens Grecs. Le célèbre *Jodelle* * qui vivoit ſous *Henri II*, ayant donné ſa tragédie de *Cléopatre*, qui eut un ſuccès prodigieux, les poëtes, ſes contemporains, pour le féliciter, lui amenèrent un bouc couronné de lierre, récompenſe que les anciens accordoient aux poëtes tragiques. *Comme nos François ſe piquoient d'imiter les anciens*, dit *Fontenelle* dans ſon hiſtoire du théâtre François, » & que la fête regardoit » *Bacchus le dieu du théâtre*, pouvoit-

* Je donne à *Jodelle* & à ſes contemporains le nom de modernes par oppoſition ſeulement aux *Grecs dithyrambiques*

» on

» on faire d'autres sortes de vers que » des *dithyrambes* ? Il n'y avoit pas » d'apparence. Cela auroit été contre » toutes les règles. La plupart des » poëtes du temps firent donc des *di-* » *thyrambes* ».

Vous sentez bien, Monsieur, que dans ces jours d'*yvresse*, dans cette *orgie philosophique*, si je puis m'exprimer ainsi, on ne pouvoit pas non plus célébrer dignement par d'autres vers que des *dithyrambes*, *le dieu du théâtre François*, & c'étoit au poëte de nos jours, qui seul nous rappelle & le génie sublime & le *goût exquis** des anciens Grecs, c'étoit à lui qu'il appartenoit de ressusciter ce genre admirable que la médiocrité des poëtes du siècle dernier avoit laissé tomber dans l'oubli.

Il me reste à fixer le caractère distinctif du genre *dithyrambique*; ce qui n'est pas aussi facile qu'on pourroit le croire. Les uns prétendent que le

* Expressions du Mercure du 4 septembre 1779, pag. 7 & 8, auquel préside le modeste auteur.

dithyrambe étoit le comble de la perfection & du sublime poétiques. Le *dithyrambe*, dit *Sanadon*, est *autant au-dessus de l'ode, que l'ode est elle-même au-dessus des autres espèces de poésie*. Les vers *dithyrambiques*, dit le Dictionnaire de Trévoux, sont des *vers pleins d'emportement, de fureur, d'enthousiasme poétiques*. Aussi tandis que le prix des jeux lyriques n'étoit qu'un taureau, c'étoit un trépié qu'on destinoit au vainqueur des jeux *dithyrambiques*; ce qui semble prouver que les anciens regardoient l'enthousiasme comme plus propre du *dithyrambe* que de l'ode même. C'est aussi l'opinion des auteurs de l'ouvrage intitulé, *Variétés littéraires*. Après avoir distingué l'origine grossière du *dithyrambe*, les différens états par lesquels il passa, l'extrême corruption, l'avilissement où le fit tomber la licence des poëtes, l'auteur des *Variétés* le considère dans son plus haut degré de perfection, & alors, dit-il p. 508, « ce genre de » poésie demande encore plus de su» blimité dans l'invention que l'ode;

» il faut que le poëte présente toujours » des choses neuves, inattendues, » grandes & merveilleuses, comme » s'il étoit dans un commerce intime » avec les dieux, & qu'ils lui inspiras» sent sur le champ tout ce qu'il an» nonce. Des mouvemens rapides & » variés, des images fréquentes & » vives, des idées fortes & frappantes, » une diction animée, impétueuse, » bruyante, excessivement métapho» rique, pleine de mots imaginés, » composés & tellement réunis, qu'ils » offrent presqu'à la fois une foule de » tableaux : voilà les qualités essen» tielles & caractéristiques du *dithy-* » *rambe* ».

Au moment où je transcris ce texte je reçois le journal de Paris, qui cite avec un air malin le même passage, dont il cherche à tirer des inductions fâcheuses contre l'auteur dithyrambique. Cependant si de pareils prodiges étoient possibles, certainement on ne pourroit les attendre que de ce poëte divin, » maître de la langue » poëtique, dont il sait varier à son

» gré les mouvemens, les couleurs &
» les formes qu'il employe *toujours*
» avec un goût exquis, de ce poëte
» dont les ouvrages sont distingués par
» la pompe & l'élévation des idées,
» par les sentimens, les images & les
» comparaisons les plus heureuses * »,
de ce poëte qui a déjà composé des odes si sublimes, & des tragédies si pathétiques, de ce poëte enfin, seul espoir, que dis-je! la gloire du parnasse François.

Mais par malheur le génie de la langue françoise met des entraves insurmontables à celui de l'auteur; ce n'est donc pas lui qu'il faut accuser si l'on ne retrouve pas dans son poëme toutes les qualités du *dithyrambe* qu'on vient d'exposer, puisque, suivant les auteurs même qui les exigent, » il est aisé de sentir que
» notre versification timide, mono-
» tone, qui, si nous en séparons la
» mesure & la rime, n'a presque point
» de formes qui l'élevent au-dessus de
» la prose, ne nous a pas permis de

* Mercure du 4 septembre 1779.

» mettre en action un genre de poésie
» dont toutes les parties doivent
» porter le caractère de l'enthou-
» siasme ». * Ainsi, ce seroit uniquement d'avoir choisi ce genre de poésie qu'on pourroit blâmer le *dithyrambique*, si l'auteur des *Variétés* avoit bien saisi, bien connu le vrai caractère du *dithyrambe*.

Mais l'oracle de notre littérature, M. *d'Alembert*, qui prévoyoit qu'un jour il auroit à couronner un *dithyrambe*, puisque, suivant *Fontenelle*, il seroit contre toutes les règles de célébrer le dieu du théâtre autrement que par des vers *dithyrambiques*, M. *d'Alembert*, dans son infaillible dictionnaire, nous donne une idée bien différente du *dithyrambe*. Suivant lui, (tom. 4, p. 1066, col. 1ere) les caractères essentiels du *dithyrambe* sont,
» 1°. la composition trop *licencieuse*
» de plusieurs noms joints ensemble,
» & d'où naissent des expressions am-
» poulées, propres à surprendre l'o-
» reille: 2°. des métaphores tirées de

* Variétés littéraires, tom. 3, pag. 509.

» trop loin, trop dures, trop hardies
» trop compliquées. 3°. des renver-
» semens de construction trop fré-
» quens & trop embarrassés. 4°. le
» désordre apparent.... de pensées
» souvent alembiquées ou trop guin-
» dées, & qui étourdissent l'auditeur,
» sans qu'il connoisse bien distincte-
» ment ce qu'il vient d'entendre. 5°.
» une versification libre & trop affran-
» chie des règles. Tous ces caractères
» réunis prouvent que le *dithyrambe*
» approche fort du *galimathias* ».

Voilà, selon l'interprête de la raison & l'oracle du goût, voilà le caractère essentiel du *dithyrambe*. C'est sans doute d'après ces principes que l'ouvrage couronné aura été jugé par la société encyclopédique, puisque la perfection de tout ouvrage dépend de sa conformité aux caractères essentiels, aux règles du genre. Le *dithyrambique* a oublié de nous dire si c'est d'après les notions de l'auteur des *Variétés*, ou d'après celles de l'encyclopédie qu'il a construit son poëme. Cependant il est permis de présumer qu'il

n'a pas d'autres principes que ceux de son cher maître, M. *d'Alembert*; du reste, c'est par l'examen de sa pièce qu'on pourra découvrir son opinion. Mais le desir de vous faire connoître l'origine & la nature du *dithyrambe* m'a entraîné trop loin, & je suis obligé de remettre à un autre jour l'examen de la pièce, qui demande que je me livre à une discussion plus longue que ne pourroit le permettre le peu de place qui me reste dans cette feuille.

Je suis, &c.

Paris, ce 15 septembre 1776.



LETTRE III.

De la Fatalité, épître, précédée d'un discours sur quelques objets de littérature & de morale, par M. Fallet, *brochure de 40 pages. A Paris, chez* Moutard, *imprimeur-libraire de la reine; chez* Esprit, *au Palais royal;* Couturier *fils, quai des Augustins;* & Belin, *rue Saint Jacques.* 1779.

Le but que l'auteur s'est proposé dans son discours préliminaire, c'est de prouver l'excellence & la difficulté du genre de poésie auquel il s'applique. Rien de plus utile, à son gré, que ces longs sermons de morale en vers, que la pédanterie, ou plutôt la médiocrité philosophique, a si fort mis en vogue. Il faut convenir que, parée des charmes de la poésie, la morale se feroit mieux goûter des hommes. Mais l'austérité de son langage semble se refuser à ces ornemens étrangers; pour surmonter les obstacles que la sécheresse du sujet oppose au génie du

poëte, il lui faut une facilité prodigieuse, une délicatesse infinie : il n'appartenoit qu'à *Voltaire* d'égayer la raison, & de faire parler à la triste morale le langage même des graces. L'auteur de cette épitre a-t-il hérité de ce pinceau délicat & riant qui répandoit des charmes sur tous les objets qu'il touchoit ? ou plutôt n'a t-il pas à craindre, qu'en se privant de toutes les ressources qui excitent l'imagination & la verve du poëte, qu'en renonçant à tous les ornemens qui donnent des couleurs & de l'ame à la poésie, il n'affoiblisse la bonne opinion qu'on avoit de son talent, sans faire aimer davantage la morale & ces vérités utiles, mais froides & tristes, qu'il veut graver profondément dans l'esprit de ses concitoyens ? C'est ce que nous allons examiner. « Il assure que, » dans la mesure de ses talens, il n'a » épargné aucune peine pour rendre » cette premiere épitre digne d'être of» ferte au public, & qu'il apportera le » même soin à toutes celles qu'il pu» bliera par la suite ». Nous en sommes très-persuadés ; mais ce n'est point

assez, & nous craignons que ce genre de poésie ne soit pas le plus analogue aux talens de l'auteur.

L'objet du poëte dans cette épitre sur *la Fatalité*, est de prouver que dans les revers qui affligent l'humanité ils faut mettre tout son espoir dans la Divinité bienfaisante qui arrange les évènemens à son gré ; vérité consolante, qui prouve combien est pure & sage la morale de l'auteur ; mais comment veut-il établir cette vérité. Il introduit un homme dont la conduite est dirigée par la sagesse même, & que le malheur poursuit sans cesse. Cet honnête infortuné fait à son ami le récit de ses vertus & de ses malheurs, & les met en opposition avec la conduite déréglée de cet ami voluptueux qui nage dans la joie & l'abondance. Ce contraste lui inspire d'abord de la jalousie, l'irrite, le pousse même presque jusqu'au désespoir; mille fois il est tenté de s'ôter la vie ; mais tout-à-coup, & quand on y pense le moins, il conçoit des sentimens plus raisonnables ; il songe qu'il est encore des hommes plus mal-

heureux que lui qui souffrent avec résignation leurs maux ; il se rappelle qu'il existe une Providence bienfaisante qui veille sur le genre humain ; que la face des choses peut changer en un moment ; que tôt ou tard l'impie se verra en proie à des maux bien plus grands que ceux dont lui-même est accablé, que son froid, son barbare ami, qui se montre insensible aux maux qu'il endure, aura peut-être bientôt besoin lui-même que la main de l'amitié vienne essuyer ses larmes ; il lui promet qu'instruit par l'adversité, il sçaura se montrer sensible, & finit par ce beau vers ;

Hélas ! j'ai trop souffert pour n'être pas sensible.

Tel est, Monsieur, le plan de cette épitre, dont on auroit pu faire aussi bien un sermon très-pathétique.

Voyons à présent si par les détails de la poésie l'auteur a sçu embellir cette morale aride. D'abord, on remarque un grand défaut dans cette épitre & qui choque la vraisemblance. Ce sont les vérités dures, que dis-je,

les injures grossières que l'apôtre de la Providence vomit contre son ami. Jamais on n'a vu plus de franchise dans le commerce de la vie. Je vais vous rapporter quelques-unes de ses galanteries.

Sans fortune, sans mœurs, sans talens, sans
courage.

. . . .

Sais-tu, si, près de toi, l'*être* qui t'a chéri
Se débat sous les coups du sort toujours contraire?
Eh! quand tu le saurois, sans relâche obsédé
D'un amas de flatteurs, qui vantent tes foiblesses,
Tu ne vis que pour toi, pour eux, pour tes maitresses.
D'espoirs ambitieux ton esprit possédé,
A corrompu ton cœur; l'ami que l'indigence
Fait gémir sans ressource, *à ses pieds atteré*,
Tu ne le connois plus; fier de ton alliance,
Tour à tour de ton or, de ton gendre enivré,
On t'a vu renier ton père & la finance.

Voilà une partie des vérités courageuses que cet ami généreux ose dire

en face à *Damon* ; mais quel fruit en espere-t-il ? Peut-il se persuader que *Damon* les écoutera tranquillement ? Est-ce là le moyen de gagner le cœur d'un ami & de le ramener à la vertu ?

Un autre défaut non moins frappant, c'est l'orgueil insupportable de cet ami de *Damon*, qui ne cesse de vanter sa vertu, sa sagesse ; & la basse jalousie qu'il témoigne du bonheur dont jouit son ami, chez qui tout l'afflige, jusqu'à la *beauté* de la femme de *Damon*, & l'heureux hymen de sa fille. Ce n'est pas là certainement le langage de la vertu ; elle est plus humble & moins jalouse. L'auteur a voulu mettre en opposition la vertu malheureuse & le crime heureux. Ce contraste est frappant, j'en conviens ; mais il falloit le mettre en récit & non pas en action. Il falloit que ce fût le poëte qui fît le tableau des vertus de son héros, & non pas l'homme vertueux lui-même. Il ne falloit pas sur tout représenter un sage s'affligeant, s'indignant du bonheur, même peu mérité, d'un ami.

Voilà le vice principal du fond.

Quant au style, il est trop souvent obscur, incorrect & guindé. Vous en verrez la preuve, même dans les meilleurs morceaux de l'ouvrage que je vais d'abord vous citer. L'homme vertueux annonce qu'il va faire l'histoire de ses malheurs, puis il ajoute :

Mais ne sois point surpris, quand je t'ouvre mon cœur,
Si malgré mes efforts, l'*aigreur* qui le *consume*,
A mon *triste* récit mêle quelqu'*amertume* ;
Eh ! que ne doit-on point pardonner au malheur ?
Qu'êtes-vous devenus, ô jours de notre enfance,
Age trop tôt passé des plaisirs innocens !
Qu'êtes-vous devenus ? L'ardente adolescence
En momens orageux a changé nos beaux ans.
Affligés d'un refus, heureux d'une espérance,
Comment passa pour nous la saison des desirs !
Entraînés, égarés sur une mer immense,
Dieux, avec quelle ardeur nous cherchions les plaisirs !
Et qu'ils étoient saisis avec indifférence !
L'œil public, qui sur nous vint bientôt s'attacher,
De nos penchans secrets surprit la différence.

Ensuite il trace son portrait & celui de son ami ; & après s'être encensé lui-même, il peint *Damon* des couleurs les plus hideuses. Celui-ci

Est livré tout entier à la *stupide* ardeur
Des *viles* passions qui remplissent son cœur.

Tandis que l'autre, *des passions secouant l'esclavage, n'ouvre son cœur qu'aux plus nobles penchans, aux vertus, à l'honneur, à l'amour des beaux-arts*; puis, il continue en ces termes :

Ainsi *dans deux chemins* l'un & l'autre engagés,
Je te voyois errer sans voiles, sans cordages,
Sur une mer terrible & féconde en naufrages ;
Et de ma nef légère, *en bon ordre rangés*,
Les matelots ramoient de soucis dégagés ;
Je tremblois pour toi seul ; les vents & les orages
N'ont maltraité que moi, que les temps sont changés !
O révolution étonnante & soudaine !
Oui, j'en suis la victime, & je n'y crois qu'à peine !

Je ne croyois pas que pour expri-

mer une course maritime on pût dire être *engagé dans un chemin*. D'ailleurs *l'un & l'autre n'étoient pas engagés dans deux chemins* ; cela seroit un peu difficile ; mais chacun d'eux étoit engagé dans un chemin bien différent. Et *les matelots de la nef légère rangés en bon ordre*, vous paroissent-ils avoir un rapport de similitude bien clair, bien direct avec une conduite sage & bien réglée ? Pour moi, je me crois obligé de dire que toute cette comparaison n'est qu'un vrai *galimathias dithyrambique.*

Voici encore une autre tirade qui seroit digne, à mon avis, de figurer dans le plus parfait des *dithyrambes.* L'auteur, après avoir dit qu'il avoit résolu de s'enfoncer, loin du commerce des hommes, dans la plus profonde solitude, ajoute, mais bientôt, dit-il,

J'abjure mes desseins & le premier devoir
Celui qu'à tous les cœurs impose la nature,
De nos plus doux plaisirs la source la plus pure.
Dans le sein du malheur unique & cher espoir,

Ce charme de revivre en un autre soi-même,
D'embrasser une épouse & des enfans qu'on
aime,
Sollicita mon cœur pour un nœud respecté.
Mais *de ce nœud* flatteur une amante accom-
plie
Pouvoit seule enchaîner & son ame & ma vie,
Et je ne croyois plus à la fidélité,
Aux vertus, à l'honneur, *ni même à la beauté!*
Par les vices de l'ame elle est souvent flétrie,
Et l'appas le plus doux est l'ingénuité.
Le monde put à peine observer ma présence;
Et tel étoit le fruit d'un peu d'expérience!

Le charme de revivre qui sollicite son cœur pour un doux lien, expression recherchée. *Mais de ce nœud flatteur*, &c. inversion forcée, expression peu naturelle. Et je ne croyois plus *à la fidélité*, à la bonne heure; *mais je ne croyois plus même à la beauté*, que veut dire cela? Est-ce que les petites supercheries des amans & des époux nuisent physiquement à la beauté. Et *l'appas le plus doux est l'ingénuité;* quelle liaison y a-t-il entre ce vers & le précédent? Comme toutes ces idées sont

décousues. *Le monde put à peine observer ma présence*, &c. Je n'ai pas le bonheur d'entendre ces deux vers, ainsi je n'en puis rien dire, si ce n'est que l'auteur devroit moins chercher à tourmenter l'esprit de ses lecteurs.

Mais voici un morceau en qui le fond des idées & le mérite du style, l'emportent de beaucoup sur tout ce que je viens de citer. C'est le moment où l'homme vertueux, après quelques légers blasphêmes contre la Providence, change tout-à-coup, & reconnoît son tort; aussi-tôt il s'écrie,

. . . . Arrête, misérable!
Moi! je méconnoîtrois ton auguste bonté!
Grand Dieu, quand chaque instant, à ma vie
ajouté,
Est un bienfait nouveau de ta main secourable!
Est-ce à moi de percer la sainte obscurité
Dont tu veux à mes yeux couvrir ton équité?
Non. J'adore en tremblant tes decrets que
j'ignore.
N'accablent-ils que moi ces maux dont je me
plains,

N'est-il point de mortels plus malheureux encore ?
Eh bien, je veux, comme eux, défier les destins,
Je veux, puisqu'il le faut, souffrir avec courage ;
Leur exemple m'instruit ; quand un riche orgueilleux,
D'un regard de pitié, me contemple & m'outrage,
Que ma fierté décente en impose à ses yeux ;
S'il ne voit pas mes pleurs je suis moins malheureux.
Pour l'être moins encor, malgré le sort contraire,
Quand l'affreux souvenir de mon bonheur passé
A *mon* ame oppressée *offre sa coupe amère*,
Je n'éleverai plus un reproche insensé,
Je m'écrierai : » grand Dieu ! cet indigent, mon frère,
» Pour qui n'a lui jamais, au sein de la misere,
» L'espoir, même incertain, de la prospérité,
» A peut-être à tes yeux *mieux que moi* mérité ;
» Et loin de se livrer au murmure, à l'audace,
» Au Dieu qui le poursuit chaque jour il rend grace ;
» Les maux le trouvent prêt, les biens sont imprévus,
» Mais ils en sont plus doux quand le ciel les envoie ;

» Du plaiſir, du malheur puiſque l'homme eſt
  la proie ;
» Subiſſons *no*tre ſort, & *ne nous* plaig*nons*
  plus ».

Ces vers en général ſont bien frappés, & la critique n'y trouveroit que peu de choſe à reprendre. Vous trouverez auſſi du ſentiment & de la force dans l'eſpèce d'imprécation, ou plutôt de preſſentiment qui termine la pièce.

. . . . Un jour, un jour, peut-être,
De tes yeux deſillés le bandeau tomber*a*.
L'auguſte vérité ſe fe*ra* reconnoître,
La ſainte humanité par ſa voix parle*ra* ;
Et cette voix terrible, & long-temps méconnue,
'Appelle*ra* ſur toi la honte & le remord.
Tu ver*ras* ton opprobre, & détournant la vue,
Tes lamentables cris invoque*ront* la mort.
Les Dieux, pour te punir, te laiſſe*ront* la vie ;
Tu vi*vras* pour pleurer, tu vi*vras* pour ſouffrir,
Et je ſe*rai* vengé ! . . . Mon ombre réjouie
Dans le calme des nuits devant toi vient
  s'offrir ;
Tu la vois, tu frémis . . . Fortunée & paiſible,
Quel déſordre elle jette en ton ſein déchiré !

Tu pleures ! ... malheureux ! ... si le courroux
sacré
A tes foibles esprits porte ce coup terrible,
Compte sur mon secours ; oui, ton cœur désolé
Par mes soins généreux se verra consolé :
Vas, mon ame à des pleurs ne peut être inflexible ;
Hélas ! j'ai trop souffert pour n'être pas sensible.

C'est dommage que les premiers vers ne soient pas assez phrasés ; ils tombent tous un à un. Cette multitude de futurs en *ra*, les deux surtout qui terminent deux vers, forment aussi une cacophonie désagréable. A cela près, ce morceau ne mérite que des éloges, & prouve que l'auteur, en s'appliquant à mettre un peu plus de naturel & de clarté dans son style, pourroit mériter des succès encore plus brillans.

Je suis, &c.

Paris, ce 17 septembre 1779.

LETTRE IV.

Début de M. Favart le fils à la Comédie Italienne.

Le 2 de ce mois a débuté à la Comédie Italienne le fils d'un écrivain cher au public, & d'une femme qui a fait long-temps les délices de Paris. Tout ce qui porte le nom de *Favart* est fait pour exciter le plus vif intérêt; aussi, malgré la chaleur de la saison, une assemblée nombreuse & brillante s'est-elle empressée d'assister au début d'un jeune homme dont le nom & les talens personnels étoient des titres plus que suffisans pour enlever tous les suffrages.

M. *Favart* le fils a joué les rôles de *Mathurin* dans les *Trois fermiers*, & celui de *Cassandre* dans le *Tableau parlant*. Dès qu'il a paru, les applaudissemens les plus flatteurs l'ont accueilli; l'imagination s'est rappelié avec transport la finesse, la dignité,

la gaîté du jeu de Madame *Favart*; on s'est rappellé aussi avec attendrissement & reconnoissance cette foule d'ouvrages charmans dont le public est redevable au génie heureux & facile de l'homme à la gloire duquel cette actrice inimitable étoit associée. Quel préjugé flatteur & encourageant pour la timidité de M. *Favart* le fils! Cependant elle ne l'a pas quittée dans les premières scènes du *Tableau parlant*; mais peu à peu l'usage du théâtre, & son intelligence l'ont fait disparoître, & l'on n'a vu qu'un acteur plein d'esprit, tout entier à son rôle, chantant avec goût & justesse, dialoguant avec naturel; en un mot, remplissant l'idée avantageuse qu'on s'en étoit formée. A la fin du *Tableau parlant*, il a chanté au public un couplet modeste pour réclamer son indulgence, & ce couplet a été vivement applaudi.

Le rôle de *Mathurin* a été encore mieux rendu; on ne peut y mettre plus de vérité, de naturel, & même de sensibilité. M. *Favart* le fils a saisi

toutes les nuances de ce rôle intéressant, qu'il étoit bien difficile de jouer avec succès après M. *la Ruette*, cet acteur charmant dont la perte est encore récente, & de laquelle M. *Favart* le fils promet de nous consoler.

Comme par des raisons particulières je ne suis point dans l'usage de parler aussi souvent que je le desirerois des débuts ni des pièces nouvelles, je profite de cette occasion pour applaudir au zèle & aux talens de MM. les Comédiens italiens ; il semble qu'ils se soient surpassés dans la représentation des *Trois fermiers*. Mademoiselle *Beaupré*, dont les graces & la figure sont toujours nouvelles, Madame *Trial*, dont la voix est si séduisante, M. *Nainville*, M. *Trial*, ont semblé partager les transports du public, & en secondant par leurs efforts le fils de deux personnes dont le nom doit leur être si cher, payer en quelque sorte le tribut de reconnoissance & d'attachement qu'ils leur doivent.

Je suis, &c.

Paris, ce 18 septembre 1779.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE V.

AUX MANES *de* Voltaire, *dithyrambe, qui a remporté le prix au jugement de l'Académie françoise en* 1779. *A Paris, chez* Demonville, *imprimeur-libraire de l'Académie françoise, rue Saint-Severin, aux armes de Dombes.*

Vous avez vu, Monsieur, dans le N° précédent que le *dithyrambe*, d'après la décision même des infaillibles docteurs de l'*Encyclopédie*, n'est autre chose qu'un tissu de *métaphores dures & compliquées; de constructions embarrassées; de pensées guindées qui étourdissent l'auditeur sans qu'il connoisse rien*

à ce qu'il vient d'entendre ; qu'une versification affranchie de toute règle ; en un mot, *un vrai galimathias.* Comme c'est la réunion des caractères propres du genre qui constitue la perfection d'un ouvrage quelconque ; sans doute, c'est parce qu'on trouve dans celui-ci tout ce qui convient au pur & parfait *galimathias* que le corps encyclopédique le prône avec tant d'enthousiasme. Voilà donc que cet auteur infortuné, si célèbre par ses chûtes, voilà qu'il vient enfin de découvrir le vrai genre pour lequel la nature l'avoit formé ; aussi tandis qu'on a vu tristement avorter toutes ses autres productions, enfantées en dépit de son *Apollon* ; ici, comme il ne fait qu'obéir à l'instinct même de son génie, son coup d'essai dans le genre du *galimathias dithyrambique* est un chef-d'œuvre, qui excite l'admiration de ses juges, le désespoir de ses rivaux, & seul capable d'effacer la honte de ses anciennes disgraces.

Je voudrois bien, Monsieur transcrire toute entière cette immortelle production ; tout y est également

beau, tout y est parfaitement convenable au genre; *convenientia quæque.* Essayons.

Quel est *donc* ce *vieillard*, ce *mortel* adoré,
Qui traîne sur ses pas tout un peuple *enivré?*

Quel est donc, début rapide. *Quel est ce vieillard, quel est ce mortel*, répétition gracieuse & sur-tout nécessaire; car on auroit pu s'imaginer qu'un *vieillard* n'est pas un *mortel. Tout un peuple* ENIVRÉ; nouvelle acception du mot *enivré*: ce terme, en effet, ne se prenoit jamais au figuré qu'avec un mot explicatif, comme *enivré de joie, enivré d'orgueil*; quand il est seul, il ne signifie qu'un cerveau troublé par les vapeurs du vin; ainsi à cette question, *quel est ce vieillard qui traîne après lui tout un peuple enivré*, on est tenté de répondre, c'est *le vieux Silène* compagnon de *Bacchus*; *tout un peuple enivré* seroit donc une absurdité dans toute autre occasion; mais dans le *dithyrambe*, c'est le mot propre, c'est une expression de génie.

Sur lui tous les regards, *tous les vœux se confondent;*
Formant un même cri *mille voix se répondent.*

Jamais, pour exprimer que chacun forme des vœux pour un prince, on n'avoit dit que *tous les vœux se confondent sur lui*; mais qu'importe; est-ce qu'un *dithyrambique* est astreint à parler le langage ordinaire? *Mille voix qui se répondent*, & qui cependant *ne forment qu'un même cri*. Voilà qui paroîtra peut-être difficile à concevoir. L'écho qui *répond* ne forme pas un seul & même cri avec la voix: de cent instrumens réunis & qu'on fait jouer ensemble, il en résulte bien un son composé qui paroît unique; mais cent instrumens qui se *répondroient* successivement formeroient plusieurs sons. Dans les *Muses rivales* on avoit dit:

Formant un même cri du cri de tous les cœurs?

vers qui avoit paru passablement alambiqué; mais dans un *dithyrambe* il falloit quelque chose de plus merveilleux;

il falloit atteindre au comble du *galimathias*; & l'on ne pouvoit y parvenir plus sûrement qu'en ne donnant qu'un *même cri à mille voix qui se répondent.*

Jour qui va couronner *les* destins *les* plus beaux!
Jour fait *pour* payer seul un siècle de travaux!
O triomphe! .. François, gardez-en la mémoire!

Les *destins* les *plus beaux!* belle chûte! *ô triomphe!* quel sens profond obscurement caché dans cette exclamation! *François, gardez-en la mémoire!* avis important & charitable. *Jour fait pour payer!* poésie sublime.

C'est *Voltaire* .. courbé sous soixante ans de gloire;
Il s'avance, *à son front les lauriers vont s'offrir*;
Tous, vous vous disputez *le droit* de l'en couvrir.

C'est Voltaire; vous n'y songiez plus, je gage; vous pensiez que l'auteur entraîné par sa fougue avoit perdu de vue la question du premier vers *quel est ce vieillard*; mais, non: jamais, malgré son délire poétique, il ne

perd la tête; & il revient toujours à son sujet quand on y pense le moins; *les lauriers*, qui, d'eux-mêmes, *vont s'offrir à son front*; expressions bien *dures*, image bien *guindée*, & conséquemment bien *dithyrambique*. *Tous, vous vous disputez!* TOUS, VOUS VOUS, repetez, Monsieur, ces trois mots; quelle douceur, quelle harmonie! *Vous vous disputez le droit; le droit* n'est pas le mot propre; l'auteur vouloit dire *l'honneur*; mais dans l'enthousiasme, dans la fureur *dithyrambique*, est-il possible de songer à ces minuties?

Jouissez, il jouit: sa vieillesse attendrie
Renaît pour respirer l'encens de la patrie.

Jouissez, il jouit, quelle précision dans cet hémistiche! L'auteur ne prend pas même le temps de nous dire à quelle sorte de *jouissance* il nous invite. *Jouissez*, signifie ordinairement, *usez des plaisirs de la vie*; est-ce dans ce sens que *jouissoit Voltaire?* La *vieillesse qui renaît* est encore une beauté bien neuve & qu'on ne pouvoit guères

attendre que du vainqueur *dithyrambique.*

Vos cris ont retenti dans son cœur consolé,
Vous avez vu ses pleurs, & vos pleurs ont
coulé.
Du génie & du temps l'ouvrage se consomme ;
*Tous les cœurs sont heureux des honneurs d'un
grand homme ;*
De vos *vœux* réunis il reçoit les *tributs :*
» Qu'il triomphe, qu'il vive ». *Il l'entend.. il
n'est plus.*

Des cris qui retentissent dans le cœur est une métaphore qui pour être un peu usée, n'en est pas moins *guindée* & est digne par conséquent de figurer dans un *dithyrambe.* Mais *quel est cet ouvrage du génie, quel est cet ouvrage du temps qui se consomme.* C'est sûrement quelque chef-d'œuvre, quelque merveille de la nature que nous allons voir éclore. Point du tout. C'est tout simplement une populace ameutée pour accabler, s'il est possible, d'applaudissemens, un vieillard insatiable. Telle est *la consommation* de ce grand œuvre du *génie & du temps.* Oh ! pour

le coup, ne voilà-t-il pas une de ces *pensées guindées qui étourdissent l'auditeur sans qu'il connoisse rien à ce qu'il vient d'entendre. Tous les cœurs sont heureux des honneurs d'un grand homme.* Voilà, ce me semble, encore une tournure bien *dithyrambique ;* par-tout ailleurs il faudroit dire, heureux des honneurs que reçoit un grand homme, ou heureux des honneurs que l'on fait à un grand homme. Jamais s'aviseroit-on de dire, même en conversation, *je suis charmé, Monsieur, je suis heureux de vos honneurs.* C'est encore par un effet de la liberté qui règne dans ce genre que l'auteur dit, *les tributs de vos vœux.* Un tribut d'encens, d'estime, de louanges, est une expression commune; mais jamais je n'avois vu employer *les tributs des vœux.* C'est le privilège du *dithyrambe* d'enrichir la langue poétique d'une foule d'expressions nouvelles. Mais tout cela n'est rien en comparaison de cette transition brusque: *» qu'il » triomphe, qu'il vive ». il l'entend . . . il n'est plus !* Quelle chute admirable! voilà le vrai sublime; & cependant ce

qui suit est encore plus étonnant.

Il n'est plus ! prends ton vol, *agile* renommée !
Aux bouts de la terre alarmée,
Porte de tes cent voix le plus lugubre accent ;
Qu'on le répete en gémissant.
Annonce un jour de deuil à *tout être qui pense ;*
Et nous, quand *Voltaire s'élance*
Vers l'olympe des demi-dieux,
Saluons par nos chants ses mânes radieux ;
Que la nature entière, *à sa perte attentive ;*
Les beaux arts orphelins, l'humanité *plaintive*
Lui consacrent de longs adieux.

Admirez, Monsieur, la différence prodigieuse de ces deux *il n'est plus* qui se suivent. Le premier, *il l'entend.. il n'est plus*, n'est qu'historique: mais par une figure pleine de grace & de sentiment, l'auteur répete *il n'est plus*, avec un point d'exclamation, & alors que de génie dans ces paroles ainsi ponctuées! C'est comme *si l'on disoit quoi ! est-il bien possible ? quoi ! déjà, il est mort ! Oh bien, en ce cas, agile renommée, vas par-tout annoncer sa mort. Agile renommée ! agile* est charmant & plein de goût. *Porte de tes*

cent voix le plus lugubre accent ; porte de tes cent, &c. Quelle douceur, quelle harmonie dans ces paroles ; ce que c'est que d'avoir appris la musique ! Mais est-ce que parmi les cent voix de la renommée il en est qui ont l'accent plus lugubre que les autres ? Sans doute, puisque le poëte l'invite à choisir parmi ses cent voix & à porter au bout de la terre *celle qui a le plus lugubre accent.* D'ailleurs, *porter un accent aux bouts de la terre*, est-il une expression plus pittoresque ? *Aux bouts* ; le dithyrambique ne dira pas comme le vulgaire, *aux deux bouts* ; il sait bien qu'il n'y a que deux bouts, & aux bouts est beaucoup plus précis. *Annonce un jour de deuil à tout être qui pense. Tout être qui pense*, quelle pompe d'expression poëtique ! quelle justesse sur-tout ! Les voilà donc tous déchus du privilege d'*êtres pensans*, ces fanatiques qui n'ont pas regardé la mort de *Voltaire* comme une de ces calamités publiques que le ciel nous envoye dans sa colère. Autre découverte, Monsieur, & des plus importantes. C'est qu'outre l'Olympe

ordinaire, connu de tout le monde, & qui est le séjour des dieux, il en est un autre pour les demi-dieux; c'est ce que nous apprennent ces paroles: *Quand* Voltaire *s'élance vers l'Olympe des demi-dieux*. C'est bien dommage que l'auteur ne nous ait pas marqué la situation de ce nouvel Olympe. Je pense qu'il a voulu parler de l'*Elysée*; en ce cas, *Voltaire s'élançant* vers l'Olympe des demi-dieux, c'est *Voltaire s'élançant vers les enfers*, ce qui seroit bien beau, comme chacun sent.

Que la nature entiere, attentive à sa perte, que l'humanité plaintive, lui consacrent de longs adieux. Que de beautés sublimes dans ce peu de paroles! Comptons, s'il est possible. D'abord, que la *nature entiere* me paroît d'une justesse admirable; non-seulement hommes & femmes, enfans & vieillards, grands & petits, mais encore les êtres inanimés, la nature entière, tout dût être sensible, être frappé d'engourdissement à la mort de *Voltaire*. Ensuite de *longs adieux*, n'est-ce pas encore une expression toute neu-

ve? & *consacrer des adieux* n'est-il pas encore admirable? C'est en vain que vous chercheriez cette signification, du verbe *consacrer*, dans le dictionnaire de l'académie; il n'existoit pas malheureusement de *Dithyrambe* quand il fut composé. Mais, dans la premiere édition, MM. *d'Alembert & la Harpe* mettront, au mot *consacrer*, *consacrer de longs adieux*. *L'humanité plaintive*: voilà certainement encore une épithète d'une douceur enchanteresse; *plaintive* est le mot propre; comme l'on dit la *plaintive tourterelle*. Mais ce qui me ravit & m'enchante, c'est l'humeur pacifique du poëte. Tout autre, dans cette calamité publique, dans ce désastre affreux, eût peint les cris, le désespoir du genre humain, & pour ainsi dire, le bouleversement de la nature entiere; une imagination poëtique pouvoit, dans cette occasion, faire un fracas épouvantable; mais notre *dithyrambique* qui est d'humeur douce & bénigne, se contente de demander que *la nature entiere soit* ATTENTIVE *à la perte qu'elle fait dans la personne de Voltaire*. ATTENTIVE est sublime. Oui,

ſeulement, un peu d'*attention*. En conſcience, ce n'eſt pas trop.

Enfin, admirez la logique, la liaiſon des idées de cette tirade. D'abord le poëte invite la renommée à porter par toute la terre la fatale nouvelle, à employer l'accent le plus lugubre; il veut que le jour où parviendra cette affreuſe nouvelle, ſoit *pour tout être qui penſe un jour de deuil*. Cependant, comme s'il ne ſe mettoit pas au nombre des êtres penſans, il ajoute que pour lui il ne doit être occupé qu'à célébrer gaiement l'entrée triomphante *de Voltaire* dans l'Olympe, *annonce un jour de deuil*, &c. *& nous quand*, &c. c'eſt-à-dire *que les hommes ordinaires pleurent; pour moi, cygne mélodieux, je ne dois être occupé qu'à chanter*. Mais après s'être aſſigné ce joyeux emploi, il revient à ceux qui doivent témoigner de la douleur, & il demande que les *beaux arts orphelins & l'humanité plaintive, conſacrent à Voltaire de longs adieux*. Si vous croyez appercevoir quelque déſordre dans la filiation de ces idées, ſongez que la logique du *Dithyrambe* eſt une logique toute nouvelle, & qu'on

a dit de lui comme de la parure d'une coquette. *Souvent un beau désordre est un effet de l'art.* Mais avançons.

Les *morts* se sont émus, & les *ombres* célèbres
Ont paru s'ébranler sous les marbres funèbres.
Sous sa pierre *ignorée Homère* a tressailli.
Aux champs de Port royal *Racine* enseveli
A d'un *nouveau murmure* attristé cette enceinte
Aujourd'hui désolée, & *qui jadis fut sainte;*
Du capitole antique, *où le Tasse erre en vain*,
Les rochers ont gémi, *frappés d'un cri soudain.*
Le laurier renaissant, *à Virgile fidelle*,
A courbé ses rameaux sous sa tige immortelle.
Dans les caveaux sacrés, dernier séjour des rois,
Un écho lamentable a retenti trois fois;
Trois fois, *sous la noirceur* des voûtes sépulchrales,
S'élevant du milieu de ces tombes royales,
Une voix a *redit* dans ce morne séjour,
» Le chantre de HENRI *vient de perdre le jour.*

Les morts sont émus, & *les ombres* ont seulement *paru s'ébranler.* Il y a donc de la différence entre les *morts* & les *ombres. Ont paru s'ébranler*; admirez l'exactitude scrupuleuse du poë-

te ; il ne veut rien avancer dont il ne soit bien certain ; & s'il dit plus bas qu'*Homere* a *tressailli* dans son tombeau, quoiqu'il n'en puisse rien savoir, puisque *sa pierre est ignorée*, c'est une pure distraction ; d'ailleurs n'avoit-il pas droit de présumer que dans cet *ébranlement* général des *morts* & des *ombres*, *Homère* seul ne resteroit pas immobile ? Mais le *nouveau murmure* de *Racine* ne vous ravit-il pas ? Cette expression ne peint-elle pas la douceur enchanteresse de ce poëte, dont les plaintes même imitent le doux *murmure* des eaux ? *Et qui jadis fut sainte* ; belle chûte ! circonstance importante ! *Où* le Tasse *erre envain*, autre circonstance, non moins nécessaire à peindre ; quelle douceur, d'ailleurs, dans cet hémistiche ! *Où* le Tasse *erre envain* ! Quelle finesse énigmatique dans ces paroles ! Je vous défie de deviner pourquoi le Tasse *erre envain sur le Capitole* ; je vous défie sur-tout de me dire quel rapport a ce *galimathias* avec la mort de *Voltaire*. *Frappés d'un cri soudain* ; *le cri soudain* ne vous semble-t-il pas encore pittoresque : mais qui a poussé ce *cri soudain* ? L'auteur a ou-

blié de nous le dire. C'eſt peut-être *le Taſſe*. En ce cas, ce n'eſt pas *envain* qu'il erroit ſur le Capitole. Il s'eſt au contraire trouvé-là fort à propos pour jouer ſon rôle ; & ce rôle eſt aſſez brillant, puiſqu'avec une voix de *Stentor*, il pouſſe un *cri ſoudain*, qui fait retentir tous les rochers de la montagne, tandis que *Racine* ne peut témoigner ſa douleur que par un doux *murmure*. *Le laurier fidele à Virgile*, eſt encore bien admirable. Voyez comme tout s'embellit, comme tout s'anime ſous la lyre de ce nouvel *Orphée !* Un *laurier fidele*; oui, c'eſt comme ſi l'on diſoit un *époux fidelle*, *un ſujet fidelle*, &c.

Mais que direz-vous donc *de la voix qui, ſous la noirceur des voûtes, s'élevant du milieu des tombes, redit dans ce morne ſéjour ; Voltaire vient de perdre le jour ?* *La noirceur des voûtes ;* c'eſt-à-dire, *les voûtes enfumées !* *s'élever ſous la noirceur !* Jamais ; oui, jamais, vit-on des expreſſions auſſi ſublimes ? D'ailleurs, voyez quelle abondance, quelle aimable variété, *dans les caveaux ſacrés, ſous la noirceur des voûtes, du milieu des tombes, dans ce morne ſéjour,*

tout cela pour dire la même chose ; seize vers pour nous apprendre que le bruit de la mort de *Voltaire* a retenti dans les caveaux de Saint Denis, de même que *sous la pierre ignorée* d'Homère, *dans l'enceinte attristée par le murmure de Racine*, sur le Capitole, *où* le Tasse *erre envain*, *& sur la tombe où renaît le* LAURIER TRÈS-FIDELLE. Quelle prodigieuse fécondité ! Mais, ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette tirade, c'est que l'auteur, dans son enthousiasme, a fait retentir l'écho bien avant que la voix ait parlé. *Trois fois*, dit-il, *un écho lamentable a retenti dans les caveaux sacrés ; trois fois sous la noirceur des voûtes, une voix a* REDIT. Vous voyez que l'écho retentit d'abord, & que la voix redit après. Voilà, Monsieur, les heureux effets de l'*enthousiasme*, *de la fureur dithyrambique*, *& du désordre* qui en est la suite. Il existe encore dans tout ce morceau d'autres beautés, qui n'échapperont pas à votre intelligence ; mais j'en ai tant à vous présenter ! Le temps presse ; avançons.

L'art des transitions est un des talens

les plus rares & les plus précieux dans le poëme lyrique sur-tout. C'est la plus petite chose du monde pour notre sublime *dithyrambique*. Il vient de prononcer le nom *du chantre de Henri*. Cela lui rappelle tout naturellement la *Henriade*. Eh ! bien, parlons-en, s'est-il dit, & voici comme il entre en matiere; d'abord il s'adresse à *Henri IV* lui-même.

O roi, l'honneur de la nature !

Mais comme ce n'est pas à lui qu'il a affaire, après ce petit compliment si delicat, il passe brusquement au chantre.

Oh ! qu'il *dût chérir ses succès !*
Quand sa main jeune & *déja sure*
Offrit ton image aux François !
Il peignit tout un peuple en larmes;
Jetant ses criminelles armes
Aux pieds d'un vainqueur adoré;
Et ton nom, l'amour de la terre,
Quand il fut chanté par *Voltaire*
En devint encore plus sacré.



Là, d'une sublime magie
Développant tous les secrets,

De la *poétique énergie*
Il sait animer ses portraits.
Je vois *Charles* docile au crime
Instruit à flatter sa victime ;
Medicis, savante à tromper ;
Mornay, dans les combats tranquille ;
Coligny, la tête immobille,
Sous le fer qui va le frapper.

Oh ! qu'il dût chérir ses succès ; ce n'est plus de *Henri IV*, c'est *de Voltaire* qu'il est question dans ce vers dont la vérité frappera tous ceux qui ont connu jusqu'à quel point il fut avide de gloire. Remarquez comme toutes ces idées sont imperceptiblement liées. *Qu'il dût chérir ses succès, il peignit tout un peuple en larmes*, ET *son nom* EN *devint plus sacré.* Que cette conjonction & est là bien placée, que cet *en* est poétique ! Je ne vous parle point *des secrets d'une sublime magie*, ni *des portraits animés de la poétique énergie* ; mais ce à quoi il faut bien faire attention, c'est la rapidité du style du poëte, quand il peint les héros de *la Henriade*. Un autre eut essayé *d'animer ses portraits de la poétique énergie*, de peindre

à grand traits, avec des couleurs mâles & fortes, & les fureurs de la ligue, & tous les illustres personnages de *la Henriade*; mais le *dityrambique* n'aime pas à perdre son temps. En deux mots, il a terminé cette tâche pénible, & il n'embouche la trompette lyrique que pour nous donner la liste seche & nue de tous les noms des héros de *la Henriade*.

Après cette énumération simple & modeste, le poëte peint la *douleur profonde qui pleure les maux qu'on nous a faits*. *La douleur qui pleure!* c'est une merveille. *Et les maux qu'on nous a faits* est d'une élégance sans pareille. Puis il félicite *Voltaire*, de ce que bravant un antique préjugé accrédité par des poëtes sans génie, *Homère*, *Virgile*, *Boileau* & leurs pareils, il a su construire un poëme sans le secours des fictions, & de la mithologie; il s'extasie, en voyant que *Voltaire* négligeant ces ornemens frivoles & surannés, a su *d'une main fortunée conduire Calliope* ÉTONNÉE *sur les pas de la vérité*. Jamais en effet, étonnement ne dût être plus grand que le sien,

quand elle ſe vit tranſportée dans un ſéjour ſi froid, ſi aride ; quand au lieu du cortege brillant que lui donnoit la fable, elle ne vit autour d'elle que de triſtes pédans qui n'avoient à la bouche que de froides ſentences, des centons de morales, ou des traits hiſtoriques ornés de rimes. Voilà, Monſieur, comment un homme de génie ſait trouver un ſujet d'éloge dans ce qui n'avoit juſqu'ici fourni matiere qu'à la critique. Achevons l'hiſtoire de *Calliope* ; la ſuite en eſt encore très-curieuſe.

Du Tibre & des bords de la Grèce,
Qui ſe partageoient ſa faveur,
Vers nous cette *fière* déeſſe
Tourna ſon vol *conſolateur*.
France ! une muſe ſi *hautaine*
Vint chez les nymphes de la Seine
Pour entendre un de ſes ſoutiens ;
Et dans leur demeure accueillie,
Couvrit leur urne enorgueillie
D'un laurier *qui manquoit aux tiens*.

Du Tibre & des bords de la Grèce ; on auroit pu dire tout auſſi bien de *la*

Grèce & des bords du Tibre. Mais du Tibre & des bords de la Grèce eſt beaucoup plus neuf ; c'eſt comme ſi l'on diſoit de la Seine & des bords de l'Eſpagne. D'ailleurs, un fleuve & les bords d'un royaume qui ſe partageoient *la faveur* d'une muſe ! je ne ſuis pas étonné qu'elle fut ſi *fière*, ſi *hautaine*. Une muſe ſi fière, une muſe *ſi hautaine !* les agréables épithétes ! & d'ailleurs, vous voyez comme l'auteur ſait varier ; il ne mettra pas *fière* dans deux vers conſécutifs ; mais *fière* dans l'un, & *hautaine* dans l'autre. Quelle variété ! un *vol conſolateur !* que de ſens, que de génie dans cette épithéte ! Mais cette nymphe ſi hautaine qui eſt venu chez les nymphes de la Seine pour entendre un de ſes ſoutiens, quelle aimable ſimplicité ! n'eſt-ce pas ainſi que vous diriez à un muſicien, je ſuis venu chez vous hier pour vous entendre. Cette tournure, vraiment poëtique plaît beaucoup *au dithirambique ;* ainſi, vous trouverez chez lui *le jour fait* POUR *payer ; la vieilleſſe qui renait* POUR reſpirer ; *la muſe qui vient* POUR *entendre*, &c. & que vient

entendre cette muſe ſi fière, ſi hautaine? *un de ſes ſoutiens!* quelle pompe d'expreſſions! qu'elles ſont lyriques! mais ſur-tout qu'elles ſont dignement couronnées par *le laurier qui manquoit aux tiens!* oui *qui manquoit aux tiens*, pétille d'eſprit, eſt plein de chaleur; c'eſt le bouquet d'un feu d'artifice. Vous avez vu plus haut que le poëte tout tranſporté, tout hors de lui-même, a fait parler l'écho avant la voix; ici, il tombe dans un écart à peu-près ſemblable; il nous a long temps entretenus du chef-d'œuvre de *Calliope*, enfanté ſur nos bords (de *la Henriade*) & quand il a fini de le caractériſer à ſa maniere, il nous dit qu'elle a quitté les *bords de la Grèce* pour venir habiter la Seine; enſorte, qu'il parle d'abord du ſéjour de la muſe en France, pour ne raconter qu'après ſon départ & ſon arrivée. J'abandonne la moitié des beautés ſublimes de ce couplet à votre ſagacité. Elles doivent ſauter aux yeux. En voici d'ailleurs qui ne leur cedent en rien. Je ne les cherche pas. Juſqu'ici, j'ai tout copié de ſuite; mais je

ne puis malheureusement tout citer. Voyons cependant la suite.

Mais d'où partent *ces* cris ? par quel secret empire
Cet accent douloureux & m'effraye & m'attire?
Muse, qui *m'as conduit*, où suis-je *transporté?*
Toi qui fais *aux dieux même adorer l'harmonie*,
Eleve mon génie,
Et de ces grands objets peins-moi la majesté.
Un temple ouvre à mes yeux son enceinte sacrée,
Deux *spectres sont* debout *sur ce* lugubre *seuil*:
L'un, *la* tête inclinée, *enveloppé de deuil*,
Exprimant SUR SON *front* SES *touchantes alarmes*,
Semble aimer SA douleur & SE *plaire à* SES *larmes*;
SA *poitrine élevée est pleine de sanglots*:
Hélas! c'est la pitié, qu'attendrissent nos maux.

Le poëte caractérise avec la même vigueur de pinceau l'autre spectre qu'il nomme *la terreur*. Puis s'adressant à *Melpomène*, oui c'est toi, s'écrie-t-il, je reconnois tes attributs divins;

Tes soutiens les plus chers, que toi-même as choisis,
Tous, sur des sièges d'or, près de toi, sont assis.

Ah!

Ah! combien je leur dois ET *d'encens* ET *d'hommages!*
Je suis depuis long-temps heureux par leurs ouvrages.

. . . .

Tous ces esprits divins, que Melpomène assemble ;
Mortels devenus dieux, qui jouissent ensemble,
Dans ce séjour céleste où brille leur splendeur,
Attendent aujourd'hui leur fameux successeur.

Que d'objets se présentent à notre admiration! d'abord quel rapide changement vient de s'opérer! le *dithyrambique*, qui, à l'exception de l'exclamation, *France!* nous racontoit assurément d'une maniere bien tranquille & bien froide, le séjour & puis l'arrivée de *Calliope* chez *les nôtres*, se trouve tout à coup *conduit*, *transporté*, il ne sait où; *attiré* & effrayé, il ne sait par quels cris, par quel accent. Il s'est laissé conduire comme un agneau; mais il veut à présent, comme de raison, savoir où on l'a *transporté*; & il ne peut s'adresser mieux qu'à la muse qui l'a *conduit* : cependant s'il l'interroge, ce n'est pas réellement pour reconnoître sa position, qu'il n'i-

gnore pas ; il l'invoque au contraire, pour qu'elle l'aide à peindre les objets qu'il voit. Comme c'eſt elle qui fait *adorer l'harmonie aux dieux mêmes*, il n'y a pas de doute qu'elle ne faſſe *adorer* auſſi aux mortels les beautés ſublimes dont fourmille ce morceau ; par exemple, un *temple* perſonnifié, & qui lui-même *ouvre ſon enceinte*. *Un temple s'ouvre à mes yeux ;* c'eſt là une expreſſion triviale ; mais *un temple ouvre ſon enceinte*, c'eſt une expreſſion *digne des dieux*. Mais le ſpectre *enveloppé de deuil*, comme on eſt enveloppé d'un manteau, eſt bien plus divin encore ; j'avois blâmé l'auteur d'avoir dit *noirci de deuil ;* mais alors il n'étoit pas ſoufflé par la muſe qui fait *adorer l'harmonie aux dieux mêmes ;* c'eſt à elle encore qu'il doit la ſuperbe image *du ſpectre qui* EXPRIME *ſes allarmes ſur ſon front*, apparemment comme on *exprime* le jus d'un citron, ou comme on *exprime* ſa douleur dans un diſcours ; car le verbe *exprimer* ne peut avoir que ces deux ſignifications, (liſez le Dictionnaire de l'Académie) ce n'eſt pas non plus

un mortel qui a enfanté l'image touchante & sublime *d'une poitrine élevée qui est pleine de sanglots*, cette image a été dérobée au dieu même de l'harmonie.

Mais que j'aime sur-tout cet *hélas*, qui termine la peinture du spectre ; un trait si vif de sentiment dans une description ! qu'il est bien placé ! Qu'il est donc sensible notre *dithyrambique* ! il ne peut même prononcer le nom de la *pitié*, sans pousser auparavant un profond soupir, un touchant hélas ! *Hélas ! c'est la pitié !* Admirable ! sublime ! divin !

Mais qui ne resteroit extasié en voyant la suite ; *c'est la pitié qu'attendrissent nos maux*. Qu'est-ce que la pitié ? Lisez le Dictionnaire de l'Académie ; *la pitié, est un sentiment de douleur pour les maux d'autrui*. Ainsi *la pitié qu'attendrissent nos maux*, c'est la pitié, qui est la pitié. Quelle justesse dans les idées ! Plus haut le poëte avoit dit, *la douleur profonde qui pleure ses maux* ; il a toujours le mot propre ; jamais il ne dira *la douleur qui rit de ses maux* ; ni la pitié *insensible à ceux d'autrui*.

Cependant j'avouerai, car je ne veux pas être admirateur enthousiaste, & par conséquent aveugle, j'avouerai que se plaire *à* ses larmes ne me paroît pas françois. On dit se plaire au labourage, & se plaire dans ses larmes. Mais au milieu de tant de beautés, quel sera le *Zoïle* assez cruel pour remarquer une tache si légère?

S'il est encore quelque censeur atrabilaire qui veuille prétendre qu'avoir la tête inclinée, être enveloppé de deuil, se plaire à ses larmes, enfin avoir la poitrine élevée & pleine de sanglots, sont des caractères vagues qui conviendroient aussi bien à toute autre douleur qu'à celle qui est excitée par la pitié, qui caractériseroient même mieux la douleur, par exemple, d'une veuve sensible sur le tombeau d'un époux adoré; si des *Zoïles* alloient même jusqu'à prétendre que la pitié ne doit *pas aimer sa douleur*, & que se *plaire à ses larmes* seroit pour elle se réjouir des maux d'autrui; je dirois à ces détracteurs, qu'importe que tous les traits ne conviennent pas à la pitié, ou à la pitié seule? L'auteur

n'a-t-il pas mis au bas du portrait le nom de l'original? En faut-il davantage pour le reconnoître?

Que les deux vers suivans étincellent encore de beautés! *Tes soutiens les plus chers.* Toujours des *soutiens*! Plus haut *Melpomène* vient pour entendre un de ses *soutiens*; ici le poëte voit les *soutiens* de *Melpomène. Que toi-même as choisis*; la belle, l'importante nouvelle qu'il apprend à *Melpomène*; comme encore qu'*ils sont assis tous à côté d'elle sur des sieges d'or*; s'il ne l'avoit pas dit, *Melpomène* ne s'en seroit pas doutée. Mais l'auteur n'oublie rien; & de peur que nous-mêmes n'ayons pas si bonne mémoire que lui, plus bas il nous avertira que tous ces *soutiens*, qui sont assis près du trône de *Melpomène*, c'est *Melpomène qui les assemble*.

Que l'on doit encore savoir de gré à l'auteur d'avoir interrompu sa sublime vision pour nous dire, *ah! combien je dois aux soutiens de Melpomène & d'encens & d'hommages*! Que cet *ah!* est touchant! Quelle modestie de ne trouver son bonheur

que *dans les ouvrages des autres*, quand les siens sont le tourment de l'envie, le désespoir de ses rivaux, & la gloire de l'académie ! Et quoi, l'auteur de *Timoléon*, de *Pharamond*, des *Conseils*, des *Muses rivales*, & celui du *Dithyrambe* auroient-ils besoin pour être heureux, d'autre jouissance que de celle de ces chef-d'œuvres ? Pour moi, je voudrois seulement avoir fait les quatre derniers vers que j'ai cités plus haut, *tous ces esprits divins que*, &c. & je serois à jamais le plus heureux des mortels. *Des esprits divins devenus des dieux ; des esprits qui jouissent ensemble* * ; *des esprits qui sont dans un séjour où brille leur splendeur* ** ; *des esprits qui attendent leur fameux successeur*. Ne voilà-t-il donc pas des traits de génie assez marqués, pour *enivrer*

* Toujours des *jouissances*. Plus haut, *jouissez, il jouit ;* ici, des dieux qui *jouissent* ensemble. Quand une fois l'auteur attrape une expression piquante, certes, il n'en est pas avare.

** *Où brille leur splendeur*. Vous voyez bien, toujours, toujours le mot propre ; ne craignez pas qu'il dise jamais *où brille leur obscurité*.

à jamais (de joie & d'orgueil) l'heureux mortel qui les a produits? Non, il ne faut pour immortaliser un poëte que d'avoir su terminer un morceau si sublime par l'hémistiche *leur fameux successeur*. C'est le plus *fameux* hémistiche qu'on pût imaginer.

Mais quittons l'ironie; quand je vois les corrupteurs du goût, se jouer du public au point de lui proposer cette rapsodie anti-poëtique, comme un chef-d'œuvre « distingué » par la pompe & l'élévation des » idées, par les sentimens, les images, & les comparaisons les plus » heureuses, par le goût exquis de » l'auteur, qui, maître de la langue » poëtique, sait en varier à son gré » les mouvemens, les couleurs & les » formes », en vérité, la patience m'échappe, l'indignation me saisit; d'ailleurs l'homme qui s'est ainsi cajolé lui-même dans le *Mercure*, pourroit être dupe de l'ironie, il seroit trop cruel d'abuser de l'habitude où il est de se laisser *enivrer* par l'épaisse fumée de l'encens le plus grossier;

continuons donc sérieusement l'examen de cette pièce étonnante.

Dès que *Voltaire* est entré dans ce *séjour céleste où brille la splendeur des esprits divins que* Melpomène *assemble & qui attendent leur fameux successeur*, il est conduit par *Melpomène* dans une galerie, & là,

Des tableaux qu'elle nous présente,
Il voit une suite *imposante*
Que reproduit un art divin,
Et *nouvel hôte* de ce temple,
Il se retrouve & se contemple
Dans les chef-d'œuvres de sa main.

Que veut dire une suite *imposante que reproduit un art divin?* N'est-ce pas là un vers tout cheville, une parenthèse amenée comme cent autres, uniquement par le besoin d'une rime? *Reproduire*, c'est répéter la même chose, ou donner une seconde existence au même être; ainsi *reproduire* sur la scène une suite de tableaux, ce seroit y mettre ceux qui ont été déjà présentés. Il est vrai que l'auteur est sujet à ce petit défaut; mais dans la galerie de *Melpomène* on ne recueille que les tableaux originaux. *Nouvel*

hôte de ce temple ! N'est-ce pas encore un *frere Chappeau ?* Ne sait-on pas bien qu'il y est nouvellement reçu ? Est-il besoin, si ce n'est pour la rime, de le dire ? Comme cette expression *nouvel hôte* est d'ailleurs commune & platte dans un morceau lyrique !

Dans cette galerie *Voltaire* reconnoît toutes ses belles tragédies, & l'auteur en fait une énumération; car il ne sait pas louer autrement. Pour l'éloge de la *Henriade*, vous l'avez vu nous donner la liste des noms qui figurent dans ce poëme. Plus bas il croit encore, par le titre seul, faire assez l'éloge des Romans de *Voltaire*, & tout ce qu'il en dit, c'est que *la Sagesse relit pour leçon*, (comme si la Sagesse prenoit des leçons, elle qui inspire les autres),

Zadig sage auprès du trône,
Candide dupe à Paris ;
Babouc à Persepolis,
Amazan dans Babylone ;
Les sottises de *Memnon*,
Et l'instinct de la nature
Dans le bon sens du *Huron*.

Remarquez en passant ce françois *elle relit* Candide, *sage à Paris ; elle relit* Babouc *à Persépolis ;* car telle est la construction de la phrase ; *elle relit l'instinct de la nature.* Relire l'instinct ! Grand dieu, quel barbare !

C'est de même par une simple & seule énumération des plus beaux sujets tragiques de *Voltaire*, que le *dithyrambique* prétend relever la gloire de son héros, qui, sur cet article, pouvoit fournir à l'imagination d'un poëte matière à un bel éloge. On s'attendoit que, soutenu par la beauté des situations qu'il avoit à peindre, & des expressions de *Voltaire*, qu'il pouvoit adapter à son sujet, & qu'en effet il emprunte, il pourroit s'élever ici ; mais il est toujours à peu-près le même.

Mémorable & funeste exemple
D'un fanatisme *forcené*,
Seïde, aux marches de ce temple,
Frappe un vieillard infortuné :
La nature s'indigne & crie,
Un monstre a trompé sa furie ;
D'un père il a percé le sein, &c.

Voyez comme cette réflexion abſurde, *la nature s'indigne & crie*, intercalée au milieu du récit, en ralentit l'effet. Eh ! qui doutoit que la nature dût s'indigner d'un pareil forfait ? Quel eſt *ce monſtre*, *de qui* a-t-il trompé la furie ? quel-eſt cet *il* qui a percé le ſein de ſon père ? eſt-ce le *monſtre* ? eſt-ce *Seïde* ?

Voyez à préſent le tableau d'*Oroſmane* quand il frappe *Zaïre*.

Le ſang coule : *il voit ſon ouvrage*,
Ce ſein qu'a déchiré ſa rage,
Ce ſein par l'amour animé ;
En vain il appelle *Zaïre*,
Il la venge, s'immole, expire...
Malheureux ! *il étoit aimé* *.

Il voit ſon ouvrage, ce ſein qu'a déchiré ſa rage. Qu'a déchiré ſa rage, n'eſt dans la phraſe qu'un incident, & à en croire la conſtruction, on diroit que le ſein de *Zaire* eſt ſon ouvrage ; *il voit ſon ouvrage, ce ſein* : d'ailleurs comme, *il voit ſon ouvrage* eſt plat ! Mais ce qui me choque le

* S[illegible]eur ! J'étois aimé... *Voltaire*.

plus, c'eſt ce vers, *ce ſein par l'amour animé*. L'auteur, à l'exemple de *Voltaire*, vouloit faire un coup de théâtre, peindre la mort de *Zaïre*, & le déſeſpoir d'*Oroſmane*, quand il apprend qu'elle étoit fidelle. *Malheureux il étoit aimé!* finiſſoit bien; mais ſi vous dites auparavant *ce ſein par l'amour animé*, vous détruiſez l'effet de *malheureux! il étoit aimé*. Voilà comme un peintre mal habile & ſans goût défigure, en les copiant, les tableaux des grands maîtres; mais la ſtrophe de *Mérope* eſt encore plus inconcevable.

De ſang & de meurtre *altérée*,
Où va cette femme en fureur?
Quelle eſt la victime *ignorée*
Que pourſuit ſa fatale *erreur*?
Une voix *plaintive*, éperdue
Arrête ſa main ſuſpendue,
Que la vengeance alloit *tromper*.
Ce fils, objet de tant de larmes,
Que Mérope arroſe de larmes,
Hélas! elle alloit le frapper *!

* J'allois venger mon fils. — Vous alliez l'immoler. *Voltaire*.

D'abord, quelle absurdité de représenter *Mérope* ALTÉRÉE *de sang & de meurtre*. *Mérope* est à plaindre ; elle prenoit *Egiste* pour l'assassin de son fils, elle veut l'immoler. Est-ce là être *altérée de sang & de meurtre*? C'est l'expression consacrée pour les tigres. Ensuite voyez cette multitude de mots pour dire que *Mérope* se trompoit, *qu'elle est la victime*, *la victime ignorée*, *la fatale erreur*, *que la vengeance alloit tromper*; voilà assurément une erreur assez bien caractérisée. Mais sur-tout, remarquez encore comme l'effet est perdu en disant dès le commencement qu'*Egiste* est le fils de *Mérope* & qu'elle va l'immoler ; alors *elle alloit le frapper* n'est plus qu'une repétition froide & sans goût, & la réponse superbe de *Narbas*, *vous alliez l'immoler*, devient risible dès qu'on sait d'avance qu'*Egiste* est fils de *Mérope*. *Que Mérope arrose de larmes* est encore d'un ridicule achevé. Ce n'est probablement qu'après avoir cessé de vouloir le frapper qu'elle arrose *Egiste* de larmes. Voilà cependant un des morceaux les plus vantés, les plus applaudis, &, en effet, les moins mau-

vais de toute la pièce, & c'est à ce titre que j'ai cru devoir le rapporter.

Après cette liste rimée des pièces de *Voltaire*, le poëte dit qu'il renonce aux fictions, qu'il ne veut plus parler que le langage de *la vérité*, qu'il veut contempler *la nature éternelle*, qui, en *trompant sa recherche, l'irrite encore*; & cependant il peint *Newton sur le char du soleil*, quoique *Newton* sût bien que le soleil est immobile; il le peint cherchant *la substance première des élémens*, quoique *Newton* eût un esprit trop solide, pour s'amuser à ces chimères; il en *fait le rival de la divinité*, & trouve qu'il est aussi *beau de mesurer la terre que de la créer*. Voilà ce que lui inspire la vérité; voilà comme il voit *la nature éternelle*. En vérité, il a bien raison de dire *qu'elle trompe sa recherche*.

Après ces rares découvertes de *sa recherche* & de son génie, il passe aux histoires de *Voltaire* par cette sublime transition, *jusqu'où de ses travaux ne s'étend point la trace*; & il nous dit de *voir* Louis XIV *sous les crayons que l'histoire remit à* Voltaire. *Voir sous les*

crayons! quel galimathias, bon dieu! mais le siècle de *Louis XIV* n'est rien à ses yeux, & il passe à l'*Essai sur l'Histoire générale* par ce vers, le plus absurde, peut-être, qui ait été fait depuis l'existence de la poésie.

Voltaire étale encor des spectacles plus vastes.

Etaler des spectacles! des spectacles plus vastes! Non, un Iroquois qui auroit habité six mois la France, n'emploieroit pas un langage si barbare; & quelle froide & plate transition dans un ouvrage qui ne doit respirer, d'un bout à l'autre, que l'enthousiasme; le poëte nous assure qu'en lisant l'Histoire universelle, le jeune homme *s'agite, éveillé du sommeil des erreurs* (quel galimathias)! & que le *vieillard voit s'ouvrir des siècles plus prospères*,

Et tourne *sur la fin* de ses jours *écoulés*,
Vers un bonheur lointain, des regards consolés;

Sur la fin de ses jours ne suffit pas au dithyrambique, il lui faut, *sur la fin de ses jours écoulés*. Cependant ils ne sont pas encore tous *écoulés*. *Vers un*

bonheur lointain, & cependant il est consolé; il n'est donc pas difficile à contenter. *Le vieillard tourne des regards consolés*, & *la muse tourne un vol consolateur !*

Mais voulez-vous voir le comble de l'absurdité ? Le voici. Après avoir parlé de tous les travaux littéraires de *Voltaire*, du moins à ce qu'il croit, le poëte ajoute :

DU MOINS si les neuf sœurs, *arbitres de sa vie*,
Avoient dans leurs travaux renfermé son génie,
Si leurs seules faveurs avoient fait ses destins ! ...
MAIS, NON : il sut quitter le pinde & le lycée,
Rien ne fut étranger à sa vaste pensée,
Et son ame en tout temps veilla sur les humains.

Arbitres de la vie, veut dire, de qui dépendent la vie & la mort ; *avoient renfermé son génie dans leurs travaux*, pur barbouillage ; *si leurs faveurs avoient fait ses destins*, répétition, non moins entortillée ; MAIS NON. Quel style ! Est-ce là le feu, l'enthousiasme d'un homme qui doit toujours être sur le trepié ? Mais, d'ailleurs, quoi !

eſt-il vrai que les beaux plaidoyers, tous les écrits de *Voltaire* en faveur des *Calas*, des *Sirven*, des *Montbailly* ne ſont pas du reſſort des neuf muſes; l'éloquence n'eſt-elle pas le domaine de *Polymnie?* Et quand elle s'exerce ſur des ſujets utiles, n'eſt-ce pas alors le plus beau triomphe de la muſe? Tous ces beaux écrits de nos philoſophes ſur l'*humanité*, la *tolérance*, *&c.* ne ſont donc pas l'ouvrage des neuf ſœurs. Et quoi ſe peut-il qu'un philoſophe gémiſſe de ce que *Voltaire* ne s'eſt pas borné à la littérature frivole, & qu'il ait veillé ſur le *bonheur des humains & à la défenſe de l'innocence?* voilà cependant ce que ſignifie ſon DU MOINS & toute la phraſe qui le ſuit. Il répondra, je le ſais, que ce n'eſt pas ce qu'il a voulu dire; qu'il avoue donc qu'il ne ſait ce qu'il dit, & ceux qui l'applaudiſſent ce qu'ils ſont; qu'il eſt aveuglé par l'amour-propre, & ſes admirateurs par l'ignorance & l'eſprit de parti.

Mais n'y a-t-il rien de beau dans cette pièce? — Pardonnez-moi. Sept vers iſolés, noyés dans un fatras

incroyable ; sept perles dans un énorme tas de fumier ; & une belle ébauche de comparaison ; une pierre brute qu'un habile lapidaire dégrossira. — Mais citez-les moi. — Les voici.

En parlant de *Louis XIV*, vers pensé & bien tourné,

Ce roi trente ans heureux, & puni de sa gloire.

En parlant des poésies légères, vers ingénieux,

Ses seuls délassemens le rendroient immortel.

En parlant du commentaire sur *Newton*, vers pleins de finesse, malgré l'exagération,

Les dieux à *Newton* seul expliquent la nature ;
Et *Voltaire* aux humains fait expliquer *Newton*.

En finissant, vers délicats, qui contiennent à-la-fois un sentiment & un trait de satire,

Par-tout il grava sa mémoire,
Par-tout je rencontre sa gloire . . .
Et mes yeux cherchent son tombeau.

—Et la comparaison, voyons-la,— La voici avec ses beautés & ses défauts, vous jugerez lesquels l'emportent.

Du théâtre à la cour, & du pinde à Cythère;
Signalant chaque pas de sa longue carrière;
Il a DONC des beaux arts *couru* tous les sentiers,
Orné tous les objets, cueilli tous les lauriers.
Et quel *cadre assez grand* pourroit à notre vue
Offrir de cet esprit l'*étonnante étendue ?*
Tels sont (*de ses talens, dans mes vers retracés;*
Cette image du moins joint les traits dispersés)
Tels sont ces monts fameux, *de qui* la chaîne antique
Unit, en se courbant, l'une & l'autre Amérique.
Là se perd dans les cieux leur *superbe hauteur*;
Là s'abaisse en vallons leur vaste profondeur.
Le soleil dont les feux frappent leur cime altière,
Sans cesse y reproduit les jeux de sa lumière.
La foudre *roule* & gronde aux creux de leurs *rochers*;
Leurs côteaux ont redit les chansons des *bergers*.

Sublime en ses horreurs, *en ses présens pompeuse*,
La nature qui suit leur pente tortueuse,
Sur leur front, des forêts étend la majesté;
Plus loin, *de la culture étale la beauté*;
Des fleuves dans leur sein a caché la naissance,
Des métaux dans leurs flancs épure la substance;
Y creuse des volcans dans un *brûlant foyer*;
Et leur contour immense embrasse un monde entier.

On sent combien je pourrois faire de réflexions critiques sur ce morceau, le meilleur de tout l'ouvrage, si cet article n'excédoit pas les bornes ordinaires; mais quand ces vingt vers seroient tous excellens & sans tache, il n'en seroit pas moins vrai que le reste de l'ouvrage est pitoyable, sans plan & sans idées; dénué de chaleur & d'harmonie; d'une poésie lâche, diffuse, traînante; haché de parenthèses & d'incidens inutiles; rempli de vers uniquement amenés pour la rime; qui tombent un à un, & qu'on pourroit également ou retrancher tout-à-fait, ou déranger sans

nuire au ſens. Je croyois qu'il n'étoit pas poſſible de rien faire de plus mauvais que *les Conſeils à un jeune Poëte*; je me ſuis trompé; le *dithyrambe* leur eſt encore inférieur; je ſens à préſent mieux que jamais la vérité & le ſens de l'épigraphe, *il n'y a qu'*Ajax *qui puiſſe vaincre* Ajax. L'auteur peut bien ſe vanter d'avoir remporté ſur lui-même le prix du *galimathias*.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 21 ſeptembre 1779.



LETTRE VI.

Panégyrique de saint Louis, *roi de France, prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence de Messieurs de l'Académie françoise le 25 août 1779, par M. l'abbé* Talbert, *chanoine de l'église métropolitaine de Besançon, de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de la même ville, & de celle de Dijon, vicaire général du diocèse de Lescar, prédicateur du roi.*

APRÈS les discours que l'académie couronne, il n'en est aucun où l'éloquence philosophique se montre avec plus d'éclat que dans ces éloges annuels consacrés à la mémoire de *Saint-Louis*, & prononcés en présence des académiciens François. L'orateur choisi pour cette fonction glorieuse est souvent d'autant plus intéressé à flatter le goût de ses auditeurs, qu'il aspire en secret à l'honneur de siéger parmi eux. Il s'efforce donc de

leur prouver que par son goût & sa manière d'écrire il est très-digne d'entrer dans leur docte corps ; & quand même son génie le porteroit vers un genre de beautés solides, l'ambition l'entraîneroit vers le style à la mode.

La philosophie a également corrompu & dénaturé la poësie & l'éloquence en établissant que le suprême mérite de ces deux arts consistoit dans la profondeur & la nouveauté des idées, principe faux qui exclut le naturel, l'harmonie, le sentiment, les images : le talent d'embellir des idées simples & naturelles est ce qu'on admire le plus dans les anciens orateurs & dans ceux du siècle dernier. Les modernes ne sont occupés qu'à chercher des pensées neuves & brillantes ; & comme ils en trouvent bien rarement, ils s'efforcent d'y suppléer par un style guindé, obscur & précieux, très-capable d'en imposer à la multitude : cette affectation d'esprit & de finesse, cette précision mysterieuse qui n'est que dans les mots, constitue essentiellement l'éloquence philosophique ; ces défauts défigurent en quelques endroits le dis-

cours que je vous annonce ; mais si jamais ils furent excusables, c'est lorsqu'on traite un sujet usé & rebattu sur lequel les meilleurs orateurs du siècle se sont déjà exercés : on voit d'ailleurs que M. l'abbé *Talbert* sacrifie son propre goût au desir très-louable d'être admis dans notre sénat littéraire ; plusieurs morceaux de son discours semblent prouver que s'il cédoit à l'impulsion de son génie, son éloquence seroit noble, vigoureuse & solide.

L'orateur débute par un lieu commun sur la justice sévère que l'histoire rend aux rois. « En vain pendant leur » vie on profana pour eux le nom de » grand ; bientôt la redoutable histoire » détruisant l'ouvrage de la flatterie, » *opère sur eux une sorte de résurrection*, » & leur donne d'avance cet ordre su» prême : levez-vous morts, venez au » jugement : armée de son flambleau » elle les ramène sur le théatre du » monde où les attend la postérité : & » ce juge, sans prévention, sans inté» rêt & sans crainte, avoit discuté » leurs titres, met au creuset ces qua» lités brillantes dont la solidité n'a » point

» point égalé l'éclat. Les uns font convaincus d'avoir pris une fausse idée » de la *gloire*, les autres une fausse » idée de la *puissance*; ceux-ci d'avoir » dégradé leur rang par leurs *vices*; » ceux-là de n'avoir porté sur le trône » que des *vertus* privées. On reconnoît » *que plusieurs* séparés de leur peuple » par une *piété solitaire* & livrés à *un* » *religieux abandon*, laissoient échap- » per les rênes de leur empire; *que* » *d'autres*, dans leur *piété pusillanime*, » n'osoient entreprendre le bien par » la crainte de faire le mal, ou *que dans* » leur *piété féroce* ils ne servoient la » religion qu'en outrageant la nature, » *ou qu'enfin* superstitieux & timorés, » ils étoient en même-temps oppres- » seurs, ambitieux & perfides ».

Lorsque *Bossuet* développe quelque lieu commun sur la mort, sur la vanité des grandeurs humaines, son génie imprime à ces sujets usés, à ces vérités ordinaires & rebattues un caractère de grandeur & de sublimité: mais dans le morceau que je viens de vous citer on ne trouve presque au-

en un trait capable de rajeunir les vieilles idées qu'il présente ; si l'on excepte le tableau de l'histoire armée d'un flambeau qui arrache les rois à la poussière du monument pour les amener au tribunal de la postérité, tout le reste est froid & précieux : ces antithèses de *gloire* & de *puissance*, de *vices* & de *vertus* ; cette distinction subtile entre la *piété solitaire*, la *piété pusillanime*, la *piété féroce* annoncent un écrivain trop occupé des mots ; & cependant la négligence du style montre qu'il ne s'en est point encore assez occupé : *l'histoire qui opère une sorte de résurrection sur les rois* ; *les rois livrés à un religieux abandon* ; ces *que* multipliés, *que plusieurs*, *que d'autres*, *ou que dans leur piété*, *ou qu'enfin*, sont des fautes essentielles contre l'élégance, la propriété & l'harmonie du style, qui ne sont point couvertes par la force & la grandeur des pensées.

Quoique depuis long-temps dans les discours académiques on néglige tout-à-fait le plan, sans-doute parce qu'il est très-difficile d'en trouver qui soient justes & heureux ; M. l'abbé

Talbert n'a pas jugé à propos de se conformer à cet usage commode : il a su rassembler dans un cadre ingénieux ce que les actions de saint *Louis* offrent de plus intéressant ; & dans les trois parties de son discours il montre comment cet illustre monarque sut concilier l'intérêt du peuple, celui du trône & celui du christianisme : on pourroit même l'accuser de jouer sur les divisions, de les présenter trop souvent sous différentes formes : on pourroit aussi lui reprocher d'abuser des termes de physique & d'imiter trop M. *Thomas*, lorsqu'il dit : *Vous admirerez l'action réciproque de ses vertus sur ses lumières, & de ses lumières sur ses vertus.* Dans cette phrase scientifique on reconnoît l'action de l'esprit philosophique sur l'éloquence & le style de M. l'abbé *Talbert*. Le compliment qui termine l'exorde a été fort applaudi des académiciens auxquels il s'adresse ; il ne faut pas le prendre à la lettre ; c'est une formule de politesse qui ne signifie rien. « L'éloge de saint *Louis*, » considéré comme roi, devroit être » prononcé dans une assemblée de

» monarques ; mais il faudroit que » l'orateur fût choisi parmi les sages » qui m'écoutent, *& dont les écrits* » *instruisent les peuples & les rois* ». On sait que les philosophes très-jaloux d'endoctriner tout le monde, ont surtout la prétention de régenter les rois. M. l'abbé *Talbert* a très-bien saisi leur foible ; c'est un des premiers devoirs de l'orateur dans l'exorde.

Cette premiere partie contient le détail de ce que fit saint *Louis* pour le bonheur du peuple. L'orateur remonte jusqu'au moment où *Louis*, à peine âgé de douze ans, reçut l'onction sainte. « Lorsque David fut re» connu roi d'Israël toutes les tribus » assemblées vinrent l'instruire de ses » devoirs, & lui *définir* la royauté. » Prince, lui disent-elles, nous som» vos os & votre chair... *Louis* parmi » les acclamations dont les voûtes du » temple retentissent, croit entendre » la voix de son peuple, qui lui dit : » C'est pour nous que tu dois vivre ; » la voix de la postérité qui s'écrie : » Je te marquerai ta place ; la voix de » la religion qui fait tonner ces pa-

» roles ; l'Eternel reçoit ton serment.
» Lorsqu'il le prononça, ce serment
» redoutable qui dévoue un souverain
» au service de ses sujets, *Louis* trem-
» bla, *Louis* que ne purent émouvoir
» ni les douleurs, ni les dangers ni la
» mort ».

Ces idées, grandes & sublimes par elles-mêmes, sont dégradées par une certaine affectation, dans le tour & dans l'expression. Il est ridicule de dire que les tribus assemblées vinrent donner à David une *définition* de la royauté ; la distinction de ces trois voix, du peuple, de la postérité, & de la religion, est simmétrique & compassée : *faire tonner des paroles* est une façon de parler vicieuse : *Louis trembla*, *Louis, que ne purent émouvoir*, &c. amplification froide & puérile.

M. l'Abbé *Talbert* paie un juste tribut à la mémoire de la Reine Blanche ; mais ces éloges sont des antithèses, & sa propre gloire l'occupe plus que celle de la Régente. « Telles furent les qua-
» lités de cette Régente.... qui fit pour
» le *bien* ce que les autres font pour la
» *gloire*, & qui, *honorant son sexe* pat

» sa conduite, *honora le nôtre*, en for-
» mant un grand homme. Loin de faire
» à son fils un mystère du gouverne-
» ment, & de vouloir *mourir avec un*
» *secret*, Blanche, qui aima la France,
» & *même la postérité*, instruisit le jeune
» Louis dans l'art de *commander*, au
» péril de *ne plus commander* elle-même.
Les antithèses sont toujours frivoles & contraires au bon goût, quand elles ne portent que sur les mots, & lorsqu'il n'y a point entre les objets qu'on fait contraster une véritable opposition. Par exemple, cette phrase, *qui honorant son sexe par sa conduite, honora le nôtre*, n'est qu'un pur jeu de mots. Blanche, en formant un grand homme, honora son sexe, autant que le nôtre, & sa conduite, dans l'éducation de Saint *Louis*, est précisément ce qui a fait le plus d'honneur à son sexe. *Mourir avec son secret*, expression qui manque de noblesse; *aimer la postérité*, façon de parler singuliere & manièrée.

Le portrait du chancelier *Guerin*, offre un nouvel exemple de ces antithèses, qui manquent de justesse. « *Gue-*

» *rin*, qui dans l'état militaire, dans
» la magistrature, *fut digne d'un siècle*
» *éclairé*, *mais nécessaire à un siècle de*
» *désordre* ». J'apperçois bien une cor-
respondance simmétrique entre les
termes, *digne*, *nécessaire*, *siècle éclai-*
ré, *siècle de désordre*; mais il n'y a point
d'opposition dans les choses; c'est
parce que *Guerin* étoit digne d'un siè-
cle éclairé, qu'il étoit nécessaire à un
siècle de désordre.

Vous trouverez, Monsieur, plus de
solidité dans les idées de l'orateur, sur
l'économie de Saint *Louis*. « Dans le
» désordre des finances, il appercevoit
» la profonde racine de tous les désor-
» dres. Un grand prince, même dé-
» pourvu d'économie, lui paroissoit in-
» capable d'exécuter de grandes cho-
» ses. Il le voyoit sans moyens avec
» de vastes projets, oppresseur avec
» de la bonté, foible avec de la puis-
» sance, occupé à tendre des piéges à
» ses sujets, ou à composer avec eux
» aux dépens de son autorité, exposé à
» rendre les maux incurables par les
» remèdes, à recourir à ces ressources
» ruineuses, qui ne font qu'un *détour*

» *momentané de l'oppression*, pour re-
» tomber sur le peuple avec un plus
» grand poids ; & dont *le produit n'est*
» *que l'aliment fugitif* de la dissipation ;
» il le voyoit enfin s'armer d'un scep-
» tre de fer, étouffer en même-temps
» l'industrie, le courage & les mur-
» mures ». Dans ce morceau même,
d'ailleurs très-bien pensé, on remar-
que de l'embarras & une recherche
pénible dans l'expression : que signi-
fient ces *ressources*, *qui sont un détour*
momentané de l'oppression, *& dont le*
produit est l'aliment fugitif de la dissipa-
tion. L'auteur a cherché la précision,
& n'a pas trouvé la clarté & l'élé-
gance.

M. l'Abbé *Talbert* jette un coup
d'œil sur la législation de Saint *Louis*,
sur sa justice, sa bonté, & ses autres
vertus royales ; dans sa marche rapide
& impétueuse, il va, semant à pleines
mains les pensées subtiles, les traits
ingénieux, & sur-tout les antithèses.
S'il déplore les maux causés par le
duel, c'est avec un charmant cliquetis
de termes opposés, qui se choquent
mutuellement ». Le duel, châtié par

» les *tribunaux*, est protégé pat l'*hon-
» neur*; s'il ne *décide* plus des *intérêts*, il
» *décide* toujours des *querelles*; s'il n'est
» plus le jugement de *Dieu*, il s'abreuve
» encore du sang des hommes ». S'il vante les guerres abolies, & l'agriculture remise en honneur, plus fidele à l'antithèse que sensible au bonheur de la France, il s'écrie « : le cultiva-
» teur va *recueillir* ce qu'il a *semé*; son
» champ, arrosé de *ses sueurs*, ne le
» sera plus de *son sang & de ses larmes*;
» ses mains ne seront plus occupées à
» *ravager* la terre, qu'il doit *rendre fé-
» conde*, & ses moissons n'auront plus
» à redouter *des tempêtes plus violentes
» que celles du ciel* ». C'est avec le même esprit & la même grâce, qu'il se plaint des désordres occasionnés par la fureur du jeu «, qui *ruine* une *foule
» de citoyens*, sans *enrichir personne*;
» qui les *arrache* au *travail*, sans les
» rendre à la *société*; & les *dérobe* à
» leur *devoir*, sans même les *donner* au
» plaisir ». Observez, Monsieur, combien cette expression *donne les citoyens aux plaisirs*, est ingénieuse & jolie. Le tour que l'auteur emploie pour désigner

les Quinze-Vingt, n'est ni moins ingénieux ni moins piquant. » Sa charité »*luit* encore sur ces infortunés, qui réu» nissent le sentiment de la vie, avec » les *ténèbres* de la mort ». Parmi ces ornemens & ces fleurs si brillantes, on apperçoit avec peine des ronces & des épines, qui en ternissent l'éclat; ce sont des termes d'arts & de politique, des façons de parler dures & choquantes. C'est Saint *Louis* qui donne des *points d'appui*, aux décisions de la justice, qui avoit *des listes* : c'est le *débit* des fruits de la terre, qui jouit de la liberté de *l'exportation*; c'est la *navigabilité* des rivières. Le gouvernement *fiscal*, *des espèces indignes de faveur*, des loix produites *d'un seul jet*, c'est *la censure qui interrompt* l'orateur, pour lui demander raison des loix *pénales* portées par Saint *Louis*.

Le lecteur est aussi arrêté en chemin par quelques phrases énigmatiques, qui auroient besoin de commentaires. Par exemple, M. l'Abbé *Talbert*, après avoir montré qu'il fallut à Saint *Louis* autant d'intrépidité que de lumières, pour se guérir des préjugés populaires,

& pour les combattre dans ses sujets, ajoute en style d'oracle, voilà proprement le sceau de la supériorité : *quiconque a lutté contre son siècle, auroit lutté contre tous les autres.* L'orateur voudroit-il dire que Saint *Louis*, qui fut supérieur à un siècle d'ignorance & de ténèbres, auroit eu sur ses contemporains la même supériorité, quand même il eut vécu dans un siècle de connoissances & de lumières ?

Il eût été à desirer que l'auteur eût confirmé ses réflexions & ses éloges par un plus grand nombre de faits. Ces récits auroient jetté de la variété dans son discours. Le lecteur seroit charmé d'y trouver plusieurs traits semblables à celui que je vais vous citer. « Le comte de *Coucy*, abusant » avec barbarie de ce droit de chasse, » qui soumettoit à la noblesse la terre, » les airs, & les eaux, qui sacrifioit » les récoltes d'une contrée aux plai- » sirs d'un seul homme, & qui souvent » faisoit du meurtre des animaux un » plus grand crime, que du meurtre » des hommes. *Coucy* avoit fait met- » tre à mort deux jeunes étrangers,

» coupables d'avoir chassé dans ses fo-
» rêts. Le monarque, indigné, fait ar-
» rêter le comte, convoque ses ba-
» rons. L'accusé est convaincu ; le
» glaive est levé sur sa tête ; le juge su-
» prême va prononcer ; il proteste que
» Coucy payera le sang par le sang.
» Effrayée & surprise, cette redouta-
» ble assemblée demande grâce, & se
» jette à ses pieds. Que fera *Louis*,
» partagé entre la pitié & la justice ; il
» saura les mettre d'accord. *Coucy*
» vivra, mais expiant son crime par
» l'humiliation ; mais dépouillé d'une
» partie de ses biens ; il vivra, mais
» pour être un monument de la justice
» de *Louis*, mais pour rappeller aux
» barons *l'exemple terrible*, & au peu-
» ple l'*exemple consolant* du châtiment
» d'un coupable illustre.

Il y a de la chaleur & de l'éloquence dans cette narration ; mais on y remarque quelques fautes de style. Par exemple, ce *droit de chasse, qui faisoit du meurtre des animaux un plus grand crime que du meurtre des hommes*. Voilà une phrase qui n'est ni assez claire ni assez correcte ; il falloit, pour la ré-

gularité de la construction, *un crime plus grand que le meurtre des hommes.* La raison en est que la loi, qui défendoit de tuer les animaux, n'étoit pas la même que celle qui défendoit de tuer les hommes. *Effrayée & surprise*, la gradation n'est pas observée, surprise est une expression bien plus foible qu'*effrayée* : *exemple terrible*, *exemple consolant* : voilà un nouvel exemple de ces rapports simmétriques, qui découvrent trop l'art du rhéteur.

Les vassaux réprimés & affoiblis, l'Angleterre humiliée & désarmée, de vastes provinces, acquises sans effusion de sang, le nom François, devenu célèbre de toutes parts, les droits du trône & de tous les trônes réclamés, défendus contre des entreprises audacieuses ; tels sont les objets que l'orateur développe dans la seconde partie, avec beaucoup de véhémence. Vous serez particuliérement frappé, Monsieur, du morceau où il peint le triomphe de *Louis* sur ses grands vassaux ligués ensemble, pour l'accabler, pendant sa minorité.

« Tyrans du peuple, les vassaux le

» furent aussi du monarque, à qui ils
» rendoient hommage. Un même
» corps avoit une multitude de têtes
» & de volontés, & cette foule d'op-
» presseurs, tantôt divisés entre eux,
» tantôt unis contre le souverain,
» toujours occupés d'attaque ou de
» défense, ne cessoient de ravager le
» royaume avec les bras des citoyens.
» Quelle carrière n'ouvrit pas d'abord
» à leur audace la minorité de *Louis*.
» De toutes parts les armées se rassem-
» blent comme des tempêtes qui me-
» nacent un fragile vaisseau, dont le
» gouvernail paroît confié *à la foiblesse*.
» Quel horrible serment entends-je
» prononcer contre l'oint du Seigneur;
» & par qui est-il prononcé? Par les
» premiers sujets de *Louis*, par des
» princes de son sang, par des guer-
» riers couronnés. Dans cette ligue,
» qui chaque jour prend des forces
» nouvelles, je vois un comte de Bou-
» logne, oncle de *Louis*, & accrédité
» dans la nation; un *Enguerrand de*
» *Coucy*, descendu de nos rois & as-
» pirant à la couronne; un comte de
» Champagne, devenu célèbre par

» une passion sans espoir & par des » talens frivoles ; *Thibaut*, qui tour-à-» tour aux pieds de la régente & au » milieu des rébelles ; un comte de la » Marche, intrépide à la guerre, sub-» jugué dans sa maison, esclave d'une » femme ambitieuse, qui employe » contre *Louis* l'intrigue, le fer & le » poison ; un duc de Bourgogne, dont » la puissance pouvoit seule balancer » celle du monarque ; un comte de » Bretagne, justement redouté par son » habileté, *son inquiétude* & son ex-» périence ; un roi d'Angleterre enfin » dont les armes s'uniront à celles de » la France pour accabler une femme » & un enfant ; mais cette femme étoit » un roi, & cet enfant étoit un » héros ».

Ce début est noble & rapide ; les chefs de la ligue y sont caractérisés par des traits justes & précis ; mais au lieu de poursuivre un récit aussi intéressant, l'orateur interrompt sa marche par une ennuyeuse déclamation sur les maux de la guerre.

» Guerre, *délire* des souverains des » nations, *preuve solemnelle* de la dé-

» gradation des hommes, *fille de ce*
» *fatricide*, qui souilla l'enfance du
» monde, faut-il que tes déplorables
» trophées s'élevent parmi ceux de la
» vertu? Faut-il que le récit de tes hor-
» reurs entre dans l'éloge d'un Saint?
» Je le sçais, Messieurs, au seul mot
» de guerre, le chrétien gémit, le phi-
» losophe soupire, la nature est saisie
» d'effroi; mais l'éternel, dans sa co-
» lère, a déchaîné le monstre, & lui a
» dit : je t'abandonne l'univers, ne
» cesse jamais de secouer sur lui les ti-
» sons brûlans; vas, & ne reviens
» point, & que l'histoire du monde
» ne soit qu'une longue chaîne de
» cruautés. La guerre est donc le mal-
» heur inévitable des empires, par elle
» seule ils jouissent de quelque paix.
» Il faut que les mortels payent leur
» repos de leur sang, & que le sage
» même devienne le ministre de la fu-
» reur gueriere; il faut la réduire en
» art, lui consacrer de grands talens,
» & quelquefois lui donner de grands
» éloges».

Cette amplification, tout-à-la-fois triviale & empoullée, sort un peu des

bornes prescrites à l'imagination des orateurs, & se rapproche trop de la fiction poëtique. Cette image, de l'éternel, qui déchaîne le monstre de la guerre, & l'envoie ravager le monde, me paroît peu juste & beaucoup trop hardie. Il en résulteroit que Dieu est auteur du mal qu'il ne fait que permettre; que c'est lui qui suscite les guerres qui désolent l'univers, & qu'il ne veut pas que la paix règne jamais parmi les hommes. Avant de reprendre le fil de sa narration, M. l'abbé *Talbert* s'amuse encore à disserter sur l'esprit de l'ancienne chevalerie, sur les différentes espèces de courage que *Louis* réunissoit en sa personne; & enfin, après tous ces préliminaires, il en vient au fait.

« Cependant le péril presse, la » ligue est sans armes; mais déjà elle » a disparu; un regard de *Louis* a suffi » pour la dissiper, *aspexit & dissolvit.* » *Thibaut* & ses complices demandent » la paix, étonnés de ce trait de » vigueur : en vain essayeront-ils » d'enlever le monarque absent de sa » capitale; en vain de fausses paix

» seront suivies de révoltes nouvelles ;
» *Louis* les réprime toujours avec une
» activité *terrassante.* C'est au milieu
» du plus rigoureux des hivers qu'il
» emporte ces boulevarts jusqu'alors
» invincibles, ces forteresses du comte
» de Bretagne, & qu'il le force *à subir*
» *le joug du repos.* Que lui ont servi
» toutes les forces de l'Angleterre ?
» O *Henri!* que sont devenues tes
» nombreuses armées ? où sont tes
» immenses trésors ? La nation indi-
» gnée te demande quels gouffres les
» ont engloutis ? Teinte du sang de tes
» guerriers, la Charente va porter à
» l'Océan ta réponse ». Activité *ter-
rassante*, épithète dure & désagréable.
Subir le joug du repos est précieux &
maniéré. *Porter la réponse* est familier
& trivial.

Dans la troisième partie de son dis-
cours, M. l'abbé *Talbert* nous offre le
détail des services que *Louis* a rendus
à la religion ; il vante les soins de
ce pieux monarque pour le maintien
des moeurs, son attention à donner
au culte public la pompe & la di-
gnité convenable, sa sévérité contre

les blasphêmateurs, son respect pour les ministres de l'église, son amour pour les lettres, & enfin son zèle courageux contre les infidèles. Quoique la philosophie ait depuis longtemps lancé ses anathêmes contre les croisades, le discret orateur ne les approuve ni ne les condamne, & même pour justifier la sainte audace de ces guerres religieuses, il prête à saint *Louis* un motif tiré de la plus profonde politique.

» Deux puissances que le nord &
» le midi avoient déchaînées sur l'Asie,
» menaçoient l'europe entiere. Sem-
» blables à deux nuées dont les flancs
» sont chargés de tonnerres, & qui,
» poussées par des vents opposés, se
» réunissent, se déployent, & sem-
» blent couvrir le globe : ces puis-
» sances foudroyoient les débris de
» l'empire Romain, & s'efforçoient
» de déraciner cet arbre antique déja
» dépouillé de ses immenses rameaux.
» Constantinople étoit ce trône ma-
» jestueux qui résistoit encore ; une
» fois abattu, l'europe n'avoit plus de
» barrière contre ces hordes destruc-

» tives. La crainte de ſaint *Louis* étoit-
» elle donc chimérique lorſqu'il voyoit
» le croiſſant arboré même en Italie,
» les Maures régner en Eſpagne, &
» y former une puiſſance qu'il a fallu
» noyer dans des flots de ſang; lorſ-
» qu'il ſe rappelloit qu'ils avoient
» inondé la France, pénétré juſqu'au
» Rhin, & que ſans la valeur de
» *Charles Martel* ils euſſent renverſé
» le trône de *Clovis*? Et vous, Meſ-
» ſieurs, vous littérateurs & chrétiens,
» combien de fois n'avez-vous pas
» gémi ſur la barbarie qui a deſſeché
» les ſources fameuſes des ſciences
» profanes & ſacrées, dans ces climats
» qui donnèrent le jour à des maîtres
» dont vous êtes aujourd'hui les ri-
» vaux? Pouvez-vous ſonger ſans fré-
» mir, que cette France d'où vous
» inſtruiſez l'univers, fût menacée du
» même ſort? Ah! que vous aimeriez
» à répandre des fleurs ſur le tombeau
» de celui qui auroit ſauvé la Grece!
» que vous aimeriez à m'entendre
» vanter ſaint *Louis* d'avoir exécuté
» cette noble entrepriſe! Eh bien,
» Meſſieurs, il l'a tentée; l'intérêt de

» la religion fut ſon premier mobile, » une politique réfléchie y ajouta les » motifs les plus puiſſans ».

Les orateurs comme les poëtes ſont en poſſeſſion de flatter ; leurs louanges ne doivent pas être priſes à la lettre ; ainſi lorſque M. l'abbé *Talbert* dit à ſes illuſtres auditeurs *qu'ils inſtruiſent l'univers*, qu'ils ſont *les rivaux des grands maîtres de la Grece* ; cet éloge exceſſif ne peut tromper perſonne ; car chacun ſçait que les *d'Alembert*, les *Thomas* ne ſont point les rivaux de *Demoſtène* ; que les *Marmontel*, les *Saurin*, les *la Harpe*, n'ont rien de commun avec *Sophocle* & *Euripide* : on ne doute pas même que leurs écrits ne ſoient très-propres à corrompre le goût & à introduire en France cette barbarie qui a *deſſeché dans la Grece les ſources fameuſes des ſciences*.

Ce diſcours a le mérite aujourd'hui fort rare de l'ordre & de la méthode ; le plan en eſt heureux, les idées naiſſent les unes des autres, ſe ſuivent, & s'enchaînent mutuellement. L'orateur penſe communément avec ſolidité & avec juſteſſe, mais il met trop

souvent de l'affectation & de la recherche dans la manière de s'exprimer. Son style rapide, précis, & quelquefois véhément, n'a point ce naturel, cette clarté, cette élégance continue, qui caractérisent la véritable éloquence. Il court après les ornemens, il prodigue sans choix les figures les plus brillantes ; avec ces défauts, il peut observer un rang distingué parmi nos écrivains philosophes, mais non pas parmi nos bons orateurs.

Je suis, &c.

Paris, ce 23 septembre 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Nouvelle Carte des îles Britanniques, où se trouvent les royaumes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, avec les îles qui en sont proche, ainsi que les côtes de la Bretagne, de la Normandie & de la Manche, aujourd'hui le theâtre de la guerre.

On a ajouté à cette carte si nécessaire & si intéressante dans les circonf-

tances présentes, les grandes routes des trois royaumes, avec les distances en milles d'usage dans chaque province, d'après les auteurs Anglois les plus récens & les plus estimés. Cette carte en quatre feuilles, très-détaillée, se vend 4 liv. & collée sur toile pour se mettre dans la poche, 8 liv. A Paris, chez *Desnos*, ingénieur-géographe & libraire de sa majesté Danoise, rue Saint-Jacques, au globe.

On peut se procurer aussi chez le même géographe l'Atlas itinéraire d'Angleterre, avec le recueil des villes & ports de ce royaume, in-4° relié 24 liv.

Atlas des côtes maritimes de la France, en cinquante feuilles très-détaillées, in-4° 24 liv.

Plan topographique de la ville de Gibraltar, située au détroit de ce nom.

Cette carte offre de plus la vue de la ville & de la montagne en perspective & par élévation. On y voit aussi le plan de la ville de Ceuta, située dans le même détroit du côté d'Afrique. Elle est très-exacte, & ren-

ferme dès détails qui dans les circonstances présentes, doivent exciter & peuvent satisfaire la curiosité. Mais ce qui la distingue de toutes les autres, c'est une montagne, voisine de Ceuta, singulière en ce qu'elle présente à la vue sept sommets, tous les sept si semblables qu'on les appelle les sept frères, & fameuse par un siège de 34 ans qu'elle soutint autrefois contre les Maures.

Cette carte, dressée par M. *D. F.*, se vend à Paris, chez *Desnos*, ingénieur-géographe & libraire du roi de Dannemarck, rue Saint-Jacques, au globe. Prix 1 liv. 4 s. & 3 liv. enluminée.

Aspect philosophique, par Mademoiselle de Ch ** *avec cette épigraphe :*

Quid verum atque decens, curo & rogo,
Et omnis in hoc sum. *Horat.*

A Paris, chez Monory, *libraire, de S. A. S. Monseigneur le prince* de Condé, *rue & vis-à-vis l'ancienne Comédie Françoise.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VI.

Eriphile, *tragédie de M.* de Voltaire, *représentée par les comédiens ordinaires du roi le mercredi 7 mars 1732. Prix 30 sols. A Paris.*

L'ÉDITEUR indiscret de cet ouvrage posthume avertit le public en style barbare que c'est une *pièce que l'auteur s'étoit opposé qu'elle fût imprimée de son vivant.* J'ignore quel est cet ennemi secret de M. *de Voltaire* qui se hâte de faire imprimer après sa mort une chétive tragédie que l'auteur avoit lui-même

[illegible] malgré sa ten-
[illegible] ...mains
[illegible] n'a pas
[illegible] C'est une
[illegible] M. de
[illegible] a force
[illegible]
[illegible] ...ple de
[illegible] fort
[illegible]
[illegible] la beauté
[illegible] ...mé à
[illegible] de modèle
[illegible] *Sophocle*
[illegible] *Tristan*
[illegible] *Brutus*
[illegible] *Brutus* de
[illegible] & sur-tout
[illegible] caractère
[illegible] toute la
[illegible] d'une
[illegible] M. [illegible], inti-
[illegible] Mais quand
[illegible] il ne vit que
[illegible] qui pût lui
[illegible] & malheu-
[illegible] dans le plan
[illegible] petite pièce, rien

à imiter ; réduit à voler de ses ailes, l'auteur tomba, & sa ... lui apprit que son principal ta... d'étendre sur les idées d'au... ...rnis agréable, & de répéter ... plus fort & plus imposant ce que les autres avoient déjà dit. Aussi dans ses pièces suivantes eut-il grand soin de ne point marcher sans appui ; il dut à *Othello* & à *Roxane* les traits dont il peignit *Orosmane*. L'*Amasis* de *la Grange*, la *Mérope* du marquis *Maffei* lui fournirent le plan, les situations & les idées de la plus heureuse de ses tragédies. Le mot du duc *de Guise* à *Poltrot* heureusement transporté dans *Alzire* fit la fortune de cette pièce, qui pouvoit d'ailleurs réussir par la nouveauté seule du sujet & des personnages, & par les tirades philosophiques dont elle est remplie. *Mahomet* est pareillement redevable à la philosophie des applaudissemens qu'il a reçus ; des déclamations sur le fanatisme, soutenues par la terrible situation d'un père que ses enfans massacrent sans le connoître, devoient faire

condamnée à l'oubli, malgré sa tendresse aveugle pour ses productions les plus médiocres. *Eriphile* n'a pas la même excuse qu'*Irène*; c'est une pièce du meilleur temps de M. *de Voltaire*, composée dans toute la force de l'âge : elle prouvera que cet homme unique, ce puissant génie, l'idole de notre siècle, étoit un écrivain fort ordinaire lorsqu'il n'étoit pas soutenu par l'importance du sujet & la beauté des situations, & lorsqu'abandonné à lui même il n'avoit point de modèle qui pût étayer sa foiblesse : *Sophocle* l'avoit soutenu dans *Œdipe*, *Tristan* dans *Mariane*; en composant *Brutus* il avoit devant les yeux le *Brutus* de Mademoiselle *Bernard*, & sur-tout celui du père *Porée*; le caractère de *Titus*, qui soutient seul toute la pièce, étoit pris entièrement d'une tragédie Angloise de M. *Hughes*, intitulée *le Siege de Damas*. Mais quand il fallut traiter *Eriphile*, il ne vit que la *Sémiramis* de *Crébillon* qui pût lui fournir quelques secours, & malheureusement il n'y avoit dans le plan & les caractères de cette pièce rien

de bon à imiter ; réduit à voler de ses propres aîles, l'auteur tomba, & sa chûte lui apprit que son principal talent étoit d'étendre sur les idées d'autrui un vernis agréable, & de répéter d'un ton plus fort & plus imposant ce que les autres avoient déjà dit. Aussi dans ses pièces suivantes eut-il grand soin de ne point marcher sans appui ; il dut à *Othello* & à *Roxane* les traits dont il peignit *Orosmane*. L'*Amasis* de *la Grange*, la *Mérope* du marquis *Maffei* lui fournirent le plan, les situations & les idées de la plus heureuse de ses tragédies. Le mot du duc *de Guise* à *Poltrot* heureusement transporté dans *Alzire* fit la fortune de cette pièce, qui pouvoit d'ailleurs réussir par la nouveauté seule du sujet & des personnages, & par les tirades philosophiques dont elle est remplie. *Mahomet* est pareillement redevable à la philosophie des applaudissemens qu'il a reçus ; des déclamations sur le fanatisme, soutenues par la terrible situation d'un père que ses enfans massacrent sans le connoître, devoient faire

sur les esprits l'impression la plus vive ; mais il faut convenir que le génie de M. *de Voltaire* n'a que la moindre part à ces succès éclatans ; ils doivent être principalement attribués à l'heureuse idée qui lui est venue de mettre la philosophie sur la scène, idée qui tient plus de la ruse que du génie ; à l'adresse avec laquelle il a su choisir des sujets piquans, flatter les yeux par la pompe du spectacle, déguiser les plagiats, & combiner des situations romanesques dont l'effet étoit sûr.

Nouvellement arrivé de Londres, la tête encore remplie des chefs-d'œuvre de *Shakespeare*, M. *de Voltaire* conçut le dessein d'exposer sur la scène françoise le coup de théâtre le plus hardi & le plus frappant que le tragique Anglois ait imaginé : l'ombre du père d'*Hamlet* qui sort du tombeau pour demander vengeance, lui parut une situation absolument neuve pour nous, & capable de faire frémir tous les spectateurs ; il chercha dans la mythologie un sujet convenable à ses vues & trouva celui

d'*Eriphile*. Quand un poëte pour inspirer la terreur a recours à des revenans, il faut qu'il se défie beaucoup des forces de son génie. Je sais que les Grecs, nos modèles & nos maîtres, ont employé ce genre de spectacle, l'ombre de *Polydore* dans l'*Hécube* d'*Euripide*, & sur-tout l'ombre de *Darius* dans les *Perses* d'*Eschyle* en sont la preuve; mais chez les Grecs, le systême tragique étoit entièrement lié au systême religieux; c'étoit parmi eux une opinion commune que les ombres des morts erroient autour de leurs tombeaux. L'apparition d'une ombre n'étoit point pour les spectateurs Athéniens un objet extraordinaire & contraire aux loix de la nature. Pour nous, dont les idées & la religion sont fort différentes, un mort qui agit & qui parle est un miracle, un événement surnaturel, & par conséquent peu convenable à la scène, qui doit être l'imitation de la nature. Si l'exemple des Grecs n'a jamais engagé un poëte tragique à faire intervenir la divinité dans le dénouement de ses pièces, il n'a dû

de même autoriser personne à produire des spectres & des revenans sur le théâtre ; l'intérêt de la tragédie doit être uniquement fondé sur le jeu & les effets des passions violentes. L'épopée seule est en possession du merveilleux. C'est lorsqu'un poëte n'est point assez habile pour peindre les passions, qu'il appelle à son secours ces moyens étrangers. Une imitation indiscrette des licences du théâtre Anglois, l'abus qu'ont fait nos auteurs de ces situations forcées, mais faciles à imaginer & à traiter, sont une des principales causes de la décadence de notre scène.

M. *de Voltaire* se trompa pour cette fois dans ses vues profondes. Le public accoutumé au naturel de *Racine* & de *Campistron*, n'étoit pas mûr pour un coup de théâtre de cette espèce. Le revenant de M. *de Voltaire* fit rire l'assemblée ; déconcerté de cette réception trop familière, il resta dans son tombeau & ne reparut plus. L'abbé *Desfontaines* avoit prévu sa disgrace. M. *de Voltaire*, lui ayant lu sa tragédie, il eut le malheur de la

trouver mauvaise & la franchise de l'avouer. L'auteur dont l'amour-propre s'irritoit aisément le traita d'ignorant, d'âne, de pédant, &c. suivant son style ordinaire, & ne pardonna jamais au critique d'avoir si bien jugé. Puisque les amis de M. *de Voltaire* offrent une seconde fois au jugement du public cette pièce sifflée, nous allons la remettre sur le bureau, & par un examen détaillé prouver évidemment qu'elle ne méritoit pas un autre sort.

ACTE I[er]. *Eriphile* aimoit en secret *Hermogide*, le plus illustre guerrier de la Grèce par sa naissance & par ses exploits, lorsque ses parens la sacrifièrent à leur ambition & lui firent épouser à seize ans *Amphiarus*, roi d'Argos. Dans cet âge sans expérience elle découvrit trop sa foiblesse aux yeux de son amant ; ce traître se flatta d'obtenir le trône & la main d'*Eriphile* s'il pouvoit la délivrer d'un époux odieux. Dans cette espérance, il assassine *Amphiarus* & demande à son épouse le prix d'un crime qu'il n'avoit commis que pour elle. *Eriphile* épouvantée rejette avec horreur une

pareille proposition. Cependant plusieurs rois de la Grèce briguent son alliance, & pour forcer son choix, ont recours à la violence & aux armes. Mais un oracle avertissoit *Eriphile* de ne choisir un époux que lorsque deux rois seroient vaincus dans un même jour par un de ses sujets. Quinze ans s'étoient déjà écoulés, lorsqu'*Alcmeon*, jeune inconnu, remis dans son enfance entre les mains d'une esclave, & que *Théandre*, ministre de la reine, avoit élevé comme son fils; accomplit l'oracle, & dans une même journée remporte sur deux rois une victoire éclatante. C'est là que l'action commence. La scène est dans le vestibule du temple de *Jupiter*. Le grand prêtre paroît & ordonne aux ministres des autels de célébrer la gloire de ce grand jour par des fêtes & des pompes religieuses. On ignore pourquoi *Theandre* se trouve là; peut-être avoit-il été envoyé par la reine au temple pour ordonner des actions de graces publiques. L'auteur devoit motiver l'entrée de ce personnage. Le grand prêtre le félicite des succès d'*Alcmeon* qui

passe pour son fils ; il lui apprend qu'*Amphiarus* a été assassiné, & que les dieux s'apprêtent à venger sa mort : il paroît inquiet du choix que la reine doit faire d'un époux, & craint qu'il ne tombe sur *Hermogide* meurtrier d'*Amphiarus*. *Eriphile* arrive accablée de tristesse, soutenue par sa suivante *Zelonide* ; elle implore le secours du grand prêtre contre un spectre effrayant qui la poursuit sans cesse, & lui demande s'il est possible que les morts sortent du tombeau ; demande absurde, puisque c'étoit une opinion commune dans la religion Grecque. La réponse du grand prêtre a le même défaut.

Oui, du ciel quelquefois la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même ;
Il permet à la mort d'interrompre ses loix
Pour l'effroi de la terre & l'exemple des rois.

Ces vers sont beaux, & le sens qu'ils renferment est très-juste suivant nos idées. Mais ce n'est pas ainsi que doit parler un grand prêtre de *Jupiter*, qui doit regarder l'apparition d'une ombre

comme une chose ordinaire suivant les principes de sa religion. *Eriphile*, dont la frayeur s'augmente encore par cet éclaircissement, veut savoir ce que vient lui annoncer cet habitant des enfers. Le grand prêtre répond en se retirant :

Il vient punir les crimes.

Restée seule avec sa confidente, *Eriphile* lui conte fort au long toute l'histoire de ses amours avec *Hermogide* & de l'assassinat d'*Amphiarus* qui en fut la suite. Elle lui apprend aussi qu'elle avoit remis en des mains étrangères un fils unique fruit de son fatal himen, parce que les dieux lui avoient prédit que ce fils arracheroit la vie à sa mère. Cette confidence au bout de quinze ans est bien tardive, & paroît faite uniquement aux spectateurs. L'entretien du grand prêtre avec *Théandre* dans la première scène mérite le même reproche. Les nombreuses variantes qui remplissent le bas des pages montrent combien le récit d'*Eriphile* a coûté à M. *de Voltaire*. En effet, il n'est pas aisé de faire dire

à une femme d'une manière décente qu'elle n'aimoit point son époux, & qu'elle l'a fait assassiner par son amant. Car voilà, malgré toutes les précautions de l'auteur, à quoi se réduit la conduite d'*Eriphile*, qui, par conséquent, ne peut être un personnage fort intéressant. *Polémon*, son confident, (car cette reine à un confident & une confidente) vient lui annoncer que le peuple d'Argos attend avec impatience qu'elle lui donne un roi, & qu'on est persuadé qu'elle choisira *Hermogide*. *Eriphile*, pleine de trouble & d'incertitude, n'a d'espérance que dans le secours d'*Alcméon*. Cette scène dont le fonds est très-simple est dialoguée avec art, & inspire quelqu'intérêt.

ACTE II. *Alcméon*, nouvellement arrivé de l'armée, communique à *Théandre* ses vœux insensés & ses projets ambitieux; il ose aspirer au trône, & à la main d'*Eriphile*, pour laquelle il a conçu la passion la plus vive. En vain *Théandre* lui remet devant les yeux la bassesse de son origine, il répond par une tirade bril-

lante & philosophique qui sans doute fut applaudie.

Préjugé malheureux, éclatante chimère,
Que l'orgueil inventa, que le foible révère;
Par qui j'ai vu languir le mérite abattu
Aux pieds d'un prince indigne ou d'un grand sans vertu.
Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence;
C'est elle qui met l'homme au rang des demi-dieux,
Et qui sert son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Princes, rois, la fortune a fait votre partage;
Mes grandeurs sont à moi, mon sort est mon ouvrage,
Et ces fers si honteux, ces fers où je naquis,
Je les ai fait porter aux mains des ennemis;
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie;
Il a dans les combats coulé pour la patrie.
Je vois ce que je suis & non ce que je fus,
Et crois valoir au moins des rois que j'ai vaincus.

Voilà un de ces morceaux qui séduisent au premier coup d'œil, où

l'on voit briller ce qu'on appelle le coloris de M. *de Voltaire* ; cependant qu'on l'examine de près, combien de fautes ne trouvera-t-on pas dans ces vers si pompeux & si ronflans. Au jugement d'un connoisseur délicat & d'un critique éclairé, les plus magnifiques tirades de M. *de Voltaire* ne soutiendront jamais le parallèle avec les couplets les plus communs de *Racine*.

D'abord, c'est un jeune homme de 20 ans au plus qui parle ; il est ridicule de le faire disserter comme un philosophe sur un des points les plus importans de la morale, lui surtout qui est assez fou pour être amoureux de sa reine, âgée pour le moins de 37 ans. Il semble que les dogmes philosophiques sur l'égalité que la nature a mise entre les hommes sont bien mal placés dans la bouche d'un pareil étourdi. Le grand poëte, dit *Horace*, sait donner à ses personnages le langage qui leur convient.

Reddere personæ scit convenientia quæque.

M. *de Voltaire* n'a jamais su observer

ce précepte essentiel de l'art, & malheureusement, c'est parce qu'il ne l'a pas observé qu'il a si fort ébloui la multitude des ignorans.

Princes, rois, la fortune a fait votre partage.

Cette apostrophe aux princes & aux rois est d'un déclamateur. *La fortune a fait votre partage*, c'est une expression un peu louche pour dire vous *devez vos grandeurs à la fortune.*

Ces fers si honteux, ces fers où je naquis, &c.

Cette antithèse est trop ingénieuse & trop recherchée.

Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie.

Cette pensée seroit peut-être bien placée dans la bouche d'un vieux guerrier couvert de blessures, mais elle ne convient point à un jeune général qui en est encore à sa première victoire.

Je vois ce que je suis & non ce que je fus.

Antithèse puérile, bien moins excusable que la précédente.

M. de *Voltaire* a transporté dans *Mérope* la plupart des vers de cette tirade, & n'a pas fait difficulté de mettre dans la bouche du vieux *Polifonte* le langage du jeune *Alcmeon*, ce qui prouve qu'en écrivant, il n'a jamais songé à ce précepte de *Boileau*.

Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme
en vieillard.

Alcmeon introduit devant la reine, lui fait entendre qu'après avoir par ses conquêtes relevé la gloire d'Argos, il se soumettroit avec peine aux loix d'un maître, & sur-tout d'*Hermogide*; *Eriphile* lui assure qu'elle ne choisira point *Hermogide*, elle implore même son appui contre ce tyran, qui sans doute soutiendra ses prétentions par la force. *Alcmeon* se retire fort content. *Eriphile* fait part à sa confidente du dessein qu'elle a formé de remettre sa couronne à son fils; il est vrai qu'elle ne sait pas trop si ce fils est vivant, qu'elle ignore même absolument où il est, & ce qu'il peut être devenu

depuis quinze ans qu'elle ne l'a vu; mais elle ne songe pas même à cette petite difficulté. *Hermogide* survient & lui donne d'excellentes raisons politiques pour la déterminer à l'épouser. *Eriphile* répond d'une manière équivoque qui ne satisfait point *Hermogide*: aussi prend-il des mesures pour se rendre indépendant du caprice de la reine, & s'assurer le trône malgré elle. Cette scène pour le fonds est exactement la même que celle de *Mérope* & de *Polifonte*. M. *de Voltaire* a conservé plusieurs beaux vers que disoit *Hermogide*, & les a mis dans la bouche de *Polifonte*.

Je me connois, je sais que blanchi sous les armes,
Ce front triste & sévère a pour vous peu de charmes.
Je sais que vos appas encor dans leur printemps
Pourroient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raison d'état connoît peu ces caprices,
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.

Mais il faut rendre justice à M. *de Voltaire*, qui, en se répétant, s'est prodigieusement perfectionné. Pour l'éloquence & la chaleur des détails; pour la noblesse & la force des caractères; la scène de *Mérope* & de *Polifonte* l'emporte infiniment sur celle d'*Eriphile* & d'*Hermogide*.

ACTE III. *Hermogide* en attendant la reine qui doit déclarer au peuple son choix, s'entretient avec son confident de ses craintes & de ses espérances. *Eriphile* arrive accompagnée d'une foule de peuple; elle annonce qu'elle remet la couronne entre les mains de son fils. Les oracles qu'elle a consultés lui assurent qu'il est vivant; l'embarras est de le trouver; mais elle l'a fait chercher, & cela lui suffit; il semble qu'avant de faire une pareille déclaration, elle auroit bien dû attendre le succès de ses recherches. Les funestes prédictions qui l'avoient autrefois déterminée à se priver de son fils ne lui causent plus d'allarmes, &, comme *Agrippine*, elle consent qu'il l'immole pourvu qu'il règne. *Hermogide* prend alors la parole, & assure

que ce fils n'existe plus, qu'il l'a lui-même égorgé pour prévenir un parricide ; il proteste que le trône d'Argos lui appartient, & qu'il soutiendra ses droits par les armes. Il est assez extraordinaire que la reine n'ait point été informée de ce meurtre commis dans le temple ; qu'*Hermogide* aimé de la reine & assez puissant pour ne pas la craindre, ne lui ait point fait part de ce nouveau crime qui assuroit son repos & sa vie. Il n'est pas moins singulier qu'*Eriphile* ajoute plus de foi au rapport d'*Hermogide* qu'aux oracles de ses dieux, & se décide tout à coup à donner le trône à un autre. C'est *Alcmeon* qu'elle choisit pour époux & pour roi ; mais à peine a-t-elle fait ce choix que le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde, la colère céleste s'annonce par les signes les plus effrayans. Le peuple consterné prend la fuite ; *Eriphile* seule avec *Alcmeon* lui avoue qu'en lui donnant sa main elle éprouve un sentiment d'horreur & de crainte dont elle ignore la cause, & que ce n'est qu'en frémissant qu'elle peut prononcer qu'elle

l'aime. *Alcmeon* étonné & sans doute peu flatté de cette étrange confidence, répond d'une manière vague, & promet à la reine de la défendre contre les entreprises d'*Hermogide*.

ACTE IV. *Théandre* représente à *Alcmeon* les dangers qu'il court en s'obstinant à épouser *Eriphile*; il essaye de lui rendre cette reine odieuse en lui révelant ses anciennes intrigues avec *Hermogide*, qui coûtèrent la vie à *Amphiarus*. *Alcmeon* rejette avec horreur ces soupçons injurieux, & débite un lieu commun sur la malignité des courtisans.

Les oisifs courtisans que les chagrins dévorent
S'efforcent d'obscurcir les astres qu'ils adorent.
Là, si vous en croyez leur coup d'œil pénétrant,
Tout ministre est un traître & leur prince un
tyran.
L'hymen n'est entouré que de feux adultères;
Le frère à ses rivaux est vendu par ses frères,
Et si-tôt qu'un grand roi penche sur son déclin,
Ou son fils ou sa femme ont hâté son destin.

Ces idées politiques sont très-déplacées dans la bouche d'un jeune

guerrier élevé dans les camps, & qui ne connoît point la cour. C'est ici M. *de Voltaire* qui parle & non pas *Alcmeon*. *Eriphile* paroît & s'avance vers le temple avec *Alcmeon* pour y célébrer son fatal himen; mais au moment que le temple s'ouvre, l'ombre d'*Amphiarus* sort de son tombeau & dit à *Alcmeon* d'un ton menaçant.

Arrête, malheureux.

ERIPHILE.

Amphiarus! ô ciel! où suis-je?

ALCMEON.

Ombre fatale;
Quel dieu te fait sortir de la nuit infernale?
Quel est le sang qui coule, & quel es-tu?

L'OMBRE.

Ton roi;
Si tu prétends régner; arrête, obéis-moi.

ALCMEON.

Eh bien, mon bras est prêt, parle, que faut-il faire?

L'OMBRE.

Me venger sur ma tombe.

ALCMEON.

Et de qui ?

L'OMBRE.

De ta mère.

Le temple se referme. *Alcmeon* qui ne connoît ni père ni mère est fort troublé de cette réponse ; il va s'imaginer que les mânes d'*Amphiarus* ne s'opposent à son union avec *Eriphile* qu'à cause de la bassesse de sa naissance, & avoue ingénuement à la reine qu'il est fils d'un esclave. *Eriphile* qui sait que son fils a été élevé dans le temple par l'esclave *Corebe* commence à concevoir quelques soupçons. Différentes questions qu'elle fait à *Alcmeon* sur son âge, sur le temps & le lieu où il a perdu ses parens, augmentent ses incertitudes. Enfin le grand prêtre achève d'éclaircir le mystère ; il apporte l'épée d'*Amphiarus* dont *Hermogide* s'étoit servi pour

frapper *Alcmeon* dans son enfance, & qu'il avoit laissée dans son sein le croyant mort. Il remet entre les mains d'*Alcmeon* ce fer sacré, & semble craindre qu'il ne soit destiné à de plus grands forfaits. *Eriphile* exhorte son fils à plonger cette épée dans les flancs d'une mère coupable. Mais *Alcmeon* proteste que malgré l'ordre d'*Amphiarus*, il ne s'en servira que pour punir le traitre *Hermogide*.

ACTE V. L'intérêt qui devroit toujours croître, s'affoiblit ici considérablement. Le choix qu'*Eriphile* devoit faire d'un époux & d'un roi, le développement du sort d'*Alcmeon*, avoient jusques-là tenu les esprits en suspens; il reste encore à savoir si *Alcmeon* accomplira la volonté des dieux en tuant sa mère, mais on n'y voit nulle apparence, *Alcmeon* a lui-même horreur de ce parricide, ainsi l'on ne craint point qu'il s'en rende coupable. La seule chose à laquelle on puisse s'intéresser encore, c'est la punition d'*Hermogide*, mais cet intérêt est bien foible. Cependant c'est la destinée de ce scélérat odieux qui rem-

plit la plus grande partie du cinquième acte. *Hermogide* s'est retranché dans le temple & résiste à tous les efforts d'*Alcmeon* ; ce jeune héros lui fait demander une entrevue dans le vestibule du temple. *Hermogide* y consent. La scène où les deux rivaux se rencontrent est assez vive. *Alcmeon* montre à *Hermogide* l'épée d'*Amphiarus*, il lui rappelle l'usage qu'il en a fait autrefois sur un foible enfant, & se fait enfin connoître pour fils du roi d'Argos. *Hermogide* déconcerté se croit trahi ; il appelle du secours, mais *Alcmeon* le rassure & lui propose un combat singulier sur le tombeau même d'*Amphiarus*. Pendant que les deux guerriers se battent, le grand prêtre, qui occupe alors le vuide de la scène, éclairé d'une lumière prophétique, voit ce qui se passe derrière le théâtre & l'annonce aux spectateurs en style d'oracle. Mais dans tous ses discours, il n'est question que d'*Eriphile* & nullement d'*Hermogide*. Bientôt on entend les cris de cette malheureuse mère qui demande grace à son fils, on entend aussi la voix d'*Alcmeon*,

qui fasciné par les divinités ennemies croit voir *Hermogide* dans *Eriphile*, & répond par ce vers, que l'auteur mit depuis en partie dans la bouche d'*Orosmane*.

Reçois le dernier coup : tombe à mes pieds, perfide.

Bientôt il entre sur la scène, l'œil égaré, fier de son triomphe sur *Hermogide*, il demande sa mère, & se livre à la plus vive douleur quand il la voit arriver entre les bras de ses femmes, percée d'un coup mortel, & qu'il apprend de sa propre bouche qu'il est son assassin. *Eriphile* pardonne à son fils ce parricide involontaire ; elle l'exhorte à réparer par ses vertus la honte de sa mère, & tandis qu'elle expire d'un côté, *Alcmeon* s'évanouit de l'autre. Il est fort extraordinaire qu'*Alcmeon* soit aveuglé au point de méconnoître sa mère & de tuer deux personnes croyant n'en tuer qu'une ; cette phrénésie ressemble à celle d'*Ajax* qui prend des moutons pour des guerriers. Un merveilleux de cette

espèce

eſpèce eſt trop loin de nos idées pour qu'il puiſſe nous faire une grande impreſſion ſur la ſcène.

Quodcunque oſtendis mihi ſic incredulus odi.

Toute la fable de cette pièce eſt, en général, romaneſque & peu vraiſemblable; l'unité de lieu n'y eſt pas exactement obſervée, la ſcène eſt tantôt dans le veſtibule du temple; tantôt dans l'intérieur du palais de la reine, quoique l'auteur eût annoncé que toute l'action alloit ſe paſſer dans le veſtibule. La marche de l'intrigue eſt languiſſante, ce qu'il faut attribuer à une multitude de confidens & d'acteurs inutiles qui embarraſſent le théâtre. Le caractère d'*Alcmeon* eſt le ſeul qui puiſſe exciter quelqu'intérêt; mais il n'agit dans la pièce que pour commettre un parricide. Le perſonnage d'*Eriphile* eſt foible, celui d'*Hermogide* odieux. Tous ces défauts, joints à un dénouement abſurde ont dû cauſer la chute de cette pièce. Elle eſt écrite dans le ſtyle ordinaire de M. *de Voltaire*; c'eſt-à-dire, qu'on y remarque beaucoup de ſentences,

de lieux communs, de tirades philosophiques. La versification est en plusieurs endroits fière, harmonieuse & brillante ; mais plus souvent elle est lâche, diffuse, négligée, pleine de métaphores outrées, de chevilles, d'épithètes, de mots inutiles & d'expressions incorrectes. Voici quelques exemples.

Le sommeil à mes yeux refusant ses douceurs
N'a point sur mon esprit répandu ces horreurs.

Ces deux vers, qui ne sont qu'un pur galimathias, se retrouvent dans *Sémiramis.*

La fortune sévère,
De vos jours conservés voulut *mêler le fil*
De l'éclat le plus grand & du sort le plus vil.

Vous avez pu connoître
Quel zèle inaltérable échauffoit mes exploits.

Jours toujours malheureux vous ne fûtes remplis
Qu'à pleurer mon époux, qu'à regretter mon fils.
Tendre ressouvenir d'amour de mon devoir,
Reprenez sur mon ame un absolu pouvoir.

Je fus quinze ans sans maître *à ne pas obéir.*

Dont la cruauté
Devoit verser *le sang du sein* qui l'a porté.

Il n'a que des complices
Plus prêts à le trahir que prompts à le venger;
Des cœurs nés pour le crime & non pour le danger.

Ce dernier vers n'a qu'un faux éclat & ne signifie rien. On en trouve un nombre prodigieux de cette espèce dans les tragédies de M. *de Voltaire*. Le spectateur les applaudit sans les entendre. Qu'est-ce que *des cœurs nés pour le danger*. Le crime n'est-il pas presque toujours accompagné de danger? *Les cœurs nés pour le crime* sont donc aussi *nés pour le danger*.

La reine
Avoit lié son cœur d'une barbare chaine

J'ai craint tant de rivaux dont la maligne adresse
A d'un regard jaloux sans cesse examiné,
Non pas ce que je suis, mais de qui je suis né;
Et qui de mes exploits *rabaissant tout le lustre*,
Pensoient ternir mon nom quand je le rends illustre.

J'ai cru que ce vil sang dans mes veines transmis,
Plus pur par mes travaux, étoit d'assez grand prix,
Et que lui préparant une plus digne course,
En le versant pour vous j'ennoblissois la source.

Voilà un exemple remarquable d'un style obscur, pénible, diffus & guindé.

Ce sang dont les dieux ont voulu me former
Me fit un cœur trop haut pour ne vous point aimer.

Un sang qui fait un cœur; quel langage barbare dans un écrivain si renommé pour l'élégance de son style!

Elle a repris ses sens : son ame désolée
Sur ses lèvres encor à peine est rappellée.
Elle cherche le jour, le revoit & gémit.
Elle vous craint, vous aime; *elle* pleure & frémit.
Elle va préparer un secret sacrifice
A ces mânes sacrés armés pour son supplice;
Suppliante & craintive *elle* va s'enfermer. &c.

Comme ces vers sont lâches, & décousus. Que cette répétition du mot *elle* employé six fois dans sept vers est fastidieuse & assommante.

Seize ans après la chute d'*Eriphile*, en 1748, M. *de Voltaire* la fit reparoître avec de grands changemens sous le titre de *Sémiramis*. Elle n'eut point encore de succès. L'infatigable auteur y fit de nouvelles corrections; enfin l'année suivante elle fut reprise & accueillie avec transport. Depuis ce temps, elle se soutient au théâtre, où elle ne manque jamais d'attirer un grand concours. L'appareil imposant du spectacle, le merveilleux de l'intrigue, & sur-tout la terrible pantomime de *le Kain* au Ve acte, ont beaucoup contribué à séduire la multitude, & ne lui ont pas permis d'appercevoir les défauts dont fourmille cet ouvrage monstrueux. Quelle obligation pensez-vous, Monsieur, que le public puisse avoir aux éditeurs d'*Eriphile*. Il est depuis long-temps en possession de cette pièce revue, corrigée, perfectionnée, & mise au net. Il n'avoit pas besoin qu'on lui montrât le brouillon de l'auteur.

Je suis, &c.

Paris, ce 30 septembre 1779.

LETTRE VIII.

Eloge du Dauphin, père de Louis XVI; *par M. l'abbé* Proyart, *des académies d'Angers, de Montauban & de Rome, auteur de la vie du même prince. A Paris, chez* Berton, *libraire, rue Saint-Victor;* & Merigot le jeune, *libraire, quai des Augustins, brochure in-12 de 76 pages, année 1779.*

On avoit, ce me semble, droit de croire que les sociétés littéraires, qui, par les éloges qu'elles proposent, ont autant en vue d'exciter l'enthousiasme des vertus, que de ranimer le goût de la véritable éloquence, choisiroient pour sujet de leur prix l'éloge d'un prince qui offrit le modèle le plus parfait de toutes les vertus privées & publiques, civiles & religieuses; on s'attendoit sur-tout que ces précepteurs du genre humain, qui se croyent nés, d'un côté pour endoctriner les rois, de l'autre *pour acquitter envers tous les grands*

hommes la dette de la nation, saisiroient avec avidité un sujet qui réunissoit le double avantage & d'ouvrir un vaste champ à leurs sublimes leçons & de donner un libre cours aux sentimens patriotiques d'une ame sensible & reconnoissante.

Mais les espérances & les vœux du public ont été trompés, & tandis qu'on s'efforce d'arracher à l'oubli la mémoire d'un homme *dont les talens ne peuvent plus nous fournir aucune lumière* *, il semble, par le silence que l'on s'obstine à garder, qu'on voudroit voir s'effacer le souvenir des grandes qualités & des vertus sublimes d'un prince, le modèle éternel des rois & des sujets.

Une société de citoyens vertueux, de vrais François, vient de réparer cette injustice des académies. Organe de cette partie de la nation la plus nombreuse comme la plus estimable, qui sait aimer ses rois & sa religion, cette compagnie respectable avoit déposé une somme de cinquante louis qu'elle destinoit pour prix à celui qui

* Eloge de *Suger*, par M. *Garat*.

célébreroit le plus dignement la mémoire d'un prince qui eût été la gloire du trône & l'appui de la religion, si la Providence, toujours impénétrable, n'eût réservé cet honneur à son auguste fils.

Mais de tous les discours qui ont été offerts au concours, aucun n'a paru répondre pleinement aux vues de la société, à la grandeur du sujet, ni même aux espérances que donnoient les talens déjà connus de plusieurs des concurrens, parmi lesquels on a su depuis qu'il s'en trouvoit qui avoient été couronnés dans plusieurs académies, & même à l'académie Françoise. La société, pour les engager à faire de nouveaux efforts dignes d'eux & du grand prince dont elle veut perpétuer le souvenir, a augmenté du double le prix destiné au vainqueur, qui est à présent de cent louis *, & qui sera distribué au mois de décembre 1780.

La sévérité des personnes commises à l'examen des ouvrages, ne doit

* On fera une annonce plus détaillée du programme dans un des prochains N^{os}.

point former un préjugé contre eux ; il s'en trouvoit quelques-uns qui, dans un tribunal, moins pénétré de la grandeur du sujet, & de la hauteur où doit atteindre l'éloquence, eussent trouvé des juges indulgens, & même des admirateurs enthousiastes ; celui de M. l'abbé *Proyart* est de ce nombre, & suffira seul pour faire connoître au public quel degré de perfection les juges exigent, puisque ce discours ne leur a point paru digne d'être couronné.

M. l'abbé *Proyart*, dans un exorde ingénieux, commence par tracer, à ce qu'il dit, un portrait imaginaire, il accumule toutes les qualités qui peuvent former un héros accompli, & cependant il les trouve toutes réunies dans la personne de feu Monseigneur le Dauphin, puis il ajoute : « La France le posséda long-temps, » ce trésor précieux, & la France, » le croirons-nous, ne connut pas » les jours de sa richesse. Un triste » évènement vient fixer l'attention » des peuples : un Dauphin meurt ? » & l'on apprend qu'un grand prince a

» vécu. La renommée n'a rien fait
» pour sa gloire ; mais j'apperçois la
» vérité qui vient le venger avec
» éclat. D'une main elle impose silence
» à la calomnie, & de l'autre elle dé-
» chire le voile de la modestie. Bien-
» tôt les suffrages se réunissent : mille
» voix s'élèvent de concert, le nom
» du Dauphin vole de bouche en bou-
» che, nous voyons la vertu triom-
» pher.

» O France, ô royaume de saint
» *Louis*, puisse-tu ne voir jamais le
» triomphe de l'impie ! Enfans de
» pères religieux, ô mes concitoyens,
» ne dégénerons pas : allons sur la
» tombe du juste, & faisons tous en-
» semble le serment solemnel de
» n'offrir jamais nos hommages qu'à
» des vertus : celles du Dauphin ont
» des droits de préférence ; elles se-
» ront les premières consacrées par
» nos éloges.

» Et nous l'admirerons également ;
» ce prince, soit que nous le considé-
» rions se formant par la religion à
» tous les devoirs du prince, soit que
» nous le suivions remplissant en

» prince tous les devoirs que lui pres-
» crit la religion ».

Cette division ne me paroît pas assez nette. Il ne se trouve aucune espèce d'opposition entre les deux membres ; c'est parce que le prince accomplissoit les devoirs de la religion, que la religion le formoit aux devoirs du prince ; il falloit d'ailleurs que le prince fût imbu, pénétré des maximes de la religion, & fidèle à ses pratiques, avant que la religion pût le former ; ainsi du moins la première partie ne devoit être que la seconde, & l'orateur me paroît avoir changé l'ordre naturel des choses. D'ailleurs, *remplir en prince les devoirs que prescrit la religion*, c'est les remplir d'une manière royale, avec grandeur & un certain faste ; & ce n'est pas assurément ce que l'orateur impute au Dauphin, ni ce qu'il doit prouver dans la suite.

L'orateur, après avoir rapporté en peu de mots tous les traits qui caractérisent l'enfance du Dauphin, rend gloire à la religion de ce qu'elle sut triompher de ce caractère ardent &

impétueux, qui sembloit laisser autant à craindre qu'à espérer. Il justifie par des traits bien choisis les alarmes qu'inspiroit la vivacité du premier âge de Monseigneur le Dauphin, & les espérances que donnoient la bonté de son cœur, sa tendresse compatissante & son ingénieuse charité envers les malheureux.

On s'empressa de bonne heure d'assurer le repos de l'état par le mariage de l'héritier du trône. *Louis* goûtoit les premières douceurs d'une union si pure, il éprouvoit ces transports innocens d'un cœur qui sut se conserver libre de tout attachement illégitime, lorsque des cris de guerre vinrent l'arracher des bras de l'hymen ; car il ne balança pas un moment de sacrifier les premières ardeurs de sa tendresse aux premiers élans de son courage. C'est dans les champs de Fontenoi qu'il déploya pour la première fois toute l'énergie d'un grand cœur ; l'orateur le met en action avec tout le feu de la véritable éloquence. « Au jour marqué pour le » combat, dès le lever de l'aurore, je

» vois le jeune prince sur le champ
» de bataille, passant en revue nos
» premières lignes, & communiquant
» au soldat la noble ardeur qui le
» transporte. L'action va commencer.
» En vain lui proposera-t-on de re-
» passer l'Escaut; son grand courage
» rejettera ce conseil; il n'a joint
» l'armée que pour animer les troupes
» par son exemple. Tout est prêt, la
» scène s'ouvre. Quelle scène! Le
» Ciel en courroux ne s'arme que d'un
» tonnerre, rarement homicide: ici
» cent tonnerres à la fois font reten-
» tir les airs, & la foudre cent fois,
» portant au loin la mort, éclaircit
» les rangs, sillonne les bataillons.
» Après ce terrible prélude, les ar-
» mées s'ébranlent, on se choque,
» on se mêle, l'action est générale.

» Vous eussiez vu en ce moment le
» Dauphin aussi occupé de la bataille
» que le capitaine qui la dirige. Son
» ame est partagée par les mouvemens
» les plus contraires; & selon que les
» avantages varient, l'espérance &
» l'inquiétude, l'indignation & la pitié
» l'agitent tour-à-tour, & se peignent

» sur son front. Impatient du dénoue-
» ment, le jeune prince veut aller à
» la tête de la noblesse, charger l'en-
» nemi, & fixer des succès trop long-
» temps balancés. Il en demande la
» permission au roi, le roi lui ordonne
» de garder son poste; il obéit, non
» sans regret, mais pourtant sans
» murmures. Des renforts envoyés
» de part & d'autre étendent le car-
» nage : l'acharnement augmente; le
» feu redouble; la terre est inondée
» de sang; & plus il s'en répand, plus
» on voit croître la fureur d'en ré-
» pandre.

» Le Dauphin, les yeux fixés sur
» les combattans, ignore ce qui se
» passe à ses côtés; cent globes meur-
» triers creusent la terre sous ses pas:
» *Darbaud* tombe à sa droite : un sol-
» dat est tué à sa gauche; il ne voit
» point de danger pour lui-même. Ce
» qui l'occupe tout entier, ce qui le
» trouble & l'afflige, c'est qu'il croit
» appercevoir du désordre parmi nos
» troupes, & bientôt ses soupçons se
» confirment. Déjà nos lignes sont
» rompues & nos forces divisées. Le

» soldat, il est vrai, n'a point perdu » courage ; la résistance est aussi opiniâtre que les charges sont terribles. » Les prodiges de valeur se multiplient de toutes parts, mais de » toutes parts la valeur succombe, » accablée par la force. C'est alors » que le Dauphin reçoit avis du général de mettre sa personne en sureté ; » mais le Dauphin en ce moment » roule des pensées bien plus dignes » d'un grand cœur : la patrie est en » danger, il le voit ; le sang des Bourbons s'allume dans ses veines, rien » n'enchaînera sa valeur : il s'élance » du milieu de ses gardes ; &, l'épée » à la main, le feu dans les yeux : » Où êtes-vous donc, François, » s'écrie-t-il, où est l'homme de la » nation ? ... Songez, prince, lui dit-on, combien votre vie est précieuse à l'état. Ma vie, répondit-il, » ah ! ce n'est point la mienne, c'est » celle du général qui est précieuse en » un jour de bataille ».

De retour de cette glorieuse campagne, *Louis XV*, pour récompenser la sage conduite du Dauphin, le laisse

entièrement maître de ses actions; liberté que son âge, son rang, son esprit, son humeur enjouée, un tempérament tout de feu, les délices d'une cour voluptueuse, tout en un mot rendoit si dangereux, & dont il ne fit usage que pour amasser en secret cette prodigieuse multitude de connoissances en tout genre qui étonnoient toujours les savans les plus exercés dans chacune de ces sciences. Cependant « après qu'on aura tenté, » mais en vain, d'amollir son ame par » la volupté, de le distraire par la » frivolité, on l'accusera de couler » dans l'indolence & l'inertie, des » jours dont tous les instans sont con» sacrés par des travaux utiles & des » actions vertueuses : sa conduite la » plus sage sera censurée, ses inten» tions les plus droites seront calom» niées ; & bientôt cette secte impie, » qui hait la vertu des princes, & qui » craint leur mérite, demandera si » l'on ne doit point placer au-dessous » des princes vulgaires, ce prince en » qui la force d'esprit s'annonçoit dès » l'enfance par des saillies qui jettoient

» dans l'étonnement. Génie du pre-
» mier ordre, montrez-vous, & d'une
» parole instruisez l'ignorance & con-
» fondez l'audace.... Non, il n'en est
» pas temps encore : content d'acqué-
» rir le mérite, il en redoute la répu-
» tation précoce. Qu'on ignore l'im-
» portance de ses occupations, la
» supériorité de ses talens, l'étendue
» de ses vues, qu'on l'ignore lui-
» même; il s'avance vers son but,
» & sa conscience l'absout, cela lui
» suffit : rien ne lui fera prendre le
» change. Ainsi vit-on que celui que
» l'histoire appelle le plus grand des
» Romains, inébranlable dans son
» dessein, assurer par son inaction
» apparente, le salut de la république,
» & préparer la gloire de sa patrie,
» en méprisant ses jugemens ».

Je ne m'attache point à faire une analyse de ce discours; le fond en est connu de tout le monde; il n'est personne qui n'ait lu & relu la vie si intéressante de feu Monseigneur le Dauphin par M. *Proyart*; & l'on y trouve tous les faits qui servent de base à son discours. Je me borne donc

à détacher quelques morceaux qui peuvent vous faire connoître ses talens oratoires; vous applaudirez, je pense, à celui qui regarde les excès de la débauche, si ruineux pour les familles, & non moins funestes à l'état. « La débauche est, selon lui » (feu Monseigneur le Dauphin) la » mère féconde de ces furies qui dé» vastent les états & précipitent leur » ruine. Aussi quels sont ses sentimens, » quelle est sa crainte & sa douleur, » quand il voit se multiplier au mi» lieu de nous ces divorces scandaleux » inconnus à nos pères, & qu'il se » figure la génération que nous pré» parent ces époux célibataires qui » peuplent nos cités? Il ne cherche » point ailleurs que dans la débauche » le principe destructeur de la popu» lation; car il savoit ce qu'on doit » penser de l'imputation grossière de » la philosophie du jour, qui ne rou» git pas de rendre la plus pure vertu » responsable d'un désordre enfanté » par les excès du vice : comme si » c'étoit la continence des vestales, » & non pas la débauche du peuple,

» enhardie par la morale licencieuse, » des philosophes, qui *dépeupla* * les » armées romaines ».

L'orateur déplore encore avec beaucoup d'intérêt & de pathétique la perte de ces immenses matériaux que le Dauphin avoit rassemblés sur toutes les branches de l'administration, & dont il se proposoit de faire un grand ouvrage de politique. « Précieux ma» tériaux, s'écrie M. l'abbé *Proyart*, » vous deviez offrir, dans votre en» semble, le chef-d'œuvre de la politi» que. Précieux matériaux! la main qui » vous rassembla ne vous employera » point. C'est ainsi qu'en Israël un » prince, selon le cœur de Dieu, » avoit formé le projet d'élever ce » temple fameux, qui devoit effacer » par sa magnificence toutes les mer» veilles du monde : il trace des plans, » il ordonne les préparatifs : le mo» ment de l'exécution arrive : le prince » est mort...... A cette nouvelle la » désolation se répand dans tout le

* Qui *dépeupla*, est un solécisme; il faut: qui eût dépeuplé.

» royaume : la cité sainte se couvre
» de deuil : les pierres du sanctuaire,
» déjà rassemblées sur les places pu-
» bliques, rappellent à un peuple
» religieux le souvenir d'un bon
» prince, tous les cœurs s'attendris-
» sent, les larmes coulent de nou-
» veau, Jérusalem est inconsolable !
» Jérusalem, modère l'excès de ta
» douleur : le monument de ta gloire
» existera : *Salomon* sera l'héritier de
» *David* ; & le grand projet que forma
» la piété du père, la sagesse du fils
» l'exécutera ».

Cette comparaison est heureuse, & l'allusion au glorieux règne de *Louis XVI*, joint le mérite de la finesse à celui de la vérité.

Dans la seconde partie de cet éloge, M. l'abbé *Proyart*, pressé par la multitude des faits qu'il avoit à traiter, est plus historien qu'orateur. Mais dans ses récits même, il nous intéresse. Je lui sais gré, par exemple, de nous avoir fait connoître quels étoient les principes du dauphin sur

la tolérance tant prêchée par les philosophes. Ce grand prince penſoit, avec raiſon, que ſi l'on doit uſer de ménagemens envers ces hommes plus à plaindre peut-être que coupables, entraînés par l'éducation ou l'ignorance dans quelque erreur ſur le dogme, qu'ils adoptent en ſilence, ſans chercher à la répandre, il faut, au contraire, réprimer par tous les moyens poſſibles ces hommes audacieux, également ennemis du trône & de l'autel, toujours occupés à déraciner ces vérités fondamentales de la religion qui ſont la ſûreté des empires, vérités qu'il n'eſt pas poſſible d'ignorer, & qu'il n'eſt jamais permis de combattre. Auſſi vit-on toujours le dauphin uſer de tout ſon crédit pour enchaîner l'audace de nos encelades modernes. » Tantôt il invite les gens » de lettres à les démaſquer, à les » dénoncer au public; tantôt il obtient » contre eux une déclaration du roi; » & comme c'eſt ſur-tout par la li» cence de tout écrire que l'erreur ſe » propage & s'accrédite, il rappelle » aux perſonnes en place que la to-

» lérance en ce point multiplie les
» délits, & que ces formalités illu-
» soires, seul châtiment des écrivains
» les plus scandaleux, ressemblent
» moins à des actes sérieux de la justice,
» qu'aux lâches tempéramens de la
» connivence ». Quelle imposante autorité ! Qu'un pareil suffrage doit consoler & raffermir ces écrivains zélés qu'on voudroit intimider en les représentant comme de *vils dénonciateurs*, parce qu'ils ont le courage de s'opposer au torrent de l'impiété. Qui osera désormais nous blâmer, quand il saura que nous ne faisons que remplir les vues, exécuter les volontés d'un prince dont la bonté ne pouvoit être tempérée que par la justice, & qui a transmis à son auguste fils l'amour de la religion dont il étoit pénétré.

Cette seconde partie fourmille d'anecdotes qui montrent dans quel haut degré le dauphin posséda toutes les vertus sociales ; combien il fut époux fidèle, père tendre, fils respectueux, ami sincère, maître généreux & compatissant, &c. Je ne rap-

porte pas ces anecdotes qui vous sont sûrement familières, & que j'ai déjà citées en vous rendant compte & des *Mémoires sur la vie du dauphin par le père Griffet*, & de la *Vie du même prince par M. l'abbé Proyart.*

L'orateur termine ce récit attendrissant par une vive apostrophe aux détracteurs de ce prince religieux. « Demandez maintenant, s'écrie-t-il, » vous qui ne vîtes jamais un grand » prince dans un prince religieux, de- » mandez encore ce *que faisoit le dau-* » *phin dans sa retraite pour le bien de* » *l'humanité?* Et moi je demanderai à » la France entière, libre enfin des » préjugés que vous lui inspirâtes, » je demanderai ce que ne fit pas le » dauphin & pour sa propre gloire & » pour le bonheur de ses peuples? » Je demanderai ce que pouvoient » desirer l'épouse d'un tel époux, les » enfans d'un tel père, les amis d'un » tel ami, les serviteurs d'un tel » maître? Je demanderai quel devoir » il omit de ceux qu'il avoit à rem- » plir? Quelle étude il négligea de » celles qui lui étoient utiles? Quelle

» vertu lui manqua de celles qu'il » devoit pratiquer ? *Ce que faisoit le* » *dauphin dans sa retraite ?*.... Ah ! » dites-le, vous qui fûtes témoins de » ses travaux : dites, en rappellant ces » longues séances consacrées à l'étude, » que le zèle du bien public lui faisoit » négliger le soin de sa santé..... » Habitans obscurs de nos campagnes, » vous direz, en essuyant vos larmes, » que le Dauphin, que le père de » votre roi pensoit à vous ; qu'il de- » mandoit avec inquiétude, s'il vous » restoit une portion du pain que vos » sueurs & vos travaux assurent à » l'état. *Ce que faisoit le Dauphin dans* » *sa retraite ?*... Il préparoit un grand » roi, &c. ».

Ce mouvement est oratoire ; cette répétition, *ce que faisoit le Dauphin dans sa retraite*, est éloquente ; il me semble cependant qu'on pouvoit encore en tirer un meilleur parti. Mais je vous exhorte à lire en entier le morceau qui regarde la mort du Dauphin. Les détails en sont si intéressans qu'on ne s'apperçoit guères de sa longueur. Malheur à celui qui pour-

roit

roit en soutenir la lecture sans verser des larmes. Il contient les derniers sentimens, les dernières paroles de ce héros chrétien. Ce morceau est trop long pour que je puisse le rapporter en entier. En voici les premiers traits qui sont vraiment éloquens. « Mais que vois-je ! quels sinistres présages ! quels malheurs » nous menacent ? Grand Dieu ! quel » crime auroit commis la terre ? J'ai » vu la foudre incendier nos hameaux; » mais alors un prince bienfaisant » adoucissoit le châtiment du Ciel ; » j'ai vu la grêle désoler nos campa- » gnes, & la disette répandre au loin » les frayeurs de la mort ; mais alors » un prince religieux, ressource des » misérables, portoit la consolation » dans l'ame affligée du laboureur ; » j'ai vu de plus grands maux, les » maux de la religion, alors encore » un prince, ami de la vertu, m'en » montroit le remède. Grand Dieu ! » vengez-vous de nos crimes, renou- » vellez ces fléaux, frappez de nou- » veaux coups ; mais à ce prix sauvez

» la main qui nous guérit. Grand
» Dieu ! quel crime auroit commis la
» terre ? Vous rejettez nos vœux,
» vous êtes sourd à nos cris.... Oui,
» c'en est fait, il nous sera ravi, ce génie
» tutélaire qui devoit créer un siècle
» nouveau : tout me l'annonce, la
» France va perdre son Dauphin, &c.

Vous pouvez à présent, Monsieur, juger du mérite de ce discours ; s'il est possible d'en composer un plus éloquent, on ne peut du moins, dans un si court espace, faire mieux connoître le Dauphin. On voit un homme pénétré de sa matière & plein de son sujet. L'orateur fait ressortir avec intérêt toutes les vertus & les rares qualités de son héros ; aucun trait ne lui échappe ; & si l'on peut lui faire quelque reproche, c'est qu'en voulant tout raconter, il s'est mis quelquefois dans l'impossibilité de mettre dans sa narration le degré de chaleur qui convient à une pièce d'éloquence.

Aussi quand je félicite M. l'abbé *Proyart* d'avoir répandu des fleurs sur la tombe du Dauphin, je ne prétends point égaler le mérite de son éloge du

dauphin à celui de l'histoire intéressante qu'il nous a donnée du même prince. M. l'abbé *Proyart* peut plaire comme orateur ; mais c'est en qualité d'historien qu'il a le premier droit à notre reconnoissance ; c'est pour avoir mis la France & l'Europe entière à portée d'apprécier les rares talens & les vertus d'un prince jusqu'alors si peu connu, quoique si digne de l'être. Aussi n'ai-je point à craindre d'être désavoué par les cœurs françois & les ames vertueuses, en répétant à M. l'abbé *Proyart*, au nom de la nation, ce que lui dit le père commun des fidèles dans le bref flatteur qu'il lui adresse : » Nous ne saurions assez vous » louer de ce qu'en écrivant la vie de » ce grand & religieux prince, vous » avez pourvu à ce que le souvenir » de ses rares qualités & de ses hautes » vertus ne s'effacent point de la » mémoire des hommes, &c ».

Je suis, &c.

Paris, ce 1. octobre 1779.

LETTRE IX.

Lettre à M. Fréron, *sur quelques points de Grammaire.*

JE me joins à vous, Monsieur, & à M. *de War.* . . . . dont vous avez publié une lettre dans votre N°. 23 de cette année, pour blâmer M. l'abbé *Coyer* d'avoir trouvé mauvais que nous francisions les noms des villes angloises, & d'avoir regardé cette altération comme une singularité qui nous est propre. C'est, comme le dit M. *de War.* . . . . une licence que prennent & se permettent réciproquement toutes les nations. Nous écrivons & prononçons *Rome*, *Naples*, au lieu de *Roma*, *Napoli*; les Italiens, de leur côté, disent *Parigi* pour *Paris*, *&c.* Au reste, je ne possede point assez la prononciation angloise, pour décider jusqu'à quel point elle ressemble, dans *Dover*, *Canterbury*, à la maniere dont nous prononçons *Douvre*, *Cantòrbery*; mais n'ayant point de voyelles nasales, ils

ne peuvent prononcer tout-à-fait comme nous la ſyllabe *can ;* il doit en être de même dans la première ſyllabe de *London ;* & je ſuis sûr qu'en appuyant très-peu ſur la ſeconde, ils n'y mettent pas une *r*, ainſi que nous le faiſons dans la ſeconde ſyllabe de *Londres.*

Je ne ſais d'ailleurs comment M. *de War...* & M. *Court de Gébelin*, dont il cite l'ouvrage, que je n'ai point encore lu, ont pu avancer que la valeur des conſonnes eſt la même & invariable dans toutes les langues. Il ne faut pas être bien verſé dans cette matière, pour ſavoir qu'en anglois le *j* ſe prononce comme *dg*, & les lettres *th* d'une façon ſingulière, qui tient plus de l'*s* ou du *z* que du *t ;* & qu'en italien, les mots *cera*, *excellente*, *gentile*, *leggere ; gratie*, *forza*, *zelo*, ſe prononcent *tchera*, *etchellente*, *dgentile*, *ledgere*, *gratſie*, *fortſa*, *dzelo*. Ne donne-t-on pas en françois des valeurs diverſes à la même conſonne ? N'avons-nous pas au moins deux *c* & deux *g ?* N'avons-nous pas deux *s* & deux *ch ?* Ne prononçons-nous pas

quelquefois le *t* comme une *s* ? Notre *l* & notre *n* ne font-elles pas dans les articulations mouillées, toutes différentes de ce qu'elles sont ailleurs ?

Permettez-moi, Monsieur, puisque l'occasion s'en présente, de discuter ici le dernier objet avec un peu d'étendue.

J'ai traité de ces articulations mouillées dans un ouvrage imprimé en 1757 * ; & voici ce que j'en ai dit, après avoir parlé des articulations simples, telles que *Be*, *Ce*, *De*, &c. « Il ne seroit pas étonnant que quel- » qu'un les prît pour des articulations » composées, attendu qu'elles ne » semblent pas se former par un mou- » vement d'organe aussi simple que » les précédentes. Elles sont pourtant » de la même classe, puisqu'il est im- » possible de les diviser, & d'en dis- » tinguer les parties. Ce ne sont que » les articulations *Ne* & *Le*, modifiées » à la vérité, mais autrement que par » le concours d'une seconde articula- » tion ; & il n'y en a aucune, qui,

* *Remarques diverses sur la prononciation & sur l'ortographe.*

» jointe à *Ne* ou à *Le*, produise l'effet
» dont il s'agit. L'articulation du *g*
» n'est pas moins étrangère que toute
» autre à celle que nous désignons
» par *gn* dans *agneau*, *montagne*, &c.
» Nous n'avons que deux manières de
» prononcer le *g*; rudement comme
» dans *garçon*, ou mollement comme
» dans *gîte* : or ni l'une ni l'autre de
» ces prononciations ne se fait sentir
» dans *agneau*; car au premier cas il
» faudroit dire *ag-neau*, comme on
» dit *agnus* en latin, & *gnôme* en fran-
» çois; au second cas il faudroit pro-
» noncer *ajneau*. Les Espagnols ont
» une méthode plus simple & meil-
» leure que la nôtre pour peindre
» l'articulation *GNe* : ils n'emploient
» qu'un tiret au-dessus de l'*n*, & écri-
» vent *señor* pour *segnor*. Quant à la
» deuxieme articulation mouillée,
» c'est-à-dire, *LLe*, les Italiens la fi-
» gurent par *gl* ou *gli*; & ils se servent
» là du *g* avec aussi peu de fondement
» que nous en usons par rapport à
» *Gne*. Pour nous, nous représentons
» l'articulation *LLe* par une *l* seule,
» comme dans *babil*, *péril*; par *ll*

» dans *fille*, *anguille*, *Sulli*; par *il* » dans *corail*, *conseil*, *fenouil*; par *ill* « dans *muraille*, *bouteille*, *oille*; & par » *lh* dans *Milhaud*, nom de ville * ».

Tout le monde convient assez, je pense, qu'on ne prononce pas de *g* dans *régner*, ni d'*i* avant les *ll* dans *souiller*; mais M. *Beauzée*, de l'académie Françoise **, prétend que dans ces deux sortes de mots, nous ne faisons que prononcer, après une *n* ou une *l* ordinaire, un *i* sourd, que nous lions très-rapidement à la voyelle suivante, & que cette rapidité seule cause toute la différence qu'il y a pour la terminaison, entre *il dénia* & *il daigna*, entre *cérémonial* & *signal*, entre *harmonieux* & *hargneux*. Quoique je rende bien sincèrement hommage aux lumières de cet habile & profond grammairien, je ne saurois

* L'articulation *GNe* est aussi représentée par *nh* dans *Persinhac*, *Saunhac*, *Réganhac*, & autres noms propres de nos provinces méridionales, qu'on prononce *Persignac*, *Saugnac*, *Régagnac*, &c.

** *Grammaire générale*, tome I, page 85.

m'y soumettre sur le point dont il est question.

Dans *soulier* & dans *panier* il y a trois syllabes, *sou-li-er*, *pa-ni-er*; & si l'on n'y en compte que deux, parce qu'on y fait une diphtongue d'*ier*, les trois syllabes primitives s'y reconnoissent toujours, quand on prononce exactement. Au contraire, *souiller* & *régner*, de quelque façon qu'on les prononce, ne peuvent jamais former que deux syllabes; & les articulations représentées par *ill* & par *gn* sont absolument indivisibles, comme je l'ai dit ci-devant *. Je puis même avoir été trop loin, en avançant qu'elles étoient des modifications de *Le* & de *Ne*, vu le peu de ressemblance que je trouve dans le méchanisme organique qui produit les unes & les autres. En effet, la lettre *l* se prononce en portant le bout de la langue au palais,

* L'abbé *de Dangeau* dit que dans *Bouillant* & dans *Paille* l'*i* & les deux *ll* ne font ensemble qu'une seule consonne; *Opuscules sur la langue Françoise*, imprimés en 1754, page 87.

& la lettre *n* en l'y portant aussi, mais plus près des dents. Tel est le jeu de l'organe que l'on employe pour rendre ces lettres dans *loi* ou dans *soulier*, dans *noir* ou dans *panier*. Mais pour former l'articulation, ou, si l'on veut, le son désigné par *ill* dans *souiller*, la langue ne va point frapper le palais, elle s'étend dans la bouche, & s'y meut d'une maniere qui, en excitant la salive, cause un certain gasouillement; ce qui a fait donner, sur-tout à ce son, le nom de *mouillé*. Dans *gn* la langue s'étend aussi, & s'élève davantage, avec un mouvement différent, auquel se joint à la vérité un petit mouvement dans le nez; mais le bout de la langue ne touche pas au palais, comme il le fait quand on prononce *panier*, où il n'y a rien de mouillé, non plus que dans *soulier*; tout cela me paroît démontré.

Pour prouver que, sauf le plus ou le moins de rapidité, la syllabe finale est la même dans *souiller* & dans *soulier*, dans *régner* & dans *panier*, M. *Beauzée* allègue l'origine de beaucoup

de mots, où nous employons les articulations mouillées. *Ailleurs*, dit-il, vient d'*aliorum*, *bouillant*, de *bulliens*, *Corneille* de *Cornelius*, *famille* de *familia*, *feuille* de *folium*, *fille* de *filia*: *Bretagne*, ajoute-t-il, vient de *Britannia*, *Sardaigne* de *Sardinia*, *Seigneur* de *Senior*, *&c.*

Je réponds à cela, que dans le fond il ne laisse pas d'y avoir quelque rapport entre l'effet que produisent sur l'oreille les articulations mouillées & celui qu'y font sentir les syllabes *li* & *ni*, faisant diphtongue avec la voyelle suivante; & que d'ailleurs ces articulations mouillées s'exécutent plus facilement; car je conviens qu'en prononçant régulièrement, avec diphtongue, les lettres *lia*, *lier*, *nia*, *nier*, les organes éprouvent un peu de contrainte, sont obligés à un petit effort, qui n'a pas lieu dans la prononciation de *lla*, *ller* mouillés, ou de *gna*, *gner*: c'est pour cela, sans doute, que de *melior* on a fait *meilleur* & non *melieur*, & que de *Senior* on a fait *Seigneur* plutôt que *Sénieur* *.

* C'est à peu près ce qui arrive au sujet des

Auſſi ne puis-je nier que, ſur-tout en province, beaucoup de perſonnes ne ſentent pas même la petite différence qu'admet du moins M. *Beauzée*, & font conſtamment uſage, dans tous les cas, des articulations mouillées. J'ai vu des hommes très-inſtruits, & dont le langage étoit en général des plus corrects, prononcer *panier* préciſément comme *accompagner*, *dénier* comme *daigner*, *union* comme *brugnon*, *ſoulier* comme *ſouiller*, *pilier* comme *piller*, *rallier* comme *railler*,

conſonnes linguales *d*, *t*, relativement au *g* dur & au *c* dur ou *qu*, qu'on peut mettre pareillement au nombre des lettres linguales, quoiqu'ils ſoient en même-temps lettres gutturales. Le *d* & le *t*, ſuivant l'abbé *de Dangeau*, ſe prononce plus aiſément que le *g* & le *c*; d'où vient que certaines perſonnes diſent *dalant* & *tour*, au lieu de *galant* & *cour*; mais il en eſt tout autrement, quand ces lettres précèdent une diphtongue qui commence par *i*; alors le *g* & le *c* durs deviennent plus aiſés à prononcer que le *d* & le *t*; & voilà pourquoi quantité de mauvais parleurs diſent *aguieu* pour *adieu*, *ſouquien* pour *ſoutien*. Je ne prétends pas au reſte que la comparaiſon ſoit tout à fait juſte, puiſqu'il y a également diphtongue dans ces quatre mots.

talion (peine) comme *taillon* (impôt), *à Lyon* comme *haillon*, *six lions* comme *sillons*, & ce fut en vain que je tâchai de leur faire comprendre ce qui distinguoit ces mots.

Ils étoient à cet égard dans le cas des paysans qu'on met sur le théâtre, & auxquels on veut conserver leur prononciation ordinaire. *Molière*, dans le rôle d'un villageois, qui paroît au second acte de son *Festin de Pierre*, écrit *gniais* pour *niais*, *que vous vous tegniez* pour *que vous vous teniez* : & il écrit à l'italienne *glieu* pour *lieu*, *gliau* pour *l'iau*, & *iglia* pour *il y a*.

Un grand nombre de Parisiens, même dans les états au-dessus du commun, substituant à l'*l* mouillée ce que presque tous les grammairiens modernes, d'après le pere *Buffier*, nomment très-mal-à-propos, je crois, l'*i* mouillé ou le mouillé foible, prononcent *bouïon* pour *bouillon*, *baïer* pour *bailler*, *défaïance* pour *défaillance*; mais je pense que beaucoup d'entr'eux ne confondent pas avec la prononciation de ces mots celle de *collier*, *chevalier*, *alliance*, &c. & que

les gens du peuple ſont les ſeuls qui prononcent quelquefois *coïer*, *rhevaïer*, *aïance*.

J'ai dit plus haut que dans la prononciation du *gn* mouillé, un petit mouvement du nez ſe joignoit au mouvement de la langue, & cela me conduit à quelques obſervations ſur ce qu'on appelle *naſalité*, en termes de grammaire.

L'abbé *Girard* *, en parlant des voyelles naſales *am* ou *an*, *im* ou *in*, *&c.* dit que la forme du paſſage qu'on donne au ſon de ces lettres, « bou» chant la ſortie de l'air par le nez, » l'oblige à revenir de cette route » dans celle de la bouche, & que par» là ce ſon eſt modifié d'une autre » manière que lorſque toutes les iſ» ſues de la reſpiration ſont libres ».

J'avois adopté ce principe dans mes *Remarques diverſes* ; mais je le rejettai enſuite, ſéduit par l'autorité de l'abbé *de Dangeau*, qui explique la naſalité d'une façon, non-ſeulement différente, mais tout-à-fait oppoſée.

* *Vrais principes de la langue Françoiſe*, tom. II, page 357.

Selon cet auteur, nos consonnes nasales *m* & *n* sont un *b* & un *d* passés par le nez; ensorte que quand on a le nez bouché, on substitue le *b* & le *d* à l'*m* & à l'*n*. Il cite, pour le prouver, l'exemple d'un homme fort enrhumé du cerveau, qui, au lieu de dire, *je ne saurois manger de mouton*, avoit prononcé devant lui, *je ne saurois banger de bouton*. Il dit, par la même raison, que quand une partie de la voix qui forme une voyelle passe par le nez, cette voyelle devient nasale.

Ce trait de la personne enchifrenée me frappa beaucoup, & je m'attachai d'autant plus au systême de l'abbé *de Dangeau*, qu'outre l'abbé *Antonini*, qui s'y étoit conformé dans sa *Grammaire Françoise*, M. *Beauzée* l'avoit regardé comme très-certain. Je rétractai en conséquence ma première opinion dans une lettre imprimée dans le *Mercure*, année 1768, de Janvier; mais toute réflexion faite, je crois devoir en revenir à cette opinion; & il me paroît que dans l'émission des consonnes & des

voyelles nasales, loin que l'air s'échappe par le nez, il se fait au contraire dans le nez un mouvement, une sorte de contraction, qui repousse cet air, & que c'est-là ce qui s'appelle *parler du nez*, quoique cette expression semble signifier plutôt le contraire.

Malgré toute la prévention que m'avoit inspirée la sagacité ordinaire de l'abbé *de Dangeau*, j'ai cru sentir qu'en me serrant un peu le nez, je prononçois sans difficulté les consonnes *m* & *n*, & qu'au lieu d'*a*, *e*, *o*, je prononçois à-peu-près, sans le vouloir, *an*, *en*, *on*, comme le font ceux qui naturellement ou accidentellement ont le nez embarrassé; ce qui les dispense du petit mouvement dont je viens de parler pour prononcer nasalement.

Je puis, au reste, ajouter là-dessus à l'avis de l'abbé *Girard* celui de l'abbé *d'Olivet*, qui dit que * *par la nasalité la voix redescend du nez dans la bouche.* Je puis encore m'appuyer du

* *Prosodie Françoise*, édition de 1767, page 70.

ſentiment de M. *Dodart*, premier médecin de *Louis XIV*, qui, au commencement de ce ſiècle, lut à l'académie des Sciences un mémoire, où il expoſe « que la voix ſortant de la » glotte réſonne dans un double ca-» nal, dont le premier & inférieur » eſt la bouche, & l'autre le nez, & » que ſi la voix ne réſonne que dans » la bouche, elle produit un ſon fort, » qui eſt ce qu'on appelle improprement parler du nez ».

J'ai l'honneur d'être, &c.

HARDUIN, ſecrétaire de l'Académie d'Arras.



LETTRE X.

Lettres de M. le comte d'Estaing.

TOUT ce qui concerne un guerrier célèbre est intéressant pour son siècle & pour la postérité. Une lettre d'*Annibal* ou de *Scipion* seroit regardée comme un monument précieux ; vous la liriez avec un juste empressement ; mais il seroit encore plus vif si l'on vous communiquoit la lettre que tel général François écrivoit le lendemain d'une bataille qui auroit illustré la nation. C'est ce motif qui m'engage à vous faire part de deux lettres de M. le comte *d'Estaing*. Tandis que tout retentit de ses triomphes sur nos superbes ennemis, vous serez sans doute très-curieux de voir comment notre brave général s'en explique lui-même ; j'ai été assez heureux pour me trouver dans une société où l'on en faisoit lecture, & pour en obtenir une copie que je vous envoye. Outre ce ton de franchise & de modestie qui

donne un nouvel éclat aux trophées élevés sur les rivages de la *Grenade*, vous y admirerez encore le style noble, élégant & naturel d'un homme de qualité qui possède toutes les graces de l'art d'écrire, & à qui l'on peut appliquer avec beaucoup de justesse ce que *Ciceron* disoit de *César*, « *eadem manu scripsisse quâ vicisse*, il » écrivoit de la même main dont il » triomphoit de ses ennemis ».

Copie d'une lettre écrite par M. le comte d'Estaing *à M. le maréchal* de Mouchy. *A bord du Languedoc, en rade du fort Saint Georges de la Grenade, le 12 juillet 1779.*

MONSEIGNEUR,

LA première fois que M. le vicomte *de Noailles* a tiré dans le parc de Versailles, il vous a surement envoyé de son gibier : aussi le lord *Macartney*, beau-fils du lord *Butte*, va-t-il à Bordeaux porter son épée aux pieds de madame la Maréchale. Votre nom,

exceſſive ; par exemple, il n'avoit que faire au combat naval.

Accoutumé, depuis que je ſuis né, à vous devoir de la reconnoiſſance, croyez, je vous en conjure, que je me regarde comme le gouverneur caché du plus eſtimable & du plus charmant des ſujets. Je ferai mon office *incognito*, mais je n'en ſerai pas moins un ſurveillant exact, & par fois impatientant.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Signé, le comte d'ESTAING.

Ne ſeroit-ce pas une témérité que de vouloir rien ajouter aux éloges que M. le comte *d'Eſtaing* donne aux brillans exploits de M. le vicomte *de Noailles* ? Il me ſemble d'ailleurs que j'aurois mauvaiſe grace de louer ce jeune héros de la valeur qu'il a montrée, cette qualité étant née avec lui & pouvant être regardée comme une partie du patrimoine de ſes ancêtres.

Je n'entreprendrai point non plus de mêler ma foible voix au concert de louanges qu'on prodigue à tous les

officiers François qui étoient de cette expédition ; ils ont donné des preuves d'une bravoure égale, la reconnoissance doit l'être de même, & cette raison patriotique me dispense d'en désigner aucun.

Après cette déclaration, j'ai besoin de toute l'indulgence de MM. *de Dillon* pour oser les citer ici, & applaudir au succès de leur division ; ils se sont montrés les dignes émules de M. le vicomte *de Noailles*, & c'est tout dire. M. le comte *de Dillon* a eu le bras cassé ; cette famille de guerriers plus unis encore par les liens de l'estime que par ceux du sang, formoit un corps de rivaux généreux qui se disputoient l'honneur d'enlever les premières palmes de la victoire.

Je suis, &c.

Paris, ce 2 octobre 1779.



Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Portrait de M. le Noir, *Conseiller d'Etat, Lieutenant-général de Police.*

On voit éclorre journellement en gravure tant de portraits d'hommes obscurs, ignorés, inutiles, qui croient par ce moyen acquérir une sorte de réputation, démentie par leur incapacité, qu'on doit savoir gré aux artistes qui consacrent leurs talens à reproduire les traits de ces hommes vraiment célèbres qui méritent les hommages de leurs concitoyens, & dont l'éloge est dans tous les cœurs. Tel est le magistrat chéri dont M. *Scevole* vient d'offrir le portrait à l'empressement du public. Au mérite de la ressemblance se trouve réuni un genre de gravure moëlleux, expressif, & un effet agréable.

Cette estampe de dix pouces de haut sur sept & demi de large, est gravée par M. *Scevole*, d'après le buste modelé d'après nature par M. *de Fernex*; elle se vend à Paris, chez *Bligny*, lancier du roi & marchand d'estampe, cour du manège, aux Thuilleries. Prix 3 liv.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Epitre à Voltaire, *pièce qui a obtenu l'*acceſſit *au jugement de l'Académie françoiſe en 1779, par M.* de Murville. *A Paris, chez* Demonville, *imprimeur - libraire de l'Académie françoiſe, aux armes de Dombes.*

Ce jeune homme, Monſieur, avoit aſſez bien pris ſes meſures pour gagner le cœur de ſes juges & les diſpoſer à lire ſon ouvrage avec les yeux indulgens de l'amitié. Des ſottiſes contre l'infâme *Linguet*, & une épitre dédicatoire au *très-illuſtre M. d'Alembert* étoient aſſurément des moyens fort adroits d'intéreſſer le chef du ſénat académique aux ſuccès d'un jeune

Indications de [illegible] noble usage de *Sciences* [illegible] bien malheureux que *Portr*[illegible] *Ajax*, *qu'Ajax seul d'Eto*[illegible]*tre**, soit venu, quoiqu'assis [illegible] rang des immortels, se mê[illegible]core parmi la foule des candidats [illegible] rampent dans la poussière académique, & enlever à M. *de Murville* une couronne qui paroissoit ne pouvoir lui échapper. Cependant il n'a pas tout perdu ; & s'il n'a pu parer *son front naissant*** *du laurier fidèle* à M. *de la Harpe*, il a du moins hérité, *en partie*, du rameau d'or que les *mains de l'amitié**** devoient distribuer au vainqueur. Je dis *en partie*, car M. *de Murville*, qui n'avoit aucun droit au prix, a les sentimens trop élevés pour souffrir qu'on lui fît d'autre *gratification* que celle de la médaille annuelle dont on ne savoit

* Epigraphe modeste du dithyrambe.

** Expressions sublimes de M. *de la Harpe*, que je n'oublierai jamais.

*** Vers naïf des *Conseils* :

Des mains de l'amitié qu'il est doux de les
prendre.

le faire. Il est trop prudent pour ré-
ver, trop noble pour accepter, sans
s avoir mérités, les 25 louis promis
au vainqueur par M. *d'Alembert*, qui,
par cette heureuse, ou adroite, combinaison de circonstances aura, *sans bourse délier*, acquis la gloire d'avoir *enrichi la couronne de celui qui chanteroit le plus dignement* les vertus de *Voltaire*.

Avant d'examiner l'épître à *Voltaire* qui étoit le sujet du prix, jettons un coup-d'œil sur celle à M. *d'Alembert* qui, dans son genre, est très-curieuse; & qui servoit de recommandation à l'éloge de *Voltaire*, & de passeport aux sottises qu'il renferme.

» Monsieur,

« *Je suis sûr d'être applaudi* de toute » l'Europe lettrée en vous dédiant cet » ouvrage... Tandis que des François » désavoués de toute notre littérature, » ou du moins de celle dont notre » patrie s'honore, ont recours aux » presses étrangères, & veulent ternir la gloire dont se couvre *tous les jours* l'auteur de la préface de l'En-

» cyclopédie, MOI, qui ne suis point
» blessé, comme eux, de l'éclat du
» mérite vivant, *je me rends l'inter-*
» *prête de tous ceux qui cultivent noble-*
» *ment le plus noble des arts* ». . . .

Voilà donc toute l'*Europe lettrée* qui va complimenter M. *de Murville*! Oserai-je mêler ma foible voix à ces *applaudissemens* qui, de toutes parts, vont retentir à ses oreilles? Qu'il est glorieux, ce titre d'*interprete de l'Europe lettrée* dont il vient d'être décoré! Mais qui le lui a conféré? Ce sont sans doute les écrivains les plus célèbres de l'Europe, qui, d'un concert unanime, ont eux-mêmes choisi cet éloquent *interprete*? Non; c'est M. *de Murville* lui-même qui modestement s'arroge cette sublime fonction; & tandis que ce vil *Linguet*, rebut de notre littérature, va, comme l'oiseau de la nuit, pousser dans l'ombre ses cris sinistres, M. *de Murville* (MOI) semblable à l'aigle audacieux qui planant dans les airs, fixe l'astre du jour, *sans être ébloui de l'éclat de sa lumière*, M. *de Murville* vient s'asseoir à côté du *représentant de l'Europe*, partager

sa gloire & ses brillantes fonctions. Voyons donc comment l'*interprete de tous ceux qui dans l'Europe cultivent noblement le plus noble des arts*, voyons comment il aura su louer *Voltaire*, & si dans son épitre à ce grand homme il aura mis autant de délicatesse & de vérité que dans celle qu'il adresse au panégyriste de *Milord Maréchal.*

Toi dont l'esprit heureux sans déclin, sans foiblesse,
N'avoit point eu d'enfance, & *n'eut point de vieillesse*,
O grand homme! ô Voltaire, *alors que vers* les arts
Pour la première fois tu tournas tes regards,
Leur flambeau pâlissoit, *leur gloire étoit ternie:*
Ces favoris nombreux du dieu de l'Harmonie,
Qui, du roi, qu'ils chantoient, partageant la splendeur,
Des pompes du génie entouroient la grandeur,
Avoient tous dans la tombe accompagné leur maître;
La France étoit en deuil; tu nais, ils vont renaître.

Ce que n'ont point osé ces célèbres *rivaux*,
Tu l'oses ; le succès couronne tes travaux :
François, & nous aussi nous aurons un *Vir-*
gile !
Tu marcheras DU MOINS vers un but *plus* utile.
Ce roi qui sut combattre, & conquérir la paix,
Nous paroîtra *plus* grand sous tes pinceaux
plus vrais.
Et tu réuniras dans *ce* sublime ouvrage
Les tableaux du poëte & les leçons du sage.
Mais ce *rang*, *où le Tasse avant toi sut monter*,
Ce *rang est-il le terme où tu dois t'arrêter ?*
Non, *sans doute*, & *des chants* que formera
VOLTAIRE
Nous verrons chaque muse à son tour *tribu-*
taire.

D'abord M. *l'interprete de l'Europe lettrée* me paroît ici remplir les fonctions de cette place aussi mal que celles de panégyriste. Si l'esprit de *Voltaire n'a point eu de vieillesse*, il faut donc mettre sur la même ligne *Irène*, *Agathocle*, *Eriphile* d'une part ; *Zaïre*, *Mérope*, *Mahomet* de l'autre ; c'est assurément là une décision qui ne sera adoptée ni par les gens de goût, ni

par les vrais amis de la gloire de *Voltaire*. Voilà comme en voulant tout louer, mettre de niveau toutes les productions de *Voltaire*, on rabaisse, on dégrade en effet celles qui lui ont fait une réputation bien méritée! On peut appliquer à *Voltaire* ce que l'enthousiaste panégyriste dit de *Henri IV*,

Il eût paru plus grand sous tes pinceaux plus vrais.

Et jamais on n'a pu mieux sentir la vérité de cette sentence terrible de *Boileau* qui dit;

Qu'un éloge insipide & sottement flatteur
Deshonore à la fois le héros & l'auteur.

Il est, par exemple, ridicule de prétendre que la naissance de *Voltaire* ait été l'époque de la renaissance des lettres; ce fut plutôt celle de leur décadence; il est notoire que, malgré ses talens, il a plus contribué à corrompre le goût qu'à l'épurer. Il est ridicule de dire que *Voltaire* seul retrace & même surpasse tous les grands maîtres du siècle de *Louis XIV*.

Il eſt ridicule de mettre *Voltaire* au-deſſus de *Virgile*. Il eſt ridicule, &c. Mais laiſſons les erreurs, examinons le ſtyle. Ne trouvez-vous pas très-plaiſante l'image *de la grandeur qu'on entoure des pompes du génie.* Vit-on jamais rien de plus bourſoufflé, & plus vuide de ſens, de plus *dithyrambique*, en un mot? Quelle eſt la *grandeur qu'on entoure?* Eſt-ce la grandeur en général? eſt-ce la grandeur de *Louis XIV* ſeul? eſt-ce la grandeur des pompes du génie? Car en ne conſidérant que la conſtruction de la phraſe on peut dire indifféremment l'un ou l'autre.

Dans cette tirade lâche & diffuſe vous avez dû remarquer un vers qui, ſauf l'exagération & la fauſſeté, eſt aſſez joli,

François, & nous auſſi nous aurons un *Virgile*!

Mais l'auteur revient auſſi-tôt à ſon ſtyle naturel; & le ſuivant eſt ridicule;

Tu marcheras *du moins* vers un but *plus utile*.

Quel mouvement brusque ! quelle saccade ! Que veut dire d'ailleurs ce *du moins* ? n'est-ce pas une rétractation du blasphême précédent ? Cela ne veut-il pas dire que *Voltaire* n'est pas un *Virgile* pour le génie ; mais que le but de ses travaux étoit plus utile ?

Nous paroîtra PLUS *grand* ; que signifie ce *plus* ? Si l'on ne fait attention qu'à la phrase on croira que le poete veut dire qu'*Henri* paroît dans le poëme de *Voltaire plus* grand que dans *Virgile*, ce qui seroit assez absurde. Mais veut-il dire qu'*Henri* paroît plus grand qu'il ne l'est en effet, ce qui ne s'accorderoit pas avec les *pinceaux plus vrais* ; ou *plus grand qu'il ne l'est dans les autres poëmes*, ce qui n'est pas étonnant, puisque *Voltaire* seul l'a célebré. Ainsi tous les sens sont également ridicules, & M. l'*interprete* auroit d'ailleurs besoin lui même d'un truchement.

Quel est *ce sublime ouvrage*, quel est *ce rang* ? Il n'a été question jusqu'à présent ni d'*ouvrage* ni de *rang* ; la clarté du style demande que les pronoms démonstratifs ne s'employent

que pour rappeller les objets qui ont déjà été clairement énoncés.

Où le Tasse avant toi sut monter, cheville ridicule ; pourquoi plutôt parler du *Tasse* que de *Milton*, que du *Camoëns*, que d'*Homère*, que &c. ? *Non*, *sans doute* ; transition platte. *Chaque muse tributaire des chants de Voltaire* ; quel galimathias ! On peut dire que chaque muse fut tributaire du génie de *Voltaire*, ou simplement tributaire de ce grand homme. Mais tributaire *de ses chants* est absurde. Ce sont *ses chants* mêmes qui sont le tribut que chaque muse payoit à *Voltaire*.

Le panégyriste prétend qu'on retrouve dans la poésie de *Voltaire* toute la douceur, toute l'harmonie, toute la pureté de celle de *Racine*. Ce chantre harmonieux, dit-il, n'a point emporté les secrets de son style,

A votre ame, *à vos sens* il va parler encore :
Entendez *Orosmane*, & *Vendôme*, & *Zamore*
Et si l'illusion qui *créa* leurs malheurs
Vous arrache *à la fois* des soupirs & des pleurs,
Avouez que des vers *l'éloquente magie*
N'a jamais *peint* l'amour avec plus d'énergie ;

Et que la Tragédie, *aggrandissant son art*,
N'a jamais plus avant enfoncé son poignard.
Mais les pleurs de l'amour instruiront-ils la terre?
Tu leur imprimeras un plus grand caractère.
Tu feras contraster aux yeux des spectateurs
Les hommes, les climats, les cultes & les mœurs;
Et Melpomène enfin, qui se traînoit sans cesse
Au milieu des tombeaux de Rome & de la Grèce,
Ira vers des climats, où *des cieux plus ardens*
Ont noirci d'Ismaël les nombreux descendans,
Unir dans *Mahomet*, pour dompter l'Arabie,
Et l'éloquence au glaive, & le crime au génie:
De ces champs, où *Zamore a droit de s'étonner*
Que le fils d'*Alvarez* apprenne à pardonner,
Vengeresse des rois, viendra dans Babylone
Réveler les secrets *de la tombe* & du trône;
Et traçant les tableaux de cent peuples divers,
En spectacle aux François montrera l'univers.
Tu dois être par-tout *où se trouve la gloire*;
Tu *corriges* la scène & réformes l'histoire.

Si l'illusion qui créa leurs malheurs vous arrache à la fois des soupirs & des pleurs, avouez que la magie éloquente

des vers, n'a jamais peint l'amour avec plus d'énergie. Que de fautes à relever dans cette phrase ! D'abord *créa leurs malheurs* n'est pas le mot propre. *Si cette illusion arrache à la fois des soupirs & des pleurs ;* cela est assez naturel. Les *soupirs & les pleurs* vont assez de compagnie ; & si l'illusion arrache des pleurs, il est probable qu'il y aura aussi quelques soupirs poussés *tout à la fois*, avec ou avant les pleurs qui couleront. Si cependant l'illusion *n'arrachoit que des pleurs*, & qu'elle ne fit pas en même-temps pousser des soupirs, la pièce ne vaudroit donc rien ? D'ailleurs quel éloge que de dire que si une pièce arrache des pleurs, il *faut avouer* qu'elle est bonne! Cela est indubitable ; mais *si* elle n'en arrache pas, elle est mauvaise ; & la conjonction conditionnelle *si* n'affirmant rien, on ne fait que statuer sur le mérite de l'ouvrage. *La magie transporte, séduit, mais elle ne peint pas ; elle n'est pas éloquente.* La tragédie qui elle-même *aggrandit son art*, est une image de mots. Mais lorsqu'on la voit *enfoncer son poignard plus avant,*

on croit voir un chirurgien armé de ſa ſonde & de ſon biſtouri.

Le poëte ſe fait une queſtion importante, il demande ſi *les pleurs de l'amour inſtruiront la terre*; & bruſquement, comme s'il étoit dans une fureur dithyrambique, il paſſe à autre choſe ; car je ne crois pas que le vers ſuivant,

Tu leur imprimeras un plus grand caractère,

ſoit une réponſe directe à cette queſtion, ſi les pleurs de l'amour inſtruiſent la terre. Et comment, pourquoi *Voltaire imprimera-t-il un plus grand caractère aux pleurs ?* c'eſt *qu'il fera contraſter les hommes, les climats, les mœurs & les cultes*. Je ne vois pas comment tout cela donne un *grand caractère aux pleurs*. Je ne ſais pas même ce que c'eſt qu'un *grand caractère de pleurs*. M. l'*interprete de l'Europe lettrée*, encore une fois, où trouverez-vous un homme capable de vous interpreter ? Daignez vous-même nous reveler le ſens de vos ſublimes conceptions, & nous dévoiler la liaiſon imperceptible de vos idées.

Où des cieux plus ardens ont noirci, &c. On ne dit point des *cieux plus ardens*, mais un ciel plus ardent. *Ont noirci* les enfans, est presqu'aussi beau que *la noirceur des voutes* du dithyrambier. *Melpomène qui vient unir dans Mahomet, pour dompter l'Arabie, l'éloquence au glaive, & le crime au génie*. D'abord on croiroit, d'après la construction, que c'est *Melpomène* qui veut *dompter l'Arabie*; ensuite ce n'est pas *Melpomène* qui unit dans *Mahomet l'éloquence au glaive, & le crime au génie*; seulement elle représente cette monstrueuse & fatale union. Que veut dire cet hémistiche *a droit de s'étonner?* Je conçois que le trône peut avoir ses secrets; mais quels sont les *secrets de la tombe?* De ces champs où, &c. *vengeresse des rois, viendra; Melpomène* qui est le nominatif de ce verbe est trop éloignée; d'ailleurs la phrase précédente étoit finie; il falloit nécessairement dire, *vengeresse des rois, elle viendra;* sans ce pronom *elle*, la phrase devient inintelligible & barbare. Enfin toute cette tirade est lourde, surchargée de grands mots

auxquels nul sens, nulle idée ne sont attachés.

La transition, tu dois être *par-tout où se trouve la gloire*, est ridicule; la gloire se *trouve par-tout* où l'on fait de bons ouvrages; & *Voltaire* assurément n'est pas l'unique écrivain digne d'éloge; quoique le véridique panégyriste nous assure que c'est *Voltaire* seul qui a su *purger la scène* des vices dont *Racine* & *Molière* l'avoient laissée encore entachée; & qui seul a su donner à l'histoire ce caractère de grandeur, de vérité que jamais les *Vertot*, & les *Bossuet* n'ont pu atteindre..... Je me suis un peu étendu sur ce morceau; je glisserai plus rapidement sur les autres.

Eh! qui pourroit te suivre *en* ta course infinie?
Qui pourroit comme toi, *sur le char d'Uranie*,
Aux cieux *qu'il fait mouvoir*, accompagner *Newton*;
Et changeant de langage, ET *de sphère*, ET de ton,
S'élevant sans tomber, s'abaissant avec grace,
Dans les bois de Tibur descendre avec *Horace*?

EH ! *quel homme en effet que* celui dont la voix
Aux chanſons des neuf ſœurs intéreſſoit les
rois ;
Qui ſans nuire au bon goût, *honneur des bons ouvrages*,
Et des grands & du peuple entraînoit les ſuffrages ;
Inſpiré par l'amour, dans ſes vers immortels,
Célébroit les *Boufflers*, les *Gondrins*, les
Martels ;
Tempéroit la fierté de ſa muſe *hautaine*,
Nous charmoit en contant même après *la Fontaine* ;
Et toujours naturel & vrai dans ſes tableaux ;
Ainſi que ſes couleurs varioit ſes pinceaux ;
Qui ſavoit être grand, ſans être giganteſque ;
Savoit être plaiſant, ſans paroître burleſque ;
Prouvoit par la gaîté qui règne en ſes bons
mots,
Que l'on n'eſt point méchant pour ſe moquer
des ſots ;
Compoſoit *à la fois* & *Nanine* & *Mérope* ;
Et rival de *Platon*, de *Lucrèce* & de *Pope*,
Chéri de *Melpomène*, inſpiré par *Momus*,
Au moment qu'il gravoit dans tous les cœurs
émus

Les accens de *Tancrède* & ceux d'*Aménaïde*,
A table avec six rois faisoit souper *Candide*.

On donne pour attribut un char au soleil, & un compas ou une lunètte à *Uranie*. Mais c'est la première fois que je l'ai vue monter un char & voiturer *Newton*. Il paroît que l'auteur, comme il prévoyoit peut-être qu'il seroit de moitié pour les profits avec le dithyrambier, aura partagé aussi ses travaux, & se sera approprié les beautés sublimes du dithyrambe; car l'idée de faire voyager *Newton* dans le char d'*Uranie* pour suivre la course du soleil, qui est immobile, une idée, dis-je, aussi sublime ne pouvoit se présenter, *à la fois*, à deux personnes différentes. Je ne savois pas non plus que ce fût *Newton qui fît mouvoir les cieux; l'interprete de l'Europe lettrée* nous apprendra sans doute par quels ressorts *Newton* fait mouvoir la vaste machine des cieux.

Eh! quel homme en effet que celui, cette transition n'est-elle pas fort heureuse, fort poétique? Qu'il est délicat de dire à un homme en face,

en effet vous êtes ! Le
Eh ! *quel* [illegible] *[illegible]ur des bons ouvrages* ; ou-
Aux ch[illegible] [illegible]ouvrages honneur du bon
[illegible] l'un est aussi bon que l'autre.
Q[illegible] connois rien de plus plaisant
[illegible] *le bon goût honneur des bons ou-vrages* ; c'est comme si l'on disoit, *la mélodie, honneur de la belle musique.*

La muse hautaine est encore une expression du *dithyrambe*. Encore une fois, on diroit que M. *de Murville* a pris pour son argent ce qu'il y avoit de plus beau dans les poésies du dithyrambique. J'aurai encore occasion de vous le faire remarquer plus d'une fois.

Mais je ne sais quel droit pouvoit avoir M. *de Murville* sur les poésies de M. *Gilbert*, & comment il a osé lui piller ce vers si vrai & si plaisant,

> Que l'on n'est point méchant pour se moquer
> des sots ?

Qui, sans nuire au bon goût, entraînoit les suffrages des grands. Eh ! quoi, pour leur plaire est-il donc nécessaire de choquer le bon goût, que l'auteur s'étonne que *sans lui nuire Voltaire*

it pu entraîner leurs suffrages. *Ainsi que ses couleurs varioit ses pinceaux.* Il n'est pas, je crois, plus difficile de varier ses pinceaux que ses couleurs; & il ne faut pas s'émerveiller que *Voltaire* sût *varier ses pinceaux ainsi que ses couleurs*; il est même assez inutile de varier ses pinceaux; l'essentiel est de les tremper dans différentes couleurs suivant les divers objets qu'il faut peindre. *Faisoit souper Candide à table avec six rois*, & où donc ailleurs qu'*à table* vouloit-il qu'on eût fait souper six rois? M. *André* auroit-il desiré qu'on les eût seulement mené boire un coup à l'office?

Le poëte peint ensuite son héros passant à l'Elysée des bords du Styx *dont il franchit les eaux*, (hémistiche fort nécessaire). A ce mot *Elysée* sa grande ame s'échauffe, s'enflamme, & dans son yvresse vraiment dithyrambique, il s'écrie:

Elysée! ô séjour *de calme & de bonheur*:
Que l'homme vertueux trouve au fond de son
cœur,

Que l'homme de génie attend pour récompense :
Dans ses *derniers* momens sa *dernière* espérance !
C'est là que vous irez, poëtes enchanteurs,
O vous, dont tant de fois les vers consolateurs
Ont banni de mes maux la mémoire importune ;
Ont su me rendre heureux au sein de l'infortune ;
Et qui pour vos travaux, des siècles à venir,
N'attendez que des pleurs & qu'un doux souvenir !
Vous quittez, sans remords, *le banquet de la vie*,
Où la voix du *grand être un moment* vous convie,
Et tandis que le monde *un moment* désolé,
Dans sa douleur stérile est bientôt consolé ;
Que même, sans pudeur, l'injurieuse envie
Veille encore sur la tombe où s'endort le génie;
L'homme qui vers la gloire, où tendent tous ses vœux,
Guidé par vos conseils, s'avançoit sous vos yeux ;

Ose d'un *vil amas* de détracteurs profanes
Venger votre mémoire & défendre vos mânes.
Ceux qui bravent l'envie & ses vaines clameurs ;
Qui mettent le talent sous la garde des mœurs,
T'ont payé de leurs chants un tribut volontaire.

C'est là que vous irez, poëtes enchanteurs, &c. Ne trouvez-vous pas *c'est là que vous irez* d'une simplicité ravissante ? Mais quels sont ces *poëtes enchanteurs* que l'Elysée attend encore ? Ce n'est ni *Virgile*, ni *Homère*, ni *Racine*, ni &c. &c. Ils y sont déjà ; encore une fois, quels sont donc ces poëtes enchanteurs à qui l'auteur promet qu'ils *iront* dans l'Elisée ? Je n'y comprends rien. Eh ! pourquoi *iront-ils dans l'Elysée ?* ah ! par exemple, l'auteur en donne une raison excellente & sans réplique : *c'est que leurs vers consolateurs, bannissant la mémoire importune de ses maux, l'ont rendu heureux au sein de l'infortune.* Faire le bonheur de M. *André de Murville*, chasser la mémoire importune de ses maux, certes ce sont là

des faits qui méritent en effet que le ciel épuise toute sa faveur, toutes ses récompenses, sur ces génies bienfaisans qui nous ont conservé une tête si précieuse!

Qui pour vos travaux n'attendez des siècles à venir que des pleurs & un doux souvenir. Par exemple, je trouve le poëte un peu difficile; & quelle récompense veut-il donc que les *siècles à venir* leur décernent que des *pleurs & un doux souvenir*? La postérité a-t-elle d'autres moyens d'honorer le génie & la vertu? Peut-être vouloit-il exprimer par là que ces génies n'ont rien à espérer de la génération présente, & que leur unique espérance est dans la justice des siècles à venir. Mais il est bien malheureux que ces candidats académiques ne disent jamais ce qu'ils veulent dire. *Le banquet de la vie où la voix* DU GRAND ÊTRE *nous convie un moment.* Pour le coup, voilà du sublime, du dithyrambique. *Etre consolé* DANS *sa douleur* me paroît encore fort plaisant. Mais ce qui me ravit, c'est la modestie & la politesse du poëte qui après avoir gratifié de

la galante épithète de VIL *amas de détracteurs profanes*, tous ceux qui ne croient pas que *Voltaire* fut un parfait modèle de vertu, se peint lui, & ses glorieux rivaux, comme des génies, qui s'avançant fièrement vers la gloire, bravent les clameurs de l'envie, & *mettent le talent sous la garde des mœurs.* Le talent sous la garde des mœurs ! C'est-à-dire, les mœurs qui font sentinelle pour veiller sur le talent ; la plaisante image ! Mais ce qu'il faut sur-tout remarquer, c'est le défaut de liaison dans ce morceau ; ce sont toutes idées détachées qui n'ont presque aucun rapport ; pour le faire mieux sentir, voici la substance de cette tirade ; *tu meurs ;* Homère *te proclame roi de l'Elysée ; Elysée, séjour de bonheur ; c'est - là que vous irez, poëtes enchanteurs qui faites mes délices ; vous quittez la vie sans remords ;* & TANDIS QUE *le monde est bientôt consolé de votre perte, l'homme de génie*, M. de Murville, *venge votre mémoire.* Voilà comme travaillent nos poëtes académiques. Des mots ; des rimes enfilées les unes aux autres ;

mais nul ordre, nul enchaînement d'idées.

J'oubliois de vous faire remarquer combien *tandis que* est impropre; cette préposition signifie *durant que*; ainsi l'on dit *tandis que nous y sommes, achevons cet ouvrage; tandis qu'il m'en souvient, je m'en vais vous payer ce que je vous dois*: mais *tandis que le monde est consolé, l'homme de génie s'occupe à venger votre mémoire*; c'est-là une tournure barbare. La propriété des termes est encore un des talens dont nos jeunes poëtes paroissent fort peu jaloux; dès qu'ils ont attrapé leur mesure & leur rime ils sont contens & ne s'embarrassent plus de rien.

Le modeste rimailleur a eu du moins le mérite de sentir & d'avouer publiquement son incapacité.

Aux accens du génie, aux éloges des rois,
Je sais qu'il me sied mal d'unir ma foible voix,
Que nul ouvrage encor, *nuls vers que l'on renomme*,
Ne m'ont acquis le droit de louer un grand homme.

Mais

MARS si de bataillons nos vaisseaux *sont* couverts;
Si le sceptre de Mars pèse sur l'univers;
Si j'entends les clairons mêlés au bruit des armes;
N'ai-je pas quelque droit de répandre des larmes?
Et de dire: » il n'est plus ce mortel courageux
» Qui plaidant seul pour l'homme en des *jours orageux*,
» Cent fois a condamné ces projets sanguinaires:
» Et qui nous eût crié, *n'égorgez pas vos frères*»?
Il n'est plus; & *tandis que*, malgré nos regrets,
Son tombeau n'est pas même ombragé d'un cyprès:
Que le nom de *Voltaire est sa seule parure*;
Le deuil des nations répare cette injure.

Nuls vers que l'on renomme. C'est encore du vainqueur dithyrambique que cette expression est empruntée; il avoit dit, dans *les Conseils*;

Ainsi croît & s'étend le talent qu'on *renomme*.

cependant le Dictionnaire de l'Acadé-

mie dit au mot *Renommer*, « *renommer*, » verbe actif, n'a d'usage qu'étant pré» cédé du verbe *faire*, ainsi l'on dit les » belles actions de ce prince l'ont fait » renommer par toute la terre. On dit » aussi se *renommer de quelqu'un*, pour » s'autoriser, se servir du nom de » quelqu'un auprès d'un autre ; en ce » sens il est réciproque (je l'ai bien » reçu parce qu'il s'est renommé de » vous) ». Voilà les seules acceptions du verbe renommer, au jugement du vieux Dictionnaire de l'Académie ; mais les *la Harpe*, les *Murville*, ont si fort enrichi la langue poétique qu'on se voit obligé de travailler à une nouvelle édition, dans laquelle on trouvera surement *renommer des vers*.

Mais comment M. *de Murville* a-t-il pu dire qu'il n'a fait encore *aucuns vers que l'on renomme*. Comment des vers couronnés par la plus juste comme la plus éclairée des sociétés littéraires*, des vers prônés comme des chef-d'œuvres, dans le plus impartial comme le plus parfait des Jour-

* L'Académie Françoise.

naux littéraires **, ne sont-ce donc pas des vers que l'on *renomme?* Quelle injure faite à l'Académie & à son Mercure? Leur goût, leur décision ne sont-ils pas la règle infaillible de l'opinion publique? Trois ou quatre enragés de critiques peuvent-ils donc contrebalancer des autorités si imposantes?

Remarquez encore la liaison des idées de ce morceau; je sais *que je n'ai, par mes talens, aucun droit de chanter* Voltaire; *mais si la guerre étend par-tout ses ravages, n'ai-je pas droit de répandre des larmes?* Eh! pleurez, mon cher, pleurez; mais *pour Dieu,* ne chantez plus. *Il n'est plus* ce mortel courageux qui nous eût crié: n'égorgez pas vos frères. *Il n'est plus;* voilà encore les deux *il n'est plus* du dithyrambe. Quel malheur qu'il n'y ait plus un homme assez hardi pour aller dire à notre glorieux monarque: LOUIS, *dépose ta foudre; tes projets sanguinaires déplaisent à la philosophie; laisse insulter ton pavillon, laisse en*

** Le Mercure.

paix ces malheureux Anglois, dont nous avons tant loué la force & la prudence. Entends la voix de Voltaire *qui par l'organe de l'interprète de l'Europe lettrée te crie :* N'ÉGORGEZ PAS VOS FRÈRES.

Et tandis que, malgré nos regrets, son tombeau n'est pas même ombragé d'un cyprès. Un moment de patience ; est-ce que les cyprès croissent donc comme des champignons ? Les *regrets* ont-ils la vertu de les faire croître. Vous admirerez encore la justesse de *tandis que. Tandis que son tombeau n'est pas ombragé, le deuil des nations supplée aux cyprès.*

J'aurois été un peu plus embarrassé que l'Académie, s'il m'avoit fallu décider lequel du *Dithyrambe*, ou de l'*Epître à Voltaire*, méritoit le prix du *galimathias*. Dans tous les deux égal désordre, même vuide, même nullité d'idées ; égal amas d'hémistiches inutiles, d'incidens amenés pour la rime ; à-peu-près même sécheresse ; les deux auteurs ont l'air d'écoliers qui martelen

leurs vers à coups de Dictionnaire ; cependant celui de l'épitre m'a paru mieux tourner le vers ; & s'il pouvoit s'accoutumer à penser, se meubler la tête d'idées, & prendre le temps de les bien digérer, je ne déſeſpérerois pas de le voir mériter quelques ſuccès un peu plus glorieux que le prix qu'il a obtenu ſans l'avoir mérité, & qu'il a touché probablement ſans le garder.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 8 octobre 1779.



LETTRE XII.

Suite des Rêveries philosophiques. Les deux Frères ou la Famille comme il y en a tant, par M. Imbert. *A Amsterdam ; & se trouve à Paris chez* Bastien, *libraire, rue du Petit-Lion Saint-Germain.*

C'EST assez l'usage de notre siècle, Monsieur, de décorer du nom précieux de philosophie, les rêves les plus extravagans. Un certain vernis philosophique répandu sur les systêmes les plus monstrueux en couvre les absurdités, & les fait même regarder comme de rares efforts d'un génie profond & sublime. On ne fera point à M. *Imbert* le même reproche. Ses rêves contiennent des vérités fort utiles pour les gens éveillés ; & s'il lui a plu de donner à ses petits Contes moraux ce titre singulier, & sans doute trop modeste, c'est qu'il n'igno-

roit pas qu'un titre piquant & nouveau fait beaucoup d'impression sur les esprits de la multitude, & contribue souvent beaucoup au succès de l'ouvrage.

Ces petits romans, où l'on se propose de peindre les mœurs & les intrigues de la société, étoient très en vogue au commencement du siècle de *Louis XIV*. On les publioit alors sous le nom de *Nouvelles* : c'étoit un genre emprunté des Espagnols, qui, dégoûtés, comme nous, de ces grands romans, où l'on ne trouve que des caractères faux, des sentimens outrés, des aventures incroyables, aimoient à se délasser par la lecture de ces *Nouvelles*, plus rapprochées de la vérité & de la nature, & sur-tout très-commodes par leur briéveté. Dans notre siècle, M. *Marmontel* s'est avisé de substituer au titre de *Nouvelles* celui de *Contes moraux*, & le public s'est persuadé qu'il avoit enrichi la littérature d'un nouveau genre. Aujourd'hui le titre de *Contes moraux* est usé, & M. *Imbert* a jugé très-prudemment que

ſes romans feroient plus de fortune ſous celui de *Rêveries philoſophiques*.

On exige, dans les ouvrages d'imagination, deux qualités eſſentielles, la vraiſemblance & l'utilité morale; c'eſt la vraiſemblance qui donne de la dignité au roman, qui le diſtingue de ces contes abſurdes faits pour amuſer les enfans, & le met de niveau avec le poëme. Une fade galanterie, des évènemens extraordinaires & merveilleux ont long-temps rempli nos romans. *Le Sage* a le premier annobli & perfectionné ce genre parmi nous en le faiſant ſervir à la critique de nos moeurs. Les romanciers Anglois, ſans s'écarter de la nature & de la vérité, ont ſu nous intéreſſer par des caractères piquans & bien ſoutenus, par des ſituations pathétiques, des ſcènes naïves & touchantes. Leurs bons romans ſont de véritables drames. Ils ont ſur-tout dirigé vers un but moral, un genre qui ſembloit conſacré à la frivolité. Leurs fictions ne laiſſent point la tête & le coeur vuides, elles inſpirent des ſentimens honnêtes, & fourniſſent d'ex-

cellentes leçons pour la conduite de la vie.

Le double mérite de la vraisemblance & de l'utilité se rencontre dans la nouvelle production de M. *Imbert*; il paroît avoir eu dessein de prouver que la prudence & l'habileté à se servir des conjonctures, sont des qualités plus propres à réussir dans le monde que cette sensibilité d'ame & cette honnêteté rigoureuse qui ne nous laisse envisager que le devoir, sur-tout lorsque ces vertus ne sont point accompagnées d'un discernement sûr & de la connoissance des hommes.

Clairville & *Saint-Rieux* au sortir du collège se produisent sur le théâtre du monde. *Vermon* leur père étoit un bon-homme qui desiroit ardemment que ses fils lui fissent honneur dans les sociétés, & règlassent leur conduite sur ce qu'on appelle *le bon ton*. *Clairville* circonspect, égoïste, adroit, ne connoissoit d'autres vertus que les procédés; *Saint-Rieux* sensible, généreux & franc, consultoit dans toutes ses actions, ce qui étoit honnête plu-

tôt que ce qui pouvoit être utile : le premier dépensoit moins que son frère, avec l'air de dépenser davantage, il faisoit peu de bien, mais presque point de fautes; tandis que le second faisoit beaucoup de bien & beaucoup de sottises.

Le premier acte important qui fit éclater la différence du caractère de ces deux frères fut le choix d'une maîtresse. « De leur temps (& leur » temps étoit à-peu-près le nôtre) » on avoit beau savoir persiffler avec » grace, deshonorer gaiement une » femme, gagner une course de che- » vaux, déraisonner sur la musique, » &c. on ne pouvoit se donner pour » un cavalier accompli, si l'on n'avoit » songé d'abord à cet article intéres- » sant. Il faut toujours payer une maî- » tresse, pour qui souvent on n'a pas » plus de goût que pour sa femme ; on » la voit même quelquefois très-chas- » tement; mais qu'importe, un homme » condamné au régime ne prend-il » pas tous les jours un bon cuisinier? » Deux jeunes demoiselles, non de » celles qui décemment brûlent de

» cesser de l'être, mais de celles-là
» qui ne le sont déjà plus ; non de
» celles qui desirent de jouir inno-
» cemment, mais de celles-là qui à
» vingt ans n'ont plus de jouissances ;
» non de celles qui vivent sous la
» garde de parens honnêtes, mais de
» celles-là qui gagent les leurs, &
» qui font leurs femmes-de-chambre
» de leur mère ; non de celles enfin
» qui reçoivent un époux, mais qui se
» vendent publiquement à un amant
» pour en acheter en secret un autre
» (je crois que je me fais entendre)
» avoient jetté leurs filets autour de
» nos jeunes candidats ».

Ces idées sont extrèmement communes, & traînent depuis trente ans dans tous les romans modernes ; ce parallèle entre les honnêtes filles & les aventurières, est poussé trop loin, rempli d'antithèses puériles & recherchées : d'ailleurs ces plaisanteries sur la corruption de nos mœurs, ne sont guères propres à les réformer ; elles excitent l'indignation des citoyens vertueux, font rire les gens du monde, & loin d'inspirer aux jeunes gens

de l'horreur pour les vices qu'on leur dépeint, on leur fait naître l'envie de s'instruire par eux-mêmes si la peinture est fidelle.

Clairville s'arrange avec *Lucie*, le cœur n'entre pour rien dans cette liaison; au lieu de s'amuser à debiter des sentimens fades, il lui fait faire des propositions solides auxquelles elle ne résiste point. Après quelques mois de jouissance paisible, sa maîtresse trouve le moyen de tirer de lui une somme considérable en billets, sous un prétexte spécieux. A peine a-t-il fait ce don qu'il soupçonne qu'on le trompe. Pour s'en éclaircir il loue dans l'hôtel garni où logeoit *Lucie* une chambre qui n'étoit séparée de la sienne que par une mince cloison & une porte condamnée; & par le trou de la serrure il est lui-même temoin de la perfidie de sa maîtresse. Sans s'émouvoir d'une disgrace si ordinaire, il retire adroitement ses billets des mains de *Lucie*, en lui offrant de les réaliser sans perte, & prend congé d'elle avec des complimens ironiques.

Le tendre & délicat *Saint-Rieux* ne ſe tira pas avec le même bonheur de ſa première aventure. Il conçoit pour *Cecile* une paſſion véritable. Dupe de ſes artifices, il prodigue pour elle ſa fortune, ſans oſer demander la moindre faveur; enfin *Cecile* touchée de la générosité de ſon amant, reſſent à ſon tour pour lui la plus vive tendreſſe, elle le rend heureux; mais quelques jours après *Saint-Rieux* s'apperçoit qu'il a puiſé dans ſes bras un poiſon homicide, & ſe livre au plus cruel déſeſpoir.

L'imagination de l'auteur ne brille pas dans l'invention de ces deux intrigues. Le ſoupçon de *Clairville* n'eſt point aſſez motivé; ſon ſtratagême eſt trivial. Quelle apparence d'ailleurs que la maîtreſſe d'un jeune homme riche n'ait pas même une tapiſſerie pour couvrir la ſerrure d'une porte condamnée? Il n'eſt pas plus naturel que *Cécile* devienne ſubitement amoureuſe d'un homme qu'elle doit regarder, ſuivant ſes principes, comme une dupe & un imbécille. La diſgrace de *Saint-Rieux*, très-commune

dans la société, n'est pas de nature à figurer avec décence dans un roman.

Instruit de l'histoire de ses deux fils, le bon homme *Vermon* plaint le malheur de *Saint-Rieux*, & donne de grands éloges à la prudence de *Clairville*. Il va consulter sur cette double aventure son ancien ami M. *d'Hermansec*, » honnête homme tout rond, » fort posé, fort tranquille, qui dans » ses entretiens étoit froidement en» têté, ne parlant jamais plus haut, » mais un peu longuement, & ne cé» dant jamais une ligne de terrein, » enfin gardant toujours aussi scrupu» leusement son flegme que son opi» nion ; du reste assez instruit, qui » avoit beaucoup lu autrefois, qui ne » lisoit plus, mais qui se plaisoit fort à » observer & à rêver à sa manière ». *Vermon* dont l'esprit borné jugeoit de tout fort légérement, ne pouvoit supporter le ton réservé & indécis d'un sceptique aussi scrupuleux qu'*Hermansec*. L'auteur a cru amuser les lecteurs en leur rapportant plusieurs conversation de ces deux amis. Le récit de

quelque nouvelle action de *Clairville* & de *Saint-Rieux* est toujours suivi d'un entretien de *Vermon* & d'*Hermansec*, dont il ne résulte rien, parce que le premier juge toujours mal, & le second ne juge point du tout. Ces dialogues sont trop longs, chargés d'inutilités, & coupent désagréablement le fil des événemens. Revenons aux deux frères.

Heureusement échappé des filets de *Lucie*, *Clairville* s'attache à Madame *d'Elange*, femme à la mode, qui se charge de son éducation. Bientôt une petite aventure de bal *vient à la traverse de leurs amours*.

» On connoît le bal masqué, on » sait que c'est le théâtre de mille » petits événemens qui mènent sou» vent aux grandes aventures; c'est » là que les amans dupent d'ordi» naire les époux, & que les époux » trompent quelquefois les amans; » c'est là que par un de ces quipro» quo que l'amour fait naître & dont » il s'amuse, une belle dit des dou» ceurs à ce qu'elle hait, & des in» jures à ce qu'elle aime; c'est là que

» plus d'une héroïne entend quelquefois le récit qu'on lui fait de son propre roman qu'elle croyoit n'être connu encore que de son héros ; enfin c'est là que deux époux se regardent, se parlent sans se connoître, & par un cas bien plus singulier, s'enflamment quelquefois l'un l'autre.

» Une nuit au bal *Clairville* se vit agacé par un *domino* couleur de rose qui lui laissoit voir une jolie taille en lui cachant un visage qu'il jugea charmant sans l'avoir vu. Ce n'est pas qu'une femme bien faite soit nécessairement jolie, mais il prétendoit qu'il y a toujours entre les manières d'une femme jolie & celles d'une autre qui ne l'est pas, une différence sensible, qu'un œil vraiment observateur ne manque jamais de saisir. La conscience de la laideur, disoit-il, inspire à une femme des soins & des attentions un peu suivis ; celle de la beauté lui donne même en cherchant à plaire une sécurité qui tient de l'insouciance. A travers leurs procédés qui sont à peu près les mêmes, on distingue

» davantage dans l'une l'envie d'être
» aimable, dans l'autre la certitude
» d'être aimée ; l'une a des torts à
» effacer, l'autre a des avantages à
» faire voir ; l'une en un mot semble
» vous dire, oubliez que je ne suis pas
» jolie, l'autre souvenez-vous que je
» le suis ».

Si *Clairville* dès son entrée dans le monde étoit en état de faire des distinctions aussi fines & aussi subtiles, il falloit qu'il eût bien profité des leçons de Madame *d'Elange*. Il paroît plus probable que M. *Imbert* s'est plu à étaler ici les réflexions ingénieuses & profondes qu'il a faites sur les femmes. Il est impossible assurément de disserter avec plus d'esprit & de graces sur un sujet si délicat ; c'est dommage que ces idées charmantes soient ici un peu déplacées, & qu'une nuance d'affectation dépare un morceau si agréable & si légerement écrit.

Clairville répond aux agaceries de l'inconnue & se lie avec elle. C'étoit la maîtresse du prince *de ****. *Josephine* (c'est ainsi qu'elle s'appelloit) éprise

de son nouvel amant prie instamment le prince de solliciter pour lui un régiment. Le prince soupçonne le motif de cet empressement & découvre que *Clairville* est son rival. Toujours attentif à ses intérêts, *Clairville* voit d'un coup-d'œil combien l'inimitié du prince peut nuire à sa fortune, il va le trouver, se désiste de ses poursuites pour le régiment & désavoue les démarches de *Josephine*. Le bon prince croit appercevoir de l'héroïsme dans cette action de *Clairville*; touché de sa générosité, il sollicite pour lui avec ardeur & obtient le régiment. Brouillé avec *Josephine*, *Clairville* devient plus assidu auprès de Madame *d'Elange*, qui craignant le ridicule d'une trop longue liaison lui écrit un billet conçu en ces termes.

« Il y a plus de deux mois que » nous nous aimons, mon cher colo- » nel, mon cœur me dit que c'est bien » peu, mais vous connoissez déjà le » monde; on m'a vu avec plaisir me » charger de vous; croyez qu'on me » soupçonneroit une ame intéressée, » si je vous gardois plus long-temps.

» Notre liaison, qui sembleroit pillée » de quelque vieux roman, seroit per» sifflée par-tout, & dans le fonds ce » seroit un mariage que cela. Je vous » avertis que ce seroit me sacrifier & » vous perdre dans le monde. Vous » deviendriez un homme vraiment » effrayant; je dis effrayant; en vous » prenant on auroit peur de vous » épouser. Adieu, aimez-moi toujours, » mais quittez-moi.... ou quittons-» nous; je vous aime trop pour vous » garder plus long temps ». *Clairville* très-délicat sur les bienséances cède Madame *d'Elange* à un chevalier de ses parens & s'arrange avec une jeune comtesse.

Tandis que *Clairville* se fait une réputation de galant homme à la cour, & d'homme charmant parmi les femmes; l'honnête *Saint-Rieux*, destiné à être éternellement la dupe de sa franchise, se lie avec deux fripons, qui le séduisent sous le nom de l'amitié. Toujours héroïque dans ses sentimens, il achete pour l'un de ces faux amis une charge à la cour; & comme il étoit question d'une caisse

considérable, il ne balance pas à le cautionner; quelque temps après les deux fourbes prennent la fuite avec la caisse. Il en coûte au malheureux *Saint-Rieux* sa fortune entière & presque sa réputation. Abandonné de tout le monde & même de sa famille, il va chercher un asyle en Amérique. Nouvel entretien de *Vermon* & d'*Hermansec* sur la conduite des deux frères.

Dégagé des liens de sa comtesse, *Clairville* veut essayer d'un amour vulgaire, & rencontre par hasard la jeune *Aline*. « *Aline* étoit jolie & » n'avoit que quinze ans; c'est être » deux fois jolie. Sa taille n'étoit pas » haute, mais c'étoit bien la plus » agréable petite mine qu'on ait ja- » mais vue; elle n'avoit aucun trait » bien remarquable, hors les yeux » qu'elle avoit grands & vifs, mais » pleins d'amour. On demandera peut- » être à qui appartenoit *Aline*; hélas! » à personne; elle étoit sans parens; » je veux dire qu'elle étoit destinée à » n'être rien dans la société, parce » que ses père & mère n'avoient fait » que s'aimer & qu'ils ne s'étoient

» jamais mariés. Les loix l'avoient » rejettée, & il étoit juste qu'elle » fût punie, car ses parens avoient » tort.

» Outre le malheur de sa naissance, » *Aline* avoit eu celui d'être abandonnée ou peut-être perdue par ceux » qui lui avoient donné le jour; elle » avoit trouvé un asyle chez un bon » villageois qui l'employoit à ses travaux domestiques, & sur-tout au » jardinage. C'étoit bien là assurément » la plus jolie fleur qu'il eût dans son » parterre. Rien de plus charmant que » de la voir tantôt, l'arrosoir à la main, » rafraîchir des plattes-bandes parfumées, qu'on ne regardoit plus dès » qu'on la voyoit; tantôt redresser une » tige avec ses doigts délicats, ou bien » cueillir & marier diverses fleurs » avec une grace qui ressembloit à » l'art, mais qui valoit mieux. Son » travail étoit pour elle un amusement. Une belle doit aimer naturellement les fleurs, *Aline* aussi les » aimoit; leur éclat ne nuisoit point » au sien. Son goût alloit d'une fleur » à l'autre; elle donnoit, comme de

» raiſon, la préférence aux roſes, & » elle ſembloit toujours en avoir une » à chaque joue ». Ce tableau eſt du coloris le plus frais & le plus gracieux. Les vrais connoiſſeurs ſeront ſincèrement fâchés d'y trouver plus de fineſſe que de naturel, une touche ſpirituelle & maniérée au lieu de ces traits heureux qui annoncent que le génie conduiſoit la main du peintre.

Clairville devient éperduement amoureux d'*Aline* & la comble de bienfaits. *Aline* ſe borne long-temps au reſpect & à la reconnoiſſance, enfin elle aime à ſon tour ſon bienfaiteur; mais elle l'aime avec cette franchiſe & cette vérité de ſentiment qui exclut toute idée d'intérêt. » Je ne ſais point » ſi *Clairville* pour être heureux fit de » brillantes promeſſes, mais je crois » qu'*Aline* ne ſongea point à en exiger; » l'amour étoit pour elle un ſentiment » qui ne lui permettoit aucune penſée » étrangère, aucune diſtraction; elle » croyoit que *Clairville* n'avoit pas » beſoin de l'épouſer pour l'aimer, » ou qu'il l'épouſeroit s'il en avoit » beſoin ».

Aline devient mère ; elle avoit trop de plaisir à l'être pour s'en repentir, ou pour craindre de l'être encore. Un fils qui avoit tous les traits de son père ; une fille qui ressembloit parfaitement à sa mère furent pour elle de nouveaux liens qui l'attachèrent à *Clairville*. « Je ne sais si *Clairville* en » fut aussi content qu'*Aline*, mais du » moins *Aline* ayant son portrait vi» vant & *Clairville* le sien, la sœur un » frère, & le frère une sœur, cela » formoit un ménage complet, & » toutes les places étoit remplies ».

La famille de *Clairville* allarmée des propos qu'on tenoit sur *Aline* le presse de se marier. « Les femmes le lui » conseilloient déjà, & ce conseil » dans le grand monde est d'un assez » sinistre augure. On n'exhorte guères » au mariage que ceux qu'on ne croit » plus propres à l'amour. Quand un » jeune homme succombe sous les » fatigues amoureuses, il lui faut du » repos ; il se marie. Aussi sa posté» rité s'en trouve mal, mais que » faire ? Avant trente ans on ne peut » pas décemment se marier ; & qui

» est-ce qui est jeune à trente ans »?

Clairville cède aux vues raisonnables de sa famille ; il sacrifie au préjugé le plus tendre amour, & se marie avec une jeune comtesse. La peinture du désespoir d'*Aline* est touchante. « Vous me quittez, *Clairville*, » lui disoit-elle, & elle pleuroit amè» rement.... Hélas ! répondit *Clair*» *ville*, on me condamne à vous » quitter, il le faut. Il le faut, dit » *Aline*? Et il faut faire le malheur de » celle qui vous a tant aimé. *Clair*» *ville* lui représenta qu'il étoit du » devoir d'un homme de son rang de » prendre une femme. Eh ! bien, » s'écria naïvement *Aline*, que ne » m'avez-vous prise pour femme ?... » Mais ces pauvres enfans, s'écria-t» elle, en les embrassant, que de» viendront-ils ? Je veillerai sur eux, » répondit *Clairville*, rien ne leur » manquera. Hélas, reprit *Aline* en » pleurant amèrement, rien ne leur » manquera, & ils n'auront plus de » père ! — Que dites-vous, *Aline*, » ils n'auront plus de père? Me croyez» vous capable de vous oublier ? Je

» serai

» ſerai pour vous encore tout ce que
» j'ai été. Pour moi, interrompit *Aline*
» (en le prenant par la main avec un
» ſentiment qu'on ne ſauroit expri-
» mer) pour moi ? Et que ſerez vous
» pour celle que vous allez épouſer » ?

La femme de *Clairville*, quelques jours après ſon mariage, va voir la malheureuſe *Aline*, par le ſeul motif de la curioſité. Elle trouve cette tendre amante les larmes aux yeux, occupée à faire rire & à amuſer ſes petits-enfans qu'elle tenoit par la main. Sans ſe faire connoître elle l'interroge ſur *Clairville*. « Avez-vous,
» lui dit-elle, à vous plaindre de ſes
» procédés ? Vous auroit-il fait quel-
» que promeſſe ? Des promeſſes, ré-
» pondit *Aline* ? Eh quoi ! en cher-
» chant à ſe faire aimer par moi, ne
» s'engageoit-il pas à m'aimer tou-
» jours ? Toujours, reprit la Comteſſe
» en ſouriant, mais avec douceur, le
» terme eſt un peu long. Elle lui de-
» manda ſi elle s'étoit imaginée que
» l'amour devoit toujours durer. Ma-
» dame, dit *Aline*, je n'y ai jamais

» réfléchi. On prend donc un terme
» pour s'aimer, on ne donne donc pas
» son cœur ? Ah ! continua-t-elle,
» *Clairville* ne m'avoit point fait de
» promesse, je n'en avois point exigé...
» Hélas ! je n'avois rien promis ».

Aline interroge à son tour la Comtesse, & découvre qu'elle est la femme de *Clairville*. « Vous m'avez tout ravi, » s'écria-t-elle. Hélas ! que vous avoit » fait la malheureuse *Aline* » ? La Comtesse la rassure, lui promet un heureux avenir, & *Aline* trompée par une illusion passagère, s'écrie avec transport : « Vous l'espérez, » vous croyez qu'il pourra revenir à » moi, que je pourrai le posséder en» core » ? La Comtesse étrangement » embarrassée, lui disoit affectueuse» ment en lui serrant la main : « Mon » enfant, consolez-vous, attendez » tout du temps, je ne vous oublierai » point auprès de *Clairville*, je lui » recommanderai bien..... Eh quoi ! » interrompit *Aline*, lui conseillerez» vous de m'aimer encore » ?

Aline ne put long-temps survivre à

la perte de ſon amant. La fortune honnête que *Clairville* lui avoit aſſurée ne fut pas capable de la conſoler. Quoique ſon foible corps fût épuiſé par la violence du ſentiment qu'elle ſe plaiſoit à nourrir; elle alloit chaque jour ſe mettre en ſentinelle dans un endroit voiſin de la demeure de *Clairville*, pour épier le moment de ſon paſſage : « elle y vint mourir » enfin; elle expira en le voyant paſ» ſer. Il ſembloit que ſon ame atten» dît ce moment pour la quitter. *Clair-» ville* eut ſon dernier regard comme » ſa dernière penſée ».

Vermon ſatisfait de voir *Clairville* marié & prêt à devenir père, ne ſongeoit plus à l'infortuné *Saint-Rieux* : ce vertueux jeune homme arrivé à Saint-Domingue s'étoit placé chez un négociant, qui pour récompenſer ſes ſervices l'avoit aſſocié à ſon commerce. Une parente de ce négociant, âgée de ſeize ans, & jolie, quoique noire, conçut de l'amour pour lui. *Saint-Rieux* étoit trop honnête pour deſeſpérer par ſes rigueurs cette ten-

dre négresse ; un enfant dont *Zara* accoucha secrettement, fut le fruit de cette intrigue : cependant *Vermon* instruit de la fortune que son fils avoit faite en Amérique, lui pardonna les torts qu'il avoit eus à Paris, & s'occupa même de son établissement. Un de ses amis avoit par hasard à Saint-Domingue une niéce excessivement riche, il la demanda pour son fils & l'obtint. *Saint-Rieux* alla visiter cette jeune personne dont la beauté le frappa, & qui lui inspira tout-à-coup la passion la plus vive. Il n'étoit lié avec *Zara* par aucune promesse ; d'ailleurs un mariage avec une negresse l'eût deshonoré dans le monde. Il crut qu'il lui étoit permis de suivre son inclination.

« Tout étoit prêt : les deux époux » marchoient à l'autel ; *Zara* y vole » & arrive avant eux, ayant pris dans » ses bras son fils déjà un peu grand. » Elle avoit caché presque sa tête sous » une grande coëffe, & s'étoit ajustée » de manière à n'être reconnue qu'au » moment où elle voudroit l'être.

» Rangée modestement dans un coin,
» elle n'avoit pas de peine à éviter
» les regards du spectateur, qui n'étoit
» occupé que des deux époux; & les
» deux époux étoient trop occupés
» d'eux-mêmes pour songer à ce qui
» les entouroit. Tout-à-coup, à me-
» sure qu'ils montent les marches de
» l'autel pour s'approcher du prêtre
» & recevoir de sa main la bénédic-
» tion nuptiale, une inconnue se
» lève (c'étoit *Zara*) qui va se mettre
» au milieu des deux époux, se dé-
» couvre aux yeux de *Saint-Rieux*,
» lui présente son fils, & d'une voix
» douce & naïve: Mon ami, lui dit-
» elle, si tu viens ici pour te marier,
» c'est sans doute moi que tu épouses.

» Cette scène imprévue excita l'at-
» tention & l'étonnement de toute
» l'assemblée. Le prêtre fut obligé de
» suspendre son ministère, & *Saint-*
» *Rieux* demeure stupéfait. Sa langue
» étoit glacée & immobile comme ses
» pieds; mais *Zara* qui avoit jusques-
» là concentré sa douleur avec trop
» d'effort pour pouvoir la maîtriser

» plus long-temps ne s'exprima plus
» que par des larmes & des sanglots.
» Sa voix étouffée, & son fils, qui,
» en mêlant ses cris à ceux de sa
» mère éplorée, avoit jetté ses bras
» autour des jambes de son père, for-
» moient le spectacle le plus attendris-
» sant, quand *Zara* recueillant toutes
» ses forces : Eh bien, *Saint-Rieux*,
» lui dit-elle, prononce ; nomme ton
» épouse. C'est toi, s'écria *Saint-*
» *Rieux*, en se jettant dans ses bras ».

Ainsi *Saint-Rieux*, victime de l'honnêteté & de la délicatesse, renonça à une femme belle & riche, qu'il aimoit éperdument, pour vivre malheureux & deshonoré avec *Zara* qu'il n'aimoit point. Troisième & dernière conversation de *Vermon* avec d'*Hermansec*, dans laquelle ce père irrité se répand en invectives contre la sottise & l'imprudence de son fils, tandis que d'*Hermansec* le désespère encore davantage avec son flegme & ses réponses équivoques. Cependant après de longues contestations au sujet des deux frères, d'*Hermansec* fit violence

à ſon caractère circonſpect & réſervé, & s'avança juſqu'à dire à *Vermon* :

« Avoir de la vertu dans le cœur & » de la ſageſſe dans ſa conduite, ce » ſont deux excellentes choſes ; mais » dans le monde la ſageſſe l'emporte » toujours ſur la vertu. Il eſt encore » quelque choſe bien au-deſſus, c'eſt » le bonheur ».

Tel eſt, Monſieur, le fonds de cet agréable roman. L'idée en eſt ſur-tout heureuſe & vraiment philoſophique. Elle pouvoit être plus approfondie. L'auteur pouvoit étaler plus de richeſſes dans l'invention. Les incidens en ſont communs & uſés : mais il ſeroit difficile de mettre plus de grace & de fineſſe dans les détails : le ſtyle ſouvent familier & badin a toujours de la nobleſſe & de l'élégance. La narration attache & intéreſſe ; elle eſt ſemée de traits vifs & piquans, de ſaillies, d'épigrammes, & de plaiſanteries ingénieuſes ſur nos vices & nos ridicules ; le reproche le plus grave que la critique puiſſe faire à M. *Imbert*, c'eſt de montrer trop d'eſprit,

d'alembiquer ses idées, d'affecter des tournures précieuses, en un mot de s'écarter quelquefois de la nature pour faire briller l'art ; défaut d'autant plus dangereux qu'il est aimable & propre à séduire un grand nombre de lecteurs.

Je suis, &c.

Paris, ce 12 octobre 1779.

LETTRE XIII.

Lettre à un ami, contenant quelques parallèles de la Peinture & de la Poësie sur-tout descriptive.

MONSIEUR,

PUISQUE votre départ forcément précipité nous empêche de nous rassembler, pour nous mieux entendre sur le mérite de la poésie descriptive, qui paroît singulièrement plaire à notre siècle, souffrez que, dans cette lettre, je vous communique, en

peu de mots, mes idées sur cette matière.

Dans les arts en général, on appelle *beauté*, l'imitation parfaite de la belle nature : ainsi un poëte & un peintre, qui décrivent un lion furieux ou un agréable côteau, ont d'autant mieux réussi, qu'ils ont plus heureusement choisi & plus fidèlement rendu leur sujet ; l'un représente un cheval, qui, fier d'être échappé de ses fastueux liens, fait voler & grossit de son haleine un tourbillon de poussière, où la terre, pour-ainsi-dire, se cache à la vue de ce coursier fougueux; l'autre montre une mer agitée, qui semble écumer de rage & mugir de fureur, contre les sourcilleuses digues opposées à l'usurpation de ses flots.

De la peinture ou de la poésie, quelle est la plus belle manière d'exprimer cette sorte d'objets ? Le peintre rend les couleurs par des couleurs, les formes par des formes ou des lignes ; son exécution est physique : le poëte réunit les idées repré-

sentatives de ces objets, & les termes attachés à ces idées; son exécution est métaphysique: &, ce que les spectateurs recherchent davantage, l'ame de la nature inanimée, la vie de la nature morte, dépendent encore du puissant méchanisme de l'un & des ingrates abstractions de l'autre, lorsqu'ils rassemblent & copient plusieurs circonstances d'un fait, divers accidens d'un site & quelques particularités d'un sujet, d'où résulte le caractère de vérité qu'ils auront voulu rendre.

Ici la différente manière d'exécuter met évidemment le peintre infiniment au-dessus du poëte, puisqu'à la vue toutes couleurs étant les mêmes, & toute terminaison linéaire constituant les formes, le premier emploie des moyens de même nature que l'objet original; au lieu que le second en est réduit à de pures idées, à de simples mots établis, non pour peindre immédiatement, mais pour exciter chacun, suivant son plus ou moins d'imagination, à se figurer ce dont on l'entretient: que ces vers

ſont bien *coloriés* ! qu'ils ſont pittoreſques ! ainſi ſe récrie tout lecteur, qui mentalement y ſubſtitue des peintures, vraiment exécutées en couleurs & avec le pinceau : par conſéquent que repréſentent-ils ? des tableaux, faits d'après quel original ? d'après la nature ; ſi donc elle n'eſt viſible dans ces vers que par la tranſparente toile du peintre, comment douter que la peinture ſoit, non pas ſimplement, mais eſſentiellement ſupérieure à la poéſie du moins deſcriptive ?

Le peintre, à la vérité, ne donne aucune idée du mouvement, qu'auſſi bien les poëtes n'expriment qu'en termes abſtraits : d'ailleurs aux chefs-d'œuvre de peinture, le connoiſſeur toujours le ſuppoſe, l'ignorant quelquefois l'attend. Tel étoit ce Barbare Aſiatique auquel on fit voir le portrait d'une femme, dont la beauté recevoit ſa perfection de certain air de modeſtie, qui livre un cœur au ſilentieux ravage d'une paſſion naiſſante ; trompé par la fidélité de l'image & ſéduit par les charmes de l'expreſſion, il

épia le moment où cette beauté pour lui très-vivante, sortant seule, traverseroit le réduit obscur où il l'attendoit ; lorsqu'après ses démarches observées, son dessein pénétré, son entreprise échouée, on lui eut expliqué cette magie pittoresque qui avoit égaré ses desirs, il s'écria : « comment un » peintre peut-il empêcher une figure » si animée de se mouvoir » ? naïveté qui fait & la critique de l'art & l'éloge de l'artiste.

En faveur de la poésie, on peut ajouter que trois vers quelquefois renferment les sujets de trois tableaux, & dans un bien plus court espace ; mais c'est aux dépens de plusieurs traits, & de certains détails réunis sur la toile du peintre, qui par là, bien plutôt que par une poétique abondance de sujets, trop sèche imitation de la nature, atteint à ce qu'on appelle beauté dans tous les arts.

Rien de plus vrai, lors sur-tout qu'il ne s'agit point d'exprimer le passage d'une action à l'autre ; aussi le chef-d'œuvre de tous les arts est un tableau, qui représente une personne

endormie ; car ici la ſituation eſt l'intervalle même entre le mouvement qui vient de finir, & celui qui va commencer.

Hors de-là le peintre artiſte, quoique ſupérieur à l'écrivain peintre, eſt encore bien loin de la nature : qui ne goûte beaucoup plus de plaiſir, à voir effectivement un beau cheval faire étinceler la terre, au ſon du martial airain, qu'à le contempler ſur une toile peinte, dont les plus riches cadres ſemblent abréger ſa glorieuſe carrière ? fut-il jamais un aſſez exact, aſſez naïf tableau d'une mère-chate, qui liſſe avec ſa langue le duvet de ſes petits ? déjà ils s'amuſent de ſes mouvemens de tête, bientôt elle s'impatiente & porte la dent ſur eux, leur foible cri lui ôte ſa force ; &, de ſa gueule qu'elle tient encore ouverte pour mordre, ſort cette même langue, dont la ſouple rudeſſe achève de les parer à ſes yeux. Sans doute que chacune de ces nombreuſes poſitions ſera mille fois mieux rendue en peinture que par écrit : hé bien, la peinture elle-même eſt beaucoup moins ſupé-

rieure au récit, qu'elle n'est inférieure à la réalité ; pourquoi ? c'est que, dans la réalité de la chose, quantité de situations se succèdent à ma vue en aussi peu de temps, que j'en mets à en remarquer une seule représentée par le peintre.

Mais, dans la nature, n'y a-t-il donc que des formes animées ou que des êtres immobiles ? n'est-il pas de l'essence des humains, de réfléchir & de parler, ou du moins de *syllaber* ? que tout idiôme soit factice ou conventionnel, en sommes-nous moins capables de l'articuler, par une faculté purement physique ? Le trot n'est donc pas plus naturel au cheval que la parole à l'homme : or elle lui est si naturelle, afin qu'ayant & naturellement produit des pensées, & naturellement éprouvé des sentimens, il puisse, & toujours naturellement, les communiquer à ses semblables ; donc cette suite orale d'idées & de sentimens est dans la nature, est un des plus beaux effets de la nature, est un des plus *intéressans* procédés de la nature ; car il

y a un abus de mots où tombent des personnes de grand mérite, pour qui, à les entendre, rien de plus intéressant qu'un bosquet sombre, une riante prairie, une crinière hérissée; il n'y a d'intéressant, le mot le dit, que les hommes, leurs actions, leur rencontre, leurs débats, où l'amour-propre *interpose* son pouvoir, qui nous met à la place des personnages de toute scène pensée, sentie & dialoguée.

A ce dernier égard, j'écarte à regret le peintre & tous les autres artistes; car, ainsi que l'a fait entendre *Horace* dans ces deux vers, liv. 2, ép. 1.

Nec magis expressi vultus per aënea signa,
quàm per vatis opus mores animique virorum
clarorum adparent,

il leur est absolument impossible de ranger verbalement de pures idées; quant aux sentimens ou aux passions, bien plus contagieuses par l'expression vocale que par le geste & l'air, ils ne peuvent dans le même sujet rendre à la fois qu'un air, qu'un geste, &

jamais le langage des uns, jamais le cri des autres : le poëte & l'orateur par la parole énoncent la penſée, expriment le ſentiment, exhalent la paſſion ; ce ſont de l'âme autant d'affections qui exiſtent dans la nature, puiſqu'elle y règne : & comment les imitent-ils ? par l'âme, avec quoi ? avec l'âme ; c'eſt donc la choſe même qui repréſente la choſe ; pour la peindre ils la créent ; ils ne la copient pas, ils la montrent ; eſt-il aucune imitation auſſi achevée ? eſt-il aucun autre art où l'on faſſe plus beau que nature ? le poëte & l'orateur y parviennent ; juſteſſe de plan, choix de penſées, convenance de ſentimens, richeſſe d'expreſſions, que de beautés, qui, ſuppléées par un auteur dans les diſcours réellement tenus par ſes héros, n'ornent jamais le langage ordinaire des hommes même les plus inſtruits !

Et, ſi les paſſions ont leur ſiège dans l'âme, plus connue par l'enſemble de ſes opérations que par ſa ſubſtance, quel avantage n'en reſulte-t-il pas pour la poéſie, le plus brillant emploi de nos facultés intérieures ? n'en faut-il pas conclure, au ſujet

des paſſions ; que la poéſie réellement les renferme, que la peinture ſeulement les indique ; & que ſi la dernière, par la couleur, par les traits du viſage, en eſt l'annonce, la première, par la voix, par le caractère du ſtyle, en eſt l'organe ?

Il n'eſt que cet art, il n'eſt que le diſcours, pour donner de chaque action le principe & la fin, qui certainement tiennent à l'ordre naturel des choſes. Car le motif & l'objet de nos démarches ſont, dans le règne intellectuel de la nature, ce que ſont, dans le règne phyſique, la formation & le parfait développement des êtres matériels : ne pourroit-on pas dire, en termes plus clairs, que l'action eſt entre la cauſe & le but, comme le tronc de l'arbre eſt entre les racines & le ſommet ? auſſi la peinture agit-elle par des perceptions ſenſibles, la poéſie par une perſuaſion intime ; l'une nous amuſe, l'autre nous charme ; celle-là nous attache, celle-ci nous captive ; la peinture orne, mais la poéſie applanit la route de tous les cœurs.

Ainsi rapprochons les beaux arts de leur principe, c'est-à-dire, de la nature non moins susceptible de discours que de description : plus intéressante au premier égard, elle échappe au pinceau de l'artiste, & n'est soumise qu'à la plume de l'écrivain; moins attachante au second égard, elle est mieux rendue par le peintre, mais pas aussi bien qu'elle l'est au premier égard par le poëte : combinez l'excellence de la chose sous le premier point de vue, l'espèce de médiocrité de la chose sous le second point de vue ; là l'incapacité absolue du peintre, ici l'infériorité considérable de l'écrivain ; enfin l'imitation plus fidèle par le poëte dans sa partie, l'imitation plus foible par le peintre dans la sienne ; faites l'équation & concluez.

Pour moi qui n'ai ni la volonté ni le pouvoir de marquer les rangs, je pense que les *Virgile* & les *la Fontaine*, quoiqu'excellens dans la poésie descriptive, sont inférieurs aux grands peintres, malgré le *cervice reflexam* * du premier, & ce vers du second

* Æneid. lib. 8, v. 633.

« Mortellement atteint d'une flêche empen-
« née » ; **

ici la toile, avec les lignes & les couleurs, remplace aux yeux la nature bien plus exactement, que ne font les idées les plus heureuses & les termes les mieux choisis : le moyen donc de rendre en ce cas la poésie supérieure à la peinture ? dans vos écrits, inférez habilement la description de l'autre espèce de nature inimitable pour le peintre ; c'est ce qu'a fait *la Fontaine*, en prêtant une voix éloquente aux bêtes brutes, instructive aux choses inanimées ; c'est ce qu'a fait *Virgile* par ses épisodiques personnages, dans ce poëme plein de doux larcins faits aux abeilles, dont sur la fin il célèbre les travaux ; c'est ce qu'a fait *de Voltaire*, à qui même on reproche d'avoir, pour ainsi dire, trop spiritualisé la poésie.

Mais que viens-je d'avancer ? moi, me rendre l'écho d'aucune espèce de critique contre un si grand écrivain !

** Livre 2, fable 6.

moi, qui aimerois mieux avoir tort ſur tous les arts, qu'avoir raiſon contre un ſeul auteur!

Ce ſentiment, qui toujours m'éloigna de toute diſpute, ne me permet plus de vous dire autre choſe, ſinon que j'ai l'honneur d'être, &c.

BOUCHER.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Dialogue entre Lui & Moi *ſur le Dithyrambe, couronné à l'Académie en 1779, avec cette épigraphe ;*

Un poëme inſipide & ſottement flatteur,
Déshonore à la fois le héros & l'auteur.

brochure in-8°. *de* 21 *pages, par M.* Salaun. *A Paris, chez* Eſprit, *au Palais Royal ; & chez les marchands de nouveautés.*

Ce dialogue eſt un cadre ingénieux de critique où *Lui* dit franchement & ſans ménagement ce qu'il penſe de ce malheureux *Dithyrambe* couronné par l'Académie & ſifflé du reſte de l'univers. *Moi* au contraire, c'eſt-à-

dire l'auteur, défend son ouvrage avec toute l'intrépidité qu'on lui connoît. Il s'extasie à chaque vers; pour rendre la critique plus saillante, l'auteur du Dialogue ne met dans la bouche de *Moi* que les vers les plus pitoyables du *Dithyrambe*. Cette ironie cruelle acheve de couvrir l'ouvrage d'un ridicule, qui malheureusement réjaillit en partie sur ses admirateurs.

L'Art de guérir radicalement, & sans le secours d'aucun bandage, les Hernies, par M. Maget, *ancien chirurgien major de la marine, seconde édition. A Paris, de l'Imprimerie royale; prix 2 l. 10 sols, chez l'auteur, rue de la vieille Estrapade. à Paris.*

Le débit rapide de la première édition de cet ouvrage, le soin que le gouvernement lui-même a pris de le faire imprimer. La réputation de l'auteur, mais sur-tout le succès constant & avoué de sa méthode, sont autant de titres qui doivent rendre ce livre infiniment précieux aux gens de l'art, & les engager à y puiser la connoissance d'un nouveau moyen de

guérir cette infirmité cruelle ; moyen moins incommode & plus sûr que la pratique ordinaire des bandages.

Plan de la ville & des forts de Gibraltar, avec la baie d'Algesiras, redigé & gravé par M. Mangein, *ingénieur.*

Ce nouveau plan ne peut manquer d'intéresser dans les circonstances actuelles où le roi d'Espagne vient d'ordonner le blocus de Gibraltar. M. *Mangein* a réuni avec beaucoup d'exactitude dans son ouvrage les sondes dans la baye, pour le mouillage des vaisseaux, avec un projet d'attaque dirigée du camp de Saint-Roch, & des batteries établies sur des barques, toute la côte depuis l'entrée du détroit jusqu'au fort Saint-Philippe.
Ce plan est dédié à M. le prince *de Montbarrey*, ministre & secrétaire d'état au département de la guerre, & se vend à Paris, chez l'auteur, rue des Franc-bourgeois, porte Saint-Michel ; & chez *Perrier* & *Verrier*, marchands de Géographie, à l'hôtel de Soubise. Prix 1 liv. 16 s.

La Carte des îles Gersey & Guernesey, deux grandes feuilles 2 l. 10 s.

Le Neptune Anglois, une grande feuille, avec mémoire, ou Carte marine des côtes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, 1 liv. 10 s.

La Manche, une grande feuille, 1 l. 4 s.

A Paris, chez *Lattré*, graveur ordinaire du roi, de monseigneur le duc d'Orléans & de la Ville, rue Saint-Jacques, la porte cochère vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

AVIS.

M. Desault, *membre du Collège & de l'Académie Royale de Chirurgie, professeur d'Anatomie & de Chirurgie à l'Ecole pratique, commencera ses cours d'Anatomie & de Chirurgie du soir le 21 octobre 1779, à quatre heures & demie, dans son amphithéâtre, rue des Lavandieres, auprès de celle aes Noyers.*

La réputation de ce Démonstrateur célèbre lui attire tous les ans une multitude prodigieuse d'auditeurs. Il suffit d'annoncer qu'il va reprendre ses leçons.

Saugrain & *Lamy*, libraires, quai des Augustins, viennent de recevoir de *Londres* ce qui restoit d'exemplaires des *Contes & Nouvelles d'Antoine-François Grazzini*, dit *le LASCA* en Italien (*pour servir de suite au Décameron de Bocace*) un volume in-8°, tiré sur du grand papier d'Hollande, de format in-4°. Prix en feuille 12 liv.

La même, en petit format in-8°, prix relié 6 liv.

La même, traduite en François, 2 vol. in-8°, brochés 4 liv. 16 s.

On trouve aussi ce même ouvrage chez *Merigot* le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

Lettre en vers d'un amateur à M. Greuze, *suivie d'une lettre à Mademoiselle* D. D. *contenant des extraits sur les peintres les plus célèbres jusqu'à nos jours, & des réflexions sur leurs ouvrages & leur manière, suivie de recherches sur le mot plaire. A Paris, chez* Cailleau, *imprimeur-libraire, rue Saint-Severin, brochure de 60 pages.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

Shakespeare, traduit de l'Anglois par M. le Tourneur; *dédié au Roi, avec cette épigraphe:* Homo sum, humani nihil à me alienum puto. *Tome cinquième. A Paris, chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

Le volume que je vous annonce, Monsieur, contient deux tragédies, *le Roi Lear* & *Hamlet*. N'attendez pas de moi une analyse exacte & suivie de ces pièces bisarres & monstrueuses, dont le plan & la marche ne sont assujettis à aucune règle, & où les incidens les plus extraordinaires sont entassés sans choix & sans vraisem-

blance. Je me borne à vous faire remarquer les beautés frappantes que le génie sauvage de *Shakespeare* a semées comme par un instinct naturel à côté des plus étonnantes absurdités.

Le Roi Lear. Les poëtes se plaisent à exposer sur la scène ces grandes passions si fécondes en malheurs & en catastrophes sanglantes ; telles que l'amour, l'ambition, la vengeance. *Shakespeare*, dans cette tragédie, a peint avec les plus vives couleurs les vices les plus odieux & les plus funestes à la société, l'ingratitude & la perfidie. Rien de plus pathétique que la douleur d'un malheureux vieillard indignement traité par des filles dénaturées pour lesquelles il s'est dépouillé de tout ; c'est un tableau d'un genre neuf, & plus propre à faire couler nos larmes, que le spectacle de ces disgraces éclatantes que les héros du théâtre ont coutume de déplorer avec tant d'emphase.

Lear, roi de la Grande-Bretagne, aime éperduement ses trois filles *Gonerill*, *Regane* & *Cordelia*. Les deux

premières sont déjà mariées aux ducs d'*Albanie* & de *Cornouaille*, & le roi de France demande la troisième. Trop foible pour gouverner par lui-même, il veut partager entr'elles ses vastes états. La scène où se fait ce partage est singulière & met dans tout son jour le caractère du roi, homme foible, imprudent & capricieux. Il tient en main une carte de son royaume, & demande à *Gonerill* si elle l'aime. *Gonerill* lui fait des protestations emphatiques, elle étale avec une affectation ridicule les sentimens d'une tendresse outrée. Le crédule vieillard flatté de sa reponse lui montre sur la carte les pays qu'il lui destine pour dot. Il fait ensuite la même question à *Regane*, qui, aussi politique que sa sœur, enchante ce bon père par les assurances fastueuses d'un amour excessif; elle reçoit la même récompense. *Lear* interroge enfin sa troisième fille, qui, plus sincère que les autres, déclare d'un ton timide & modeste qu'elle chérit & respecte son père, mais qu'elle réserve la moitié de sa tendresse pour

celui qui doit recevoir sa main. Cette franchise met en fureur l'imbécille *Lear* ; il renonce *Cordelia* pour sa fille, & ajoute à la dot de ses deux sœurs la portion qui lui étoit destinée. En vain le comte *de Kent* lui représente son injustice & son imprudence avec le zèle & la fermeté d'un sujet fidèle & d'un véritable ami ; irrité de la résistance qu'on oppose à ses desirs, *Lear* bannit le comte de son royaume. L'infortunée *Cordelia* est bien tôt dédommagée du tort que lui fait son père ; le roi de France l'épouse sans dot. *Lear* qui se flattoit de trouver dans ses deux filles une reconnoissance proportionnée à ses bienfaits ne tarde pas à éprouver de leur part la plus monstrueuse ingratitude. *Gonerill* lève le masque la première, & fait sentir vivement à ce père si tendre la faute qu'il a commise en cédant à ses filles son autorité & tous les droits de sa couronne. Le fonds de cette scène est très intéressant, mais elle est défigurée par quelques traits comiques & burlesques. L'étonnement de *Lear*,

ses regrets & son désespoir sont d'une expression touchante, quoique souvent trop naïve.

« Quelqu'un me reconnoît-il ici ? » Ce n'est point là *Lear?* Est-ce bien » lui qui parle ? (*il marche*) Est-ce » bien *Lear* qui marche ? ses yeux sont-» ils ouverts ? ...... Qu'on prépare » mes chevaux ; appellez ma suite. — » Fille dégénérée, non jamais je ne » fus ton père ..... O faute si légère » de *Cordelia* ! comment me parus-tu » donc assez difforme pour ébranler » soudain, comme un lévier puissant, » pour agiter tout mon être & le jetter » du sein de la paix, dans le trouble le » plus violent, pour *épuiser de mon* » *cœur* toute la tendresse d'un père, » & le remplir du fiel de la haine ? » ô *Lear*, *Lear*, *Lear*, (*se frappant le* » *front*) frappe, frappe cette porte » qui a laissé échapper la raison & » entrer la folie...... Entens-moi, » ô nature ! exauce le vœu d'un père, » suspends tes desseins, si tu te propo-» sois de rendre cette créature fé-» conde ; porte dans ses flancs la sté-» rilité, desseche en elle les sources

» de la vie, & que jamais de son sein
» dénaturé il ne sorte un jeune enfant
» qui l'honore du nom de mère. —
» Ou s'il faut qu'elle produise, forme
» son enfant avec l'humeur noire, &
» fais-le naître contrefait & pervers
» pour être le supplice de sa mère;
» qu'il imprime sur son jeune front les
» rides prématurées de l'âge, qu'il fasse
» couler sans cesse ses larmes sur ses
» joues flétries & creusées par leurs
» traces brûlantes; qu'il insulte à toutes
» les peines de sa mère, & qu'il paye
» tous ses bienfaits du mépris, afin
» qu'elle puisse sentir combien la dent
» envenimée du serpent est moins
» cruelle, moins déchirante que la
» douleur d'avoir un enfant ingrat ».

Ces imprécations d'un père sont d'autant plus pathétiques, que le ressentiment est encore combattu dans son ame par la tendresse; mais il se la reproche comme une foiblesse honteuse.

« Mort & vie? Je rougis de moi
» que tu aies encore la puissance d'é-
» mouvoir à ce point mon ame, & de
» faire couler ces larmes brûlantes qui

» s'échappent malgré moi — O mes » yeux trop insensés & trop tendres, » je vous arrache s'il faut qu'il vous » échappe encore quelques pleurs » pour un pareil objet. Ha! les choses » en sont-elles en ce point? — Hé! » bien soit, il me reste encore une » fille, qui, j'en suis sûr, est tendre » & compatissante; quand elle viendra » à savoir ce procédé de ta part, elle » fondra sur ton affreux visage & le » déchirera de ses propres mains ».

Lear se flattoit en vain de cet espoir. Il ne trouve pas plus de reconnoissance dans le coeur de *Regane*. Ses deux filles se réunissent pour l'accabler & l'outrager. Dans cette cruelle situation, les mouvemens de sa colère sont toujours suivis d'un sentiment calme, de raison & d'humanité. La douceur qu'il met dans ses reproches le rend intéressant & fait oublier aux spectateurs la foiblesse, la passion & l'injustice qu'il a montrées au commencement de la pièce.

« Je t'en prie, ma fille, ne me fais » pas devenir insensé. Je ne veux te

» causer aucun embarras, mon enfant.
» Adieu, nous ne nous rencontrerons
» plus, nous ne nous reverrons plus.
» Mais cependant tu es mon sang,
» ma chair, ma fille. — Ou plutôt,
» tu es un poison engendré de mon
» sang corrompu. — Je ne veux rien
» te reprocher, que l'opprobre vienne
» sur toi quand il voudra. Je ne l'ap-
» pellerai pas; je ne provoquerai point
» sur ta tête les carreaux du dieu qui
» lance la foudre..... Grands dieux!
» vous voyez ici un infortuné vieil-
» lard, autant accablé par sa douleur
» que par le poids de ses ans. Si c'est
» vous qui armez ces filles contre
» leur père, ne me rendez pas assez
» insensible pour supporter tranquil-
» lement mon injure. Inspirez-moi une
» noble colère. Que des pleurs, seules
» armes d'une femme, ne souillent
» pas les joues d'un homme. — Oui,
» monstres dénaturés, je tirerai de
» vous deux une vengeance dont le
» monde entier...... Vous croyez
» que je pleurerai; non, je ne pleu-
» rerai pas. J'ai pourtant bien sujet

» de verser des larmes; mais avant
» que j'en répande une seule, ce cœur
» se brisera en pièces ».

Après avoir ainsi exhalé sa douleur, il sort brusquement; impatient de s'éloigner de deux filles ingrates, il se met en chemin la nuit avec un petit nombre de serviteurs fidèles, sans savoir de quel côté tourner ses pas. Un orage terrible qui le surprend augmente encore l'horreur de sa situation. Quel spectacle que celui d'un roi accablé d'années, qui se voit réduit à errer dans les campagnes au milieu de la nuit, & qui, dans son royaume, ne trouve pas un asyle! Insensible aux injures de l'air, il n'est occupé au milieu de la tempête que de l'horrible ingratitude de ses filles.

« Orage, épuise tes flancs, épanche
» tes torrens de pluye & de feux;
» vents, tonnerre, tempête, vous
» n'êtes point mes filles; élémens furieux,
» je ne vous accuse point d'ingratitude;
» je ne vous ai point donné
» un royaume, vous n'êtes point mes
» enfans, vous ne me devez aucune
» obéissance. Exercez donc sur moi

» à votre gré toute la furie de vos
» jeux cruels. Me voici votre esclave
» soumis ; un pauvre & foible vieil-
» lard, accablé sous le poids des in-
» firmités & du mépris ! Et cependant
» j'ai droit de vous appeller de lâches
» ministres, vous qui vous liguez avec
» deux filles perverses & me déclarez
» la guerre du haut des cieux ; vous
» qui choisissez pour but de vos hor-
» ribles combats cette tête vieillie &
» couverte de cheveux blancs ».

Les éclairs qui sillonnent la nue, les éclats du tonnerre, les vents déchaînés qui sifflent avec un bruit horrible, les torrens de pluie qui tombent avec fracas du haut du ciel ; le bouleversement de la nature entière n'inspirent aucune épouvante à ce malheureux vieillard, uniquement occupé du sentiment de ses maux, & rassuré par le témoignage de sa conscience.

« Tremble, malheureux, s'écrie-t-
» il, qui renfermes dans ton sein des
» crimes ignorés & impunis, cache-
» toi, main sanguinaire de l'assassin ;
» Fuis, parjure, & toi, hypocrite,

» qui sous le masque de la vertu com-
» mets l'inceste, frémis, scélérat, qui
» sous un voile d'humanité & de bien-
» faisance attentas à la vie de l'homme;
» & vous, forfaits célés à tous les re-
» gards, déchirez le voile qui vous
» couvre, & demandez grace à ces
» hérauts de la justice divine. — Pour
» moi je suis un homme qui ai plus
» souffert de maux que je n'en ai faits».

Le bon roi *Lear*, au milieu des plus cruelles souffrances, n'oublie pas les compagnons de sa disgrace, & s'attendrit sur leur sort. « Viens, mon
» enfant, dit-il à l'un de ses servi-
» teurs, comment te trouves-tu? tu
» meurs de froid; moi-même je suis
» tout glacé. Où trouver un peu de
» paille, mon enfant? Que l'état où
» nous réduit la nécessité est étrange!
» Comme il nous rend précieux ce
» qui auparavant étoit vil à nos yeux!
» Allons, viens, voyons cette chau-
» mière. Mon pauvre ami, j'ai dans le
» cœur une fibre qui est sensible &
» souffrante pour toi».

Voilà de ces traits d'humanité qui partent du cœur, & qui sont fort-

. cet
» à votre gré toute la ... narque
» jeux cruels. Me voi ... *Voltaire.*
» soumis ; un pauv ... s fidèle à
» lard, accablé ... à la fureur
» firmités & d ... editent le plus
» j'ai droit d ... ordonne aux gens
» ministres ... conduire à Douvres,
» deux f ... France, à la sollicitation
» la g ... *lia*, a conduit une armée pour
» qu ... ger son malheureux beau-père.
» Lorsque *Lear* arrive auprès de sa généreuse fille, il ne la reconnoît pas, l'excès de ses malheurs a égaré ses esprits. La tendre *Cordelia* le confie aux soins d'un médecin habile, qui essaye de lui rendre la raison. Il y a une scène bien touchante, & d'une naïveté antique, où *Lear* paroît endormi dans un fauteuil ; sa fille penchée sur lui l'embrasse avec tendresse, & déplore amèrement la barbarie de ses sœurs.

« Quand tu n'aurois pas été leur
» père, ces cheveux blancs n'auroient-
» ils pas dû exciter leur pitié ? ce
» visage respectable étoit-il fait pour
» être exposé à la fureur des vents ?

...tu fait pour paſſer la nuit la
...e & ſans abri, dans l'aban-
... déſeſpoir? Oui, le chien
...emi, quand il m'eût
...nt meurtrière, auroit
...mes mains auprès de
...e; & toi, ô mon bon
...u devois être réduit à n'avoir
...tre lit que de la paille impure,
...autre aſyle que le repaire des ani-
» maux les plus immondes ».

Lear s'éveille & reprend peu à peu ſes eſprits. Oh! regardez-moi, ſeigneur, lui dit *Cordelia* ſe jettant à genoux, étendez ſur moi votre main pour me bénir. *Lear*, qui ne la reconnoît point encore, ſe met auſſi à genoux devant elle; eh! non, ſeigneur, lui dit ſa vertueuſe fille, ce n'eſt pas à vous à vous mettre à genoux.

LEAR.

Oh! je vous prie, ne vous mocquez pas de moi, je ſuis un pauvre & foible vieillard, j'ai paſſé mes quatre-vingt ans, & pour parler ſincèrement, je crains de ne pas jouir

tout-à-fait de mon bon sens. — Il me semble que je vous connois. — Cependant je doute. — Car, en bonne-foi, je ne sais où je suis, j'ignore même en quel lieu j'ai logé la nuit dernière. — Oh ! ne riez point de moi ; car comme il est vrai que je suis homme, je prends cette dame pour ma fille *Cordelia*.

CORDELIA (*avec transport.*)

Vous ne vous trompez pas, je suis *Cordelia*.

LEAR. (*Il essuie les larmes de sa fille.*)

Eh, je vous prie, ne pleurez pas, si vous avez du poison préparé pour moi, je l'avalerai. Je sais bien que vous ne m'aimez pas, car vos sœurs, autant que je me le rappelle, ont été cruelles envers moi. Vous avez sujet de me hair, elles n'en avoient aucun.

Le roi de France livre la bataille ; malgré la justice de sa cause, il est vaincu. *Lear* & sa fille tombent au pouvoir de leur ennemi, *Cordelia* est mise à mort dans la prison, & son malheureux père expire sur son corps

d'épuisement & de douleur. Cependant *Gonerill* & *Regane* ne jouissent pas du fruit de leurs forfaits. Eprises toutes deux du jeune *Edmond*, fils naturel du duc *de Glocester*, la jalousie les désunit, *Régane* meurt empoisonnée par sa rivale, & *Gonerill* se tue de désespoir.

Voilà, Monsieur, le fonds & les situations principales de cette pièce extrêmement pathétique, mais si confuse, si chargée d'incidens & d'épisodes étrangers, qu'elle se refuse absolument à une analyse suivie. Les intrigues de l'ambitieux *Edmond*, fils naturel du duc *de Glocester*, pour perdre son père, & son frère *Edgar*, qui a sur lui l'avantage d'une naissance légitime, occupent une place considérable dans ce drame, & font souvent perdre de vue l'intérêt principal. Le duc *de Glocester*, accusé par son fils auprès du duc *de Cornouailles* d'avoir favorisé l'évasion du roi *Lear*, a les yeux crévés sur la scène, & c'est le duc lui-même qui les lui écrase avec le pied; spectacle atroce & révoltant. *Edgar*, fils légitime du duc *de Glocester*,

calomnié par son frère, & proscrit injustement par un père trop crédule, est réduit à se déguiser sous de vils haillons & à contrefaire l'insensé. Pendant qu'il erre ainsi sous ce honteux travestissement, il rencontre son père à qui l'on vient de crever les yeux, & s'offre à le conduire. Cette situation admirable rappelle celle d'*Antigone* qui conduit *Œdipe*, elle est même beaucoup plus belle en ce que *Edgar* connoît son père sans en être connu, & que ce père a été cruel & injuste à son égard. *Shakespeare* n'a pas tiré de cet incident toutes les beautés qu'il pouvoit fournir. La reconnoissance du père & du fils est attendue des spectateurs, elle devoit produire une scène du plus grand pathétique, & cette reconnoissance se fait derrière le théâtre.

Les traits frappans & sublimes qui brillent dans cette tragédie sont défigurés par le comique le plus bas & le plus trivial. Il y a parmi les acteurs trois fous qui occupent très-souvent la scène. Le premier, c'est le roi *Lear* lui-même qui perd l'esprit au troisième

acte, & ne fait plus qu'extravaguer pendant le reste de la pièce; le second est le bouffon du roi qui est perpétuellement auprès de lui, & qui pour le réjouir n'épargne pas les quolibets & les sottises; le troisième, c'est *Edgar* qui contrefait le fou sous le nom de *Tom*, & dont les discours ne sont qu'un tissu d'absurdités & d'extravagances. Il se livre aussi sur le théâtre plusieurs combats à coups de poing, tels qu'on en voit souvent dans les rues de Londres. Le comte *de Kent* injustement banni par le roi *Lear*, reste cependant auprès de sa personne déguisé en domestique, & terrasse plus d'un champion pour le service de son maitre. Il est vrai que son zèle n'a pas toujours des succès aussi heureux. A la cour du duc *de Cornouailles* il est mis dans les *ceps*, espèce de supplice qui consiste à mettre dans deux trous creusés dans la terre les deux jambes du patient, & à les serrer par des entraves de bois. Cette exécution, qui se fait sur la scène, n'est pas trop conforme à la dignité de la tragédie.

* *Hamlet.* Cette pièce aussi chargée d'incidens que la précédente est cependant plus susceptible d'analyse, parce qu'on y trouve plus de suite & de liaison. C'est une des tragédies de *Shakespeare* que le peuple Anglois revoit avec le plus de plaisir, parce qu'elle flatte son goût pour les objets terribles & merveilleux. *Hamlet* a fourni à M. *de Voltaire* l'idée de sa *Sémiramis* ; c'est dans les deux pièces l'ombre d'un roi assassiné en secret qui vient demander vengeance à son fils ; mais le poëte Anglois a mieux atteint son but, qui étoit d'épouvanter les spectateurs, & son revenant joue un plus grand rôle que celui de M. *de Voltaire.*

Quelques gardes du roi de Dannemarck s'entretiennent ensemble pendant la nuit sur une esplanade devant le palais ; ils se communiquent les frayeurs que leur inspire un fantôme qui paroît chaque nuit avec la figure & les armes d'*Hamlet* leur dernier roi. Leur entretien est troublé plusieurs fois par l'apparition de ce fantôme. L'un d'eux essaye de l'interroger ;

mais il n'en peut tirer aucune réponse. La peur dont les gardes sont saisis forme un jeu de théâtre aujourd'hui très-comique, mais qui du tems de *Shakespeare* devoit produire le plus grand effet. L'intérieur du palais s'ouvre. On voit *Claudius*, frère & successeur d'*Hamlet*, avec son épouse *Gertrude*, veuve du dernier roi. Ils s'efforcent tous les deux, mais en vain, d'appaiser la douleur du jeune *Hamlet*, qui les cheveux épars, couverts de longs habits de deuil, s'abandonne à la plus profonde tristesse, & ne peut se consoler de la mort de son père. Lorsqu'il est seul avec son ami *Horatio*, il exhale dans son sein l'indignation que lui cause la conduite de sa mère, qui, deux mois après la mort de son époux, s'est hâtée de contracter un himen odieux avec son frère *Claudius*. Etonné d'apprendre qu'un spectre qui ressemble à son père se promène toutes les nuits devant le palais, il se rend sur l'esplanade, résolu d'éclaircir ce mystère. Le spectre ne tarde pas à paroître &

fait ſigne à *Hamlet* de le ſuivre. *Hamlet* obéit. Après que le ſpectre lui a fait faire un aſſez long chemin, » où prétends-tu me conduire, lui dit-» il, parle, je ne veux pas aller plus » loin.

Le Spectre (*ſe retournant vers lui.*)

Enviſage-moi.

Hamlet.

Je t'enviſage.

Le Spectre.

Mon heure eſt preſque venue, il faut que je me rende dans les flammes ſulphureuſes & dévorantes.

Hamlet.

Hélas ! ame malheureuſe.

Le Spectre.

Point de pitié de moi, mais prête une attention ſérieuſe à ce que je vais te réveler.

HAMLET.

Parle, je me voue à t'écouter.

LE SPECTRE.

Tu te voueras aussi à la vengeance quand tu m'auras entendu.

HAMLET.

Pourquoi?

Le spectre lui découvre alors qu'il est son père, que son frère *Claudius* lui a fait couler du poison dans l'oreille pendant qu'il étoit endormi dans le jardin, & qu'il a ensuite répandu le bruit qu'il avoit été piqué d'un serpent; il exhorte son fils à ne pas souffrir que cet indigne meurtrier souille plus long temps son trône & son lit; mais il lui recommande d'épargner sa mère. Cette scène est de la plus grande beauté; la terreur y est portée à son comble. C'est particulièrement dans cette situation que le célèbre *Garrick* faisoit admirer ses rares talens pour la pantomime, &

glaçoit tous les ſpectateurs par l'expreſſion la plus vraie & la plus naturelle de la frayeur mêlée avec la tendreſſe.

Lorſque le ſpectre a diſparu, les gardes rejoignent le prince, il leur propoſe de jurer ſur ſon épée que jamais ils ne réveleront ce qu'ils ont vu; mais lorſqu'il ſe prépare à leur faire prêter ce ſerment, le ſpectre crie du fond de la terre: *jurez*. *Hamlet* épouvanté change de place comme pour s'éloigner du ſpectre; mais en quelque endroit qu'il s'arrête, cette voix effrayante le pourſuit & crie toujours: *jurez*.

Ce premier acte eſt un chef-d'œuvre; il eſt fort extraordinaire que la ſeule expoſition du ſujet d'une pièce ſoit plus frappante & faſſe une plus grande impreſſion que le dénoûment. C'eſt même un véritable défaut; car l'intérêt doit toujours croître juſqu'à la fin. Vous trouverez, Monſieur, les autres actes bien vuides & bien foibles en comparaiſon de celui-ci.

ACTE II. Soit que la frayeur ait

troublé la raison d'*Hamlet*, soit que pour mieux couvrir ses projets de vengeance, il contrefasse l'insensé; ce prince, qui est le principal personnage, commence à déraisonner dès le second acte, & si l'on en excepte quelques instans lucides, ses discours jusqu'à la fin de la pièce ne sont qu'une longue suite d'absurdités & d'extravagances. *Polonius*, chambellan du roi, vieillard ridicule par son pédantisme, son affectation & son verbiage, se persuade que la folie d'*Hamlet* n'a point d'autre cause que la passion violente de ce prince pour sa fille *Ophelia*; & comme la manie de ce vieux & empesé harangueur est de se croire un esprit profond & un grand politique, il communique mystérieusement cette idée au roi & à la reine comme une découverte fine & importante. *Claudius* & *Gertrude* n'en portent pas le même jugement, & chargent deux seigneurs de s'insinuer adroitement auprès d'*Hamlet* pour sonder ses véritables sentimens. Mais *Hamlet*, quoique fou, répond avec beaucoup d'adresse & de prudence

aux questions insidieuses de ces espions. Cette scène, ainsi que plusieurs autres, prouve que la folie d'*Hamlet* est simulée, quoique plusieurs commentateurs prétendent qu'elle est réelle. Les deux seigneurs Danois apprennent au prince l'arrivée d'une troupe de comédiens, & à cette occasion *Hamlet* leur fait différentes questions relatives à la profession de comédien, qui pouvoient autrefois être intéressantes par des allusions à ce qui se passoit alors, mais qui sont aujourd'hui fort insipides; les comédiens se présentent, le prince leur fait un très-bon accueil, & fait réciter à l'un d'eux un morceau tragique très-ampoulé sur le meurtre de *Priam*. C'est une satyre adroite du galimathias qui régnoit dans quelques pièces du temps. Lorsque les comédiens se sont retirés, le prince forme le projet de leur faire représenter devant le roi l'histoire du meurtre de son père sous des noms supposés, pour voir si *Claudius*, frappé de cette image de son crime, & forcé par ses remords, ne se trahira pas lui même.

Shakespeare,

Shakespeare, quelqu'ignorant qu'on le suppose, connoissoit sans doute le trait d'*Alexandre*, tyran de Pheres, qui, touché malgré lui des malheurs de *Priam* & d'*Hécube*, sortit brusquement du théâtre pour cacher ses larmes, honteux de paroître sensible à la pitié.

Ce stratagême imaginé pour découvrir si *Claudius* est coupable paroîtra peut-être inutile. *Hamlet* peut-il douter de ce que l'ombre de son père lui a révelé? *Shakespeare* a prévu cette objection, &, pour y répondre, il commet une faute beaucoup plus grave que celle qu'on lui reprochoit; car il représente *Hamlet* incertain si c'est véritablement l'ombre de son père qui lui a parlé. Dès-lors tout l'intérêt est affoibli. Cette ardeur pour la vengeance dont le prince devroit être animé languit & s'éteint.

ACTE III. Le roi ne pouvant découvrir la cause de la folie d'*Hamlet* se résout enfin à l'épreuve que lui propose *Polonius*. On ménage au jeune prince un entretien particulier

avec *Ophelia*. *Claudius* & son chambellan se cachent pour écouter la conversation. *Ophelia* se promène sur la scène un livre à la main ; *Hamlet* arrive les bras croisés & plongé dans ses réflexions ; il n'apperçoit pas *Ophelia*. Se croyant seul, il débite ce monologue célèbre sur la destinée de l'homme après sa mort.

» Etre ou ne pas être ? C'est là la » question ..... S'il est plus noble à » l'ame de souffrir les traits poignans » de l'injuste fortune, ou se révoltant » contre cette multitude de maux de » s'opposer au torrent & les finir ? » —Mourir—dormir—rien de plus, » par ce sommeil, dire : nous mettons » un terme aux angoisses du cœur, & » à cette foule de plaies & de dou» leurs, l'héritage naturel de cette » masse de chair .... Ce point où tout » est consommé devroit être desiré » avec ferveur. —Mourir —dormir. » Dormir ? rêver peut-être ; oui, voilà » le grand obstacle ; car ne savoir quels » songes peuvent survenir dans ce » sommeil de la mort après que nous

» nous sommes dépouillés de cette
» enveloppe mortelle, c'est de quoi
» nous forcer à faire une pause. Voilà
» l'idée qui donne une si longue vie
» à la calamité ».

Cette première partie du monologue est un peu obscure, & se ressent du trouble qui agite l'ame d'*Hamlet*; la liaison des idées s'apperçoit avec peine. Mais la fin est beaucoup plus claire, & renferme une idée sublime exprimée avec la plus grande énergie.

« Quel homme voudroit gémir sous
» le poids d'une laborieuse vie, si ce
» n'est que la crainte de quelqu'avenir
» après la mort, .. Cette contrée igno-
» rée dont nul voyageur ne revient,
» plonge la volonté dans une affreuse
» perplexité, & nous fait préférer de
» supporter les maux que nous sen-
» tons plutôt que de fuir vers d'autres
» maux que nous ne connoissons pas?
» Ainsi la conscience fait de nous tous
» des poltrons; ainsi tout le feu de
» la résolution la plus déterminée se
» décolore & s'éteint devant la pâle
» lueur de cette pensée. Les projets

» enfantés avec le plus d'énergie & » d'audace détournent à cet aspect » leur cours & retournent dans le » néant de l'imagination ».

Sur la fin de son monologue; *Hamlet* apperçoit *Ophelia* & lui dit, en s'approchant d'elle, « O jeune » vierge, que mes fautes ne soient » pas oubliées dans vos pieuses orai» sons ». Cette demande grave & religieuse est assez conforme à la méditation profonde & sérieuse qui vient de l'occuper. Le reste de l'entretien n'est pas sur un ton si noble. *Hamlet* qui soupçonne le piège qu'on lui tend traite fort durement *Ophelia*; il lui déclare formellement qu'il ne l'a jamais aimée; il lui fait des reproches très-vifs sur sa coquetterie, & lui conseille de se retirer dans un cloître, asyle nécessaire à sa vertu chancelante. Cette conversation achève de convaincre le roi que l'amour n'entre pour rien dans la folie de son neveu. *Hamlet*, débarrassé d'*Ophelia*, prépare les comédiens à la représentation de la pièce qui doit lui dévoiler la con-

ſcience du roi. Il donne aux acteurs des leçons très-détaillées ſur la manière de déclamer. On ſent que c'eſt ici *Shakeſpeare* qui parle ; un prince qui inſtruit un comédien ſur ſon art joue un perſonnage peu convenable à ſa dignité, & le comédien auroit pu lui répondre ce que répondit un ancien peintre à un roi qui lui donnoit des avis : *aux dieux ne plaiſe que vous ſachiez ces choſes-là mieux que moi*. Le poëte qui étoit en même temps comédien a ſaiſi cette occaſion de faire la critique des acteurs de ſon temps. Toute la cour s'aſſemble pour voir jouer la pièce ; dans la première ſcène, le duc & la ducheſſe *de Gonzague* s'entretiennent avec toute la tendreſſe de deux époux étroitement unis ; la ducheſſe jure ſolemnellement de ne jamais contracter un ſecond hymenée ſi jamais le ciel lui enlevoit le premier objet de ſon amour. Voyant que ſon époux ſuccombe au ſommeil, elle ſe retire. Le neveu du duc arrive, & trouvant ſon oncle endormi, il lui verſe du poiſon dans

l'oreille. Dans cet endroit, le roi de Dannemarck se trouble & se lève brusquement, ce qui interrompt la pièce. Cette situation est tout-à-fait neuve & intéressante. Les réflexions d'*Hamlet*, les divers mouvemens des spectateurs animent cette scène & en augmentent prodigieusement l'effet. Le prince mandé par la reine sa mère se rend dans son appartement ; il apperçoit en passant le roi à genoux, qui plein de trouble adresse au ciel ses prières ; il est tenté de profiter de ce moment pour exécuter sa vengeance ; mais il s'arrête, persuadé que s'il tuoit *Claudius* dans l'instant qu'il prie, il iroit droit au ciel. Il se propose de le surprendre dans le vin & dans la débauche, afin de l'envoyer en enfer ; rafinement de vengeance qui fait frémir & qui déshonore le caractère noble d'*Hamlet*. La scène de ce prince avec sa mère est une des plus pathétiques de la pièce. La situation est vraiment tragique ; c'est un fils vertueux qui s'efforce d'exciter des remords dans le cœur d'une mère

coupable, & qui parvient à lui inspirer le plus vif repentir de ses crimes. Il lui reproche sur-tout avec force son mariage incestueux & précipité avec le frère de son époux ; il lui montre les portraits du feu roi & de *Claudius* qui sont dans l'appartement.

« Regardez, dit-il, cette peinture,
» & regardez celle-ci ; ces deux re-
» présentations de deux frères. Voyez
» celui-ci : que de graces reposoient
» sur ce front auguste ! c'est la cheve-
» lure flottante d'*Apollon* ; le front de
» *Jupiter* même, l'œil de *Mars* qui
» commande ou menace ; l'attitude
» du messager des dieux nouvellement
» descendu sur une montagne dont le
» sommet baise le ciel ; forme majes-
» tueuse sur laquelle chacun des dieux
» avoit de concert imprimé son sceau
» pour donner au monde l'assurance
» qu'en elle logeoit un homme, c'étoit
» là votre époux.—Considerez de cet
» autre côté ; voici votre époux, qui
» comme un épi corrompu par la
» nielle, infecte & empoisonne le
» frère, que porte la même tige.—

» Avez-vous des yeux? avez-vous » pu renoncer à vivre sur cette riante » colline, pour venir respirer les » vapeurs empestées de ces maré- » cages? Ah! avez-vous des yeux? » Vous ne pouvez pas donner à votre » choix le nom d'amour, car à votre » âge le sang a perdu sa bouillante » ardeur. Il est refroïdi, il est soumis » à la raison, & quelle femme douée » de raison seroit descendue de cet » homme à cet autre »!

Dans le cours de cet entretien l'ombre d'*Hamlet* apparoît à son fils à plusieurs reprises, mais lui seul l'apperçoit, & *Gertrude* étonnée des mouvemens de frayeur dont son fils est agité, les regarde comme des accès de folie. Un incident qui arrive au commencement de cette scène contribue encore à la rendre plus terrible. La reine épouvantée de l'air menaçant de son fils, s'imagine qu'il veut la tuer, & appelle du secours. *Polonius* qui s'étoit caché derrière la tapisserie pour écouter, fait alors un mouvement. *Hamlet* qui soup-

connue que c'eſt le roi, le perce à travers la tapiſſerie en criant, *comment, un voleur? mort. Un ducat qu'il eſt mort.* C'eſt dommage qu'une ſi belle ſcène finiſſe par le trait le plus révoltant & le plus burleſque. *Hamlet* conſidérant *Polonius* étendu mort, a la baſſeſſe de l'inſulter, par de mauvaiſes plaiſanteries : « Vraiment, dit-» il, ce donneur d'avis eſt maintenant » bien grave, bien ſecret, bien taci-» turne, lui qui toute ſa vie fut un » parleur éternel : allons, ſeigneur, il » faut que je finiſſe avec vous »! en même temps il charge ſur ſes épaules le cadavre de *Polonius* & l'emporte.

ACTE IV. *Hamlet* part pour l'Angleterre par l'ordre du roi. Son amante *Ophelia* en conçoit une douleur ſi vive que ſa raiſon s'égare. Sa folie eſt fort gaie, car elle ne fait que rire & chanter. Le traducteur remarque que les extravagances d'*Ophelia* ſont très-pathétiques, & que ce perſonnage a ſervi de modèle à celui de *Clementine.* Si cela eſt vrai, la copie eſt bien au-

dessus de l'original. La folie d'*Ophelia* n'est point assez motivée, à peine a-t-il été question de son amour pour *Hamlet* dans tout le cours de la pièce. Les sottises qu'elle débite n'intéressent point, parce qu'elles n'ont aucun rapport à sa passion. D'ailleurs *Hamlet* dit déjà pour sa part un assez grand nombre d'absurdités; c'est beaucoup trop que d'avoir dans une seule pièce un fou & une folle. *Laerte*, fils de *Polonius*, devient furieux lorsqu'il apprend la mort de son père, & ne respire que vengeance, mais le meurtrier est absent. Au moment où il se plaint que son ennemi se dérobe à son juste ressentiment, le roi reçoit des lettres qui lui annoncent le retour d'*Hamlet*. Ce prince ayant découvert que *Claudius* ne l'envoyoit en Angleterre que pour le faire périr, s'étoit hâté de rentrer en Dannemarck sous un prétexte spécieux. Le roi propose alors à *Laerte* un moyen sûr de venger la mort de son père. *Hamlet* se pique d'être habile dans l'escrime, *Laerte* lui fera un défi; il y aura des

paris pour les deux champions ; il sera aisé à *Laerte*, sans qu'*Hamlet* s'en apperçoive ou s'en défie, de prendre au lieu d'un fleuret une épée non émoussée, & par conséquent de percer son adversaire. Le lâche *Laerte* approuve cette trahison, il veut même empoisonner son épée. Dans la crainte que cet expédient ne réussisse pas encore, on tiendra prête une coupe remplie de poison pour la présenter au prince, lorsque dans la chaleur du combat il demandera à boire.

ACTE V. Des fossoyeurs creusent dans un cimetière une fosse pour *Ophelia* qui s'est noyée. *Hamlet* survient, il s'amuse à causer avec les fossoyeurs & à moraliser sur les crânes & les os de morts qui rouient à ses pieds. Ces dialogues sont du comique le plus bas & le plus dégoûtant. Il y a cependant dans les réflexions d'*Hamlet* des traits d'une morale sublime, mais qui sont déplacés. Le prince n'est pas plutôt arrivé à la cour qu'on lui propose de joûter contre *Laerte*. Il y consent, tout s'exécute

comme on l'avoit projetté ; mais dans la chaleur de l'assaut les deux adversaires se désarment & changent de fleuret ; par ce moyen *Hamlet* déjà blessé par *Laerte* le blesse à son tour. La reine qui ignoroit le complot veut boire à la santé de son fils, elle avale la coupe empoisonnée, & bientôt elle expire. *Laerte* avertit alors *Hamlet* qu'ils vont périr tous deux, parce que la pointe du fer qui les a blessés étoit envenimée. Aussi-tôt le prince furieux se jette sur le roi & le perce avec le fleuret empoisonné. Si le nombre des morts rend un dénouement pathétique, celui d'*Hamlet* doit faire verser bien des larmes, car la scène est jonchée de quatre cadavres.

Cette pièce singulière a un défaut bien essentiel & assez rare dans *Shakespeare*. L'intrigue en est foible, & la marche de l'action principale extrêmement languissante. La folie d'*Hamlet* n'est point fondée, & ne contribue en rien à l'exécution de ses projets ; il s'amuse à dire des impertinences sans rien entreprendre pour venger son

père, ce qui doit être cependant son unique objet. Ce n'est que par hasard, & dans une circonstance inopinée qu'il tue l'usurpateur. La catastrophe n'est pas heureusement amenée ; le troc des épées est un artifice grossier dont le poëte se sert pour se tirer d'embarras. Cette tragédie ne se soutient que par la variété des incidens qui pique & réveille sans cesse la curiosité, par quelques traits de génie & quelques situations terribles & pathétiques ; mais l'ensemble d'un pareil ouvrage ne sauroit plaire à des connoisseurs délicats.

Je suis, &c.

Paris, ce 20 octobre 1779.



LETTRE XV.

Aux mânes de Voltaire, *par un* CITOYEN DE L'UNIVERS, *avec cette épigraphe*, nulli flebilior quam mihi. *A Paris, chez* Demonville, *imprimeur-libraire de l'Académie françoise, rue Saint-Severin, aux armes de Dombes.*

QU'IL est beau, qu'il est glorieux ce titre de *citoyen de l'univers* dont l'auteur s'est décoré! voilà les heureux effets de la philosophie! Que des hommes ordinaires se soient crus assez honorés par les titres de *bourgeois de Calais*, de *citoyen de Genève*, &c. à la bonne heure. Mais nos jeunes philosophes, à l'école des *Vol**, des *Di**, des *d'A**, ont appris à dédaigner le pays qui les a vu naître; *l'univers seul est leur patrie*; & les qualités de *citoyen de l'univers*, ou *d'interprète de l'Europe lettrée*, peuvent seules satisfaire leur vaste ambition.

C'étoit sur-tout aux funérailles du

fondateur de la secte des cosmopolites, qu'il falloit prendre la livrée du patron ; il étoit juste que l'éloge de ce philosophe errant qui, banni de tous les pays qu'il avoit habités, s'étoit sur-tout efforcé de diffamer celui où il avoit reçu le jour ; il étoit juste que son éloge fût prononcé par ces hommes qui étalent fastueusement les titres de *citoyen de l'univers*, d'*amis de l'humanité* pour se dispenser d'aimer leurs concitoyens & de servir leur patrie.

Ce reproche d'insensibilité & d'ingratitude ne retombe pas cependant sur l'auteur de cette épitre, jeune homme aimable & bon citoyen, que je vois avec douleur s'affubler du manteau de la philosophie, déguisement hipocrite & ridicule qui contraste trop avec les qualités sociales & les sentimens patriotiques du soi-disant *citoyen de l'univers*. Au reste laissons les titres à part, examinons l'ouvrage.

Cette pièce est sans doute très-foible, c'est un des premiers essais d'un jeune élève du parnasse, en-

core peu initié dans les secrets de la poésie. Néanmoins je vous avoue que je ne conçois pas comment il peut se faire que MM. *de la Harpe* & *Murville* aient eu le bonheur de trouver des juges si indulgens; que dis-je! des proneurs si ardens, des admirateurs si enthousiastes, tandis que l'auteur de cette pièce n'a pas même eu la foible consolation d'entendre faire de lui cette *mention* que ces Messieurs appellent *honorable*! Quoi! se trouver à une si grande distance du *dithyrambier* que celui-ci soit couronné avec éclat, applaudi avec transports, prôné avec enthousiasme, & n'être pas même jugé digne d'une de ces *mentions* que l'Académie prodigue toujours avec d'autant plus de profusion qu'elles attachent les prosélites, sans trop compromettre les juges; en vérité, ce seroit le comble du déshonneur, si l'auteur ne pouvoit espérer de voir le public éclairé casser un arrêt si sévère d'une part, si indulgent de l'autre!

Pour moi, je le répéte, je ne puis concevoir comment on a pu mettre un si grand intervalle entre cette

épitre & le *dithyrambe.* Si la dernière de ces pièces renferme quelques beautés, elle contient aussi des absurdités plus grandes & en beaucoup plus grand nombre; c'est vous, Monsieur, c'est le public que je fais juge entre les juges suprêmes de la littérature & moi. Voici le début de l'épitre *aux mânes de Voltaire.*

Quand ce vieillard fameux, qui créa l'art des vers,
Et dont le nom doit vivre autant que l'univers,
Content de lui laisser sa mémoire adorée,
Eut remis à la terre une cendre ignorée,
Les Grecs se disputant l'honneur de son berceau,
Etoient pleins de sa gloire & cherchoient son tombeau.
O toi qui t'élevas tel que l'antique *Homère*,
Demi-dieu du parnasse, *Alcide* littéraire,
Paris à tes honneurs associant les siens,
Te compte avec orgueil parmi ses citoyens.
L'étranger dans ces murs où tu reçus la vie,
Un jour viendra chercher le temple du génie;
Comme après deux mille ans l'adorateur des arts,

Cherchant d'un peuple roi les monumens
épars,
Va, plein d'un ſaint reſpect, dans ſon auguſte
aſyle,
Saluer le laurier du tombeau de *Virgile*.

Voltaire, les François verront-ils tes talens
Se traîner pas à pas, appuyés ſur le tems?
Non, ſemblable à *Pallas* qui naît avec ſa
lance,
Et du cerveau d'un dieu *toute entière* s'élance;
Ton génie à vingt ans ſe montre tout entier.

Ces vers, ſans doute, ne ſont pas merveilleux; mais, je le demande à tout homme impartial, ne ſont-ils pas encore mieux phraſés, moins lâches, moins remplis d'idées vagues & communes, de vers ou d'hémiſtiches inutiles, d'expreſſions impropres ou biſarres, que le début du dithyrambe! La plus belle idée, les plus jolis vers du dithyrambe

Par-tout je rencontre ſa gloire,
Et mes yeux cherchent ſon tombeau,

ſe retrouvent ici, en parlant d'*Homère*; & peut-être encore ceux de

l'épitre sont-ils plus poétiques & mieux tournés ?

Les Grecs se disputant l'honneur de son berceau ;
Étoient pleins de sa gloire & cherchoient son tombeau.

L'idée de faire accourir à Paris les étrangers pour visiter le séjour de *Voltaire*, comme on voyage en Italie pour y voir les chefs-d'œuvres des arts, cette idée est noble & grande. Les vers *comme après deux mille ans*, &c. qui renferment cette comparaison, sont assez bien frappés ; & *l'adorateur des arts, qui, après deux mille ans, va plein d'un saint respect saluer le laurier du tombeau de Virgile*, présente une image plus naturelle & moins bisarre, *que le laurier renaissant, très-fidèle à Virgile, qui courbe ses rameaux*. La comparaison du genie de *Voltaire* qui se développe tout entier dès son enfance, semblable à *Pallas* qui sortit toute armée du cerveau de *Jupiter* ; cette comparaison est encore ingénieuse & juste. C'est dommage qu'elle soit

gâtée par une expression ridicule; *Pallas s'élance* TOUTE ENTIÈRE; il le falloit bien, & il n'y a guères d'apparence qu'elle pût s'élancer autrement que *toute entière*. Je n'aime pas encore l'image des *talens qui se traînent à pas lents, appuyés sur le temps*. L'idée en est bonne, mais l'expression est trop obscure.

Voilà peut-être, quant à l'expression, les seules critiques qu'on puisse faire de ce début; mais on peut, quant au fonds, lui reprocher un défaut plus considérable, & que je ne manque jamais de remarquer; parce que c'est le défaut ordinaire à nos écrivains modernes; c'est qu'il n'y a nulle liaison dans les idées. En effet, cette tirade est composée de trois idées principales. L'éloge d'*Homère*, qui après avoir rempli la Grèce de sa gloire, est mort sans qu'on sache où est son tombeau; première idée. L'arrivée des étrangers en France qui viendront y voir la demeure de *Voltaire*, comme on va saluer le tombeau de *Virgile*; seconde idée. On s'attend que l'auteur va du moins revenir au

tombeau de *Voltaire*, & achever sa comparaison, avec celui d'*Homère*; point du tout. Après avoir tenu son lecteur en haleine, il le trompe; il passe brusquement à autre chose, & demande si les talens de *Voltaire* ne pourront se développer que lentement, & après de longs & pénibles efforts. On sent que la transition est brusque & les idées décousues. L'on voit bien aussi que je ne cherche pas à ménager cet ouvrage. Cependant, malgré les défauts que j'y observe, je persiste à croire & à dire que ce début est infiniment moins mauvais que celui du dithyrambe; & je me flatte que tout homme sensé sera de mon avis.

Ecoutons le panégyriste detailler les *heureux* effets de ce goût pour la philosophie qui dominoit dans tous les ouvrages de *Voltaire*.

Ah! si l'humanité, *l'oracle des bons rois*,
Par-tout fait retentir son éloquente voix;
Si de nos droits sacrés de courageux arbitres,
Des mortels avilis ont retrouvé les titres,
Et montrent, dans le ciel, qu'*outragent leurs douleurs*,

Un père aux opprimés, un juge aux oppresſeurs ;
Si la philoſophie, étendant ſon domaine,
Au trône d'*Apollon* s'aſſied en ſouveraine ;
Voltaire l'a fondé cet empire nouveau :
Il règne encore ſur nous du fond de ſon tombeau.

L'humanité, l'oracle des bons rois ; cette expreſſion eſt impropre, & n'eſt pas claire ; on dira bien que les *Séguier*, les *d'Agueſſeau*, *&c.* ſont les oracles du barreau ; parce qu'ils percent les plus ſombres détours de la chicanne ; parce qu'ils dictent les arrêts de la juſtice ; mais, dira-t-on jamais que *l'humanité eſt l'oracle des hommes vertueux* ? *Qu'outragent leurs douleurs*, me paroît encore une expreſſion obſcure & peu exacte. Quels ſont ces mortels dont *les douleurs outragent* le Ciel ? ſi l'on ne conſulte que la conſtruction, on eſt tenté de croire que ce ſont les *courageux arbitres* qui gémiſſent des maux de leurs ſemblables. Cependant ce n'eſt pas-là probablement le ſens du poëte ; ce ſont, à ce que je penſe, *les douleurs des opprimés*,

dont il veut parler. Eh ! pourquoi leur douleur offenseroit-elle la Divinité ? Leurs gémissemens sont justes, & le Ciel ne peut s'en offenser.

Mais effacez ces deux taches légères, tout le reste de ce morceau n'est-il pas assez pur, élégant & harmonieux ?

Un père aux opprimés, un juge aux oppresseurs,

N'est-ce pas un vers qui joint le mérite d'une grande précision à celui de la pensée ? Les deux derniers encore, *Voltaire l'a fondé*, &c. ne sont-ils pas naturels & bien frappés ? Qu'on me cite dans le dithyrambe plusieurs morceaux où l'on trouve autant de beautés & si peu de fautes.

Je ne fais pas un reproche au panégyriste d'avoir loué *Voltaire* de ce qu'il *a fait asseoir la philosophie sur le trône d'Apollon*. Je sais que cette usurpation est la ruine entière de l'empire poëtique; mais depuis que le sultan académique a déclaré qu'il ne vouloit que des *vers pensés*, & que la philosophie doit par-tout dominer, tous les

malheureux esclaves enchaînés à son char sont obligés de répéter ces blasphêmes littéraires, & lui seul en est responsable.

Voici maintenant le morceau tont entier qui concerne les tragédies de *Voltaire*; qu'on juge, si tout foible qu'il est, il n'est pas encore supérieur & à celui de M. *de la Harpe*, & à celui de M. *de Murville*.

Corneille fait sortir Rome de sa poussière;
Et Rome reparoît dans sa beauté première.
Racine moins sublime en ses tableaux charmans,
Semble ne s'entourer que d'un peuple d'amans.
Qu'à ta voix, l'univers reproduit sur la scène,
Nous offre tous les traits de la nature humaine,
Que les mœurs & les loix, & les peuples divers,
L'habitant des cités, l'habitant des déserts,
L'Américain sauvage, & le Chinois antique,
Retrouvent leur couleur sous ton pinceau tragique:
Surpasse en imitant; instruis. *Voilà tes droits* *.

* *Voilà tes droits*, est une expression impropre; l'auteur vouloit dire peut-être, voilà ton

Je

Je n'ai point oublié le bonheur que je dois
Au peintre si touchant de *Phedre* & d'*Athalie*,
Au peintre plus *nerveux* * qui créa *Cornélie*.
Mais lorsque de ton art le prestige nouveau
Déploye à mes regards un plus vaste tableau;
Orosmane immolant *Zaïre* qui l'adore;
Gusman assassiné, pardonnant à *Zamore*;
Mérope au désespoir prête à frapper son fils;
La mourante *Idamé* plus forte que *Gengis*;
D'*Electre* dans les fers la vertueuse audace,
Et l'ombre qu'elle implore & l'urne qu'elle embrasse,
La tombe de *Ninus qui* jette un cri vengeur;
Ce *Brutus* que le monde admire avec horreur;
Contre *Catilina*, l'éloquence d'un homme,
Dans le sénat, armant la liberté de Rome;
Ce *Mahomet* enfin, sublime & criminel,
Qui trompe l'univers, & fait mentir le ciel:
Subjugué malgré moi, *je sens la tragédie*
Et plus attendrissante, & plus *approfondie*,
Mère de la pitié, mère de la terreur,
Descendre plus avant dans le fond de mon cœur;

talent, voilà ton caractère distinctif. La rime & la mesure lui ont arraché, *voilà tes droits*.

* L'on dit un *athlete nerveux*, mais je doute qu'on puisse appliquer la même épithete au *peintre*.

Alors *l'humanité m'enivre de ses charmes* ;
Prolonge mes transports, me fait chérir mes
larmes,
Ces plaisirs d'un moment ne seront point perdus,
Je les sens dans mon ame enfanter des vertus.

Je n'ai point envie de dissimuler les défauts de ce morceau. Je conviendrai que *l'humanité qui enivre de ses charmes* sont de ces grands mots vuides de sens par lequel nos apprentifs philosophes ont appris de leurs maîtres à masquer la sécheresse de leur ame & à jouer la sensibilité. Je dirai hautement *que la tragédie qui, plus approfondie, descend plus avant dans le fond du cœur*, est une de ces *pensées guindées qui étourdissent l'auditeur*, sans qu'il *connoisse rien à ce qu'il vient d'entendre*, & qui ne conviennent qu'au *dithyrambe* ; peut-être même cette image est-elle encore plus ridicule que celle de M. *de Murville*, qui prétend que la *tragédie aggrandissant son art, n'a jamais plus avant enfoncé son poignard* ; mais dans tout le reste de cette tirade quelle supériorité n'a pas *le citoyen de*

l'univers sur ses heureux rivaux ? Relisez, Monsieur, le même morceau traité par M. *de Murville*; je l'ai cité dans le N°. précédent, pag. 226 & 227; si vous n'y trouvez pas beaucoup plus d'incorrections, plus d'obscurité & d'entortillage, un plus grand nombre de mots vuides de sens, beaucoup plus de *galimathias*, en un mot, je consens à voir mon jugement décrié, & je ne vous demande plus aucune confiance en mes décisions.

Il y a plus; j'aime beaucoup mieux la manière vive & rapide dont l'auteur de cette épitre trace en deux mots le sujet & les plus belles situations de chacune des tragédies de *Voltaire*, que les strophes traînantes du *dithyrambe* sur le même objet, qui cependant passent pour un des morceaux les moins mauvais de la pièce *couronnée*.

Ce *Brutus* que le monde admire avec horreur,

N'est-ce pas un vers plus ferme, plus fort que ces quatre.

Ici ce consul vénérable,
Dans sa cruelle *fermeté*,

Verse le sang d'un fils coupable
Sur l'autel de la liberté.

Cet autre,

Gusman assassiné, pardonnant à *Zamore*,

n'est-il pas encore plus expressif que les suivans,

Gusman, que *l'Amérique abhorre*, (cheville)
Tombant sous les coups de *Zamore*,
Pardonne à *son fier ennemi* *.

J'invite mes lecteurs à pousser plus loin ce parallèle, il sera tout entier à l'avantage de l'auteur de cette épitre, sur-tout si l'on fait attention que dans une pareille énumération c'est la rapidité & la précision qui doivent faire le principal mérite. Les deux derniers vers qui terminent ce morceau,

Ces plaisirs d'un moment ne seront point perdus,
Je les sens dans mon ame enfanter des vertus,

ne sont-ils pas pleins de délicatesse &

* Il ne s'agit point ici de *fierté*, mais de *barbarie*; ni d'*ennemi*, mais d'*assassin*.

de ſentiment ? m'en citeroit-on beaucoup de ſemblables dans le *dithyrambe* ou dans l'épitre de M. *de Murville* ?

Peut-être me dira-t-on que je paſſe malicieuſement ſous ſilence des critiques qu'on pourroit faire dans ce morceau, & qui même ont été déjà faites; par exemple, on a obſervé que cette tranſition, *je n'ai pas oublié le bonheur que je dois à* Corneille *& à* Racine, &c. *eſt un peu froide*. Je ne répondrai pas que le ſtyle familier d'une épitre n'exige pas des tranſitions bien animées. Je conviendrai donc, ſi l'on veut, que celle-ci eſt froide & même ridicule; qu'importe en effet au public de ſavoir ſi ces petits meſſieurs ſont *heureux* ou *malheureux* par l'étude des grands modèles; mais cette morgue, cet égoïſme ſi fort à la mode parmi nos philoſophes, ce ridicule enfin, l'auteur le partage avec ſes rivaux couronnés; M. *de Murville* ne diſoit-il pas auſſi que les grands poëtes ſes confrères *iront dans l'Elyſée, parce que leurs vers conſolateurs*,

Ont banni de ses maux la mémoire importune;
Ont su le rendre heureux au sein de l'infortune.

Et M. *de la Harpe* lors même que dans sa fureur dithyrambique, assis sur le trépié, il nous révéloit sa sublime *vision*, tout *transporté* qu'il étoit, ne s'est-il pas arrêté pour nous dire,

Ah! combien je leur dois & d'encens & d'hommages,
Je suis depuis long-temps heureux par leurs ouvrages.

Ainsi cette faute de l'auteur lui est commune avec ses vainqueurs, & dans tout le reste il leur est évidemment supérieur, si l'on retranche les trois vers que j'ai critiqués.

Mais qu'on me montre dans toute l'épitre de M. *de Murville* ou dans le dithyrambe, un morceau de même étendue où il y ait autant de chaleur & une tournure aussi poëtique que dans les vers suivans :

Un cri s'est élevé de l'antre de l'envie :
» L'écrivain dont la plume au mensonge asservie

» Défigura les traits du héros Suédois,
» A dégradé l'histoire & corrompu sa voix ».
Quoi donc ! quand remontant à la source féconde
Et des fautes des rois, & des malheurs du monde,
Je vois l'*historien planer sur l'univers*,
Balancer dans *ses* mains *ses* intérêts divers;
Embrasser en son vol d'un regard prophétique
Des grands événemens la chaîne politique,
Embellir la vertu d'un charme attendrissant,
Changer pour moi l'histoire en un drame imposant,
Suivre les passions dans leur dédale immense,
Et la raison marchant à travers l'ignorance;
N'offre-t-il qu'un mensonge à ma crédulité?
Non : il m'a montré l'homme, il dit la vérité.
Lui ! tromper les humains ! .. Trompoit-il ses semblables?
Lui, qui les recevoit dans ses bras secourables;
Dont la raison féconde & le sensible cœur
Répandoient la lumière ainsi que le bonheur;
Digne de ressembler à l'astre tutélaire,
Qui dispense la vie alors qu'il nous éclaire?
Oui, tandis que des rois, ses illustres rivaux,
Du *Sophocle* françois partageoient les travaux,

Et marchant sur le front de l'envie abattue,
De son heureux vainqueur élevoient la statue;
D'un règne plus durable augustes fondemens,
Ses bienfaits lui dressoient de plus beaux monumens;
Il cherchoit dans nos yeux, par un nouvel empire,
Des pleurs encor plus chers que les pleurs de *Zaïre*.
C'est par vous qu'il doit vivre, autant que par ses vers,
O vous, qui l'avez vu féconder vos déserts,
Et dépouillant des arts l'éclatant diadême,
Ennoblir de ses mains le soc de *Triptolême*!
Vous, que le sort cruel avoit déshérité,
Sang de l'auteur du *Cid* par *Voltaire* adopté!
Vous, *Calas*, dont la vie est un don de *Voltaire*,
Qui lui devez sur-tout l'innocence d'un père!
Nobles infortunés, dont votre bienfaiteur
De l'éclat de son nom protégea le malheur;
Mêlez à nos accens, à la voix de la France,
L'hymne religieux de la reconnoissance!
Annoncez son triomphe; annoncez aujourd'hui
Que la postérité va commencer pour lui.

Parlez : à votre amour *la renommée impose*
Le *devoir juste & saint* de son apothéose.
Ne voyez point sa tombe, encensez son autel :

Assurément je ne crois pas qu'on puisse dire que l'historien *plane sur l'univers* ; que son *regard* doive être *prophétique* ; qu'il lui appartienne de *balancer* les intérêts divers du monde ; tout cela ne peut convenir qu'à un homme d'état ; & je ne sache pas que *Voltaire* nous ait *prophétisé* la suite des grands *évènemens politiques*. Ce n'est pas non plus la *renommée* qui impose le devoir des éloges ; c'est le mérite, la vertu dont la *renommée* est elle-même la récompense. Tout *devoir* est *juste*, toute *justice* est un *devoir saint* ; ainsi *devoir juste & saint* renferme un double pléonasme. Je ne cache pas certainement les fautes de l'auteur ; mais celles que j'indique retranchées, tout le reste n'est-il pas assez nerveux, assez éloquent ?

. . . .

Ne voyez point sa tombe, encensez son autel.

. . . .

Vous, *Calas*, dont la vie est un don de *Voltaire*,
Qui lui devez sur-tout l'innocence d'un père,

Voilà certainement de beaux vers; le dernier sur-tout est plein de sentiment. Comme l'auteur, sans faire un étalage de maximes, vous laisse entrevoir naturellement & sans se détourner de son sujet, ce beau sentiment que l'innocence prouvée de son père doit être plus chère au jeune *Calas* que la vie même qu'il doit à *Voltaire*. Voilà de vraies beautés, il n'y a point là de galimathias.

En vérité, Monsieur, le proverbe a raison, il n'y a *qu'heur & malheur dans la vie*, même dans les occasions où le hasard ne devroit avoir aucune influence; c'est un mystere pour moi comment on a pu mettre un intervalle aussi immense entre cet ouvrage & les deux qui ont été couronnés, & prônés avec un excès scandaleux; il y a sans doute des fautes dans *l'Épitre du citoyen de l'univers* *, il y en a

* Je ne veux rien dissimuler; voici encore six vers pitoyables de cette pièce.

Du siècle des beaux arts immortel héritier;
Tes rayons font éclore un siècle de lumière
Qui va de la pensée agrandir la carrière,

même un grand nombre ; mais les autres pièces n'en fourmillent-elles pas également ? Dans cette épitre non-seulement on ne voit rien qui approche du sublime, mais pas même un seul grand mouvement, aucun de ces grands traits qui étonnent, j'en conviens ; mais, bon Dieu, y en a-t-il dans l'ouvrage de M. *de Murville*, y en a-t-il dans le dithyrambe ? Les pensées de ce jeune auteur ne sont pas assez fortes, sa touche n'est pas assez fière ; sa main, encore novice, n'est pas assez ferme. Mais M. *de Murville* est-il donc un *Hercule* ? Et cet *Ajax*

Quand les arts rassemblés sous les yeux d'un héros,
L'entourent à la fois, couvrent de leurs rameaux
Le trône de *Louis*, que leur ombrage honore ;
Quand ils ont tous créé, tu vas créer encore.

Mais ce sont aussi les plus mauvais ; & n'y en a-t-il pas d'aussi foibles chez les auteurs couronnés ? On ne retrouvera pas dans cette épitre un second morceau, de quelqu'étendue, qui soit aussi foible ; & j'en montrerai six au moins dans chacune des deux pièces couronnées.

même, qu'Ajax seul peut vaincre à l'Académie ; par-tout ailleurs se fait-il, depuis douze ans, remarquer autrement que par ses chûtes ?

Il n'est pas permis de soupçonner l'équité des juges, elle est reconnue ; mais leur goût ne me paroît pas infaillible, & je ne suis pas étonné de ne voir plus sur la liste des candidats qui briguent le laurier académique, que les noms d'écoliers obscurs, ou à qui on est obligé de faire une réputation pour ne pas laisser tomber tout-à fait dans l'avilissement ces couronnes, jadis l'objet de l'ambition des écrivains les plus distingués après les quarante immortels ; comme tout change !

Je suis, &c.

Paris, ce 21 octobre 1775.



Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Fontaine des Muſes. Monument projetté en mémoire de la protection que la Reine accorde à la littérature & aux arts, composé & deſſiné par M. *Davy de Chavigné*, auditeur des comptes, & gravé par M. *Taraval.*

Ce monument ſert de pendant à un projet du même amateur, érigé à la gloire du roi & en mémoire du rétabliſſement de l'ancienne magiſtrature, gravé en 1776. Cette fontaine préſente comme la place de *Louis XVI.* Trois avant-corps liés entr'eux par des arrières-corps en périſtiles; mais le genre d'ordonnance qui conſtitue chacun de ces édifices leur donne un caractère diſtinctif. Le nouveau projet que l'on annonce ici eſt d'une ſeule & même ordonnance Ionique, tandis que le premier eſt composé de deux ordres différens, l'un Corinthien & l'autre Ionique, mais celui-ci ſubordonné à celui-là. La fontaine

des muses a pour soubassement des cascades enrichies de grouppes de figures, dont les masses variées soutiennent la composition principale. Un paysage sert de fond à tout l'édifice, & concourt avec le reste à produire une scène agréable. Si le dessin & l'invention de ce monument fait honneur à M. *de Chavigné*, l'exécution de la gravure en fait aussi à M. *Taraval*, graveur habile, qui a exécuté cette estampe avec beaucoup d'art. Elle se trouve, ainsi que la première, chez M. *Viel*, architecte, rue Saint-Jacques, près saint Jacques-du-haut-pas. Prix 6 liv.

Lettre à M. le D. *sur l'utilité de la rédaction & de l'extrait analysé des Mémoires de l'Académie de Berlin*, *par M.* Paul, *de plusieurs académies.*

On connoit l'importance dont il seroit pour le progrès des sciences de pouvoir rapprocher & comparer les efforts & les recherches des savans de toutes les nations dans l'étude de la vérité; mais il faudroit

débrouiller le cahos des volumineux mémoires qu'ont entassés les académies ; il faudroit élaguer du grand arbre des sciences naturelles, qui, par-tout, du midi jusqu'au nord éclairé, a déjà jetté de si profondes racines, toutes les branches inutiles qui le chargent, pour ne nous en laisser que le fruit ; & quelle moisson abondante & précieuse que celle de la lente expérience des savans enfin réunis ! Quel service pour les médecins, chirurgiens, anatomistes, physiciens, botanistes, naturalistes de l'Europe entière, de leur présenter enfin sous une forme peu volumineuse, & d'une acquisition facile, tout ce qui est le plus capable de les intéresser dans les riches mais trop immenses recueils des académies étrangères.

Il en est une sur-tout, qui quoique éloignée, ne nous doit pas paroître étrangère, & c'est d'elle dont je veux vous entretenir dans cette lettre ; c'est par elle qu'on a commencé l'utile entreprise dont je parle, & ce choix étoit d'autant plus juste, qu'elle a

fait à notre langue l'honneur de l'adopter & de la préférer à la langue nationale & au latin.

Vous voyez que je veux parler de l'académie de Berlin si célèbre par les savans qu'elle a produits. Cette académie fondée par *Leibnitz*, & dont un roi philosophe est l'ame, embrasse tout le systême des connoissances humaines. Toutes les sciences naturelles sont sœurs, se tiennent pour ainsi dire par la main, aussi ne les a-t-on pas séparées, & à l'aide d'une savante analyse, le seul moyen de les rendre agréables à plus de lecteurs, on a eu l'avantage encore de les réunir dans un petit nombre de volumes, & d'en faire mieux sentir par là l'utile variété.

Lisez, Monsieur, & jugez vous-même les excellentes recherches & observations éparses dans les dix volumes in-12 qui se vendent à présent chez *Saugrain* & *Lamy*, libraires, quai des Augustins (l'édition en trois volumes in-4° est déjà épuisée) vous aurez un plaisir de plus à voir pres-

que d'un coup-d'œil dans ce peu de volumes tout ce qui regarde l'anatomie, la physiologie, la botanique, la chymie, la physique générale & particulière, l'histoire naturelle, la physiologie spéculative & expérimentale, la chirurgie, l'économie rurale & politique, les arts utiles & libéraux; tous ces objets des longues recherches & des profondes discussions de l'académie de Berlin, M. *Paul* vous les y a rendus faciles à saisir & à comparer par la manière précise & exacte dont il a rapproché les idées, les principes & les faits qui y sont répandus.

Observations sommaires sur tous les traitemens des maladies vénériennes, particulièrement avec les végétaux, pour servir de suite à l'Ethiologie de la salivation du même auteur.

Ratio sine experientiâ, velut navis absque rectore fluctuet: experientia verò, cui ratio non prœlucet, cœca sit & fortuita.

Valentini.

par M. Jean-Stanislas Mittié, *docteur*

régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, membre de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Nancy, médecin ordinaire du feu roi Stanislas, *duc de Lorraine & de Bar, &c. première partie. A Paris, chez* Didot *le jeune, imprimeur-libraire de la faculté de médecine.*

L'auteur prouve dans ses observations le danger des traitemens employés jusqu'ici pour l'extirpation de ce fléau redoutable qui infecte & corrompt toutes les sources de la génération ; après trente ans d'expérience, M. *Mittié* fait part au public de la méthode qu'il a adoptée. Elle est plus rapprochée de la nature que toutes celles que l'on connoît. D'ailleurs, les lumières de l'auteur, les cures admirables & presque miraculeuses qu'il doit à cette méthode, en garantissent l'excellence ; il réprouve l'usage du mercure & démontre évidemment que tous les simples qui ont saveur & odeur opèrent une guérison plus sûre & plus prompte. M. *Mittié* rend donc un service essentiel à l'humanité en publiant

ces vérités utiles appuyées par les succès les plus constans ; un raisonnement clair & précis, un zèle ardent & éclairé pour le bien public caractérisent ces observations ; on desireroit que M. *Mittié* donnât à ses idées le développement qu'elles exigent dans un traité complet sur cette matière.

Livres nouveaux.

EVELINA, ou *l'entrée d'une jeune personne dans le monde, ouvrage traduit de l'Anglois ; 3 vol. in-12 d'environ* 240 *pages chacun. A Amsterdam, chez* D. J. Changuion, *& se trouve à Paris, chez* Lejay, *libraire, rue Saint-Jacques ; prix 4 liv. 10 s.*



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE SIXIÈME VOLUME.

Fin de la Table des matières contenues dans ce sixième Volume.